

ALBERT FERLAND: L'HOMME ET L'OEUVRE

par Soeur Jeanne-LeBer, s.g.c.

Jane Brachand.

Thèse présentée à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa par l'inter-
médiaire du Département de Français
en vue de l'obtention du doctorat en
philosophie.

*Grade conféré
le 15 octobre 1965
M. Brachand
secrétaire*

Ottawa, Ontario, 1965



UMI Number: DC53993

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform DC53993
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Nous tenons à remercier d'abord M. Paul Wyczynski, directeur du Centre de recherches en littérature canadienne-française, pour les directives éclairées et les constants encouragements prodigués au cours du présent travail.

Notre reconnaissance s'étend encore à Mme Albertine Ferland-Angers, à MM. et Mmes Paul et Maurice Ferland, pour leur bienveillance à nous communiquer souvenirs et témoignages.

Nous remercions également M. Claude-Henri Grignon, M.S.R.C., et M. Alfred DesRochers, dont les précieux renseignements ont facilité nos recherches.

Que tous ceux qui nous ont aidée à réaliser la présente étude trouvent ici un merci sincère pour leur collaboration tant appréciée.

CURRICULUM STUDIORUM

Irène Branchaud est née à Bois-Franc, P.Q., le 16 juillet 1910. Après avoir obtenu son brevet Supérieur à l'Ecole Normale Saint-Joseph de Hull, P.Q., elle entra dans la Congrégation des Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa. Elle obtint son baccalauréat à l'Université d'Ottawa en 1947, son "High School Assistant Certificate" du Collège d'Education de Toronto en 1948 et sa maîtrise ès arts à l'Université d'Ottawa en 1960. Présentement elle enseigne le français au Collège Bruyère, Ottawa.

SIGLES ET ABREVIATIONS

<u>A. des B.</u>	<u>L'Ame des Bois</u>
<u>AELM</u>	<u>Archives de l'Ecole littéraire de Montréal</u>
AF	Albert Ferland
<u>CC</u>	<u>Canada Chanté</u>
<u>FCVM</u>	<u>La Fête du Christ à Ville-Marie</u>
<u>FF,CB</u>	<u>Fonds Ferland, Collège Bruyère</u>
<u>FR</u>	<u>Femmes Rêvées</u>
<u>Hor.</u>	<u>Les Horizons</u>
livr.	livraison
<u>MP</u>	<u>Mélodies Poétiques</u>
<u>MSRC</u>	<u>Mémoires de la Société Royale Canadienne</u>
<u>MVN</u>	<u>Montréal, ma Ville Natale</u>
<u>Ter.</u>	<u>Le Terroir</u>

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	vi
PREMIERE PARTIE: A LA RECHERCHE DE LA POESIE .	1
I.- Profil d'homme	2
II.- Oeuvres de jeunesse	52
III.- A l'Ecole littéraire de Montréal	88
DEUXIEME PARTIE: SOUS LE SIGNE DU TERROIR . .	137
IV.- Attachement à la terre	147
V.- Culte du passé	200
VI.- Sentiment religieux	260
CONCLUSION	318
BIBLIOGRAPHIE	329
Appendice	
SOMMAIRE DE <u>Albert Ferland: l'homme et l'oeuvre</u> .	368

INTRODUCTION

Une carrière poétique de plus d'un demi-siècle au service des lettres canadiennes n'a pas assuré la gloire du poète Albert Ferland. Il a oeuvré dans l'ombre et gardé jalousement pour soi ses rêves et sa douleur. Son existence calme en apparence ne présente aucun événement retentissant, mais elle reste une aventure psychologique et morale qui vaut d'être éclairée. A qui ne connaît pas les détails de sa vie, Ferland apparaît un homme dont la destinée se confond avec celle de l'Ecole littéraire de Montréal. Mais autre est la réalité. L'auteur avait un jour laissé échapper ce mot de regret: "Il y a des dates, des épigraphes, des titres, des sujets qui diront ce que j'ai voulu faire et l'avenir, après les oublis, en tiendra compte¹."

L'heure de la réhabilitation serait-elle sonnée? On pourrait l'espérer avec les recherches qui s'effectuent dans le domaine des lettres canadiennes, spécialement au sujet des auteurs qui ont participé aux activités de l'Ecole littéraire de Montréal. Peut-être attendrons-nous encore longtemps avant de connaître Ferland sous son vrai jour, tel qu'il mériterait de poser pour la postérité.

1 AF, Lettre à M. l'abbé Camille Roy, Montréal, 29 décembre 1918.

INTRODUCTION

vii

Le présent travail nécessairement limité, n'entend pas le venger de l'oubli où la critique le relègue trop souvent. Mais nous voulons juger équitablement, louant les beautés réelles, souriant aux ambitions démesurées, signalant les défauts, tout en respectant la perspective de l'époque.

On ne sépare pas ordinairement l'oeuvre de son créateur; dès lors, nous avons suivi le poète depuis sa tendre enfance, insistant sur l'expérience colonisatrice de sa famille qui l'a si fortement marqué. "Le gris des ciels du Nord est resté dans son âme" et cette passion pour la nature aura son prolongement dans l'oeuvre entière du poète.

La vie fut la véritable école de Ferland. Dans le silence et la patience il apprend de ses maîtres romantiques, l'art et l'enchantement de la poésie. Quand le réveil intellectuel de 1895 s'annonce à Montréal, il s'est déjà signalé à l'attention des novateurs par la publication des Mélodies Poétiques, parues en 1893. Pendant quinze années environ, il s'entraîne avec les confrères de l'Ecole, à l'art des parnassiens et des symbolistes.

L'année 1908 marque une bifurcation dans sa carrière d'écrivain; avec Gill, Doucet, Léveillé et Demers, il s'engage à introduire dans la poésie, "une couleur et une saveur du terroir", qui exprime plus profondément l'âme du peuple. A un moment donné, il semble même se

INTRODUCTION

viii

rapprocher de l'Ecole patriotique de Québec, en imitant, non pas l'éloquence sonore de Crémazie, mais son admiration pour le "sol unique au monde". Ferland devient alors l'enraciné de la terre natale et cet attachement à la fois raisonné et esthétique reflétera l'aspect le plus vrai de sa personnalité.

Grâce à la famille qui a aussi conservé pieusement les dessins de Ferland, nous sommes en mesure d'estimer l'influence réciproque du dessinateur et du poète dans sa production poétique. Les Archives de L'Ecole littéraire de Montréal, même sous la sobriété des comptes rendus, retracent la phase la plus importante de sa vie d'homme et d'écrivain. Elles révèlent avec précision la participation active du poète à l'effort collectif et soulignent certaines amitiés qui joueront un rôle décisif dans son évolution artistique. A travers ces documents percent aussi enthousiasme, déboires et espérances qui ont jalonné sa route de poète régionaliste. Les journaux et revues de Montréal, les Mémoires de la Société Royale Canadienne reproduisent les poèmes qui ne figurent pas dans ses publications et qui réfèrent, pour la plupart, à cette période silencieuse de 1911 à sa mort.

Les témoignages recueillis auprès des intimes qui suivirent son évolution religieuse et littéraire nous furent d'un précieux service. Mentionnons en premier lieu,

INTRODUCTION

ix

M^{me} Ferland-Angers, soeur du poète, dont le dévouement équivaut à l'admiration qu'elle vouait à son frère aîné. Quelques confrères de l'Ecole ont apporté des jugements valables qui ont permis de préciser certains traits de la physionomie de l'écrivain doublant le cap de la cinquantaine et bien installé dans sa position d'écrivain régionaliste.

Mais la correspondance volumineuse et variée, les fragments de journal intime que nous avons tenté de reconstituer dessinent plus nettement encore la personnalité de l'auteur du Canada Chanté. Il semble donc naturel que l'abondance et la qualité des documents à notre disposition orientent notre travail dans le sens d'une biographie exhaustive. Quant à l'étude critique de l'oeuvre, elle reste encore à écrire. Sans doute, existe-t-il quelques appréciables articles de fond, mais ils ne portent que sur la partie publiée du Canada Chanté et donc antérieure à 1910 le plus souvent. L'étude de Maurice Hébert dans le Canada Français en 1931, la thèse de Frère Gérard-Marie, s.c., en 1953, l'article de M^{me} Ferland-Angers dans la revue Qui en 1954 constituent, selon nous, des documents de valeur, bien qu'il faille admettre la source commune où ils se sont alimentés. La Bibliographie du poète, rédigée en 1945 par Eugène Brisebois, étudiant à l'Université de Montréal, représente un instrument de travail de première

INTRODUCTION

x

nécessité. Il faut aussi rappeler les essais de Jean Charbonneau et de Germain Beaulieu, tout en tenant compte de l'admiration exagérée du premier comme de la raillerie amusée du second. Le poète du Terroir a trouvé en Claude-Henri Grignon un défenseur et un admirateur; cette louange, de l'aveu même de son auteur, appelle quelque réserve, étant donné les multiples buts de son article, dont la guerre aux collaborateurs du Nigog et la défense des droits du régionalisme. L'étude la plus profitable, semble-t-il, est signée par Albert Laberge, laquelle fut soumise à l'appréciation personnelle de Ferland. Les commentaires que ce dernier y ajoute s'avèrent un jugement qu'on ne saurait mettre en doute. Il s'agit d'une rétrospective où le poète constate le décalage entre l'oeuvre rêvée et sa réalisation.

En confrontant les divers témoignages nous avons cherché, dans une première partie, à circonscrire la vie de Ferland, son apprentissage poétique et sa participation à l'Ecole littéraire de Montréal; dans la seconde, nous avons sondé l'enracinement du poète à sa terre natale, sa fidélité au passé, à l'histoire, pour enfin déboucher sur l'évolution de son sentiment religieux.

Nous n'avons pas l'illusion d'avoir épuisé le sujet, ni même d'avoir saisi toutes les caractéristiques qui composent le "vrai visage" de l'auteur du Canada Chanté.

INTRODUCTION

xi

A Laberge qui tentait, lui aussi, une esquisse biographique, Ferland lançait le défi suivant: "Le poète qui vous occupe c'est moi! Vous essayerez de surprendre à travers son oeuvre l'âme de ce poète amer mais que l'on trouve doux! Vous n'y parviendrez pas²." Ferland s'est donc toujours prêté aux autres sans jamais se livrer totalement? A cette tentative de découverte, nous avons voulu néanmoins apporter notre part d'observations et de commentaires.

² AF, Lettre à Albert Laberge, Montréal, 2 juin 1937, ULQ.

PREMIERE PARTIE
A LA RECHERCHE DE LA POESIE

CHAPITRE PREMIER

PROFIL D'HOMME
(1872-1943)

Enfance: milieu familial, études, séjour à Hartwell. Apprentissage artistique: poésie, dessin, Galerie historique, Revue de l'Art. Mariage. Projet de Librairie Nationale. Premières publications. Fonctionnaire des postes. Crise morale. Mort de son fils. Lancement de Canada Chanté. Initiatives littéraires. Dernière oeuvre. Mort du poète, hommages de ses amis.

A la mi-novembre 1943, le poète Albert Ferland était inhumé au cimetière paroissial de Saint-Benoît des Deux-Montagnes; la paix de la grande nature veille sur ses restes et le silence enveloppe sa renommée. Peu, en effet, ont lu ou lisent encore Ferland. Rares aussi furent les témoins de son évolution intellectuelle et littéraire. Faut-il y voir une conspiration de l'indifférence, dont un jour il s'est plaint en ces termes: "Mon destin, c'est d'être un oiseau qui chante dans le désert¹?" Bien que modeste, cet écrivain mérite mieux que l'oubli. L'amitié d'un confrère avait compris cette destinée du poète quand il le définissait ainsi: "Ferland, c'est un coeur né pour la Patrie²."

¹ AF, Lettre à S. S. Démétrie, c.n.d., 16 janvier 1913, FF, CB.

² Témoignage du poète Alfred DesRochers, lors d'une entrevue à Montréal, 16 décembre 1961.

De fait, ses livres et sa vie s'ordonnent en une perspective unique... la gloire de chanter sa Patrie. Le cri d'admiration que, tout adolescent, il poussait devant les beautés de son pays, se répercute tout au long de son oeuvre. D'année en année, il l'amplifie, l'harmonise aux variantes de ses expériences, le synchronise avec sa vie. La langue devient plus riche, plus ferme, peut-être, mais au lecteur attentif, le cri initial reste pour toujours perceptible comme le thème d'une symphonie à travers chacun des mouvements. Le coeur du poète en rien n'a changé.

La vie de Ferland, que nous évoquons dans son climat de discrétion et de solitude, est tissée de joies, de troubles, de soucis, d'efforts et de pauvretés. Mais il y a plus encore. Sans avoir connu l'auteur du Canada Chanté, Rilke évoquait, croyons-nous, en filigrane, l'existence obscure du poète canadien quand il écrivait: "La vraie vie réelle est comme le monde réel, et gît là comme une prairie de saules, d'où le soir monte une chaude haleine, un parfum et l'absence des hommes³."

Fils aîné d'Alfred Ferland et de Joséphine Hogue, Albert est né à Montréal, le 23 août 1872. Ses parents s'étaient épousés le 4 septembre 1871 en l'église Saint-

³ Rainer-Maria Rilke, cité par Xavier Tillet, dans Existence et Littérature, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 17.

PROFIL D'HOMME

4

Jacques de Montréal et habitaient au numéro 350, rue Sainte-Catherine. L'enfant fut baptisé, le 25 août, à la paroisse Notre-Dame⁴. Par son père, il descend de l'une des premières familles de colons français établies au Canada. Son ancêtre, François, fils d'André et de Marguerite Bariteau de Saint-Vincent, évêché de Maillezais, originaire de la Vendée, Bas-Poitou, était installé à l'Île d'Orléans dès 1680⁵. Par ses ascendances maternelles également, Ferland se relie à une lignée de paysans français fixés depuis longtemps dans la région de Saint-Hyacinthe. Cette conjonction de deux vieilles souches transmet aux descendants, avec de saintes traditions, un enracinement tenace à la terre.

Le père du poète, Alfred Ferland, s'intéresse d'abord au commerce et entre au lendemain de son mariage, en septembre 1871, à l'emploi de M. Charles Crispin, manufacturier d'eaux gazeuses à Montréal. Riche d'initiatives plus que de capitaux, il ambitionne de s'établir à son compte à Toronto; un associé lui offre ses services

4 Selon l'acte de Baptême n° 2856, de la paroisse Notre-Dame de Montréal, Cour Supérieure, ch. 19 (Archives), 155, Notre-Dame Est.

5 Détails fournis par M^{me} Albertine Ferland-Angers, soeur du poète. Cité par Maurice Hébert, Albert Ferland, l'homme et l'oeuvre, dans le Canada Français, vol. XVIII, 1930-31, p. 245.

et M^{me} Hogue, la belle-mère, s'engage à financer l'affaire. Toutes voiles gonflées, le jeune ménage Ferland quitte la métropole, au début de 1874 pour tenter fortune en terre ontarienne. L'entreprise s'annonce d'abord prometteuse, voire prospère, lorsqu'un matin, on apprend avec stupéfaction que l'associé de Ferland, escroc professionnel, s'était enfui avec l'argent, laissant à l'infortuné partenaire le soin d'acquitter les dettes. Pareil mécompte oblige Ferland à liquider le commerce et à réintégrer sa ville natale. Au début de 1879, le jeune couple se fixe au numéro 181, rue Bleury. Peu à peu le souvenir de la mésaventure s'efface dans le rythme de la vie réorganisée. Déjà un quatrième enfant⁶ vient prendre place au cercle de famille, dont le chef, alors simple commis, s'inquiète de ses maigres revenus. Ainsi peut-être, s'expliquent les fréquents changements de domicile à cette période. Dès 1880, la famille se loge au numéro 10, rue Saint-Christophe; en 1881, on la retrouve au numéro 26, de la rue Marie-Joseph⁷. Le pauvre père s'épuise en projets de tous genres. Une invitation de la part du grand-père paternel va donner le coup de barre définitif

6 Marie-Emma, Flore. Deux autres enfants naquirent à Toronto: Joseph, le 29 avril 1874 et Emile, le 1^{er} janvier 1876.

7 Selon le Lovell's Directory de Montréal.

à sa décision. Ce dernier, M. Onézime Ferland, établi en pleine région de colonisation, fait miroiter aux yeux du commerçant désenchanté que "la propriété est l'unique bien de ce monde et que rien ne vaut de vivre que de posséder la terre". Il n'en fallait pas plus; à cette âme terrienne, l'appel du Nord laurentien devient irrésistible. En mars 1882⁸, la famille qui compte alors cinq enfants en bas âge, quitte de nouveau Montréal à destination de Hartwell, aujourd'hui, Chénéville⁹. Dès novembre suivant, l'humble maison rustique s'élève "sur un bout de clairière coincée entre la forêt sombre et l'immense lac Barrière¹⁰". Mais le nouveau colon n'avait en rien supputé les privations qu'il allait imposer aux siens. Cette velléité de vie paysanne devint un exil réel pour son épouse, citadine délicate, raffinée, mal préparée à l'isolement de ce pays fruste. Cette nostalgie maternelle impressionna le futur poète, alors dans sa douzième année et lui inspira plus tard un poème d'une naïveté touchante:

8 Selon le dossier scolaire du jeune Albert Ferland, alors à l'Ecole Saint-Jacques. Lettre de M. Roma Nantel, 23 mai 1962.

9 Village du comté de Terrebonne, près du Lac Simon à soixante milles environ d'Ottawa.

10 Mme Albertine Ferland-Angers (soeur du poète), Albert Ferland, Poète fier, dans Qui, vol. III, n° 4, livr. de juin 1952.

PROFIL D'HOMME

7

C'est le mois du sureau, du tilleul et de l'aulne.
 Les premiers pissenlits dressent leur houppe jaune;
 L'oiseau chante, et, pourtant malgré ce beau matin,
 Ma mère est soucieuse, esseule son chagrin,
 Prend le sentier du lac, à pas lents, et, pensive,
 Sans regard pour la fleur, sans remarquer la grive,
 Ni le chant du ruisseau qui sinue à deux pas...
 Elle est toute à sa peine et ne regarde pas
 Le vallon lui sourire en sa robe nouvelle...

... pour elle

Il n'est point de bonheur au milieu des champs
 Que le Nord reflerait dans son tendre printemps...

.....
 Solitaire, elle pleure, en regardant dans l'eau¹¹!

Le contact de ce coin pittoresque eut des effets tout autres sur l'adolescent dont l'âme lamartinienne goûtait à plein la joie de vivre; son imagination en fut à tel point marquée, que le poète identifiera plus tard à ces heures de liberté épanouissante, l'éveil de sa vocation de chantre du Canada.

La Terre que je devais aimer, dira-t-il, d'un amour profond, m'attacha à elle quand je quittai la ville natale avec ma famille, pour le lac Barrière. Jusque-là, plus jeune, traversant l'Ontario, ou en promenade chez un oncle à Lanoraie, je ne l'avais qu'entrevue. Mais là au pays de Canard Blanc¹², vierge, puissante, sauvage, maîtresse du Nord, la Terre me remplit de sa vivante beauté, domina mon coeur, fascina mes yeux, me lia d'un désir indéfinissable de vivre d'elle¹³.

¹¹ AF, La Peine maternelle, datée du 24 février 1913, Notes intimes, FF,CB (brouillon).

¹² Nom d'un Algonquin qui habitait la région du Lac Barrière; enfant, le poète souvent le visitait.

¹³ AF, Notes intimes (brouillon), FF,CB.

PROFIL D'HOMME

8

Cet enchantement en pleine terre sauvage dura quatre ans. Les yeux fixés sur le livre grand ouvert de la nature, le jeune Ferland oublie ses études interrompues. Jusqu'ici, il avait fréquenté l'école Saint-Jacques dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes. C'est là qu'on le retrouve en septembre 1881, inscrit dans la classe de cinquième. En mars 1882, il abandonne ses cours pour suivre les siens à Hartwell. Mais au printemps suivant, il revient, seul, à Montréal, et, hébergé par Grand-mère Hogue, il assiste aux cours paroissiaux de catéchisme. Avec soin, il prépare sa première communion pour le 17 mai 1883, en l'église Saint-Jacques; le lendemain, au même endroit, il devait être confirmé, des mains de son Excellence Monseigneur Edouard-Charles Fabre, alors évêque de Montréal¹⁵. Si l'on consulte les registres de l'école Saint-Jacques, le nom d'Albert Ferland figure encore sur la liste des élèves de deuxième classe¹⁶ pour l'année scolaire 1884-1885. Le poète semble avoir relégué dans

14 Attestation de scolarité fournie par Monsieur Roma Nantel, principal de l'école Saint-Jacques de Montréal, lettre du 23 mai 1962.

15 Selon le certificat de première Communion et de Confirmation d'Albert Ferland, signé par M. J. Palatin, p.s.s., Saint-Jacques de Montréal, FF, CB.

16 Cette appellation "2^e classe" équivaut, semble-t-il, à la 6^e ou 7^e année du cours primaire.

PROFIL D'HOMME

9

l'oubli ces années d'instruction élémentaire. Le seul souvenir qu'il en évoque est une discrète allusion à ses anciens éducateurs, lors du centenaire de leur arrivée au Canada:

J'ai essayé d'être de coeur avec vous tous, écrira-t-il, comme ancien élève de l'école Saint-Jacques. Eh! oui, en 1880, je crois, en ce temps-là, les Frères étaient loin de ce beau centenaire... et moi, de mon automne vital¹⁷.

La gratitude de l'hommage n'a rien à voir à la précision du détail. Il n'en reste pas moins vrai que nous y trouvons la preuve d'une scolarité de cinq années, plus ou moins régulière, qui fasse mentir la légende selon laquelle Ferland n'aurait fréquenté l'école que pendant une seule année.

Les échappées à la campagne d'Hartwell, réserveront à l'adolescent d'enrichissantes expériences: travaux de défrichement, feux de forêts, excursions sur le lac ou en forêt vierge, pêche à la ligne, chasse aux grenouilles, messe de minuit à la campagne, corvées ou soirées du "bon vieux temps", autant de scènes pittoresques qui alimenteront plus tard la vision du poète citadin, facilitant ses fréquentes évasions dans le souvenir. Pénible fut le dépaysement du sauvageon lorsqu'en 1886, ses parents déçus

17 AF, Lettre au révérend Frère Léon, é.c., 6 octobre 1937 (brouillon), FF,CB.

de leur tentative colonisatrice, réintégrèrent Montréal et se fixèrent au numéro 383, rue de la Visitation¹⁸. Le père instinctivement revient à son ancien métier, et s'embauche comme contremaître cette fois, dans une industrie de boissons gazeuses, propriété de M. J.-E. Beaudoin. Ce n'est pas une sinécure de pourvoir aux besoins d'une famille composée de neuf membres et cela au coeur de la métropole; heureusement, le chef ne manque ni de vaillance, ni de santé.

C'est définitif, le jeune Albert, dans sa quatorzième année, ne retournera plus à l'école. Premier obstacle à ses rêves; source d'ennuis dont il se plaindra maintes fois au cours de sa vie. Sous des dehors spirituels et enjoués, l'adolescent ne manque pas de sérieux. Son regard profond et quelque peu mélancolique attire l'attention de M. Louis Collin, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice. Croyant déceler une vocation sacerdotale, le prêtre s'offre à subventionner les études du jeune homme. Est-ce la perspective d'études prolongées ou la rigidité de certaines disciplines qui effraient cet être naturellement indépendant? Il a connu jusqu'ici tant d'insouciance liberté! Est-ce la gloire du monde et la fièvre du succès qui attirent obscurément ce rêveur?

18 Selon le Lovell's Directory de Montréal.

Il fut témoin de tant de soucis au foyer paternel! Rien ne permet de sonder la pensée de l'adolescent. Ferland avouera plus tard, n'avoir jamais songé au sacerdoce¹⁹. D'ailleurs, la situation financière l'invite à prendre sa part de responsabilité au budget familial. N'est-il pas l'aîné? Officiellement, il abandonne ses études sans tourner le dos pour autant à la culture; il assimilera par lui-même dans ses loisirs, littérature, histoire, grammaire, dessin, etc. Et face à la vie, il essaiera de tous métiers.

Le voilà donc en apprentissage: aujourd'hui, commissionnaire d'un grossiste-épiciier, demain, saute-ruisseau au service d'une étude légale. Peu après, il entre à l'imprimerie Beauchemin. Chance unique pour lui de s'initier à l'art graphique. Reliure, gravure, dessins, enluminures, épreuves typographiques, tout stimule son avidité de connaître. Baptême artistique où s'épure un goût inné pour la papeterie de luxe. Quel correspondant en effet, n'a pas remarqué les silhouettes, les monogrammes ou les vignettes fantaisistes qui ornaient ses lettres d'affaires ou d'amitié? Luxe dont il s'est rarement départi, pas même aux heures de grande pauvreté.

¹⁹ M^{me} Albertine Ferland-Angers, dans Qui, loc. cit., p. 67.

L'artiste compensait par de la beauté aux privations de l'indigence.

Le séjour à la librairie Beauchemin marque aussi un premier contact avec la poésie locale. Toujours à l'affût de nouvelles expériences, le messenger se permettait de lire, chemin faisant, les épreuves des poèmes de Fréchette²⁰. Et cette peinture en mots colorés, et ce verbe aux syllabes sonores réveillaient en lui des sensations lointaines, concrétisant en quelque sorte, ses aspirations latentes. "Si j'essayais à mon tour", pensait l'audacieux employé? N'avait-il pas déjà estimé certain rythme plus facile? Les octosyllabiques, selon lui, conviennent mieux au débutant que les alexandrins²¹. N'écoulant que son cœur, il écrivit son premier poème intitulé A une jeune Fille; premiers émois d'un jeune homme publiés dans Le Samedi du 2 août 1890. Il avait dix-huit ans à peine... et se croyait un féal des Muses, engagé pour de bon dans la carrière poétique²².

Jamais ambiance n'avait mieux favorisé ses projets. Mais la poésie n'est pas seule à occuper son

20 En 1886, Fréchette publiait chez Beauchemin, Les Oiseaux de Neige et Fleurs Boréales.

21 Mme Ferland-Angers, dans Qui, loc. cit., p. 68.

22 Il publiera en 1890, six poèmes dans Le Samedi; en 1891, sept autres; A une jeune Fille, dans Le Samedi, vol. 2, n° 8, livr. du 2 août 1890, p. 6.

esprit: il collectionne avec soin des modèles d'arabesques, de silhouettes, de paysages dont s'emplissent les journaux et les revues de l'époque. Il admire, il s'enchant, il imite surtout. Chaque soir sous la lampe, il taille son crayon et exécute comme en se jouant de fines miniatures. Fier de ses réussites, il caresse de grands projets et tente quelques timides démarches, comme l'atteste cette réponse d'un cousin:

Ne pouvant pas me rendre auprès de toi pour te communiquer la réponse du Révérend Monsieur Rioux, je t'écris ces quelques mots afin de te faire connaître qu'il ne peut pas t'accepter dans le moment: son atelier est trop petit. Cependant il se propose de changer de local et il m'a dit qu'il t'admettrait peut-être, dans ce temps-là²³.

A quel genre d'atelier Ferland a-t-il sollicité son admission? Certaines découvertes ont permis de retracer un Monsieur l'abbé Jules-Bernardin Riou, ordonné en 1867 et affecté sa vie durant, au diocèse de Montréal. En 1888, à la demande de son évêque, M^{gr} Fabre, il serait allé poursuivre des études de beaux-arts en Europe. A son retour, il organisait provisoirement un atelier de peinture dans les presbytères où l'on réclamait ses services comme peintre-décorateur en art sacré²⁴. Pendant ses loisirs,

23 Lettre du Chanoine J.-N. Ferland à AF, Saint-Henri des Tanneries, 24 juin 1891, FF, CB.

24 Lettre de M. Hector Riou à l'auteur, Trois-Pistoles, 26 juin 1962.

il exécutait portraits et tableaux exclusivement pour le clergé. Apparemment, il n'a jamais offert de cours officiels, mais il accueillait certains disciples qui travaillaient sous sa direction²⁵. On peut donc conjecturer que le Chanoine Ferland avait parlé au prêtre-artiste de son jeune cousin désireux de développer son talent sous la conduite d'un maître. Malheureusement ces démarches n'ont pas abouti.

La même année 1891, Ferland, au témoignage de son fils, aurait bénéficié de cours de dessin donnés par M. J. Gélinas, professeur à l'école Saint-Jacques de Montréal²⁶. Ainsi s'explique peut-être, le fait qu'on retrouve plus tard Albert Ferland adonné à l'enseignement du dessin aux cours gratuits du soir, offerts au Monument National sous les auspices du gouvernement Mercier. Combien de temps a duré cette expérience et en quoi consistait au juste son travail? Nous n'en savons rien. Il a

25 Il fut le premier curé de la paroisse de Sainte-Monique des Deux-Montagnes. Il a décoré l'intérieur de l'église Saint-Henri de Montréal. La famille Riou conserve de lui, deux tableaux: La Fuite en Egypte et Laissez venir à moi les petits enfants. Il signait ses tableaux: J.-B. Rioux. Vers 1902, il peignit quatre tableaux des Evangélistes, conservés à l'église de Trois-Pistoles. Ces détails nous ont été fournis par un cousin, M. Hector Riou de Trois-Pistoles, lettre du 26 juin 1962.

26 Témoignage recueilli de M. Paul Ferland, fils aîné du poète, à Montréal, le 12 juin 1962.

été impossible de retracer le moindre détail à ce sujet. Ce qui est certain, c'est que le jeune homme a grandement bénéficié de cet apprentissage, et l'assurance acquise ne fait que redoubler ses ambitions.

Les décisions paternelles viennent malheureusement entraver un tel essor. En 1892, Alfred Ferland se porte acquéreur de l'établissement de son patron. Pour mener à bien l'entreprise, il croit sage de s'associer son fils aîné. L'avenir de ce dernier serait réglé d'avance, sa carrière tracée: il serait industriel comme son père. L'industrie, il va sans dire, n'intéresse en rien le jeune homme. Sans entrain, mais consciencieusement, il s'emploiera à la composition des sirops qui aromatisent les boissons gazeuses. Mais il a soin de se ménager de fréquentes évasions: lectures, rêveries en pleine nature, composition clandestine de poèmes où il laisse libre cours à son inspiration. A coeur perdu il fréquente les Romantiques et sa mémoire heureuse entrelace sans distinction aux strophes berceuses de Lamartine, les rythmes les plus sautillants d'un Victor Hugo. Si le Cabinet de Lecture Paroissial²⁷ accueille chaque semaine

27 Le Cabinet de Lecture Paroissial, angle des rues Notre-Dame et Xavier, inauguré en 1860, fut démoli en 1911. En 1893, cette bibliothèque possédait au delà de 11,000 volumes. Voir Centenaire de la Bibliothèque Saint-Sulpice.

son fervent abonné, le parc de la Montagne reconnaît chaque soir de la belle saison, "le jeune rêveur au banc vert". A l'ombre des bouleaux blancs, face au Lac Castor, livre en main, le regard perdu, Ferland rumine des vers, ceux des maîtres et les siens. De temps à autre, il sort de minuscules feuillets rectangulaires qui servent à consigner discrètement les trouvailles de l'apprenti.

Car autour de lui, on comprend mal cet engouement; on le voudrait plus pratique, plus entièrement présent au commerce. Les "ailes de géant auxquelles il aspire l'empêchent de marcher". Tant bien que mal, le jeune homme tente de concilier travail et poésie; mais la poésie n'est pas soeur de l'action. Doit-il prêter main forte à l'embouteillage? Ses doigts machinalement s'activent mais son esprit s'égare aux dédales de sa fantaisie. La routine journalière n'est pas son fait. Il préfère flâner, crayon en main, ou rêver à la devanture de quelque librairie. Que de regards d'envie sa pauvreté a laissés tomber sur les opulentes vitrines des librairies²⁸! Au moindre répit, l'incorrigible rimailleur s'installe sur

28 Albert Laberge raconte que souvent des libraires-amis de Ferland faisaient parvenir discrètement les livres si ardemment désirés. Voir Adieux au Poète Ferland, dans Propos sur nos Ecrivains, Montréal, Ed. privée, 1954, p. 18.

un coin de table ou sur une caisse renversée pour noircir "toutes sortes de bouts de papier". Selon son fils, Jules, "le poète écrivait sur tout ce qui lui tombait sous la main: pages de cahier, enveloppes, papier d'emballage, feuilles de calendrier, même sur une feuille d'érable²⁹". Les manuscrits qu'il a laissés concordent avec ce témoignage.

Aux yeux du propriétaire, Ferland constitue un piètre associé, qui par ailleurs, reçoit d'appréciables compensations dans un autre domaine. La jeunesse littéraire d'alors n'a que des louanges pour lui. Entendons la confiance d'un contemporain:

Les vers jaillissent spontanément de son cerveau. [...] Il s'en va par les rues de la métropole et là, à travers la foule, au milieu des bruits les plus prosaïques, son coeur chante, son esprit travaille, ses idées se moulent sans efforts en des vers que bien des vieux lui envient³⁰.

Sans doute une pondération de bon aloi exige-t-elle de filtrer le témoignage, mais il souligne toutefois une facilité indéniable chez l'apprenti-poète. Sa collaboration presque mensuelle au Monde Illustré de Montréal, a révélé son nom au public lecteur. Quel Canadien de l'époque n'a

29 Cité par Albert Laberge, op. cit., p. 17.

30 Edouard Cabrette [E.-Z. Massicotte], Albert Ferland, dans L'Echo des Jeunes, de Sainte-Cunégonde, vol. 2, n° 16, livr. de mars 1895, p. 150.

pas utilisé ce médium par excellence pour pénétrer dans le monde des lettres et s'y tailler une place? Ferland aspire à mieux cependant. Dès ses "coups d'essais", il veut que son nom résonne là-bas, dans "la douce France", patrie des Lamartine et des Hugo, ses maîtres vénérés. Et ses désirs seront comblés lorsqu'un jour il recevra le billet suivant:

Marie-Edouard Lenoir, présidente de la société biographique et de l'Académie Littéraire et Musicale de France, Directrice du Biographe³¹, félicite bien sincèrement Monsieur Albert Ferland de ses jolis vers et l'informe qu'elle sera enchantée de le faire inscrire au tableau d'honneur de notre Société-Académie, en compagnie de son aimable collègue du Monde Illustré, le si sympathique M. Amédée Denault³².

Le poète a vingt ans et il se grise d'une telle distinction honorifique. Il n'en fallait pas davantage pour passer à l'action. Dès la fin de la même année 1893, il réunira ses premiers poèmes en un recueil intitulé: Mélo-
dies Poétiques³³. Première réalisation et combien

31 Le Biographe, Revue littéraire de Bordeaux, organe de la Société Biographique de France.

32 Lettre de Marie-Edouard Lenoir à AF, 1^{er} janvier 1893, FF,CB. A compter de cette date, il ajoutera à sa signature le titre suivant: "Membre Correspondant de la Société Biographique de France". Voir page frontispice de Mémoires Poétiques.

33 AF, Mémoires Poétiques, Montréal, P.-J. Bédard, 1893, 141 p.

méritoire si l'on évoque les difficultés multiples qui conditionnaient alors une publication de ce genre!

Encouragé, l'artiste-dessinateur dont se double le poète, veut tout embrasser: enluminure, illustration, photogravure, cartes postales, etc. Il semble avoir fixé son attention sur ces dernières. Simple passe-temps au début, mais qui devait s'épanouir en une innovation pour le moins téméraire aux yeux des contemporains. Dès février 1894, alors qu'il habite encore avec ses parents, au numéro 151, rue Saint-André, il annonce à nombre de correspondants de marque, l'inauguration de ce qu'il nomme pompeusement: "La Galerie des Contemporains du Canada 1894³⁴". Après plusieurs variantes, l'entreprise sera officiellement reconnue en 1898 sous le nom de Galerie Historique et plus souvent Galerie Canadienne³⁵. Le feuillet-réclame, publié vraisemblablement vers 1901, annonce spécifiquement une collection de cinquante portraits exécutés par Ferland lui-même, représentant les

34 Voir la lettre de son Excellence M^{gr} Maxime Descelles, évêque de Saint-Hyacinthe, à AF, le 15 février 1894, FF,CB.

35 En 1898, Ferland avait fait enregistrer conformément à la loi, à Ottawa, des couvertures de cahiers sur lesquelles se détache la figure de Pierre Boucher, encadrée de feuilles de lauriers et de feuilles argentées. Au bas se lit une courte notice biographique, alors que le titre est donné en lettres gothiques bien en relief: Galerie Canadienne. FF,CB.

personnalités éminentes du monde religieux, littéraire, politique ou historique du Canada. Un abonnement annuel de dix dollars peut être versé pour une série de douze portraits au choix du client, expédiés au rythme de leur exécution. Cette collection reste aussi en montre d'une façon permanente à la galerie de l'auteur, au numéro 1630, rue Notre-Dame et se vend trois dollars l'unité³⁶. De plus, il semble bien que la Librairie L.-A. Morrisette, située au premier étage du même immeuble, ait vendu sur commande³⁷, au compte du dessinateur, des séries de cartes postales à sujets religieux, historiques ou mondains, dues en grande partie à la plume de Ferland. Il ne s'agit pas d'un contrat rigoureux en bonne et due forme, si l'on en juge par la simplicité des notes d'acquiescement réciproque retrouvées dans la correspondance du poète.

Peut-on attribuer à l'originalité de Ferland la mise en oeuvre d'une telle galerie historique? Non, pas entièrement. Vraisemblablement, une annonce hebdomadaire

36 Le feuillet-réclame contient l'annonce suivante:
"Belles copies photographiques sur papier mat.

Carte album....(chaque) [sic]	\$0.25
11 par 14	\$1.00
19 par 25	\$2.50."

37 Nombre de lettres adressées à M. L.-A. Morrisette font allusion à ces cartes postales annoncées dans Le Samedi ou Le Monde Illustré. Certains reçus signés de la main de Ferland expliquent l'entente dans le même sens.

dans L'Opinion Publique de Montréal au cours des années 1892-1893, l'aurait inspiré. Elle se lisait comme suit:

LES HOMMES DU JOUR, Galerie de Portraits Canadiens... paraissent par séries. Monument érigé à la gloire de la confédération canadienne. Souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet. Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR", pour avoir sous les yeux, le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays³⁸.

Au dessinateur montréalais revient cependant l'heureuse initiative d'en avoir élargi les cadres au point de faire figurer à côté des bâtisseurs de pays, les fondateurs de l'Eglise canadienne³⁹. Mais précisons plutôt quel but le poète poursuivait en organisant cette Galerie Canadienne. Une lettre d'un contemporain est très explicite à ce sujet:

En réponse à votre missive du premier courant, m'annonçant votre projet de doter le pays d'une galerie de nos hommes célèbres, je dois vous féliciter bien sincèrement de votre généreuse aspiration, votre patriotique intention, et j'espère que l'oeuvre sera couronnée d'un plein succès⁴⁰.

Telle est aussi l'impression que communique l'auteur dans ses lignes de propagande: "Il a la conviction de faire

³⁸ La Direction, dans L'Opinion Publique de Montréal, vol. 1, n° 3, livr. du 30 décembre 1892, p. 1.

³⁹ Parmi les fondateurs de l'Eglise canadienne, nous relevons les noms suivants: M^{gr} Fabre, M^{gr} Archambault, Mère Catherine-Aurélie, Mère Marie-Anne, Mère Marguerite Bourgeois, Mère Marguerite d'Youville et que d'autres. Liste retrouvée dans les manuscrits. FF,CB.

⁴⁰ Lettre de A. M. Globensky à AF, Saint-Eustache, 4 mai 1898, FF,CB.

oeuvre utile et patriotique en publiant ces portraits dont le succès jusqu'ici a dépassé ses espérances⁴¹." Qui pourrait le blâmer de faire appel au sens patriotique de ses contemporains? En cela il est sincère en imitant ses prédécesseurs qui ont exploité la veine nationale en littérature comme en peinture. Mais tous ne comprirent pas le bien-fondé de cette oeuvre historique, et même, M. Globensky qui le félicitait hier, revient à charge aujourd'hui sur un tout autre ton:

Avant de vous voir, écrit-il à Ferland, j'ignorais le but de la fondation de la Galerie de Portraits dont vous êtes le promoteur et l'artiste-inventeur. Je croyais que cette galerie était destinée à figurer dans un musée quelconque; votre intention unique, serait de déposer la file chez un marchand et de la faire vendre à votre profit. Si c'est le seul but que vous voulez atteindre, je crois vous prier et même vous défendre de vendre le portrait de mon père ainsi mis à l'enchère⁴².

Ferland s'assurait une clientèle en sollicitant la photo personnelle du correspondant ou celle des membres en vue de sa famille. L'expédient n'a rien de malhonnête; les efforts inouïs qu'y consacrera l'artiste méritent une

41 AF, Introduction au feuillet-réclame. Voir note n° 36.

42 Lettre de M. A. M. Globensky à AF, 17 octobre 1898. Le père de ce dernier était Officier-voltigeur à Chateauguay en 1813. C'est à ce titre que Ferland avait réclamé sa photo, pour la reproduire dans la Galerie Canadienne.

rémunération autrement plus substantielle. Il fallait aussi compter avec les exigences des clients, la lenteur du travail occasionnée par l'état de santé précaire de l'auteur, la compétition d'ateliers mieux outillés, etc. La volumineuse correspondance nécessitée par ce projet, de février 1894 à décembre 1912 environ, témoigne de la ténacité courageuse de Ferland; il a connu certes, des phases d'optimisme, mais à côté, que de déboires, de déficits réels! Son oeuvre n'a pas assuré le pain des siens, loin de là⁴³, mais elle a servi sa renommée. Dans plusieurs institutions ou édifices publics, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, on retrouve encore ces grandes figures que le talent de Ferland a su conserver à la postérité⁴⁴. Vers 1906, il semble que l'art photographique ait cédé pour de bon à la poésie; cette éclipse est due en partie à la concurrence indiscrete, si l'on en croit Ferland, de la Cie Cadieux & Derome, libraires de Montréal. Les revendications suivantes se passent de commentaires:

43 Au témoignage de M. Paul Ferland, le poète vendait parfois deux portraits par mois et recueillait à peine la somme nécessaire au loyer, soit \$5.00. Entrevue du 12 juin 1962.

44 Le feuillet-réclame de Ferland contenait aussi maintes appréciations louangeuses de neuf archevêques et évêques du Canada.

PROFIL D'HOMME

24

Je viens d'apprendre que la Cie Cadieux & Derome doit publier prochainement une édition de gravures de mes portraits historiques. Comme les portraits susdits sont ma propriété, je tiens à vous faire savoir par la présente que j'ai fait enregistrer, selon la loi, au Bureau du Ministère de l'Agriculture, les portraits suivants: Le Cardinal Alexandre Taschereau, Joseph-Octave Crémazie, Augustin-Norbert Morin, Sir Louis Hippolyte Lafontaine, René Robert Cavelier de la Salle, La Galissonnière, Jacques-René de Brisay, le Marquis de Denonville, Jean-Baptiste Lemoyne de Bienville, Louis-Joseph de St-Véran, le Marquis de Montcalm, le Chevalier de Lévis, Louis-Joseph Papineau, Sa Sainteté Pie X, Son Excellence Mgr Donato Sbarretti. Ce étant, j'entends que mes droits soient respectés⁴⁵.

Bien qu'incomplète cette liste est imposante par la somme d'efforts qu'elle représente. En dépit et au milieu de tels ennuis, Ferland continuera, au ralenti, il est vrai, sa première invention de jeunesse; dans ses notes intimes, on a retracé une nomenclature de vingt noms, dont les portraits étaient encore entre les mains de l'auteur en date du 6 mars 1932. Tous les originaux subsistent encore, conservés à la maison du fils, M. Paul Ferland de Montréal.

Mais revenons en arrière. L'année 1894 fut décisive pour Ferland, toujours en quête de beauté. Cette fois il la découvre sous les traits d'une gracieuse fiancée, M^{lle} Eugénie Chapleau, qu'il conduira à l'autel, le 10 septembre 1894, en l'église paroissiale de Saint-Louis-

⁴⁵ AF, Lettre à la Cie Cadieux & Derome, libraires de Montréal, le 5 avril 1906, FF, CB.

de-France. La nouvelle épousee s'apparente au politicien du même nom resté inoubliable dans les annales canadiennes. Le jeune couple élit domicile au numéro 595, rue Sanguinet. Les revenus sans doute demeurent aléatoires, mais le bonheur décuple ambitions et activités du poète-dessinateur. Il n'aura de cesse qu'il n'ait inspiré à ses compatriotes l'amour des belles choses, le goût de l'art sous toutes ses formes. En décembre 1895, à vingt-trois ans donc, Ferland s'érige non seulement fondateur d'une revue, mais il s'en improvise à la fois, l'instigateur, l'administrateur, le collaborateur, le propagandiste, et assurément aussi le lecteur le plus intéressé. Les journaux du temps ne manquent pas de souligner l'initiative hasardée:

Un jeune homme de grand talent et d'un courage en proportion, Monsieur Albert Ferland, vient de faire parvenir le premier numéro d'une revue nouvelle, dont il est le propriétaire-fondateur. La Revue de l'art, ainsi se nomme cette nouvelle publication mensuelle, s'occupera de littérature, esthétique, peinture, sculpture, architecture etc. Elle contient huit pages de textes et trois reproductions photographiques, superbement réussies, des chefs-d'oeuvre des maîtres. Dans la première livraison se trouvent Madeleine pénitente de Murillo; Jésus marchant sur les eaux de Duez et Léon X faisant ses adieux à Raphaël par Pierre Michis⁴⁶:

46 La Rédaction, La Revue de l'art, dans La Minerve, Montréal, 68^e année, n° 75, livr. du 6 décembre 1895, p. 4, col. 1.

On sourit à pareille teneur si peu adaptée aux profanes de l'art dont se compose surtout le public lecteur. Il faut aussi imputer à l'inexpérience et au manque de connaissances en matière de peinture, le choix des reproductions⁴⁷. Dans sa confiance ingénue, l'auteur escompte un encouragement proportionné au plaisir esthétique que lui-même a goûté en rédigeant cette publication. Le programme qu'il y a élaboré ne manque pas d'enthousiasme:

Essentiellement notre revue, écrit-il, peut être regardée comme un recueil des plus belles productions de l'art. Aussi fidèlement que possible, à l'aide de la photographie et de la gravure, elle reproduira les multiples beautés de l'architecture et de la peinture. Les chefs-d'oeuvre de l'école de Raphaël, de l'école de Michel-Ange et de l'école de Phidias orneront alternativement ses pages et seront accompagnés d'explications et d'appréciations esthétiques dues à la plume de nos hommes de lettres les plus compétents. Désirant faire connaître l'art dans ses plus hautes manifestations du beau, nous joindrons aux splendeurs des arts déjà mentionnés, les grandeurs et les sublimités de la poésie⁴⁸.

La tentative parut généreuse, osée même aux yeux des contemporains. Nouvel Icare, Ferland voulut monter trop haut; la chute était inévitable. Ses appels restèrent sans écho. Faute de lecteurs, la revue ne vécut qu'une

47 Le nom de Pierre Michis n'a pu être retracé dans aucun dictionnaire.

48 Notre Programme, dans La Revue de l'Art, p. 2. Cette page est de Ferland qui est d'ailleurs responsable de la revue entière.

livraison. Echec douloureux pour le jeune écrivain qui proféra sans doute, comme Crémazie, de véhéments anathèmes contre cette "société d'épiciers"... Son effort cependant n'aura pas été vain; ses aspirations élevées émergeront et le désigneront comme collaborateur au mouvement de réforme intellectuelle connu sous le nom d'Ecole littéraire de Montréal. Nous reportons au chapitre troisième l'étude détaillée des rôles divers qu'y joua Ferland, tant comme président ou secrétaire, que simple participant.

Au témoignage de M. Joseph Jutras⁴⁹, les séances de "l'Arche" avaient lieu au quatrième étage de l'immeuble, 22 est, Notre-Dame; à l'étage inférieur, habitait la famille du poète, qui comptait à l'époque un seul enfant, Paul⁵⁰. Une enseigne à l'air prétentieux annonçait: "Albert Ferland, Poète et Artiste." Mais à cette porte, la misère frappe plus souvent que les clients. Les tentatives artistiques ont acquis une certaine notoriété à

49 M. Joseph Jutras a fourni ces détails dans une lettre à M^{me} Ferland-Angers, alors qu'il lui faisait la description de L'Arche; copie au FF,CB.

50 Les sept enfants du poète naîtront à cette même adresse: Hélène née le 21 juillet 1895 ne vécut que quelques semaines; Paul né le 28 août 1896; Jules, né le 7 janvier 1900; Isabelle, née le 8 février 1902; Marie-Lilianne, née le 24 octobre 1905; Anne-Marie, née en 1910. Aujourd'hui, survivent Paul, Isabelle, Lilianne et Maurice; ils demeurent à Montréal.

l'auteur, mais non sans accumuler les dettes. En 1899, Ferland, un moment, respire d'aise alors qu'il lance un deuxième recueil de poésie intitulé: Femmes Rêvées⁵¹. La présentation soignée, imitant la collection du Lotus Bleu de l'éditeur parisien Lemerre, promet de plaire à tous les amateurs d'art. De fait, les salons du temps louangent ce "bibelot d'art"; les intimes le lisent, mais bientôt le silence tombe sur cette nouveauté. Ferland désenchanté, remise à la fois. ses livres et son espoir. Pendant ce temps, la famille est là qui réclame le pain. Laissons à M^{me} Ferland-Angers, témoin de ces heures difficiles, le soin de nous en faire la confidence:

Que de fois, écrit-elle, n'avons-nous pas entendu notre mère dire de sa voix douce: "Alfred, faudrait envoyer du charbon à Albert..." C'est que l'apprentis sur le toit du deuxième étage n'en pouvait contenir que peu à la fois. Ah! le cauchemar du charbon! Il y avait bien, aussi, celui des denrées. Que de va-et-vient au marché Bonsecours dut s'imposer la bonne Eugénie pour multiplier en quelque sorte la menue monnaie. [...] Et le poète, devant tant de fatigues et tant de tracas, tout triste constatait, lui aussi, "qu'aux pauvres gens tout est peine et misère". Lui se démène, sollicite du travail, colporte sa Galerie canadienne de portraits historiques, ici, là, mais rien n'aboutit, il s'exaspère...⁵²

Mais il réagit aussi; voilà qu'il envisage maintenant le commerce des livres comme moyen de renflouer le budget.

⁵¹ AF, Femmes Rêvées, Montréal, chez l'Auteur, 1899, 45 p.

⁵² M^{me} Ferland-Angers, dans Qui, op. cit., p. 71.

Au printemps de 1908, les Montréalais apprennent par la voie des journaux, l'ouverture officielle du nouvel établissement:

La librairie Nationale Hébert, Ferland & Cie a été fondée à Montréal le 1^{er} juin 1908, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de Québec et pour répondre aux vœux exprimés il y a trente-deux ans par la convention tenue à Ottawa en 1877, lors du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Institut Canadien de cette ville. M. Tassé, secondé par M. Pamphile Lemay proposa entre autres choses: "L'établissement d'une librairie canadienne par une société en commandite ou autrement; ayant des succursales dans les principales villes de la province de Québec et s'occupant spécialement de la vente des ouvrages canadiens." (Anniv. Institut Can. de Québec, 1877, No 4)⁵³

L'annonce suppose vraisemblablement trois sociétaires au moins; or, fait étrange, aucun contrat judiciaire relatif à cette Librairie Nationale ne mentionne le nom de Ferland. Au contraire, l'acte numéro 2270, déposé et enregistré à Montréal le 16 novembre 1908, est ainsi formulé:

LIBRAIRIE NATIONALE: District de Montréal,
Nous soussignés, Pierre Bilaudeau, imprimeur et
Casimir Hébert, libraire, tous deux de la cité de
Montréal, certifions par les présentes que nous
entendons faire commerce ensemble, en société à
Montréal pour le Commerce de Librairie, papeterie
et imprimerie et éditions de journaux, livres,
revues et tout ce qui s'y rattache sous la raison
sociale de Librairie Nationale. Que la dite so-
ciété existe de ce jour et que nous sommes les
seuls membres de la dite société. [...] En foi de

⁵³ La Rédaction, LIBRAIRIE NATIONALE, dans L'Ac-
tion Sociale de Québec, 1^{ère} année, n° 151, livr. du 20
juin 1908, p. 5.

quoi nous avons signé à Montréal ce deuxième jour de septembre mil neuf cent huit⁵⁴.

Comment expliquer l'absence du nom de Ferland, car il est indéniable que seuls Hébert et Bilaudeau sont partenaires dans l'affaire. Alors, comment interpréter l'article de juin précédent? Nul doute que Ferland en soit l'auteur, à preuve, les dernières lignes: "Donc pour acquit de conscience, demandez un catalogue dès ce soir à la Librairie Nationale Hébert, Ferland & Cie, 22 est, Notre-Dame⁵⁵." C'est l'adresse précise du poète. Par ailleurs, le bottin téléphonique de l'année 1908-1909, présente l'établissement en question sous le nom de "Casimir of Hébert & Ferland Co. [sic]", à 90 rue Panet, résidence même de Casimir Hébert⁵⁶. Par contre, les manuscrits du poète conservent de la papeterie dont l'en-tête annonce "Librairie Nationale Hébert, Ferland & Cie, Libraires-experts. Editeurs" et l'écusson est orné des chiffres de ces deux mêmes partenaires⁵⁷. Quel rôle spécifique a donc pu jouer Ferland en tout cela?

54 Contrat judiciaire n° 2270, Cour Supérieure de Montréal, (Archives), Notre-Dame, n° 155, Montréal.

55 Selon Lovell's Directory.

56 Ibid.

57 A l'angle droit de l'annonce figurent les attributions suivantes de: Albert Ferland, Homme de Lettres, M. de l'E. L. de M.: Commission, Exportation, Impressions, Reliure, Rédaction de Catalogues, Estimation de Bibliothèques, Portraits Historiques.

Sans aucun doute, la propriété réelle de la Société revient à Hébert et Bilaudeau, tel que l'indique le document officiel. Ferland aurait ambitionné se joindre à eux; certaines démarches à fin de propagande ont même devancé le contrat définitif. Mais quel capital pouvait-il investir dans l'organisation, lui que les dettes écrasent? Il a voulu s'accorder au moins la consolation de mousser l'affaire. Enfin, le dernier paragraphe prête à une autre hypothèse.

La Librairie Nationale, précise finalement la Rédaction, s'occupera spécialement de la vente des ouvrages canadiens et fera pour la littérature du terroir, ce que "La propagande du Livre" a entrepris pour les bons livres. Elle s'occupera de tout ce qui peut intéresser le pays qui l'a vu naître et qui la verra grandir, sans jamais oublier sa devise: POUR LA PATRIE⁵⁸.

Qui ne reconnaît ici un intérêt personnel de Ferland? Il espérait mettre en vente à la librairie nouvelle, le premier fascicule du Canada Chanté⁵⁹. Il venait de définir indirectement la teneur de ses poèmes nouveau genre. Le poète, renaissant toujours à l'enthousiasme, organisait déjà une librairie spécialisée qui assurât la diffusion et les placements des oeuvres canadiennes. Son

⁵⁸ La Rédaction, dans L'Action Sociale, loc. cit., Voir note n° 53.

⁵⁹ Canada Chanté compte ^{Cinq} quatre recueils. En 1908, seul, le premier, Les Horizons avait été publié.

inoffensive mégalomanie l'expose à de nombreuses déceptions. Cette fois encore, son attente sera trompée. La Librairie Nationale, après avoir végété quelques mois, disparaît au début de janvier 1909⁶⁰. La liquidation, il est vrai, n'affectera que les échafaudages chimériques du poète.

A part quelques intimes, personne ne soupçonnait le drame où se débattait Ferland. La publication récente des Horizons⁶¹ ne le désignait-elle pas au public comme chantre attitré du Canada? C'était une heure de gloire où le poète aurait pu parodier le beau vers de Nelligan... "Nous déjeunions d'attente et nous soupions de gloire." Un second recueil attend le jour en ses cartons; mais cercle vicieux, les finances manquent! C'est alors que surgit dans la personne de Madeleine⁶², la protectrice si ardemment désirée. Le nouveau Mécène s'engage à patronner l'oeuvre naissante et sous les auspices de La Patrie, distribue un feuillet-réclame ainsi conçu:

60 Selon l'acte de dissolution de la Librairie Nationale, n° 162, signé à Montréal, le 27 janvier 1909, par P. Bélaudeau et C. Hébert.

61 AF, Les Horizons, Montréal, Déom Frères, 1908, 28 p.

62 M^{me} Wilfrid Huguenin, directrice de la page féminine de La Patrie, connue sous le pseudonyme de Madeleine.

M. Albert Ferland, notre doux barde canadien, publiera sous peu Le Terroir, seconde série de son Canada Chanté. Par une délicatesse qui est bien du poète, il dédie son oeuvre aux Canadiennes. [...] L'oeuvre de M. Ferland, ainsi patronisée par tous ces sourires féminins, remportera un succès complet et éclatant⁶³.

A la suite de l'aimable Directrice, se range en effet, comme par enchantement, toute une phalange de bienfaitrices sous le nom de Dames Patronesses⁶⁴. Et Le Terroir paraît en librairie dès le début de 1909. Madeleine a aussi deviné les besoins urgents du foyer et avec une délicatesse qui centuple le don, elle offre à Mme Ferland de lui venir en aide:

Je suis une vraie bourgeoise, vous savez, et j'ai la manie de vouloir faire goûter à tous mes amis, les poulets que j'ai engraisés, les beignes que j'ai confectionnés de mes mains de journaliste! Voulez-vous me faire le plaisir de les accepter amicalement — comme je vous les offre; ce sera la plus charmante façon de me prouver que je vous suis sympathique. J'ai remarqué l'autre jour que votre petite Lilianne était plus délicate que ma Madeleine, et comme deux petites robes, encore fraîches ne peuvent plus être portées par cette dernière, j'ai songé que de mère à mère, vous les accepteriez tout simplement. J'ai glissé dans le paquet, quelques menus objets pour récréer vos petits, c'est ma petite qui le leur offre. [...] Voulez-vous transmettre à M. Ferland, mes souhaits de constant succès⁶⁵.

63 Ce feuillet daté du 3 octobre 1908 sera distribué avec le journal.

64 La liste de ces Dames Patronesses se trouve à la fin du recueil: Le Terroir.

65 Lettre de Madeleine à Mme Albert Ferland, Montréal, 30 décembre 1908, FF, CB.

PROFIL D'HOMME

34

Quelle épreuve pour la fierté du poète que cette excessive pauvreté! Heureusement, l'assistance des siens, certaines amitiés littéraires ou religieuses⁶⁶, succédané précieux, le garderont du désespoir et le consoleront de l'apathie de ses compatriotes.

Un jour pourtant, vaincu par tant de demi-succès et d'échecs réels, Ferland se résoudra à ne plus attendre son pain de ses ambitions d'artiste. Il accueille avec une certaine appréhension, le billet suivant:

Vous trouverez de l'ouvrage et de l'appui au no 55, rue Saint-François-Xavier. Monsieur Chartrand m'a dit hier qu'il serait heureux de faire beaucoup pour vous... et je sais qu'il le fera de la façon la plus délicate et la plus discrète⁶⁷.

Après maintes démarches inutiles, marquées au coin de l'humiliation et de l'insuccès, le poète est enfin embauché comme fonctionnaire au Bureau de Postes, le 25 mars 1909, grâce à l'influence d'une amie⁶⁸. Le chef de famille entrevoit déjà sinon la solution de tous ses embarras, du moins un palliatif à ses soucis.

66 Ferland conserve beaucoup de reconnaissance aux révérendes Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, spécialement à Mère Anne-Marie et Mère Sainte-Démétrie. Voir encore la correspondance de Ferland avec M^{me} Thibodeau, M^{lle} Marie Beaupré, M^{lle} Valois, FF,CB.

67 Lettre de S. S. Démétrie, c.n.d., à AF, 8 mars 1909, FF,CB.

68 M^{me} Alfred Thibodeau de Montréal.

C'est pour moi, écrit-il, comme un rêve! Et pourtant ce grand bien est chose bien réelle. C'est enfin ma place au soleil. Il me semble que mon âme se fait légère. Je vais vivre, oui, je vais vivre parce que je pourrai adoucir la vie de ma femme et de mes cinq petits enfants⁶⁹.

Le voilà donc en mesure d'utiliser son talent de dessinateur au profit de sa famille. On lui assigne les tracés de cartes géographiques, de plans et devis relatifs à la ville de Montréal. Chaque matin, il reprend la route du bureau; c'est astreignant, voire déprimant, pour celui qui entend chanter des vers en son âme! Il s'avise un jour de solliciter la faveur d'exécuter à domicile une partie de la besogne, ce qui lui permet de réduire à trois heures par jour, tout au plus, l'assujettissement du bureau. Question de santé, pensent les uns; désir d'indépendance, croient les autres. Nullement. La poésie a repris ses droits, supplantant les activités du fonctionnaire à tel point, qu'il se mérite l'admonition suivante aussi courtoise que catégorique:

Je dois vous avertir que le Département, aussitôt que vous aurez terminé la carte de la Ville de Montréal, exige que vous donniez huit heures de votre temps, au bureau par jour, sinon, il me sera impossible de vous employer comme par le passé⁷⁰.

69 AF, Lettre à l'Honorable Raoul Dandurant, président du Sénat, à Québec, 26 mars 1909, FF,CB.

70 Lettre de M. A. Gaboury, Sous-Directeur des Postes, à AF, Montréal, le 31 mai 1910, FF,CB.

Mais Ferland réclame aussitôt, et la permission "de terminer cette carte en dehors du bureau", lui est prolongée jusqu'en octobre suivant⁷¹.

A la même époque, les épreuves morales assaillirent le poète. Les malentendus à l'École littéraire, l'influence malheureuse de confrères indifférents, l'amertume de l'incompréhension, les angoisses du père de famille, les ennuis de l'époux⁷², autant de facteurs qui expliquent et excusent la crise religieuse entre les années 1903 et 1910. Selon un contemporain de Ferland⁷³, la lecture des romans d'Anatole France et des oeuvres de Renan, n'a pas été le moindre catalyseur de cette tragédie morale. Il serait difficile de préciser jusqu'à quel point il avait délaissé la foi de son enfance, même s'il faut le croire quand il avoue sans ambages "avoir été franchement libre penseur⁷⁴". Qu'il ait affiché une indifférence voulue ne fait pas de doute. Chaque dimanche,

71 Lettre de M. A. Gaboury, Sous-Directeur des Postes, à AF, Montréal, 6 juin 1910.

72 L'épouse du poète comprenait mal les relations littéraires de ce dernier avec Madeleine et certains écrivains féminins d'alors. Cette attitude a fait souffrir le poète. Témoignage de M^{me} Ferland-Angers.

73 M. Claude-Henri Grignon, entrevue du 6 octobre 1961.

74 AF, Lettre à M. Jules Tremblay, sec. de l'École littéraire de Montréal, 1^{er} août 1909, A.E.L.M.

pour les siens, se renouvelait la même scène embarrassante: à l'heure de la messe, le poète s'esquivaient vers la promenade du Mont-Royal afin de se soustraire aux reproches de l'épouse et d'éviter le scandale des enfants⁷⁵. Evoquant ces heures d'angoisse devant un ami de France, il s'exprime en ces termes: "Ainsi que vous, je pourrais dire: 'Est-ce vrai que je fus autrefois, presque hier, ce malade rongé tout vivant par le doute⁷⁶?' " Son évolution spirituelle se reflète surtout dans ses relations avec la révérende Mère Anne-Marie, c.n.d., instrument providentiel de son retour. La confidence suivante reste éloquente sur le sujet:

Comme une mère, de septembre 1908 au beau jour de Pâques 1909, vous avez, généreuse et fervente, provoqué ma renaissance à la foi. Ah! les heures que Dieu seul connaît! Ah! les pleurs que j'ai pleurés, les luttes intérieures, les déchirements! Heures douloureuses et mêlées de joies où j'ai vécu de votre amour, de votre vertu, de vos chères pensées! Heures providentielles où par la grâce et l'intermédiaire de votre douce charité, j'ai pu renaître à l'amour de Dieu que, malheureusement j'avais cessé de prier! Toujours vous serez celle qui, par amour de Notre-Seigneur, m'a arraché des ténèbres du doute⁷⁷.

75 Témoignages de MM. Paul et Maurice Ferland, ses fils, recueillis à Montréal, le 12 juin 1962.

76 AF, Lettre au poète, Charles Fuster, 18 août 1909, FF,CB.

77 AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., 11 janvier 1910, Cahier 1, FF,CB.

A la suite d'une fervente retraite de carême à Notre-Dame, Ferland "s'est rangé". Il renoue avec l'Eglise, au matin de Pâques, 11 avril 1909. Il annonce ainsi la bonne nouvelle à sa soeur religieuse: "Oui! j'ai ressuscité à Pâques! Ce jour-là, j'ai vécu la plus haute joie de ma vie. Oh! la divine émotion! Les larmes délicieuses⁷⁸!"

Les consolations de ce Thabor n'étaient pas dissipées, qu'il lui fallut déjà s'engager sur la route ténébreuse du Calvaire. Une bourrasque vient obscurcir son ciel et menacer la fermeté de sa foi. Quelle ne fut pas sa consternation de lire, dans une brochure intitulée: La loge l'Emancipation, les déclarations suivantes:

A cette même réunion [assemblée de la loge maçonnique, le 24 décembre 1909], MM. Albert Ferland, Raoul Sylvestre, Adolphe Descarries, Gustave Valois, Alcibiade Brosseau, avocat, sont proposés comme nouveaux membres de la loge⁷⁹.

Un peu plus loin, le rapport spécifie: "A l'assemblée du 14 janvier 1910, M. Albert Ferland est refusé parce qu'il est réconcilié avec le clergé⁸⁰." Accusation mal venue en vérité! C'était mettre en doute la sincérité de sa conversion. Il faut se rappeler qu'une vague de

⁷⁸ AF, Lettre à Soeur S. Paul-de-la-Croix, s.g.m., 5 mai 1909, FF, CB.

⁷⁹ A.-J. Lemieux, La Loge L'Emancipation, Montréal, La Croix, 1910, p. 17.

⁸⁰ Ibid., p. 25.

franc-maçonnerie déferlait sur le Montréal intellectuel d'alors. Le mot d'ordre, écho du "Ecrasez l'Infâme" de Voltaire, se proposait de détruire tous préjugés religieux et nationaux. En prodiguant honneurs et argent, on devait soudoyer à la cause maçonnique toutes personnes influentes, plus particulièrement les gens de lettres, afin de combattre le cléricalisme et forcer le clergé au silence⁸¹. Que le nom de Ferland ait été suggéré comme adepte possible, en raison de sa profession d'écrivain et de son attitude antérieure vis-à-vis de la religion, n'a rien qui doive surprendre et le fait que son nom figure dans le pamphlet dénonciateur s'explique facilement aujourd'hui.

Monsieur A.-J. Lemieux, auteur de la brochure, occupait un bureau au deuxième étage de l'édifice situé au numéro 314, rue Sainte-Catherine ouest, ignorant qu'au troisième, la loge maçonnique L'Emancipation avait établi ses quartiers généraux. En passe de curiosité un soir, il voulut avec un ami prendre connaissance des délibérations secrètes des "Frères". Au moyen de cornets acoustiques ajustés au plafond de son bureau il assista à la

⁸¹ F.-X. Lemieux, Nouvelles Révélations Sensationnelles sur la Franc-Maçonnerie, son histoire, sa politique et son oeuvre, Montréal, (Ligue Canadienne anti-maçonnique), juillet 1910, 32 p. Cette brochure est conservée à la Bibliothèque de St-Sulpice.

réunion du pseudo "Cercle Littéraire" qui comptait alors une vingtaine de membres. Ce soir-là, il entendit le nom de Ferland proposé comme futur adepte et la décision précitée du Conseil⁸². Mais il désira savoir davantage. Et le même M. Lemieux avec quatre compagnons, attaqua au soir du 8 avril 1910, le secrétaire de la loge, M. Ludger Larose, et s'empara des documents de la dite société. Voilà les intéressés en possession de la liste complète des membres et des aspirants. A partir du 2 juillet 1910, La Croix de Montréal publiera "une liste noire" où chaque semaine s'ajoutent quelques nouveaux noms. Ferland n'y vit point paraître son nom, en raison sans doute de la réaction spontanée et énergique dont il fit preuve dès le début. Quant à savoir qui aurait signalé le poète à l'attention des recruteurs du Conseil, l'hypothèse la plus acceptable reste la suivante; Beaulieu et Desaulniers, confrères de Ferland à l'Ecole littéraire, connaissaient l'état précaire de ses affaires aussi bien que la valeur de son rayonnement; peut-être auraient-ils exercé en sa

82 Ces détails avaient été fournis dans une large mesure par: M. Claude-Henri Grignon, M.S.R.C., membre de l'Ecole littéraire en 1920, en même temps que Ferland; entrevue du 6 octobre 1961. Ce témoignage a été corroboré par des articles de journaux. Voir: Lemieux subira son procès, dans Le Canada, vol. 8, n° 116, livr. du 17 août 1910, p. 5; Les Conférences de M. J.-A. Lemieux, dans Le Canada, vol. 8, n° 203, livr. du 29 novembre 1910, p. 8.

faveur leur prosélytisme pour l'enrôler sous les étendards maçonniques où tous deux se rangeaient déjà. Si tel est le cas, ils avaient compté sans la droiture et surtout sans la foi reconquise du poète.

La protestation publique ne se fit pas attendre. Dans un journal de la métropole, un soir de juin, on lisait l'article intitulé Justice, dont voici l'abrégé:

Monsieur Lemieux a écrit ces lignes au préjudice de mon honneur et de ma loyauté. [...] Je n'ai jamais demandé à quiconque de me proposer comme membre de la Loge L'Emancipation, ni d'aucune autre société du genre. Que justice me soit faite dans la pensée des hommes de bonne foi⁸³.

Un silence relatif enveloppa l'injure, mais la plaie eut bien du mal à se cicatriser. Peu de temps après, lors du schisme de l'Ecole littéraire de Montréal⁸⁴, le coeur ulcéré de Ferland laissa échapper ce cri significatif:

Oui, je suis académicien et voici comment... J'ai voulu être académicien pour me venger de ceux qui ont espéré me diminuer en mettant mon nom dans la brochure consacrée aux hiboux de l'Emancipation. [...] Je suis pauvre et même obligé de tendre la main pour mettre au jour des poèmes où je chante mon pays et le Dieu de mes ancêtres. [...] J'ai crié dans les journaux

⁸³ AF, Justice, dans La Patrie de Montréal, 32^e année, n° 89, livr. du 9 juin 1910, p. 11, col. 5.

⁸⁴ L'Ecole était divisée en deux clans: dans le clan opposé à Ferland, conservant le nom d'Ecole littéraire, se trouvaient Beaulieu et Desaulniers. Le camp où figurait Ferland prit le nom d'Académie... d'où l'allusion. Voir au troisième chapitre: A l'Ecole littéraire de Montréal.

JUSTICE! Personne n'a répondu. Je saurai attendre. Le Christ a dit sur la montagne: "Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. Eh! bien, je vais continuer d'avoir faim⁸⁵.

La montée du Calvaire se continuait. A la diffamation s'ajouta le deuil, le plus tragique à son coeur de père. La mort vint ravir au foyer, le 14 février 1910, un adolescent de dix ans, Gustave, après quelques jours de maladie. Sous le coup de la douleur, les vers jaillissent avec les premiers sanglots dans l'élégie "Mon Pauvre Enfant". Nous citons un fragment de ce chant de résignation apaisée...

Mon pauvre enfant! il manque une âme à ma maison!
La Mort avec les miens vient s'asseoir à ma table
Et, quand je romps le pain, je songe à sa moisson
Epouvantable.

Mon pauvre enfant! malgré la nuit des yeux éteints,
Prisonnier du linceul et du bois funéraire,
Par ton âme, vois-tu, dans ces tristes matins
Pleurer ta mère?

Vois-tu saigner son coeur devant le Dieu vivant?
Toi, dont l'âme n'est plus à la mienne accessible,
Me vois-tu, pour prier, tourner mon front fervent
Vers l'invisible⁸⁶?

L'espérance chrétienne veillait fidèlement sur ce foyer en deuil. Le Congrès Eucharistique en préparation à

85. AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., (brouillon) sans date, mais qui remonte après le 10 juillet 1910, FF,CB.

86 AF, Mon Pauvre Enfant, publié sous le titre de A mon fils Gustave, dans La Revue Canadienne de Montréal, vol. 5, livr. de mai 1910, p. 394-395.

Montréal divertira le poète de sa douleur en fournissant à son âme religieuse, consolation et inspiration. A l'été de 1910, le quatrième opuscule du Canada Chanté paraissait en librairie. Poèmes mystiques: louanges et gratitude du fils revenu à la Maison du Père. La Fête du Christ à Ville-Marie, en dépit de la propagande de l'auteur, n'a pas connu la diffusion attendue. Certains qualifièrent ces poèmes religieux de "fadaïses dévotieuses"⁸⁷, alors que des esprits mal intentionnés n'y virent que relents de tartuferie.

Nouveaux déboires que cet accueil frelaté. Lui suggère-t-on alors d'abandonner la vie artistique, si féconde pour lui en déceptions et en dettes? Il n'en veut rien entendre. Même auprès de celle qu'il nomme "mère spirituelle", il proteste:

D'habitude, je me soumetts avec joie à vos chères volontés. Mais, hier, l'âme déprimée par l'apathie de mes compatriotes, je n'ai pu vous entendre; plus souffrant que jamais, je me suis indigné, parce que vous me demandiez le sacrifice de ma vie d'artiste. Je ne regrette pas d'être fidèle à l'Idéal, non, pour lui, je mourrai⁸⁸!

⁸⁷ Charles Gill à L.-J. Doucet, 10 juin 1911, dans Correspondance de Charles Gill (1890-1918), recueillie et annotée par Réginald Hamel, 1960, p. 27. (Faculté des Arts, Université d'Ottawa.)

⁸⁸ AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., 23 décembre 1910, (brouillon), FF, CB.

PROFIL D'HOMME

44

Face au même milieu social, des écrivains de la même époque ont poussé comme en écho, le même cri véhément. Charles Gill écrit à son tour:

Nous sommes des Maudits! Je me demande souvent aux heures les pires, si nous sommes punis pour le mal que nous avons fait ou si nous sommes persécutés par Satan pour le bien que nous avons voulu faire, pour les pensées, les bonnes pensées que nous avons fait voltiger par dessus les foules, pour les vers que nous avons écrits à la louange d'En-Haut, sincèrement, naïvement, comme les petits enfants font leur prière. Pour moi, la réponse est vite trouvée, je suis puni, mais vous autres, toi, Lozeau, Nelligan, Ferland, Léveillé, Demers, vous êtes des bons citoyens sans reproche; vous possédez les vertus de l'honnête bourgeois sans être affligés de ses défauts, vous possédez presque tous, les qualités si belles de l'artiste et n'avez pas ses défauts. Pourquoi donc êtes-vous frappés au coeur⁸⁹?

Sombre tableau de la situation littéraire de 1913. Gill exagère peut-être le caractère de fatalité qui marque ses confrères-artistes. Simple écho des "poètes maudits" de France, leurs aînés! Mais quel écrivain n'a pas un jour ou l'autre déploré l'incompréhension ou la persécution dont il est ou dont il se croit la victime? Ferland pour sa part, se plaint souvent de son destin malheureux. La foi en sa mission quasi-providentielle reste toutefois inébranlable, même si aux heures de lassitude, il s'avoue vaincu:

⁸⁹ Lettre de Charles Gill à L.-J. Doucet, 14 octobre 1913, op. cit., p. 164-165.

Je commence à mourir dans mes rêves; j'ai traversé un pays où l'on ne repasse plus... le beau pays, le divin pays des illusions. J'ai dans mes mains, ce don de Dieu, du pain pour moi et ma famille. Désirer, demander autre richesse serait m'exposer encore à de nouvelles déceptions. Mon destin c'est d'être un oiseau qui chante dans le désert. J'ai dans mon coeur des chants pour ma patrie et mes frères. Jusqu'à ma mort, je vais essayer de semer ces chants. Mais je n'ose plus espérer un sourire de ma Patrie, ni un regard de mes frères, car j'ai été trop longtemps parmi eux comme un étranger⁹⁰.

A son insu, le poète indique la trajectoire de sa destinée. La secrète amertume qui teinte cet aveu n'est autre que la résonance commune aux écrivains de cette génération: dépit, insécurité et isolement!

Miné par la maladie autant que par les tracasseries financières, Ferland se retire dans sa tour d'ivoire. Le travail intellectuel qu'il s'obstine à prolonger tard dans la nuit, et la malnutrition ont altéré ses traits au point de le rendre méconnaissable. Gill s'en inquiète...

Pauvre Ferland! Je ne l'avais pas vu depuis le commencement de l'hiver; je l'ai trouvé bien changé alors. Maintenant c'est encore plus alarmant: notre pauvre camarade se meurt de consommation. Il dépérit. Il a le teint du tuberculeux, pâle jaune cire. Sa figure exprime encore l'énergie et la fierté avec, comme aux jours passés, quelque chose de défiant et d'énervé⁹¹.

⁹⁰ AF, Lettre à Soeur Ste-Démétrie, c.n.d., le 16 janvier 1913, FF,CB.

⁹¹ Charles Gill à L.-J. Doucet, 1^{er} mai 1911, op. cit., p. 21.

La sympathie de Gill appréhende à tort le dénouement fatal. L'énergie du poète monte la garde; il traînera quelque trente ans encore cette débile santé, entrave constante à sa production artistique. De 1910 jusqu'à sa mort, le poète lutte éperdument pour survivre à la poésie; discrètement, il égrène dans les revues et journaux du Canada et de l'étranger⁹², des poèmes à tonalité religieuse pour la plupart. Ses anciens collègues libres penseurs ne prisent guère cette attitude et ne lui ménagent pas leurs sarcasmes. De toutes parts sollicité, il se récuse le plus souvent, à moins qu'il ne s'agisse d'une manifestation patriotique où sa présence soit indispensable. Sa timidité s'accroît avec les années. Il préfère confier aux amis le soin de lire ses propres pièces. Il ne va pas au devant des honneurs, mais ils viennent à lui jusqu'au fond de sa solitude. Ainsi en mars 1916, il est élu membre de la Société Historique de Montréal. De 1919 jusqu'à 1942, il fera partie du jury au concours des Prix

92 De 1908 à 1919, Ferland était abonné à L'Argus de la Presse de Paris, dont le feuillet-réclame se lit comme suit: "Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde et en fournit tous les extraits sur n'importe quel sujet." Les manuscrits conservent une seule découpure concernant une critique de Ferland, parue dans le Devoir de Montréal en avril 1917. De nombreuses factures cependant attestent la réception d'articles littéraires de ce genre.

PROFIL D'HOMME

47

d'action intellectuelle, institué par l'ACJC de Montréal. En 1926, il eut la consolation d'être admis membre de la Société Royale du Canada après celle d'être élu membre de la Société des Poètes de Québec. En 1929, on le proclame Chevalier de la Société du Bon Parler français dont le siège est à Québec. En 1941, il devient vice-président de la Société Royale du Canada et le mauvais état de santé le force à décliner la responsabilité de la présidence en 1942. A titre d'honneur posthume, le poète recevait le 29 mai 1944, ce témoignage d'appréciation:

I have the honor to inform you that your name has been suggested for inclusions in the Third [1944] Edition of the BIOGRAPHICAL ENCYCLOPEDIA OF THE WORLD, which records those persons in each country whose achievements in their respective fields are worthy of recognition⁹³.

Ultime écho des témoignages d'estime dont la carrière finissante du poète semble avoir été plus visiblement marquée.

Cette occasion unique de rayonner aurait particulièrement plu à Ferland, qui a sans cesse préconisé "l'échange intellectuel et poétique avec les écrivains d'outre-mer", spécialement ceux de la France, sa patrie littéraire. Ainsi en novembre 1929, il projette la

⁹³ Lettre de C. A. Nichols, Biographical Encyclopedia of the World, New York, 29 mai 1944, adressée à Ferland lui-même, FF, CB.

fondation du Cahier d'Amitié des Poètes de France et du Canada⁹⁴. Ce "Cahier roulant" serait adressé à un poète "célèbre" avec prière d'y insérer une pensée, un vers, une poésie, et d'en assurer la circulation auprès d'une centaine de confrères français. L'instigateur suggérerait encore au récipiendaire de "saluer publiquement le passage de cet 'album-pélerin' comme une visite de l'âme canadienne à l'âme française". Les poètes canadiens devaient inaugurer le premier tiers de ce "livre-souvenir", offrant chaque pièce en hommage à un poète de France. Outre sa contribution poétique, Ferland se chargeait de l'épître liminaire et de l'enluminure des premiers feuillets. Le projet fut sans lendemain. Le temps était mal choisi pour une telle initiative, en raison de la grande dépression qui enserrait alors le pays. Une fois de plus, Ferland aurait été déçu.

La période de 1929 à 1943, sans être la plus riche, paraît la plus équilibrée; Ferland publie sous les auspices de la Société Royale, une cinquantaine de poèmes d'inspiration variée, mais tous empreints d'une belle sérénité. Le poète engage des pourparlers avec Bernard

⁹⁴ AF, Cahier des Poètes à travers le Monde, "Idée d'Albert Ferland", novembre 1929, FF, CB. Tel est le titre initial, puis à la fin du manuscrit, il précise qu'il s'agit du Cahier d'Amitié des Poètes de France et du Canada.

Valiquette pour une édition définitive et complète de son oeuvre⁹⁵. A cette même fin, un intime intercède auprès de l'Honorable Rodolphe Lemieux, M.S.R.C., président de la Chambre des Communes, pour la mise à la retraite de Ferland avec une pension de cent dollars par mois en vue d'assurer le travail de correction de son oeuvre et le financement de l'entreprise⁹⁶. Mais la mort devait surprendre le poète au travail.

Le centenaire de la fondation de Montréal, en 1942, ranima chez lui le désir de chanter sa "petite patrie". Il composa Montréal ma Ville natale, oeuvre posthume publiée en 1946, grâce à la piété filiale de M. Jules Ferland.

Le poète entrevoyait le soir avec la quiétude du fidèle serviteur, toujours oeuvrant et attendant le Maître. Sa mort fut soudaine mais non imprévue pour lui. Il succomba à une crise cardiaque, le 9 novembre 1943, entouré des siens, à sa demeure, au numéro 4004, rue Mentana, dans sa soixante-douzième année. Albert Laberge rappelle cette circonstance en termes attendris: "Le poète Ferland est mort en beauté; pas d'affres, pas de

⁹⁵ Lettre des Editions Bernard Valiquette à AF, 25 juin 1940, FF,CB.

⁹⁶ Voir lettre de M. Napoléon Brisebois à l'Honorable Rodolphe Lemieux, 20 février 1929, FF,CB.

souffrances, pas d'agonie. Clémentine et douce la mort est venue le chercher alors qu'il reposait dans son lit⁹⁷." Les journaux de l'époque soulignèrent l'événement, dans un style de commande. Discret dans sa vie, l'homme devait l'être encore dans sa disparition. Point d'apothéose, mais des hommages de sincère estime. Les intimes mesurèrent la profondeur du vide causé par le départ de ce poète modeste et attachant à la fois. Une louange tapageuse aurait été malséante à cet être tout de dignité, de droiture et de discrétion. Certains témoignages valent d'être cités:

Ce poète de chez nous fort intelligent, très renseigné et qui nous laisse une belle oeuvre, a mené une vie si parfaite, si digne, celle d'un gentilhomme et d'un croyant. Je ne le rencontrais jamais sans songer aussitôt à sa distinction et à sa réserve morale. Si nous valons quelque chose, si nous tenons une place au point de vue de la valeur littéraire et française, ne le devons-nous pas à des esprits raffinés comme l'était votre frère bien-aimé⁹⁸.

Qui peut se vanter d'avoir pénétré le Ferland intime? Sur la fin de sa vie pourtant, le poète se livrait avec plus de confiance. Un ami de toutes les heures décrit sa dernière entrevue avec le disparu quelques jours avant sa mort:

97 Albert Laberge, dans Propos sur nos Ecrivains, Montréal, Ed. privée, 1954, p. 17.

98 Lettre de Marie-Claire Daveluy à M^{me} Ferland-Angers, 24 décembre 1943, FF, CB.

Il venait chez moi sans intérêt, pour le seul plaisir de pouvoir parler sans entraves de littérature, de patrie, de religion, de théologie. La dernière fois qu'il me vint visiter, il m'a dit: "La vie est une épreuve." Je comprends cette vérité; malheureusement tous ne le comprennent pas. Dieu nous éprouve chacun en une vie plus ou moins longue. Or, c'est dans l'acceptation de notre lot de difficultés que chacun de nous Lui prouve son amour. Ce qui paraît à d'autres un échec, un malheur, est précisément le moyen mis à notre portée, pour dire à Dieu que nous L'aimons, que nous Le préférons à tout [...] Le détachement des choses de ce monde est une grâce et plus je vieill⁹⁹is, plus je sens que je tiens moins à la gloire.

La montée du poète a cédé le pas à l'ascension du chrétien. L'échec, l'incompréhension, la souffrance avaient profondément marqué sa vie. Même s'il y eut une éclipse passagère de foi, Ferland demeura un "fidèle" dont l'humilité fit un "pauvre de Yaveh". Son âme a vécu, dans une démarche de confiance et d'abandon qui furent à la base même de sa sécurité.

Il attendait Dieu "comme un veilleur attend l'aurore" et à l'aurore d'un matin de novembre, ce fut le face-à-face éternel. Lui qui, si souvent, avait été déçu dans ses espoirs et dans ses rêves, mérita la réalisation de son vœu ultime, comme il le chantait un jour:

Puisse ma vie, un jour te ressembler, Automne,
Et, comme l'arbre meurt par delà l'été bleu,
Puisse-t-elle, pensive, harmonieuse et bonne
S'éteindre dans l'amour et la gloire de Dieu¹⁰⁰.

⁹⁹ Casimir Hébert, ami intime de Ferland, lettre à M^{me} Ferland-Angers, le 14 novembre 1943, FF, CB.

¹⁰⁰ AF, L'Ame de l'Automne.

CHAPITRE II

OEUVRES DE JEUNESSE

A la recherche d'une vocation: poète ou versificateur? Lectures, influences et imitations. Collaborations aux revues et journaux. Circonstances de publications. Thèmes: nature, amour, rêve, espace. Credo littéraire. Défauts et originalité.

Il arrive qu'on traite à la légère les oeuvres de jeunesse, sous prétexte qu'elles sont mal réussies et que les poètes peut-être, les ont eux-mêmes depuis longtemps reniées. Pourtant, ces ébauches témoignent souvent de la future personnalité poétique. Que l'on élague d'abord les réminiscences, les emprunts, voire les plagiats, on pourra discerner les linéaments essentiels de l'oeuvre à venir. Et quand naîtra cette oeuvre personnelle et vivante, il faudra reconnaître dans les exercices malhabiles du débutant, la voie nécessaire à l'expression authentique.

La formation du poète, dit Benedetto Croce, s'élabore en ce mouvement unique et double à la fois: trouver ses attaches avec la tradition poétique, reprenant le thème éternel de la poésie; découvrir son originalité propre, sa propre personnalité, sa propre mission, faire entendre sa propre voix¹.

Avant d'être créateur, il faut être lecteur. Et tout poète, si spontané soit-il, devra traverser cette phase

¹ Benedetto Croce, La Poésie, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p. 156.

de tâtonnements, d'hésitations, "toujours travaillant et errant, cherchant le beau et tombant dans le laid, au milieu des remords et de la honte²". Telle est la rançon de l'originalité.

En cela, Albert Ferland ne fait pas exception. Il apprendra son métier comme tout le monde: c'est-à-dire, "non gratuitement, non agréablement, non facilement". Pour lui aussi, l'imitation constituera l'apprentissage. Ses oeuvres de jeunesse, Mélodies Poétiques et Femmes Rêvées³, contiennent en effet nombre d'emprunts et d'influences subies. Nous évoquerons donc d'abord les perspectives littéraires afin de mieux cerner les premiers essais de l'apprenti-poète.

Les débuts artistiques de Ferland remontent vraisemblablement au 2 août 1890, date où il publiait, dans Le Samedi, un poème strophique intitulé A une Jeune Fille⁴. Cette revue hebdomadaire, en vogue à Montréal, accueillait alors tous les talents locaux. Grâce au sympathique rédacteur, Louis Perron, un concours poétique fut lancé en

2 Benedetto Croce, op. cit., p. 152.

3 AF, Mélodies Poétiques, Montréal, P.-J. Bédard, 1893, 141 p.; AF, Femmes Rêvées, Montréal, Chez l'Auteur, 1899, 38 p.

4 AF, A une Jeune Fille, dans Le Samedi de Montréal, vol. 2, n° 8, livr. du 2 août 1890, p. 6.

mars 1895, en vue de stimuler la création littéraire chez la jeunesse montréalaise. Rien ne permet d'affirmer, toutefois, que Ferland y ait participé. Sa contribution au Samedi compte en moins d'un an, treize pièces de longueur et de genre variés, dont sept porteront l'étiquette de convention: "Pour Le Samedi"⁵; mais dès 1891, il avait cessé toute collaboration. Du 1^{er} août de la même année au 5 décembre suivant, ses pièces seront insérées dans la page littéraire du Monde Illustré. Quant à la première poésie, elle ne mérite pas qu'on s'y attarde. Celles qui suivront révèlent graduellement un effort appréciable de technique, mais on y chercherait en vain la chaleur d'une expérience vécue.

Comprendre Ferland, c'est revivre avec lui sa première aventure de poète; c'est aussi en caractériser les diverses étapes, mais avant tout, c'est revenir au point de départ de son obscur cheminement. Au témoignage de Beaulieu, un camarade trop idéaliste aurait éveillé l'adolescent de dix-huit ans, au monde du rêve. "Cette espèce d'original, lisons-nous dans Nos Immortels, l'im-biba des premières notions de la philosophie, lui insuffla l'amour de la poésie et l'initia aux rudiments de la

⁵ Quelques-uns de ces poèmes seront publiés dans MP que nous étudierons un peu plus loin.

versification⁶." Voilà Ferland équipé pour le grand engagement. Mais qui est cet instigateur enthousiaste? Nul autre que Beaulieu lui-même. La boutade finale, "l'élève ne tarda pas à dépasser le maître", reste assez suggestive. Et la dédicace du deuxième poème des Mélo-
dies Poétiques⁷, est un tribut reconnaissant de l'obligé. D'ailleurs, tout au long de leur commune expérience des lettres, ils n'ont cessé leur échange amical d'opinions. Quelle que soit l'impulsion initiale, le jeune écrivain commence gauchement sa vie de poète, laquelle cependant, restera sans cesse animée d'idéal et de ténacité.

La voix du premier Ferland s'accorde à la tradition poétique canadienne de 1890. Lamartine et Hugo restent les dieux officiels du temps. Parmi les quelques oeuvres importantes d'alors, signalons La Légende d'un Peuple (1887) de Louis Fréchette dont le titre et le plan annoncent amplement le modèle. Les Vengeances de Pamphile LeMay, rééditées en 1889 sous le nom de Tonkourou,

6 Germain Beaulieu, Nos Immortels, Montréal, Ed. Alb. Lévesque, 1931, p. 104.

7 AF, Le Poète, A mon Ami Germain Beaulieu, MP, p. 17. Voir aussi les allusions à ce sujet dans Nos Immortels, p. 34. Voir encore Le Canada Chanté, Critique littéraire de Germain Beaulieu dans Le Nationaliste du 2 février 1908; note 42, chapitre II. Ce poème avec la même dédicace parut aussi dans Le Glaneur, Recueil littéraire des Jeunes, 10 août 1892.

de même Les Québécoises (1876) de William Chapman et les Premières Poésies d'Eudore Evanturel de 1878, accusent de fortes empreintes romantiques. Baudelaire, Rimbaud, Verlaine et Mallarmé demeurent pour le plus grand nombre, ignorés⁸.

Vers 1890, écrit Auguste Viatte, on pourrait croire que la littérature canadienne va mourir. Le conformisme devient immobilisme. Toute nouveauté quelconque est censurée. En vain les critiques déplorent cette "quasi-impuissance de produire"⁹.

Mais une réaction allait inaugurer le mouvement du Décadentisme canadien-français¹⁰. Situé entre les années 1890 et 1895, ce courant rallie les novateurs et les romantiques moribonds. Grâce au dynamisme de E.-Z. Massicotte, l'Echo des Jeunes voit le jour en 1891; revue éclectique, elle ambitionne de vulgariser les ouvrages français d'avant-garde, promettant au public "la quintessence de l'école des Jeunes, française et canadienne"¹¹.

8 Voir Gérard Tougas, Histoire de la Littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 56-68.

9 Auguste Viatte, Histoire de l'Amérique Française, des origines à 1950, Québec, Presses Universitaires Laval, Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 133.

10 Mouvement littéraire qui a précédé celui du symbolisme en France. Voir Noël Richard, A l'Aube du Symbolisme, Paris, Nizet, 1961, 334 p.

11 La Rédaction, L'Echo des Jeunes, Notre Numéro d'Hiver, vol. 1, n° 2, p. 32.

La critique s'alarme et multiplie les condamnations au nom du bon goût et de la morale. Pour légitimer leur attitude, les Jeunes ripostent en réclamant pour maîtres, Corneille, LaFontaine, Molière, Racine, Hugo, Musset, Banville, Gautier, Verlaine le décadent et Jean Rameau¹². Mais là ne s'arrête pas leur hardiesse: le chef de file, Massicotte, nargue "les vieux" dans un article intitulé: La Critique littéraire au Canada, Dédié aux Critiqueurs¹³. De nouveau, les novateurs s'attirent les foudres du camp traditionaliste. En 1893, nous lisons dans La Croix de Montréal que Denis Ruthban, pseudonyme d'Adjutor Rivard, vilipende "les disciples d'Adoré Floupette... et de Rimbaud, Mallarmé, Adam, Verlaine, Moréas, Huysmans, etc."¹⁴. L'audace de ces "jeunes barbares" n'aura de cesse qu'ils ne se soient affirmés face au monde littéraire canadien. Quelle attitude conserve Ferland dans cette querelle littéraire? Plutôt modéré, il se contente de fournir à

12 E.-Z. Massicotte, Le gai critiqueur, dans Le Monde Illustré de Montréal, vol. 8, n° 377, livr. du 25 juillet 1891, p. 198.

13 E.-Z. Massicotte, La Critique littéraire au Canada, Dédié aux Critiqueurs, dans Le Monde Illustré de Montréal, vol. 8, n° 389, livr. du 17 octobre 1891, p. 389.

14 Denis Ruthban [Adjutor Rivard], Causerie littéraire: Un décadent canadien, dans La Croix de Montréal, vol. 1, n° 4, livr. du 9 juin 1893, p. 14-15.

L'Echo des Jeunes, une contribution pâle autant qu'irrégulière: en décembre 1891, il y insère Une Petite Vengeance, fantaisie romantique signée de l'anagramme bizarre "Béral L'Enfer". De nouveau, en mars 1895, il y envoie une bluette mièvre, Mignonnette, qu'il dédie à E.-Z. Massicotte. L'essor du périodique, certes, n'avait pas à compter sur l'intérêt de pareille collaboration¹⁵.

Vers 1890, une autre revue avait été lancée dans le même esprit et sous les mêmes auspices: Le Glaneur, Recueil littéraire des Jeunes¹⁶. Parmi les noms des directeurs figure celui de Ferland mêlé à ceux de Bédard, Beaulieu et Massicotte. Noblesse oblige, pense-t-on, et cette fois, le poète se devra d'être plus qu'un lecteur assidu. Pourtant, seule, la livraison d'août 1892 contient une de ses pièces intitulée: Le Poète, A mon Ami Germain Beaulieu¹⁷.

A quoi tient un tel silence? Ses cartons regorgent de poèmes inédits, car dans quelques mois paraîtra

15 AF (Béral L'Enfer), Une Petite Vengeance, dans L'Echo des Jeunes, Sainte-Cunégonde, vol. I, n° 2, livr. de décembre 1891, p. 31; AF, Mignonnette, vol. 2, n° 16, livr. de mars 1895, p. 51.

16 Le Glaneur, Recueil littéraire des Jeunes, paraissant les 10 et 25 de chaque mois, Montréal, 1890, directeur: Jules Saint-Elme.

17 AF, Le Poète, A mon Ami Germain Beaulieu, dans Le Glaneur, Recueil littéraire des Jeunes, Montréal, 2^e année, n° 5, livr. du 10 août 1892, p. 144.

le recueil Mélodies Poétiques. Par ailleurs, sa participation au Monde Illustré, à la même époque, prouve bien que sa plume ne reste pas inactive encore moins stérile. On explique mal l'absence du poète parmi les "Champions de la Nouveauté". Peut-être, ses nombreuses activités artistiques personnelles des années 1893 à 1895 l'ont totalement absorbé? Ou faut-il alléguer que Ferland, réservé jusqu'au scrupule, n'approuvait pas l'esprit libre de certains écrits du temps. Il reste difficile de préciser dans quelle mesure le poète s'est engagé dans ce mouvement de réaction littéraire.

A la même époque, plusieurs cercles littéraires verront le jour à Montréal. Citons La Pléiade, le Club Sans Souci, le Groupe des Six Eponges, duquel naîtra l'Ecole littéraire de Montréal¹⁸. Aucun document ne permet d'affirmer que Ferland ait fréquenté l'un ou l'autre de ces cénacles avant novembre 1895. Il n'a cependant pas été isolé des écrivains responsables du remous littéraire d'alors; il a sûrement participé de quelque façon au grand réveil que Massicotte évoque en ces termes: "Jamais, peut-être en ce pays, une génération n'a produit

¹⁸ Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal, dans les Archives des Lettres Canadiennes, vol. II, p. 13.

spontanément autant d'écrivains: plusieurs bons, plusieurs mauvais, mais qu'importe, le nombre est là¹⁹."

Cette révolution de jeunes accomplie, il ne restait plus qu'à attendre les oeuvres nouvelles si longtemps désirées. Ferland se rangea-t-il dans la suite parmi les iconoclastes, adhérents du décadentisme? Ses productions ultérieures prouvent plutôt qu'il continua dans l'ornière traditionnelle.

C'est donc dans un climat de réformisme littéraire que paraissent les Mélodies Poétiques, en 1893. Une photo autographiée à la page quatre, présente au public l'auteur de vingt ans. On devine une certaine vanité sous les paragraphes soigneusement enroulés et la note qui précise: "Membre de l'Académie littéraire, musicale et biographique de France." Etre Lamartine ou rien! Mais qui, à vingt ans n'a pas connu de telles prétentions?

Examinons d'abord l'architecture du volume. Il compte cent quarante et une pages où s'inscrivent trente-neuf poèmes répartis en sept cycles inégaux. La préface de Rémi Tremblay applaudit au succès de cet heureux départ, mais souligne la réussite surtout en termes d'espoir. Sans crier au chef-d'oeuvre, il reconnaît l'idéal

19 E.-Z. Massicotte, Biographie et Bibliographie, Amédée Denault, dans Le Monde Illustré de Montréal, 11^e année, n° 562, livr. du 9 février 1895, p. 484-485.

du débutant et signale avec délicatesse les défauts du recueil.

Les titres des cycles et des pièces rappellent Lamartine et Hugo, tout en suggérant la tonalité générale: mélancolie, amour idéal, rêveries religieuses, paysages et fantaisies²⁰. Il semble qu'aucun plan préconçu n'ait présidé à l'alternance des poèmes. Cette absence d'organisation et d'unité fait de Mélodies Poétiques plutôt un album qu'un recueil à structure rigoureuse.

Il suffirait du nom Mélodies Poétiques, titre à résonance lamartinienne, pour suggérer une première parenté avec les Méditations Poétiques. Nombre de pièces, telles l'Automne, Les Astres dans les Cieux, Expansion, Préférence, Espoir, Profil d'Amante, Tristesse, trahissent, à des degrés divers, une filiation étroite avec le Lamartine de 1820 surtout. Purs exercices de virtuosité que ces descriptions sans relief ni couleur locale, teintées souvent d'une tristesse d'adolescent faussement exagérée. Les clichés désuets gâchent l'élévation de pensée. Qu'on établisse un parallèle entre Au Gré de l'Onde²¹ de

20 Les cycles s'intitulent: Vers l'Idéal, Croquis et Pastels, Fantaisies, Mélancolies, Sur les Fibres du Cœur, Voix Intérieures, D'Ici de Là.

21 AF, dans MP, p. 61. Ce poème parut sous le titre de Un Soir en Canot, dans Le Monde Illustré de Montréal, vol. 8, n° 385, livr. du 19 septembre 1891, p. 324.

Ferland et les Adieux à la mer²² de Lamartine. L'assimilation superficielle se réduit à une simple transposition. Entendons d'abord Lamartine qui dialogue avec la mer...

Qu'il est doux quand le vent caresse
Ton sein mollement agité
De voir, sous la main qui le presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de ta beauté.

Le poète canadien, face au fleuve, réplique fidèlement:

Que j'aime quand je te caresse
Amoureusement de la main,
Te voir comme ému de tendresse,
Soulever mollement ton sein.

Lamartine grisé, s'abandonne-t-il au bercement des vagues:

Souvent ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de la lame
Mes regards fatigués du jour.

En écho, à une légère variante près, Ferland répète...

Quelquefois auprès de la rive
Dont j'écoute les doux accords
Dans ma nacelle qui dérive
Au roulis des eaux, je m'endors.

Et nous pourrions ainsi poursuivre les rapprochements jusqu'à la strophe finale. Dans les deux cas, il s'agit d'une rêverie devant l'onde qui fuit. A peine le nom propre "Saint-Laurent" confère-t-il une teinte locale à ce pseudo-paysage canadien. Tonalité mélancolique,

²² Lamartine, dans Nouvelles Méditations Poétiques, Paris, Hachette, XXI, 1922, p. 128.

thèmes, vocabulaire, apostrophes à la nature, tout rappelle le poème de Lamartine. Si frappante est la ressemblance qu'on dirait presque deux variantes d'un même sujet. On peut accomplir le même parallèle entre l'Infini des Cieux²³ de Lamartine et Les Astres dans les Cieux²⁴ de son disciple canadien. Qu'on nous permette de souligner seulement les thèmes de la grandeur et de l'espace qu'aborde ici le jeune écrivain. Il ambitionne naïvement de créer l'impression "d'abîme" qui sépare "l'infiniment petit" qu'est l'homme et la toute-puissance de Jéhovah, par le truchement d'épithètes et d'adverbes: "incommensurable, formidable, majestueusement, vertigineusement". Procédés puérils dont il se dégagera par la suite.

Victor Hugo à son tour retient l'attention du poète novice qui sait mal dissimuler ses poncifs. Cette influence perce le plus souvent dans l'emploi des énumérations à rythme ternaire, des apostrophes, des antithèses, des épithètes redoublées et particulièrement dans la magie des sonorités verbales. Ainsi, les poèmes: Les Coeurs, Amour Divin, Le Poète, Apparences Illusoires rappellent de près la thématique hugolienne. L'emprunt

23 Lamartine, L'Infini des Cieux, dans Méditations Poétiques, Paris, Ed. Payot, 1925, p. 200-207.

24 AF, Les Astres dans les Cieux, dans MP, p. 11-17.

rythmique le plus flagrant se décèle dans des bluettes comme La Clochette, Le Cerf-Volant, La Bulle de Savon... cabrioles fantaisistes imitant le huitain de trissyllabes du Prince Fainéant²⁵. Coïncidence à noter, les poèmes comparés s'intègrent semblablement dans un cycle intitulé: Fantaisie.

Simple amusement que cette parodie métrique, penserons-nous. Mais le décalque va plus loin, et l'on se surprend à évoquer l'atmosphère des Djinns²⁶ en lisant L'Aïeul et l'Enfant²⁷. La même toile de fond où les esprits de maléfice exécutent leurs rondes infernales à la faveur de la nuit. L'imagination de l'apprenti remplace l'armée des vampires par un défilé de fantômes sous l'apparence de gnomes, ondines, farfadets, loups-garous, griffons, sorciers, sylphes, chats-huants, etc. A l'aide de termes évocateurs Ferland vise à l'effet de mystère et d'épouvantement. Chez Hugo, au contraire, un crescendo suivi d'un décroscendo rigoureusement symétrique évoque l'approche, l'arrivée des "génies de la nuit" et leur éloignement progressif. Dans les deux pièces, une scène

25 Victor Hugo, Le Prince Fainéant, dans Toute la Lyre, vol. 11, Paris, Nelson, 1935, p. 202-204.

26 Victor Hugo, Les Djinns, dans Les Orientales, XXVIII, Montréal, Ed. Bernard Valiquette, 1945, p. 107.

27 AF, L'Aïeul et l'Enfant, dans MP, p. 51-55.

d'enfant à l'heure du repos, esquisse un dessin nouveau en harmonie avec l'apaisement final. Signalons au passage une réminiscence de Crémazie. Dans une ambiance analogue, celui-ci avait écrit:

Le passant effaré sent d'étranges frissons²⁸.
alors que Ferland reprend pour son compte:

Les passants effarés frissonnent de terreur.
Promenades de morts teintées de fantaisie réaliste; on ne saurait cependant excuser le mauvais goût de ce dernier dans l'évocation d'une telle danse macabre:

Un ver livide au front, drapés dans leur suaire,
Les morts, sous les cyprès de l'obscur cimetière
Poursuivent, l'oeil hagard, un joyeux feu-follet.

Le jeune esthète ne manque pas, par ailleurs, de persévérance. Ses premières esquisses révèlent le souci de l'harmonie, du vocable noble et rare. Nombre de carnets retrouvés conservent ses annotations de mots nouveaux ou riches en fulgurances. Et quel mal ne se donne-t-il pas pour sertir au mieux ces trouvailles expressives. Le vocabulaire s'enrichit aux dépens de la spontanéité. Rimes automnales²⁹ est un poème typique de ces jeux de variantes. Le motif du vent réapparaît neuf fois en dix

28 Octave Crémazie, Promenade de Trois Morts, dans les OCC, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, p. 204.

29 AF, Rimes Automnales, dans MP, p. 65.

strophes sous diverses appellations: "zéphyr, tourments, autan, souffle hiémal, aquilon (trois fois), le vent, la bise". Répétition oiseuse née d'une pauvreté d'inspiration plutôt que d'une insistance obsédante.

Les affinités littéraires se prolongent jusqu'en la conception romantique du poète: paria inspiré, frère des Stello et des Chatterton, cherchant "aux étoiles, la route que montre le doigt du Seigneur³⁰". Plus timide, le poète canadien fait écho---

Ah! ne dites jamais qu'étrange est le poète,
 Qui rêve l'infini dans son âme inquiète,
 Et le jour et la nuit admire le Seigneur,
 Car si son front brûlant vous fait croire au délire
 C'est que le doigt de feu qui vibre sur sa lyre
 Est le doigt de son Créateur³¹!

Parfois encore un soupçon d'anathème résonne à la façon des Châtiments, suggérant la puissance de Dieu et celle de son mandataire...

Respectez-le, mortels, et gardez-vous d'en rire
 Car ce n'est pas en vain qu'il m'enflamme, m'inspire,
 Et verse dans mon coeur un juste, et saint courroux³².

C'est un coeur de vingt ans qui se veut fulminant et moralisateur à la fois.

³⁰ Alfred de Vigny, Chatterton, Paris, Classiques Larousse, [s.d.], p. 78.

³¹ AF, Le Poète, dans MP, p. 19.

³² AF, Stances, dans MP, p. 113.

Mais voilà que sans transition, la douceur lamar-
tinienne, l'orchestration à la Victor Hugo cèdent aux ac-
cents martelés du Parnasse. La Débâcle, cascade de verbes
et de rythmes, rappelle le style de Leconte de Lisle.
A part quelques expressions pseudo-classiques, telles
"coursiers, onde, sublime fureur", les termes parnassiens
foisonnent dans ce sonnet régulier. Et l'on pense au mot
de Banville: "La poésie est l'étalon sauvage que dompte
le mors de la rime"³³. Relevons simplement la comparai-
son:

Le fleuve comme un coursier, frappé d'un coup
de lance, s'élance, se redresse, rugit, frémit,
rebondit, s'agite... La glace avec fracas se
brise, s'amoncelle, chancelle, plonge en frisson-
nant³⁴.

On reconnaît ici le rythme ascensionnel de l'Albatros de
Heredia ou celui du Condor de Leconte de Lisle, expressifs
symboles de la lutte et de l'espace. Le titre promet une
description réelle d'un phénomène local que Ferland a sû-
rement connu "de visu" et pourtant le contenu transcrit à
peine un exercice nouveau genre³⁵. Influence sporadique,

³³ Th. de Banville, cité dans Jean Suberville,
Histoire et Théorie de la Versification française, Paris,
Ed. de l'Ecole, 1946, p. 123.

³⁴ AF, La Débâcle, dans MP, p. 35-36.

³⁵ On lit dans les journaux montréalais de l'épo-
que, nombre de descriptions en prose de "La débâcle".
Ferland a pu s'inspirer de ces articles autant que du
fait réel.

c'est l'unique pièce d'inspiration parnassienne de tout le recueil.

Jusqu'ici, seuls furent mis en lumière les influences et les emprunts du poète qui fait ses gammes. Est-ce à dire que l'oeuvre ne recèle aucun indice personnel et qu'elle reste totalement sans racine dans la vie de l'auteur? Pas tout à fait. Le dernier cycle intitulé D'Ici de Là, le plus faible de tous, compte quatre poèmes de circonstances que l'on reconnaît plus personnels grâce à la dédicace³⁶. Babiloes où, semble-t-il, aucun canevas étranger ne soutient la pensée ou le sentiment. La tonalité et le vocabulaire restent toutefois fidèles au la-martinisme coutumier.

Mélodies Poétiques reste un essai d'adolescent qui présente le plus souvent des beautés "appries". On y peut toutefois dégager les grands thèmes qui charpenteront l'oeuvre future. L'idéal, la grandeur, l'espace, la puissance de Jéhovah hantent d'abord le débutant. Le sentiment de la nature n'offre rien de l'observation personnelle. A la façon des romantiques, il entonne des hymnes au Créateur ou considère la nature comme la confidente de chagrins imaginaires ou de sentiments livresques. Puis

³⁶ Ces poèmes ont pour titres: Chante encore, L'Aube d'une Femme, Réponse à une invitation charmante, Tendres Choses.

le thème de l'Art y est amorcé, concédant à la poésie le devoir de chanter... l'amour, la nature, l'espérance et la foi. Le poète vieilli adhère encore à cette conception initiale puisqu'il affirme de nouveau, en 1939:

"Chanter, c'est dire ce que l'on aime, c'est le cri du coeur, c'est comme la prière de l'esprit³⁷."

Le thème de l'amour a des résonances plus particulières chez le poète canadien. Amour idéalisé, inspiré uniquement par des femmes de rêves. Quelques pièces ébauchent une espèce de poétique du regard. Regard qui connaît, qui convoite et qui souffre. Mais toujours regard-interrogation à l'adresse de l'être aimé³⁸. Enfin sourire, pureté, innocence, beauté de l'oeil, grâce de la chevelure, voilà les charmes féminins à l'origine de ses naïves idylles.

L'auteur des Mélodies Poétiques s'est montré très favorable à l'engouement romantique de l'époque. Il a repris les manières d'un Hugo, d'un Lamartine, mais avec quelle maladresse! Il abuse des vocables poétiques "zéphyres, oisillons, caresses, autans, aurores, aquilons,

37 AF, Lettre à S. Marie-Euphrasie, SSA, 29 octobre 1939, FF,CB.

38 Voir les poèmes suivants: A une Jeune Fille, p. 59; Charmes de l'Oeil, p. 81; Profil d'Amante, p. 83; Préférence, p. 85; Secret du Coeur, p. 91; Timidité virginale, p. 95.

etc." L'abondance de clichés ressuscite la phraséologie de 1820; prosopopées, invocations, exclamations, interrogations, interjections, suspensions et inversions. Cette grandiloquence étourdit plutôt qu'elle n'émeut. Et sous l'enthousiasme de pure commande, on ne manque pas de découvrir une absence réelle de profondeur. Il faut encore déplorer les lacunes typographiques qui multiplient les coquilles au détriment de la clarté du texte.

Sans doute, les contemporains n'ont pas exigé de cette oeuvre de débutant un compte aussi sévère; les aînés, au contraire, manifestèrent une grande bienveillance. Le premier, le poète Alfred Garneau applaudit...

Je ne suis plus jeune, écrit-il, et voilà pourquoi les poèmes groupés sous le titre Vers l'Idéal, ont ma préférence. Si j'en avais le droit, cher poète, je vous dirais que votre Muse me paraît faite pour chanter, surtout de sa voix qui est très pure, l'infini et l'éternel, tous les beaux thèmes lamartiniens. Ce n'est pas l'instinct d'une âme commune assurément³⁹.

Ainsi apparaît Ferland au public de 1893. De nos jours, cette publication, tissée d'imitations maladroites, n'a plus qu'une valeur historique, indiquant en filigrane, certaines constances de Ferland-poète: sentiment religieux, amour du beau, noblesse de pensée, et avant tout, croyons-nous, un inlassable courage.

³⁹ Lettre d'Alfred Garneau au poète Ferland, Dorion, 22 août 1893, FF, CB.

Pas plus que ses maîtres, Ferland ne négligera le thème de l'amour. Mélodies Poétiques en contenait plusieurs indices et Femmes Rêvées, son deuxième recueil, paru en 1899, y sera entièrement consacré. C'est une élégante plaquette de quarante-huit pages, d'un format in-16, où s'inscrivent onze poèmes illustrés, à une exception près, par Georges Delfosse⁴⁰, le tout préfacé par Louis Fréchette. L'opuscule atteste des goûts raffinés de l'artiste beaucoup plus que de son talent à chanter l'amour.

Femmes Rêvées correspondrait à quelque tentative d'évasion intérieure. Ferland, au dire de ses amis, reste un perpétuel insatisfait⁴¹. Or, à l'époque de la publication de ce deuxième recueil, il lutte contre la pauvreté et l'ennui. Poésie et dessin, auxquels il voue ses jours et aussi une bonne partie de ses nuits, n'assurent pas le pain de la famille. D'autre part, l'art constitue pour lui l'unique palliatif à ses angoisses. Cercle vicieux où il se débattrait de longues années encore.

40 Femmes Rêvées présente 33 illustrations; cinq silhouettes de femmes, dont La Chasserresse est de la plume de Ferland lui-même, voir p. 36; quatre paysages; onze vignettes au début des poèmes; les autres dessins se présentent comme culs-de-lampe, ou simples motifs décoratifs au hasard des pages blanches.

41 Germain Beaulieu, dans Nos Immortels, op. cit., p. 106.

De tempérament nerveux et mélancolique, il se réfugie au royaume du rêve, plus précisément, au monde de ses rêveries, bâti de souvenirs livresques et d'ambitions artistiques. Toujours à la recherche de la beauté, il la trouve cette fois incarnée dans la grâce féminine; il chantera donc la femme idéale, celle de ses songes. C'est donc le désir de célébrer la beauté de "l'éternel féminin" qui est à l'origine de Femmes Rêvées.

Pour expliquer cette attitude, il faut retrouver le Ferland qui croit à sa vocation d'artiste, et qui, depuis neuf ans, lui a tout sacrifié. Le premier enchantement devant la nature remonte à son enfance, mais depuis, il n'a cessé de poursuivre la beauté sous toutes ses formes. N'est-ce pas au nom de la Beauté qu'il confie successivement au public montréalais, Mélodies Poétiques, en 1893, suivi de près par la Galerie Canadienne de Portraits Historiques, en 1894, et enfin, une Revue d'Art, en 1895, dont il assume seul tous les frais? Autant d'efforts louables, autant de réalisations qui marquent sa destinée d'artiste. Dans cette perspectives, Femmes Rêvées constitue un autre jalon de sa recherche esthétique.

L'épigraphe de la page frontispice déroute quelque peu: "Pour lire à la femme aimée." Faut-il y voir la clef de voûte de l'oeuvre? le poète viendrait-il au secours des amoureux timides? Le titre du premier cycle:

Adoration, la gravure qui l'illustre: "un amant aux pieds de la femme aimée", suggère d'emblée l'idée de culte. Ferland voudrait-il rendre hommage à la Déesse Beauté, synthèse de toutes ses "femmes éthérées"? L'épigraphie empruntée à Hugo ne répugne pas à une telle hypothèse:

Je t'adore ange et t'aime femme
 Dieu qui par toi m'a complété
 A fait mon amour pour ton âme,
 Et mon regard pour ta beauté.

Le dernier vers du moins insiste de nouveau sur l'intention de l'auteur à chanter la Beauté idéale. Comment expliquer autrement le défilé de silhouettes antiques, en direction, semble-t-il, du Temple de la Vénus de Milo⁴²? Fréchette, dans sa préface, recoupe en ce sens quand il affirme que... Femmes Rêvées, pour la jeunesse, "c'est l'éternel idéal féminin, avec tous ses trésors de tendresses, répondant du coeur et des lèvres à toutes les aspirations de l'âme et des sens⁴³".

Une seconde hypothèse paraît aussi plausible. Cette phalange de "Dames du temps jadis", grecques, hindoues, romaines, juives, etc., évoquées dans Femmes Rêvées,

42 Dans Exaltation, p. 7, on peut relever les noms suivants: Lia, Judith, Suzanne, Madeleine, Lucrece, Marozzia, Hélène; dans L'Inconnue, p. 30, ceux de: Ea, Bérénice, Pauline, Armide, Eliane, Ninon, Isaure, Iole, Ida, Nohémi.

43 Louis Fréchette dans la Préface, p. 4.

fait supposer quelques fréquentations parnassiennes. Le poète canadien y met une sorte de coquetterie, propre à l'imagination de l'autodidacte. Sa muse, comme celle des Parnassiens, consulte plus souvent les dictionnaires qu'elle n'ausculte son propre coeur. Histoire, géographie, mythologie, Bible⁴⁴ même, tout est mis à contribution, pour allier savoir, imagination et vanité. Il y a chez Ferland une visible préoccupation de cultiver l'archaïsme et le mot rare; citons en exemples: "cancenis, radjads, héraïre, hiérodoule, incarnate, fantasier, oeil-lader", sonorités étrangères qui rappellent l'auteur des Trophées.

Les titres à résonances mystiques, Exaltation, Litanie de la Femme, Holocauste, reflètent discrètement ceux de Baudelaire: Elévation, Litanie de Satan et Bénédiction⁴⁵. Malgré la disparité de culte, les deux litanies se rencontrent de rythme et de structure générale. Mais l'amalgame de prérogatives mariales et de beauté féminine, dans la pièce de Ferland, occasionne des ambiguïtés qui font sourire, notamment dans la prière finale:

44 Voir les poèmes: Exaltation, p. 7; Beauté des Epoux, p. 23; L'Inconnue, p. 30.

45 Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, Montréal, Ed. Variétés, 1946, p. 10, p. 144, p. 7.

O Femme, gloire à toi! Qu'en son idolâtrie,
 Chacun des fils d'Adam se prosterne et te prie...
 Fais que tout homme aspire à devenir ton prêtre
 Et sans cesse altéré des charmes de ton être
 Soit à jamais heureux d'exalter ta Beauté⁴⁶.

Curieux mélange de mystique romanesque et chrétienne, à base de réminiscences livresques. Depuis longtemps, la lyrique courtoise emprunte ses thèmes, ses formules d'adoration, ses symboles, au "rituel divin"⁴⁷. Cet alliage sonne faux cependant, sous la plume de Ferland.

Le poète renie-t-il maintenant ses louanges païennes à la Beauté? On le supposerait, car le deuxième cycle, Chants d'Amour, s'inspire directement du Cantique des Cantiques, évoquant pourtant une atmosphère toute différente. Loin de lui la pensée de mettre en relief le symbole de l'union du Christ avec son Eglise. Il s'agit d'une maladroite paraphrase des dialogues et des chœurs, où affluent encore certaines images bibliques. Ce passage du registre sacré au profane déçoit le lecteur même s'il s'obstine à y découvrir "un art précieux d'aimer sans amour". Le chant La Beauté des Epoux, sorte de dialogue poétique, a pour tout mérite de soutenir naïvement l'intention trop accentuée de l'auteur à célébrer la Beauté.

46 AF, Litanie de la Femme, dans FR, p. 13.

47 Octave Nadal, Le Sentiment de l'Amour dans l'Oeuvre de Pierre Corneille, Paris, Librairie Gallimard, 1948, p. 41.

Enfin, le cycle Femmes Rêvées qui clôt le recueil du même nom, s'alimente encore aux souvenirs littéraires. Une note personnelle s'y devine pourtant, sinon dans les sentiments exprimés, du moins dans la technique du poème. La pièce La Chasserresse constitue une fusion de mythologie et de préciosité. Marivaudage nouveau genre que l'on apparenterait volontiers aux fadaïses d'un Impromptu de Mascarille⁴⁸. On conçoit mal qu'un écrivain, membre de l'Ecole littéraire de Montréal, ait risqué de tels vers en 1899...

J'aime à fantasier la sereine beauté
De cette virginale et blonde chasserresse...
Qui...
En me voyant, furtif, près d'elle, en tapinois,
Oeillader sa démarche altière, s'est enfuie...⁴⁹

Mais on comprend pourquoi dans la suite, les critiques sérieux, d'un commun accord, ont ignoré les oeuvres de jeunesse du poète.

La pièce suivante, Le Chant des Pleureuses, se résume à des acrobaties rythmiques où la cadence sautillante s'accorde peu aux soupirs et gémissements que suggère le titre.

⁴⁸ Mascarille, personnage de Molière, dans Les Précieuses Ridicules, Paris, Hatier, Les Classiques pour tous, 1932.

⁴⁹ AF, FR, p. 36.

Pleurons, Pleurons, pleureuses que nous sommes
 Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes...

Ce refrain de six vers, alternant trois fois avec un quatrain de rythme plus solennel, confère au morceau une allure plutôt martiale, un mouvement analogue à celui des Chevaux de Bois⁵⁰ de Verlaine. Exercice de virtuosité dans le goût des décadents. Le poète en effet ne dissimule guère sa tentative d'innover, d'éblouir même, tant par la musicalité que par l'opulence des rimes inusitées. Quelle contorsion il fera subir à la phrase pour conclure à la rime avec des mots sonores et teintés d'exotisme...

Dolentes et les yeux empreints de nonchaloir
 Sachons parfois, ainsi qu'à l'ombre des platanes,
 Le coeur alangouri soupirent les sultanes
 Même au doux mois des fleurs gémir ou nous doloir⁵¹.

Il semble que la pièce Les Bois rappelle l'affinité de Ferland avec le chancre d'Elvire quant au rythme, semblable à celui du poème Le Lac et aux regrets devant la trahison du temps. Dans un pèlerinage à deux au sein du paysage inchangé, l'amant interroge la femme aimée...

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles
 Sous le dais de ces bois moussus et parfumés,
 Ainsi que les pastours des anciennes idylles,
 Nous nous sommes aimés?

⁵⁰ Verlaine et les Poètes symbolistes, Paris, Classiques Larousse, 1943, p. 25.

⁵¹ AF, Le Chant des Pleureuses, dans FR, p. 37-38.

Souvenirs et regrets jaillissent et opposent à la "splendeur des bois séculaires", la fragilité de "leurs mortes chimères".

Et de toutes les pièces de Femmes Rêvées, la dernière reste la plus défectueuse. Les Préceptes de l'Amour n'ont rien du code amoureux que l'on puisse "lire à la femme aimée".

Adolescent, ta chair dompteras
Afin de vivre longuement. etc.

Ton sentencieux et mouvement calqué sur celui des dix Commandements, il frise l'illogisme, manque de profondeur, autant de touches qui contredisent le mystère du coeur. Peut-on en déduire une conception personnelle de l'amour? Il ne serait pas honnête, croyons-nous, d'en tirer pareille conclusion, bien qu'un confrère ait écrit à l'époque: "Timide, d'une timidité de jeune fille, quand il s'agit de questions qui agitent habituellement les humains⁵²." Il est vrai que l'atmosphère d'alors, imprégnée de relents de Manichéisme, tenait en général pour tabous, des sujets littéraires comme l'amour et la femme⁵³. D'où la réaction des jeunes à contrecarrer cet esprit puritain

⁵² Firmin Picard, Femmes Rêvées, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, vol. 797, livr. du 12 août 1899, p. 226.

⁵³ Claude-Henri Grignon, lors d'une entrevue, le 7 octobre 1961.

en "scandalisant le bourgeois", par les poèmes et les propos hardis imprimés dans L'Echo des Jeunes. Semblables gaillardises ne furent jamais tolérées de Ferland. Ses sentiments délicats proviennent d'une filiation lointaine, à la fois de l'amour courtois et de la galanterie précieuse: "Beauté et pureté de l'amour considéré comme stimulant des belles actions, instruments des bonnes moeurs, du langage honnête et courtois⁵⁴." Sans doute pour comprendre l'auteur de Femmes Rêvées, il faut insister davantage sur la dignité de la femme à qui l'on offre un amour spiritualisé ou simplement une honnête amitié. Ne sont-ce pas de tels sentiments que suggèrent ces lignes d'une admiratrice française?

M. Ferland, par son éducation, autant que par sa nature excellemment douée, a le culte de tout ce qui est sentiment et noblesse. On ne s'étonnera pas de son chevaleresque amour pour la femme qu'il idéalise, en lui dressant un autel digne de ses poétiques adorations⁵⁵.

Mais les bons sentiments ne font pas encore les beaux poèmes. La critique accueillit de façons diverses "l'étonnant petit livre". On fut unanime à admettre le ton de rêve et une certaine variété strophique. Ferland avait

54 Octave Nadal, op. cit., p. 40-46.

55 Marie-Edouard Lenoir, appréciation retrouvée dans un carnet de Ferland, où il avait écrit de sa main, les critiques de ses oeuvres. Voir chapitre 1^{er}, note n° 29.

en effet entremêlé aux quatrains ordinaires, des tercets, des distiques et même des sixains. Dans une préface aussi longue que sentimentale, Fréchette avait filtré un discret reproche doublé d'un souhait: "J'aimerais dans vos strophes, écrit-il, entendre chanter un peu plus clair, un peu plus sonore, cet harmonieux clavier qui est l'âme [sic] de la femme⁵⁶." Les confrères de l'Ecole furent réticents. La mésentente qui régnait alors dans leurs rangs, les préoccupait plus que cette publication dont aucune pièce d'ailleurs, comme on le suppose facilement, n'avait subi le creuset de leur "fraternelle critique". Sous le pseudonyme collectif de Joseph Saint-Hilaire, trois anciens, Louvigny de Montigny, Gustave Comte et Paul de Martigny, l'"équipe des Débats", soulignèrent avec sympathie et ironie, l'audace et la naïveté du poète. "Il a regardé vivre, disait-on en finale, mais il n'a vu que la tranche dorée de la comédie humaine⁵⁷."

A cette voix, plusieurs autres firent écho, les unes élogieuses, les autres sévères. Signalons entre autres les articles de E.-Z. Massicotte, de Benjamin Sulte,

56 Louis Fréchette, Préface, p. vii; cette préface comprend les sept premières pages de l'opuscule qui compte en tout à peine 48 pages.

57 Joseph Saint-Hilaire, Les Soirées du Château de Ramezay, dans Les Débats de Montréal, 1^{ère} année, n° 23, livr. du 6 mai 1900, p. 3, col. 1-3.

de Jules Saint-Elme, de Françoise, de Firmin Picard, de A.-H. Trémaudan, A. Book et de Charles-A. Gauvreau⁵⁸. Un lecteur de France y va aussi de sa louange qui n'est pas pour déplaire à l'auteur:

M. Albert Ferland écrit un charmant français quelque peu teinté d'archaïsme. Ses vers attestent un grand souci de la variété du rythme et de l'élégance des images, à tel point, que plusieurs des pièces du recueil de Femmes Rêvées auraient fort bien pu être écrites à Paris. Seuls les sentiments exprimés ont une fraîcheur d'ingénuité qui laisse deviner une provenance étrangère. Nous croirions volontiers qu'il n'y a pas jusqu'à la galanterie du poète, jusqu'à sa façon respectueuse dont il se met aux pieds de la femme, qui ne soient un effet de vieilles traditions françaises n'existant plus guère que chez le Canadien⁵⁹.

Ces appréciations diverses que nous avons voulu transcrire n'ont d'autre but que d'évoquer le climat littéraire où sont nées les premières oeuvres de Ferland. Aujourd'hui comment peut-on les considérer?

Si l'on juge la valeur d'un ouvrage à sa résonance d'authenticité, Femmes Rêvées et Mélodies Poétiques sont de valeur presque nulle. Ferland lui-même s'en est tôt rendu compte quand il écrivait à un ami: "Je vous envoie Mélodies Poétiques et Femmes Rêvées; ce sont oeuvres de

58 Ces appréciations transcrites par le poète lui-même sont conservées avec ses manuscrits, FF, CB.

59 Extrait d'une critique publiée dans l'Illustration de Paris, sans nom d'auteur, (1900), contenue dans le carnet plus haut mentionné.

jeunesse dont je ne suis pas fier. Sans M. Charles ab der Halden, je sais leur trouver de la naïveté⁶⁰." Il n'y a pas lieu de s'étonner de l'échec, attribuable autant à l'inexpérience qu'à la témérité du débutant. Le poète s'est illusionné sur sa compétence ou mieux, il a confondu enthousiasme et talent. Ne lui reproche-t-on pas d'être "d'une audace à toute épreuve lorsqu'il s'agit de publier ses poésies⁶¹"? Avec sa culture d'autodidacte, il hésitera longtemps encore entre deux sollicitations contradictoires: celles du Parnasse et du Romantisme.

Un jour, il précisera poétiquement son attitude face à la création artistique dans une pièce intitulée: La Muse te veut seul, publiée en 1925, et qui résume, semble-t-il, son credo poétique.

La Muse te veut Seul

La Muse te veut seul au jardin du Silence,
Attends le nirvâna de sa voix... Patience!
L'idée est un oiseau craintif: sans brusquerie,
Laisse-la se poser devant ta rêverie.

Tu ne sais pas l'instant où la chanson va naître,
Recueille tous les bruits qui montent de ton être;
Incline ton esprit à songer sur la route,
Regarde, admire, prête à tout ton âme, écoute...

60 AF, Lettre à M. l'abbé Camille Roy, Montréal, le 21 novembre 1907, Carton Roy, ASQ.

61 E.-Z. Massicotte (Jean Cris), dans L'Echo des Jeunes, Silhouettes de nos Illustrations, n° 5, livr. du 5 mars 1892, p. 87.

Crée un art simple et fier, digne d'une âme droite,
N'épouse rien d'obscur, ni de faux, rien qui boite,
Choquer, sertir des mots n'est pas oeuvre vivante,
Sors de toi comme un cri, jaillis comme une plante.

Fuis la facilité d'un labeur mol et lâche;
Sois un âpre ouvrier, amoureux de sa tâche.
Vêts-toi d'humilité, l'orgueil n'a rien de rare:
Ce n'est qu'un vain manteau dont le pauvre se pare.

Comprends les dons divins de chanter et de croire,
Ne fais pas de ta lyre un vain hochet de gloire.
Chante ta foi, ton coeur; chante comme l'on prie,
Que ton oeuvre soit vraie et ressemble à ta vie⁶².

Si l'on en croit ce témoignage, l'évolution poétique de l'auteur s'est accomplie selon une espèce de rythme binaire ou plus exactement, sous le signe d'une dichotomie radicale. Une double attraction s'y dessine: celle du rêve et celle du métier absolument possédé.

Au hasard des lectures, grâce à des relations littéraires au sein de l'Ecole, il approfondit d'abord les Romantiques. A leur arsenal, il emprunte abondamment, images, thèmes, rythmes, phraséologie même. Rêveur lyrique, il adopte jusqu'à leur théorie de l'inspiration. Comme eux, il se fait attente, disponibilité pour accueillir "l'étincelle joyeuse et motrice". Il se rend compte pourtant que ce vertige momentané du coeur ne suffit pas au poète. Il part donc en quête d'un "art simple et fier, digne d'une âme droite". C'est aux regards neufs de

62 AF, dans Les Soirées de L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, 1925, p. 141.

l'enfance qu'il aura recours. "Art simple" en effet, celui qui découvre la poésie des plus humbles choses. "Il regarde, admire et prête à tout son âme." Le sujet dès lors importe guère: libellule, papillon, grenouilles, fleurs, oiseaux, monts ou fleuves, soleil couchant ou aube printanière, Canada d'hier et d'aujourd'hui, la vision personnelle transfigure tout. Verlaine l'a bien dit: "L'Art, c'est d'être soi-même."

Aux voix de son temps, le poète vient de glisser une note plus personnelle. Il lance alors son défi régionaliste: "Jaillis comme une plante!" N'est-ce pas réclamer des confrères une oeuvre vivante puisée au sol où Dieu les a fait naître? C'est aussi l'invitation à l'élan vertical; des âmes avides de lumière et de vérité ne demandent évasion qu'aux sphères supérieures de la pensée et de la foi.

Mais Ferland reste en même temps et sans cesse subjugué par l'Art pour l'Art de Gautier. "Sois un âpre ouvrier, amoureux de sa tâche!" L'exclamation "Patience", résume en son laconisme, la devise parnassienne commentée un jour par Verlaine...

Ce qu'il nous faut à nous, les suprêmes poètes...
 C'est aux lueurs des lampes,
 La science conquise et le sommeil dompté,
 C'est l'étude sans trêve,

C'est la nuit, l'âpre nuit de travail, d'où se lève
Lentement, lentement, l'Oeuvre, ainsi qu'un soleil⁶³.

Ne cherchons pas ailleurs le secret de sa carrière poétique. Le génie, pour lui, a été de travailler tout le temps. Conscient à son tour, qu'une "belle forme est une belle idée", il rêve d'être l'artiste qui contribue à l'éclosion de la beauté, par ses inlassables retouches, ses persévérantes reprises. "Sa chanson", il la présentera tel un bibelot d'art, un bijou sculpté, ciselé, colorié pour le seul plaisir de l'imagination. "Qui chante, s'enchant", répétait-il souvent. A une intime, il précise: "Le beau vers est une victoire magnifique, elle profite à l'auteur, elle est sa joie intellectuelle comme elle est aussi celle des lecteurs. Seule, l'oeuvre originale et parfaite demeure dans les mémoires⁶⁴."

Le dessinateur qui aime les contours nets, les formes précises n'est pas étranger à ce besoin de perfection formelle. Peu à peu, il a orienté le poète vers la beauté picturale et plastique des Parnassiens. Qui sait, Ferland a peut-être ambitionné la pénétration mutuelle de la peinture et de la poésie dans son oeuvre, ce qui

63 Paul Verlaine, Epilogue des Poèmes Saturniens, cité dans Verlaine de Pierre Martino, Paris, Ed. Boivin et Cie, 1951, p. 47.

64 AF, Lettre à S. Marie-Euphrasie, 15 avril 1936, SSA.

légitimerait le luxe d'illustrations qu'on y rencontre. Sans viser à une véritable transposition d'art, il a néanmoins pratiqué toute sa vie, la juxtaposition de ses "arts jumeaux"⁶⁵.

Après maintes fluctuations, lassé de la froide atmosphère parnassienne, il expérimente la chaleur d'une émotion vécue; il parvient enfin à synchroniser le poste émetteur de son propre coeur. Il exploitera "les dons divins de chanter et de croire"...

Chante ta foi, ton coeur; chante comme l'on prie.
Que ton oeuvre soit vraie et ressemble à ta vie.

Ces deux vers condensent les aspirations artistiques de Ferland, dans la mesure où son devoir d'homme n'a pas contrarié ses rêves d'artiste. Double trajectoire d'une destinée tout entière vouée à la conquête de la Beauté et de la Vérité.

Le Ferland de ses premières oeuvres vaut surtout par sa sensibilité délicate, son travail persévérant, ses aspirations constantes vers l'Idéal. Mais aussi longtemps qu'il n'atteindra pas le tréfonds du coeur humain, il chantera faux. Aussi longtemps qu'il ne délaissera

⁶⁵ Germain Beaulieu rapporte dans Nos Immortels (p. 105) à ce propos et non sans une pointe d'ironie: "Ses arts jumeaux' ont été ses maîtresses suprêmes, et c'est dans la douceur de cette paradisiaque bigamie qu'il a oublié les vicissitudes d'une existence qui en fut toute remplie."

pas les livres pour créer un univers de beauté réelle, sa vision restera superficielle. Enfin, aussi longtemps qu'il n'accordera son âme toute simple à la voix des êtres qui s'offrent au dialogue, il pourra réussir peut-être des acrobaties techniques, mais jamais de poésie vraie. Cette nécessité, Ferland l'a comprise. Après avoir publié Femmes Rêvées, il se taira pendant neuf ans pour finalement découvrir "sa grande passion": l'amour de son pays. Ce mutisme n'a pas été stérile, le poète a mûri. Il se sent prêt à entreprendre la composition de son Canada Chanté.

CHAPITRE III

A L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL

Fondateur de 1895: critique littéraire et conférencier. Collaboration: séances publiques et Soirées du Château de Ramezay. Initiative comme président et secrétaire. Ennuis et démission. Entrée à l'Académie littéraire. Retour à l'Ecole: participation aux Soirées de l'Ecole littéraire. Influences, amitiés et souvenirs.

La légende créée autour de l'Ecole littéraire de Montréal est maintenant disparue. Grâce aux récentes publications, on peut aujourd'hui, sans hésitation, circonscrire l'existence de ce mouvement entre les années 1894 et 1935¹. Abstraction faite de la phase embryonnaire du Café Ayotte, où se situent les rencontres du "Groupe des Six Eponges", nous retrouvons Albert Ferland au nombre des membres fondateurs. Fidèle au cri de ralliement lancé par Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau, le poète assistait à l'assemblée générale d'inauguration, au soir du 7 novembre 1895. Voilà donc fixée la date de son entrée officielle au sein de l'Ecole.

Bien que Ferland se targue d'être "indépendant" et que de fait, ses productions littéraires, à une

¹ Voir l'étude de M. Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal: Origine - Evolution - Rayonnement, dans Archives des Lettres Canadiennes, tome II, 381 p.; surtout p. 11-36, entièrement consacrées à l'Ecole littéraire.

exception près², s'inscrivent en marge de toute tutelle, on ne saurait nier l'influence de cette association sur son expérience d'écrivain. Son évolution poétique s'accorde à celle du mouvement collectif. La participation effective de Ferland aux activités du cénacle, surtout au début, reste assez significative et présente trois étapes bien distinctes. De 1895 à 1910, période de collaboration intense qui englobe les heures les plus fécondes pour l'Ecole et le disciple; puis les années 1919 à 1926 où renaît sensiblement l'intérêt pour le cénacle un moment déserté; enfin de 1928 à 1934, phase de souvenirs où Ferland assiste avec les collègues de jadis à la silencieuse agonie de l'Ecole. Fait étrange, Ferland si discret, sera le dernier à poser un geste public au nom de cette institution déjà disparue³.

Retracer les cadres de l'Ecole naissante, c'est étudier le milieu littéraire où devra évoluer le jeune auteur de vingt-trois ans; c'est ressusciter l'atmosphère de liberté et d'enthousiasme qui éclairera la solitude du

2 Dans son premier recueil seulement: Les Horizons, Ferland ajoute à sa signature, les mots suivants: "De l'Ecole littéraire de Montréal."

3 A la mort de Gonzalve DesAulniers, Ferland publie à titre de secrétaire, Suprême Hommage de l'Ecole littéraire, dans La Patrie de Montréal, 56^e année, n° 36, livr. du 7 avril 1934, p. 2.

débutant. Commençons par le témoignage de Jean Charbonneau:

Ce fut une réunion d'esprits juvéniles auxquels l'attrait du beau, la curiosité, l'enthousiasme, tenaient lieu de formation et d'expérience. L'Ecole qui se fondait, ils voulaient s'y instruire eux-mêmes; — ce qu'ils mettaient au fonds commun, c'était des talents variés et même disparates, s'exerçant chacun dans leur sphère, sans unité de sens et de formule; — les oeuvres qu'ils créaient étaient des tentatives où s'achevait leur apprentissage de l'art et qui valaient surtout par leur effort sincère⁴.

Programme conforme aux aspirations et aux limites du poète sans doute. Ses ambitions littéraires, son horreur des sentiers battus exigent les vastes horizons. Et le mot d'ordre de l'Ecole: "Rompre avec le passé, créer de nouveaux modes d'expressions", l'engage totalement dans la mêlée. Aux séances hebdomadaires de la "mansarde", il sera des plus assidus. De juin 1896 à juin 1898, les Archives de l'Ecole mentionnent la tenue régulière de trente-trois assemblées et le nom de Ferland figure vingt-cinq fois au nombre des assistants. Assiduité exemplaire si l'on se rappelle les épreuves de tous genres qui ont marqué son existence à pareille époque.

Au milieu de cette jeunesse inexpérimentée, Ferland, dont les Mélodies Poétiques tiennent lieu

⁴ Jean Charbonneau, L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, p. 7, Préface.

d'apprentissage, bénéficie déjà du prestige d'un ancien. D'emblée on lui accorde confiance, et c'est le confrère Dumont qui s'en porte garant: "Lorsque Ferland exprimait une opinion, affirme-t-il, elle était toujours respectée, car elle paraissait empreinte d'une grande franchise⁵." Dès la séance du 23 novembre 1895, on lui voit assignée la tâche difficile de critique littéraire, selon le compte rendu de La Presse:

Un comité critique, chargé de réviser les travaux des jeunes littérateurs, d'accepter ou de refuser les candidats qui voudront entrer dans la Société. Ce comité de critique est composé de MM. Gonzalve Desaulniers, Albert Ferland, E.-Z. Massicotte et Joseph Mélançon⁶.

Pas d'illusions possibles sur les responsabilités qui incombent aux élus. Dès le point de départ, l'Ecole considère la critique comme un dogme primordial. On admet bien la critique élogieuse, à titre d'indispensable sympathie, mais avant tout, aux yeux des jeunes littérateurs, le critique devient un professeur de goût, un censeur sévère. Louanges et blâmes doivent être convertis en stimulants pour chacun. Ils ne conçoivent pas de plus belle manière de vivre "qu'être intelligents, s'aimer, se

5 G.-A. Dumont, L'Ecole littéraire de Montréal, Réminiscences, Montréal, Librairie G.-A. Dumont, 1917, p. 12.

6 La Rédaction, Une Ecole de Littérature, dans La Presse, 12^e année, n° 19, livr. du 23 novembre 1895, p. 12.

comprendre, communier sous les espèces de l'art⁷". Or cette confraternité dans l'art, on l'attend avant tout d'une critique esthétiquement efficace, éprise de vérité.

Deux ans plus tôt, Ferland avait vivement protesté contre la pseudo-critique qui "flatte l'amour-propre au détriment de la vérité"⁸. S'il ne rejoint pas du premier coup la vraie formule, il ne craint pas de se compromettre au bénéfice des confrères. Ses jugements le plus souvent ne rencontrent pas l'assentiment général; il est plus facile d'obtenir l'adhésion à des principes esthétiques qu'à leur application concrète. A quelques-uns même, son zèle paraît outrancier:

M. Ferland fait la critique de la conférence de M. Desjardins. M. Ferland qui plane toujours dans des régions éthérées, n'admet pas qu'on écrive prosaïquement et même dans une critique — étude prosaïque s'il en est, — il s'envole, il s'envole... Ah! M. Ferland⁹!

Ce malicieux sourire des confrères ne va pas sans quelque fondement. Ne pourrait-on pas reprocher au Ferland de l'époque de se prendre trop au sérieux dans le domaine artistique? Aux yeux des collègues, il pose à l'idéaliste,

7 Théophile Gautier, cité dans L'Ecole littéraire de Montréal de Jean Charbonneau, op. cit., p. 36.

8 AF, La Critique, dans Le Monde Illustré de Montréal, vol. 10, n° 506, livr. du 13 janvier 1894, p. 435.

9 Procès-verbal du 20 octobre 1896, AEIM.

à ceux du lecteur public, il affiche une grandiloquence qu'il reniera dans la suite¹⁰. Que d'interventions fraternelles du genre lui seront nécessaires pour mettre à jour la sobriété du parnassien qui sommeille en lui! A cette fin, l'ambiance de l'Ecole lui sera salutaire. Au nom de la culture, n'est-elle pas la mise en commun des richesses innées d'un chacun? Le 1^{er} octobre 1896, à la réunion habituelle, Germain Beaulieu donne une première conférence dont les comptes rendus ne mentionnent pas le sujet; nous pouvons conjecturer qu'il opta pour la philosophie ou la poésie, ses deux grands intérêts¹¹. A tour de rôle, on offre aux confrères des exposés sans prétentions scientifiques, tels: La Grèce Antiquité, Paul Bourget, La Bibliothéconomie, la Flore canadienne et le Naturalisme français¹². Le champ d'investigation demeure aussi vaste que profonde leur avidité de savoir. Le 5 novembre 1896,

10 Voir La Pensée n'a pas d'organe, dans La Feuille d'Erable de Montréal, vol. 1, n° 4, livr. du 25 mai 1896.

11 Germain Beaulieu, Nos Immortels, Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1931, p. 34.

12 La Grèce Antiquité, par Gustave Comte, le 29 octobre 1896; Paul Bourget, par Alfred Desloges, le 13 novembre 1896; Bibliothèque de Montréal, par E.-Z. Massicotte, le 25 février 1898; Flore Canadienne, par E.-Z. Massicotte, le 13 mai 1898; Le Naturalisme français, par Jean Charbonneau, le 13 mai 1898. AELM, passim. Le 18 mars 1898, eut lieu une conférence sur l'Esthétique. Le nom du conférencier n'est pas mentionné.

c'était au tour de Ferland à s'exécuter à la tribune. Il traita d'un sujet qui prête à bien des divergences et l'âpreté du débat qui s'ensuivit ne le prouva que trop:

M. Albert Ferland, lit-on au compte rendu, fait de la philosophie. Son étude sur Le Laid et le Ridicule est des plus métaphysiques; aussi les esprits sont-ils attentifs à suivre le conférencier à travers les recoins obscurs du laid et du ridicule. On fait plusieurs remarques qui montent au nez de M. Ferland. La discussion devint si animée que le président doit y mettre fin¹³.

La vérité a des rigueurs que la vanité ne prise guère. Ferland n'a pas gagné la sympathie de tout l'auditoire et cet échec lui fut pénible. Commentant cette scène trente ans plus tard, Louis Dantin aura ce mot heureux pour expliquer l'incident: "Ferland reste un convaincu, un sincère, pour qui l'art est un sacerdoce, et qui ne badine pas avec les choses saintes¹⁴."

Mais de ce jour, Ferland renonça aux dissertations esthétiques pour écouter "son murmure intérieur". Ainsi du moins suggère le rapport, non sans une pointe d'ironie: "M. Ferland, sortant de son classicisme habituel, nous communique une poésie sentimentale et originale:

13 Procès-verbal du 5 novembre 1896, AEIM.

14 Louis Dantin, Les Débuts de l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Canada de Montréal, vol. XXVI, n° 165, livr. du 16 octobre 1928, p. 4, col. 3.

'Questions folles'¹⁵." Poème fantaisiste, né de son rêve et qui annonce déjà la tonalité du recueil en préparation, Femmes Rêvées.

Les jeunes écrivains se rendirent bientôt compte qu'enthousiasme et bonne volonté ne tiendraient jamais lieu de culture ou de formation littéraire. Pour obvier à ces lacunes, on projeta de transformer le cénacle en un genre d'université populaire où seraient offerts des cours de vulgarisation en faveur des membres de la Société et de leurs amis. Au programme s'alignent les titres pompeux: Philosophie, Histoire, Littérature, Esthétique, Architecture et Astronomie¹⁶. Ironie du sort, à Ferland échoit l'enseignement de l'Esthétique. L'idéal, sans doute avait présidé à pareille élaboration, mais la réalisation se révéla plus difficile. Il semble bien que Ferland n'ait en rien contribué à ces cours. Les événements allaient se charger eux-mêmes de pourvoir à l'enrichissement désiré.

Au printemps de 1897, Ferdinand Brunetière donna à Montréal, une série de conférences sur la littérature française. L'enthousiasme eut à peine le temps de se

15 Procès-verbal du 12 novembre 1896, AELM.

16 Il n'est fait aucune autre mention de ces cours dans AELM. Ils n'ont sans doute jamais eu lieu.

refroidir que, dès avril 1898, c'était René Doumic, un autre éminent homme de lettres, qui favorisait le même public, de cinq causeries sur la poésie lyrique en France au XIX^e siècle¹⁷. On devine quel profit en retirèrent les quelque vingt-cinq apprentis-écrivains de l'Ecole. Entendre de telles voix autorisées, c'était pour eux, dissiper un peu de mystère et beaucoup d'ignorance. La ferveur du public montait de pair avec l'ambition des jeunes écrivains. Aussi, le vent en poupe, ils se lancent dans la grande aventure, "celle d'entraîner en leur sillage littéraire, non seulement la génération présente, mais toutes celles qui suivront". Véritable prise de conscience que ce réveil d'avril 1898! D'où la nécessité de faire céder le cadre restreint de leur rayonnement. Et cette ambition collective, Jean Charbonneau l'a traduite en ces termes:

Participer au mouvement universel, s'éprendre de nouveautés, sans nous croire pourtant des novateurs et des créateurs de formules, répandre l'enthousiasme, vouloir devenir un groupe agissant dans l'époque où nous vivons, est plutôt un signe de l'effervescence des volontés et du renouvellement des idées, ce dont l'histoire présente ou future doit profiter. Il est permis à la jeunesse possédant une certaine culture de

17 Ces conférences ont été publiées par la Librairie Beauchemin sous le titre de: La Poésie lyrique en France au XIX^e siècle, Conférences faites à l'Université Laval, à Montréal, les 12, 13, 14, 15 et 16 avril 1898, Montréal, Beauchemin, 1898, vi-133 p.

l'esprit de se croire une élite. On ne doit pas l'en chicaner si elle veut travailler au progrès intellectuel de son pays¹⁸.

L'heure était donc venue pour l'Ecole d'affronter le grand public. C'est en perspective de ces grandes manifestations "coram populo" que chacun oeuvre isolément. Cette recrudescence d'activité au cours de l'année 1898-1899, devait assurer le prestige et la gloire naissante du petit groupe d'écrivains de 1895, sous la présidence de Wilfrid Larose.

La première séance publique eut lieu au Château de Ramezay, au soir du 29 décembre 1898¹⁹. La presse montréalaise accueille l'événement avec optimisme d'abord, puis multiplie ses éloges en face du succès. Quelle fut la participation réelle de Ferland? Si l'on ajoute foi aux comptes rendus des journaux, souvent contradictoires ou incomplets, le poète, malade, n'aurait pu assister à la démonstration et M. E.-Z. Massicotte aurait lu en son nom, une pièce de vers intitulée: "Le Poète"²⁰.

A la deuxième réunion littéraire, au Monument National, le 24 février 1899, Ferland aurait récité trois

18 Jean Charbonneau, op. cit., p. 283-284.

19 La Rédaction, Une Pléiade de Littérateurs, dans La Patrie, 20^e année, n^o 260, livr. du 30 déc. 1898, p. 7.

20 Ibid.

poésies: Questions Folles, Chant des Pleureuses et Patrie²¹. Aussitôt le critique du Monde Illustré y fait écho en ces termes:

M. Albert Ferland offre une nature très douce et très timide, qui se reflète dans sa poésie; son rythme est charmant, ses figures généralement bien trouvées, mais je ne pourrais pas bien juger de son imagination sur deux petites fantaisies dont le caractère et la forme restent dans les lieux communs²².

Jugement de commande sans doute, dont la seule et bonne intention constitue la valeur. Ferland n'apprécie guère ce genre de formule, mais pour le public, elle reste plus acceptable.

A la troisième séance publique, celle du 7 avril 1899, au Château de Ramezay, Ferland destine aux auditeurs trois nouvelles pièces: La Débâcle, La Canadienne et Holocauste²³. "Ces poèmes de M. Ferland, lisons-nous encore dans le Monde Illustré, dénotent une profonde connaissance de la versification²⁴." La chroniqueuse de La Patrie est moins laconique et pour cause!

21 La Rédaction, A L'Ecole Littéraire, dans La Patrie de Montréal, 21^e année, n° 2, livr. du 25 février 1899, p. 8.

22 De Marchi, L'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde Illustré de Montréal, 15^e année, n° 775, livr. du 11 mars 1899, p. 707.

23 De Marchi, A l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, n° 781, livr. du 22 avril 1899, p. 803.

24 Ibid.

Joli succès pour M. Albert Ferland dans La Canadienne et Holocauste; ce sont des poésies que nous aurons le plaisir de lire prochainement dans le recueil que doit publier M. Ferland, sous le titre, qui, d'avance me fait rêver et que je ne dévoile pas ici dans la crainte de commettre une indiscretion²⁵.

La réclame à peine voilée de l'aimable "Françoise" n'a pas manqué de plaire au poète qui retrouve en elle une fidèle admiratrice.

Enfin la quatrième soirée publique fut organisée au Château de Ramezay, le 26 mai 1899. Le programme élaboré et la publicité bien conçue promettent un succès sans précédent. Ferland y va encore de ses trois poèmes: Sep-tentrion, L'Adolescent Blasé et Crépuscule. La critique plus équitable lui décerne un bon point. "M. Ferland est un travailleur obstiné, lisons-nous encore dans les colonnes du Monde Illustré, et qui perfectionne graduellement sa versification. J'ai confiance en son avenir comme poète, mais je voudrais qu'il suivît fidèlement sa nature en adoptant un genre²⁶." Dans "l'ordre de mérite" que le critique invente pour récompenser les participants,

25 Françoise, L'Ecole littéraire, Troisième Séance au Château de Ramezay, dans La Patrie de Montréal, 21^e année, n° 37, livr. du 8 avril 1899, p. 3.

26 De Marchi, A l'Ecole Littéraire, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, n° 788, livr. du 10 juin 1899, p. 82.

Ferland est relégué à la dernière place, après Desaulniers, Demontigny, Gill, Charbonneau, de Bussièrès et Nelligan²⁷. On pourrait formuler de nombreuses réserves au sujet de ce témoignage. Qu'il suffise de souligner le fier démenti que le temps y a porté quant à Nelligan.

Au total, neuf pièces constituent la collaboration de Ferland aux soirées littéraires de l'Ecole. Collaboration étonnante si on la compare à celle des confrères mieux doués et surtout plus favorisés²⁸. D'ailleurs cette contribution ne rend pas compte de tout le dévouement du poète à la cause. Sa ferveur initiale n'a connu qu'une éclipse et les Archives dans leur laconisme même, soulignent plus d'un trait de désintéressement de sa part. A lui. revient l'initiative d'une nouvelle constitution pour l'Ecole; c'est aussi sur sa proposition que l'on fit appel, dans ce même but, au talent de chercheur et d'historien de Georges-A. Dumont. S'agit-il de recruter de nouveaux membres pour le cénacle, Ferland n'hésite pas à y intéresser ses amis et se fait au besoin le parrain des nouveaux venus, tels, MM. Bourbeau-Rainville,

27 De Marchi, A l'Ecole Littéraire, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, n° 788, livr. du 10 juin 1899, p. 82.

28 Ferland de nature timide, était aussi affligé d'un léger bégaiement. Voir article de André Giron, L'Ecole Littéraire, dans La Revue Moderne, livr. de janvier 1932, p. 6.

C.-H. Gauvreau et A.-H. Trémaudan, ces deux derniers, à titre de membres correspondants. Faut-il à l'improviste remplacer un collègue absent, au poste de secrétaire ou de président, Ferland accepte de bonne grâce les fonctions "pro tempore"²⁹. L'organisation des séances publiques ne le laisse pas indifférent; outre sa collaboration poétique, discrètement, il tente certaines démarches auprès de conférenciers de marque, comme l'atteste sa correspondance³⁰.

Il semble cependant que son intérêt se manifeste davantage dans la part active qu'il assume lors de la publication de l'oeuvre collective: Les Soirées du Château de Ramezay³¹. Ce volume paraît en mars 1900 et doit être offert aux membres et aux amis de la Société, lors d'une modeste séance publique, le 2 avril suivant. Le recueil promet une certaine variété si l'on identifie parmi les collaborateurs, quatre avocats, deux journalistes, cinq étudiants, un graveur, un médecin, un libraire, un notaire et un peintre. Ce dernier n'est autre que Ferland lui-

29 Procès-verbaux des séances régulières de l'Ecole, passim.

30 Voir lettre de M. le Juge J.-E. Robidoux à AF, Trois-Rivières, le 13 novembre 1900, FF, CB.

31 Les Soirées du Château de Ramezay, par l'Ecole Littéraire de Montréal, Montréal, Eugène Sénécal & Cie, 1900; les pages 274-286 sont consacrées aux pièces de Ferland.

même. Il y a signé onze poèmes, réunissant au total, cent soixante-cinq vers³². La critique persiste encore à louer chez lui, "la belle correction des vers, la sincérité qui les baigne, mais condamne aussi les sujets surrannés³³". Le poète, retenu à la maison par la maladie, n'assiste pas au lancement et confie à Charles Gill le soin de réciter: Holocauste et Patrie³⁴. Le Monde Illustré, pour mettre en évidence ce nouveau succès de l'Ecole, publie, quelques semaines plus tard, une mosaïque de photographies représentant les seize membres actifs groupés autour du président honoraire, M. Louis Fréchette. En présence de ces "Immortels", qui posent, semble-t-il, pour la postérité, on se demande en toute légitime curiosité, quelle est la véritable importance de chacun dans l'engrenage de l'Ecole. La solution n'est pas facile; seul un témoignage d'autorité comme celui de M. Paul Wyczynski, spécialiste en la matière, pourrait orienter notre jugement:

32 Voici les poèmes de Ferland par ordre de publication: La Débâcle, Résurrection, Sagesse, Holocauste, Septentrion, Crépuscule, Bébé, La Communiant, Patrie, Omniprésence, Rêve.

33 C.-A. Millette, L'Ecole Littéraire, Les Soirées du Château de Ramezay, dans La Patrie de Montréal, 22^e année, n° 33, livr. du 3 avril 1900, p. 6.

34 Ibid.

Ceux qui assurent la vie de l'Ecole, affirme-t-il, se nomment Germain Beaulieu, E.-Z. Massicotte, Wilfrid Larose et G.-A. Dumont; ce sont des organisateurs doués. Gonzalve Desaulniers, Henry Desjardins et Albert Ferland valent par leur culte des Muses et par leur bonne volonté. Jean Charbonneau, Hector Demers et Antonio Pelletier se distinguent par leur inlassable dévouement à la cause littéraire. Arthur de Bussièrès et Emile Nelligan, tous les deux aussi amis que bohèmes, malgré leur nonchalance apparente, se révèlent poètes enthousiastes, doués, originaux, chacun à sa manière, les plus prometteurs du groupe³⁵.

Voilà Albert Ferland et ses compagnons bien situés dans la perspective littéraire de leur époque.

Après cette heure d'effervescence, l'Ecole traversa un moment de silence et de mésentente intérieure. Au sein du cénacle, "scissions et querelles, petites jalousies de toutes sortes minent l'esprit d'équipe et divisent la jeune société en plusieurs clans³⁶". Qu'advient-il de Ferland? Sous quel étendard se rangera-t-il finalement? On sait qu'il est élu président de l'Ecole pour l'année 1904-1905, assisté d'un conseil formé de Jean Charbonneau, vice-président, et G.-A. Dumont, secrétaire. Depuis le 7 octobre 1904 au 17 février 1905, les réunions plus ou moins régulières se tiendront rue Saint-Denis, chez M. Hector Demers, ami intime de Ferland.

³⁵ Paul Wyczynski, op. cit., p. 22; voir note n°1.

³⁶ Ibid., p. 22.

Exception faite de la routine traditionnelle, les procès-verbaux spécifient une discussion sur la Poésie parnassienne et un projet de volume collectif³⁷. Quels souvenirs personnels, le président d'alors conserve-t-il de son mandat? Entendons sa confidence:

J'ai connu les jours sombres et désespérés où ma chère Ecole chancelante et délaissée, semblait devoir mourir. Dans le temps même où l'Ecole abandonnée de plusieurs de ses membres fondateurs, fut le plus rudement attaquée par ses ennemis, je fus président de "l'Ecole", son président le plus obscur sans doute, mais celui, qui, peut-être l'a aimée le plus³⁸.

Aveu pessimiste, penserons-nous; ainsi pourtant fut la réalité. Non seulement les réunions se faisaient alors intermittentes, mais elles comptaient rarement plus de quatre participants et toujours les mêmes.

Les années qui suivirent ne furent guère plus mouvementées. Quelques sursauts d'intérêt secouaient de temps à autre la torpeur des uns et encourageaient les "persévérants" à veiller sur la mèche qui fumait encore. Ainsi, on a retrouvé dans les manuscrits de Ferland une carte-postale sur laquelle se lit une invitation ainsi conçue:

³⁷ Comptes rendus d'octobre 1904 au 10 avril 1905, AELM; copie dactylographiée, FF, CB.

³⁸ Lettre de démission de Ferland à Jules Tremblay, 1^{er} août 1909.

Réunion des dieux chez le poète du "Golfe" Desaulniers, vendredi, à l'heure des étoiles, le dix-huitième jour de janvier 1907. Votre gloire, sans doute, sera présente. Je l'invite avec joie à se mêler à notre azur.

Albert Ferland, dernier de l'Olympe³⁹.

Une telle convocation fait sourire. Qui sait si pareille préciosité ne masque pas certains ennuis? Tout ne va pas pour le mieux au sommet de l'Olympe; l'azur est trop souvent sillonné d'éclairs de susceptibilité froissée. Au ralenti on organise la publication d'un nouveau volume qu'on rêve de nommer Le Terroir, mettant en relief la tendance nouvelle des esprits⁴⁰. Or Ferland était absent lors de cette réunion du 20 novembre 1908 et c'est à son insu qu'il a été choisi membre du comité de rédaction. Devinant la cause de l'absence du confrère, Beaulieu lui adresse dès le lendemain ces lignes suggestives:

Je ne te cache pas que ton absence de l'Ecole littéraire, hier soir, m'a profondément affecté. Dans le travail que nous sommes appelés à faire pour l'avancement de la littérature canadienne, il faut mettre de côté toutes les petites rancœurs, et s'élever au-dessus de ce qui nous paraît être des injustices, des taquineries. L'homme est beaucoup plus grand par le caractère, que par la sentimentalité.

J'espère fermement que tu vas mettre de côté les sentiments qui t'agitent dans le moment, et que tu vas continuer à apporter à l'Ecole littéraire le concours si efficace que tu lui as donné

39 AF, Carte adressée à un confrère, 18 janvier 1907.

40 Procès-verbal de la séance du 27 novembre 1908.

par le passé. Conséquemment, je compte sur ta présence à la prochaine séance, et d'ici là, je te donne une cordiale poignée de mains.

P.S. La Revue de l'Ecole a été définitivement décidée hier soir. Un comité de rédaction a été nommé, formé de Jean Charbonneau, de toi-même et de moi⁴¹.

Gagné par cette marque de confiance, Ferland revient au cénacle la semaine suivante. Beaulieu cimente la réconciliation en proposant un vote de remerciement à son adresse, "pour le soin qu'il a pris des Archives de l'Ecole, documents si précieux pour leur ancienneté⁴²". A peine revenu, Ferland revendique la paternité du titre Le Terroir avec gain de cause comme en fait foi la résolution suivante:

Une note reconnaissant que le choix du titre Le Terroir avant que l'Ecole prît ce titre, avait d'abord été fait par M. Albert Ferland pour un de ses livres, sera insérée dans le premier numéro de la Revue⁴³.

Mais comment expliquer le refroidissement subit de Ferland pour une oeuvre qui lui tient à coeur, et surtout l'attention du président Beaulieu à lui faire oublier les griefs en cause? On se souvient de quelle importance la critique mutuelle à l'Ecole était entourée. Beaulieu pour sa part,

⁴¹ Lettre de Germain Beaulieu à AF, 21 novembre 1908, FF,CB.

⁴² Procès-verbal de la réunion du 27 nov. 1908.

⁴³ Procès-verbal de la réunion du 18 déc. 1908.

s'en prend avec trop de zèle à l'oeuvre naissante de Ferland. Le 2 février 1908, paraît dans Le Nationaliste, une étude des Horizons qui débute ainsi:

Je suis heureux de féliciter M. Ferland, parce que jadis, j'ai été le premier à le blâmer de sa hâte impatiente à publier des vers qu'il regrette certainement, quoiqu'il ne veuille pas l'avouer⁴⁴.

C'était une discrète allusion au recueil de Femmes Rêvées autour duquel on avait élevé une conspiration de silence qui ne trompait pas. La fin de la critique revient sur un débat de versification souvent présenté, "à savoir que la rime n'existe pas seulement pour l'oreille mais aussi pour les yeux". Et l'erreur du poète des Horizons serait d'avoir accouplé un singulier et un pluriel à la rime, s'autorisant de Dorchain, dans L'Art de faire des vers [sic]⁴⁵. Ce n'est pas la victime cette fois qui relève le défi; Lozeau vient à sa rescousse dans un article intitulé: A propos de Rimes et publié huit jours plus tard dans le même Nationaliste. Lozeau invoque le témoignage de techniciens du vers les plus réputés pour légitimer la licence de Ferland. Il conclut en termes non équivoques:

44 Germain Beaulieu, Le Canada Chanté, Critique Littéraire, dans Le Nationaliste de Montréal, 4^e année, n° 50, livr. du 2 février 1908, p. 3.

45 Auguste Dorchain, L'Art des Vers, Paris, Garnier, 1933, 407 p.

"Ne soyons pas plus exigeants que les Maîtres de l'Art qui en savent plus que nous⁴⁶." L'hypersensibilité de Ferland aurait-elle exagéré ces attaques si fréquentes entre hommes du métier? Nous inclinerions à le croire, sans le jugement d'un témoin désintéressé à l'affaire. Quelque temps auparavant, Beaulieu s'était montré plus intransigeant encore à l'endroit du même poète. Bien que les commentaires désobligeants aient disparu, les réflexions qu'ils ont provoquées, mettent suffisamment en lumière l'incident en question:

La critique du Septentrion de Ferland est impayable de verve et de rude franchise. Sous l'apparence d'un éreintement de parti-pris, et avec une sévérité excessive, elle mettait le doigt très judicieusement sur la grande plaie de tous les débutants de lettres: l'absence d'idées, l'incohérence des images et le culte excessif de la forme, renouvelé de Bridgson. Il vous fallait vraiment du courage pour attaquer ainsi de front le dangereux écueil dans l'oeuvre d'un bon camarade, et si vous avez pu habituer les membres de l'Ecole littéraire à recevoir sans sourciller d'aussi impitoyable critique, cela témoigne que vous étiez placé bien haut dans leur esprit au-dessus de tout soupçon de jalousie mesquine. [...] Toute ma compassion va à ce pauvre Ferland, qui devait évidemment suer ferme sous un pareil réquisitoire⁴⁷.

46 Albert Lozeau, A Propos de Rimes, dans Le Nationaliste de Montréal, 4^e année, n° 51, livr. du 9 février 1908, p. 4.

47 Lettre de Louis Dantin à Germain Beaulieu, 8 mai 1909, citée dans Louis Dantin, sa Vie, son Oeuvre, par Gabriel Nadeau, Manchester, Ed. LaFayette, 1948, p. 101.

Cette mésaventure douloureuse qui remonte à la fin de 1907, justifie l'attitude réticente du poète à l'endroit des collègues. Et Lozeau vraisemblablement référerait à de tels procédés quand il écrivait: "Ce pauvre Ferland à qui on n'a pas toujours rendu justice⁴⁸."

Les poètes sont rarement des hommes heureux; leurs rêves cadrent mal avec la réalité. Et cet exil du coeur finit toujours par percer. Ainsi en fut-il de Ferland. Ses confrères furent des plus étonnés de l'entendre réciter et avec quel accent, à la réunion du 9 février 1909, La Patrie au Poète. Cri d'angoisse où éclate l'exaspération de l'homme isolé.

Mais malgré les ennuis qu'il voile de sa fierté coutumière, Ferland continue d'assister aux assemblées de l'Ecole. Les plus perspicaces devinent une évolution spirituelle, un apaisement soudain, d'autant plus mystérieux que les épreuves n'ont pas disparu. Que se passe-t-il vraiment? On se le demande plus que jamais en écoutant à la réunion du 12 mars 1909, son poème Pâques dans les Bois, composé l'année précédente. La lumineuse joie de Pâques a dissipé le long hiver; le poète chante sa résurrection et celle de la nature printanière. Nous

48 Albert Lozeau, cité par Maurice Hébert, dans Albert Ferland, l'Homme et l'Oeuvre, dans Le Canada Français de Québec, vol. XVIII, sept. 1930-sept. 1931, p. 244.

citons la pièce in extenso afin d'éclairer les jugements qui suivront.

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises,
Les corneilles d'avril, prodigues de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour!
O cris des oiseaux noirs devers les sapinières!

L'espérance du ciel habite le cœur bon.
C'est Pâques! Sucriers, chantez dans vos cabanes!
Vous, oiseaux, qui semblez des angles de charbon
Tachez l'azur, criez Pâques sur les savanes...

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises⁴⁹.

Pendant que les intimes conjecturaient sur la tonalité nouvelle de ces strophes, les critiques scrutaient attentivement le texte pour y découvrir la faille. Et l'on en vint d'accord pour rejeter comme "ambigu", ce vers "qui gâche la belle prière"...

Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
"Seul le latin pourrait supporter pareille inversion;
l'harmonie du vers français tolère à peine semblable licence." Et les censeurs ne furent pas plus indulgents pour le vers suivant...

O le chant des clochers qui nous parlent d'amour

⁴⁹ AF, Pâques dans les Bois, dans Ter., vol. II, p. 11-12.

"chant" et "clocher", selon eux, réclament l'un et l'autre un verbe unique et cette autre lacune "nuit au sens du vers". Décidément, Malherbe compte encore de fidèles disciples! Mais que de délits plus graves ne pourrait-on pas relever au nom de la Poésie chez ceux qui se montrent aussi outranciers! Cette fois, on crie "haro" sur le récidiviste! Ferland a eu tort d'ignorer les suggestions antérieures et on le lui fera bien savoir. Six mois plus tard, un confrère, dans une critique publique, souligne: "Quelques-unes des fautes mentionnées, dit-il, sont deux fois regrettables, car l'auteur qui est de bon goût, en avait été avisé par ses amis⁵⁰." Cette hostilité, semble-t-il, dépasse le plan strictement littéraire. Pour l'analyser, il faut évoquer les oppositions religieuses très marquées entre le "nouveau converti" et le groupe de "bons viveurs" au sein de l'Ecole. Ces derniers n'entendent pas se laisser endoctriner, encore moins sermonner. L'attitude fervente du poète leur devient pour le moins suspecte. On se souvient que Ferland, depuis la fondation de la Société n'a jamais toléré d'"écrits licencieux ou impies de la part des membres". Albert Laberge avoue

50 Alphonse Beauregard, Le Canada Chanté, Le Terroir, dans la revue Le Terroir de Montréal, n° 9, livr. de septembre 1909, p. 332.

avoir quitté l'Ecole en 1895, en raison de cette intran-
sigeance:

J'en avais assez des propos de Ferland et je me dis que s'il voulait fonder une congrégation, il était libre de le faire, mais que moi, je n'en ferais pas partie, non que j'étais favorable à ce qu'il voulait interdire, mais parce que je n'aime pas qu'on me passe la bride sur la tête⁵¹.

Et voilà qu'en 1909, Ferland, à son tour, refuse la domination du camp adverse, évoquant comme motifs pour se retirer de l'Ecole, les contes licencieux d'Albert Laberge. Mais n'anticipons pas.

L'atmosphère générale de mésentente à l'Ecole y multiplie les défections. Même le président Germain Beaulieu abandonne son poste⁵². Un incident va bientôt consommer la rupture du poète avec tout ce qui le rattachait à ce milieu littéraire. Un comité "Charbonneau-Ferland-Beaulieu" avait été constitué le 28 octobre 1908 pour lancer la revue "Le Terroir". Entreprise tout à fait dans les goûts de l'auteur du Canada Chanté, puisqu'elle affichait une tendance régionaliste: "Trouver l'âme du peuple

⁵¹ Lettre de Albert Laberge à M. Paul Wyczynski, 18 juillet 1958. Citée dans la thèse Albert Laberge, Sa vie et son oeuvre, de Jacques Brunet, présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa en vue de la maîtrise ès arts en français, mai 1963.

⁵² Lettre de Germain Beaulieu à Hector Demers, secrétaire, le 3 mai 1909, AELM. Voir aussi Germain Beaulieu démissionne, dans Le Canada de Montréal, vol. VIII, n° 105, livr. du 6 août 1909.

au sein du paysage canadien." Sa collaboration y fit aussi belle figure; un article en prose fut même qualifié de "jolie page⁵³". Mais cette revue pourtant devait précipiter la désertion de Ferland.

Face à un déficit de quarante dollars, encouru par la récente publication du Terroir, il fut proposé à l'assemblée du 2 juillet 1909, que chaque membre verserait une cotisation variant de deux à quatre dollars. Seul Ferland s'abstint de fournir à la bourse commune pour la simple raison qu'il était, à cette époque, dans la plus profonde indigence. Première blessure à sa fierté native! Il ne devait plus reparaître aux réunions hebdomadaires. A l'assemblée du 13 juillet 1909, le juge Bourbeau-Rainville, ami et recrue de Ferland, se voyait refuser l'admission au cénacle. Echec plus pénible au parrain qu'au protégé!

Sa lettre de démission ne se fit pas attendre. Dès l'assemblée du début d'août 1909, elle fut lue par le secrétaire, au grand étonnement de quelques confrères. La discussion du cas fut reportée à septembre. Dans l'intervalle, les conjectures allèrent bon train. Les vrais

53 Lettre de Louis Dantin à Beaulieu, 20 juin 1909, citée par Gabriel Nadeau, op. cit., p. 24. Ferland avait fourni au Terroir, les poèmes suivants: Espoir du Nord, La Patrie au Poète, La Passante et Pâques dans les Bois.

motifs de ce geste, Ferland n'en fait pas mystère dans le passage que voici:

Depuis un an je ne suis plus chez moi à l'Ecole littéraire. J'y suis comme un étranger. Après avoir été franchement libre penseur, je suis revenu à la foi. Pour quelques-uns, c'est de l'hypocrisie, pour d'autres, lâcheté. Pour moi, c'est la liberté et l'acte fier d'une âme indépendante. Ma foi tranche sur votre pessimisme. Mon patriotisme ne semble pas le vôtre.

Le malaise que j'ai de vous dissembler un peu n'aurait pas suffi pour m'éloigner. Il y a plus. Après une bataille de cyclope, nous avons rédigé les "Statuts de l'Ecole littéraire". Il est dit dans ces Statuts qu'on ne discute pas les questions de politique et de religion. [...] Cela semble sagesse. Pour vous, c'était des mots. On a discuté de religion plus ouvertement qu'avant. Plus encore. Dans Le Terroir et La Semaine⁵⁴, quelques confrères, par des écrits lestes et, pour parler modérément, peu chrétiens, ont compromis le nom de l'Ecole littéraire⁵⁵.

Au premier choc, on nia le bien-fondé des raisons évoquées. Mais il fallut prendre une décision. On accepta finalement la démission, stipulant toutefois que le déserteur devrait partager les dettes du Terroir, jusqu'à la date du 2 septembre 1909. La résolution est adoptée par

54 La Semaine, hebdomadaire anticlérical, fondé à Montréal par Gustave Comte, ne connut que trois livraisons: de la fin de juin 1909 au 1^{er} août 1909. Germain Beaulieu y aurait inséré des écrits condamnables. Le conte, Les Foins, est d'Albert Laberge. Voir note n° 58. Ce journal du dimanche fut condamné par M^{gr} Paul Bruchési, archevêque de Montréal; voir Mandement archiépiscopal, dans Le Canada de Montréal, vol. 4, n° 101, livr. du 2 août 1909.

55 Lettre de démission adressée par Ferland au secrétaire de l'Ecole, Jules Tremblay, le 4 août 1909 et lue à la réunion du 6 août 1909.

neuf voix contre deux: MM. Charbonneau et Beaulieu se déclarant dissidents pour des motifs que nous ignorons. Le fragment suivant donne cependant à penser:

Proposé par Lèveillé, secondé par Beauregard... que la démission de M. Ferland soit acceptée purement et simplement. (L'Ecole n'ayant pas le droit de refuser) mais que le secrétaire de l'Ecole soit autorisé d'écrire à M. Ferland qu'elle proteste avec énergie contre les allégations de sa lettre tendant à dire que les membres de l'Ecole ont écrit des choses repréhensibles dans Le Terroir, ni qu'il y ait eu des discussions religieuses à l'Ecole, puisque nos règlements le défendent et que M. Ferland a...⁵⁶

Les comptes rendus laissent deviner que l'affaire a été chaudement discutée; les témoignages des principaux membres présents à l'assemblée ont été sténographiés. Le texte n'est pas pourtant suffisamment lisible pour en faire une traduction juste et dès lors, porter un jugement honnête⁵⁷.

Concédonc que Ferland, en raison de sa récente conversion, ait peut-être été effrayé par les propos libres de certains confrères; qu'il ait pris peur sans motif, des pseudo-discussions religieuses à l'Ecole. Ce qui n'est certes pas exagéré, c'est la condamnation publique

⁵⁶ Procès-verbal d'une des premières réunions de l'Ecole, en septembre 1909. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il s'agit du 4 septembre 1909.

⁵⁷ L'article comprend trois pages et s'intitule: Démission de Ferland. Témoignage de Gallèze, p. 2; ceux de Charbonneau, Beaulieu et Demers, p. 3.

des écrits licencieux de Gustave Comte, de Germain Beaulieu et d'Albert Laberge dans La Semaine. Voici un témoignage à ce sujet:

La Semaine, écrit Dantin à la fin de juillet 1909, n'aurait-elle pas mieux fait d'édulcorer un peu le dernier conte d'Albert Laberge? Encore deux ou trois morceaux de cette façon, et Monseigneur aura là un beau prétexte pour frapper La Semaine au nom de la morale publique. Je ne suis pas bête, certes, et j'ai demandé tout le premier qu'on nous montre la "Beauté sans feuille de vigne". Mais, en fait de polissonneries, le conte des Foins est un peu trop "l'Art pour l'Art". Ne laissons pas accréditer la légende que la critique du clergé et l'expression d'idées indépendantes ne sont que des prétextes pour faire passer une littérature "immorale et corruptrice"⁵⁸.

Si Louis Dantin désapprouve ces "fumisteries un peu grosses et un peu sales", quelle réaction peut-on attendre des bien pensants? Chose étonnante, les membres de l'Ecole font silence sur les écrits du Terroir. Le même Gustave Comte, dans une livraison spéciale à l'occasion du 24 juin 1909, a servi une verte mercuriale aux autorités politiques canadiennes, dans un article en prose intitulé: Un Peu d'Art⁵⁹. En fallait-il beaucoup plus pour compromettre la réputation de l'Ecole? Même avant

⁵⁸ Louis Dantin, lettre à Beaulieu, fin de juillet 1909, citée par Gabriel Nadeau, op. cit., p. 108.

⁵⁹ Gustave Comte, Un peu d'Art, dans Le Terroir de Montréal, 1^{ère} année, juin 1909, (numéro spécial à l'occasion de la fête nationale), p. 246-249.

Ferland, le secrétaire avait parlé dans le même sens, confiant à un ami "que Le Terroir était considéré sans doute comme revue maçonnée [sic] et anticléricale ou anti-nationale⁶⁰", puisqu'il restait si indifférent aux écrivains québécois. Il appert donc que Ferland n'avait pas entièrement tort. Et sa rupture avec l'Ecole n'a été en définitive que l'aboutissement d'une longue série d'ennuis, de contrariétés, d'humiliations. Le silence tomba sur cette désertion, mais l'Ecole ne connut guère plus de paix dans la suite.

Un différend sérieux y éclata quelques mois plus tard au sujet de l'utilisation de l'argent reçu du gouvernement provincial, au profit de l'Ecole. La discorde devint telle qu'il se forma deux clans adverses: L'Académie littéraire et L'Ecole littéraire⁶¹. A la surprise de tous, on retrouve Ferland dans le groupe de L'Académie. Mais laissons-lui d'expliquer ce retour et cette nouvelle option:

J'ai une grande nouvelle à vous apprendre, mande-t-il à une amie. Je suis académicien depuis quelques jours. [...] J'ai voulu être académicien pour me venger de ceux qui espèrent me

60 Lettre de Jules Tremblay à M. N.-E. Dionne, de Québec, le 8 avril 1909, AELM.

61 Voir l'historique de ce schisme dans l'étude de M. Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal, op. cit., p. 25-27.

diminuer en mettant mon nom dans la brochure consacrée aux hiboux de L'Emancipation⁶². Voici comment cela est arrivé. Depuis longtemps certains membres de l'Ecole littéraire de Montréal, s'entendaient pour faire régner dans l'Ecole, l'esprit de franc-maçonnerie. Quelques-uns osaient même faire des signes de croix dérisoires à l'ouverture des séances. Dégoûté, j'ai donné ma démission. Depuis l'Ecole n'a pas connu la paix. Elle était divisée contre elle-même. J'en ai profité pour suggérer à plusieurs confrères d'abandonner le titre compromis de l'Ecole littéraire au groupe "de Desaulniers, Charbonneau, Tremblay et Beaulieu", et de se grouper sous le nom d'Académie littéraire de Montréal, leur promettant d'être avec eux pour les bons combats littéraires⁶³.

Le transfuge vient de dévoiler les motifs de sa réintégration: il s'agit de petites rancunes personnelles à assouvir. La question financière l'intéresse peu ou pas; il bénéficie particulièrement et en dehors des cadres de l'Ecole, de substantielles allocations tant de la part des autorités provinciales que fédérales, pour ses publications⁶⁴.

62 Accusation portée contre Ferland, voir notes 79 et 80, chapitre 1^{er}.

63 AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d. (brouillon), FF,CB. Cette lettre aurait été écrite vraisemblablement après le 9 juillet 1910.

64 La correspondance de Ferland avec les députés et les ministres permet de conclure que depuis septembre 1907, il recevait des allocations pour la publication du Canada Chanté. On y relève les noms entre autres, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Lomer Gouin, le député L.-J. Gauthier, le secrétaire provincial, M. J. Roy.

L'Académie a ranimé momentanément l'enthousiasme littéraire de Ferland. Dès la première séance officielle, il participe au programme en récitant Psaumes du Canada, extrait du quatrième livre du Canada Chanté⁶⁵. Et nous lisons dans La Patrie du 1^{er} juillet 1910: "La réunion de L'Ecole littéraire, qui a eu lieu hier dans nos salons, a été marquée par un heureux événement, le retour de trois anciens camarades: MM. Ferland, Lozeau et Millette⁶⁶." Il semble que l'Académie veuille en imposer aux lecteurs en soulignant un regain de vitalité en ses rangs. Après quelques semaines de bouderie, les uns après les autres, les anciens, à l'exception de Ferland, réintégrèrent le vrai cénacle et à l'automne de 1911, l'Ecole fonctionne selon la formule conçue à l'heure de sa fondation.

Ici se clôt vraisemblablement la première phase des relations de Ferland avec l'Ecole. Sans doute, il continue d'échanger des lettres avec les amis, Demers, Léveillé et Doucet. Les tracasseries financières, l'échec de sa dernière plaquette, La Fête du Christ à Ville-Marie, les responsabilités grandissantes de sa famille le confinent

65 La Rédaction, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans Le Devoir de Montréal, 1^{ère} année, n° 153, livr. du 8 juillet 1910, p. 2.

66 La Rédaction, L'Ecole littéraire, dans La Patrie de Montréal, 32^e année, n° 103, livr. du 1^{er} juillet 1910, p. 10.

au foyer. Cette réclusion n'est pas de tout repos; sans cesse il fait allusion "au mal que lui ont fait ses confrères", bien que souvent aussi, il signale dans ce sombre tableau des trouées d'amitié bienfaisante.

Certaines accusations circulant sous le manteau, peu de temps après sa démission, lui furent particulièrement désagréables. Il est reconnu que Ferland avait eu recours à Sir Lomer Gouin; ce dernier avait une grande estime pour le Canada Chanté, "oeuvre, aussi belle que bien inspirée, écrit-il, et qui mérite certainement les encouragements officiels"⁶⁷. Au même temps, le secrétaire de l'Ecole adressait à tous les membres une invitation ainsi conçue:

Un ancien membre de l'Ecole littéraire a porté contre elle, auprès des ministres provinciaux, des accusations de la plus haute gravité. Nous ne pouvons les passer sous silence, et nous devons prendre les moyens de faire cesser cette lutte sourde et déloyale qui se poursuit contre nous tous, en certains milieux où la jalousie et la mauvaise foi évidentes tiennent lieu de stimulant. Vous êtes donc prié d'assister à la prochaine réunion de l'Ecole, jeudi soir, le 23 décembre 1909, à huit heures du soir, chez Jean Charbonneau, président. Rapport sera fait de ce qu'on a porté malhonnêtement à la connaissance du secrétaire d'Etat au sujet de l'Ecole⁶⁸.

⁶⁷ Lettre de Sir Lomer Gouin à AF, Québec, 29 décembre 1909, FF,CB.

⁶⁸ Lettre du secrétaire de l'Ecole, Jules Tremblay, adressée à chacun des membres, 21 déc. 1909, AEIM.

Cet ancien membre, "ce délateur", selon les uns, aurait été Ferland. Rien ne permet de conclure à l'affirmative. Il est plausible, toutefois, que les griefs émis dans sa lettre de démission, lesquels d'ailleurs avaient été pour une large part dénoncés dans les journaux, aient été mentionnés devant les autorités provinciales. La situation de désaccord entre les membres de l'Ecole n'était alors un secret pour personne. Ferland aura dû légitimer sa rupture avec le mouvement collectif, voilà tout. La vérité demeure que les généreux Mécènes n'ont en rien modifié leur libéralité: l'Ecole continua d'être protégée et Ferland d'être encouragé. Peut-être, voyait-on d'un mauvais oeil, l'indépendance intellectuelle du poète, qui, sans vouloir monter bien haut, entendait bien monter tout seul. Mais le temps devait avoir raison de ce malentendu douloureux.

La deuxième phase des relations de Ferland avec l'Ecole connut moins de péripéties. Dès septembre 1919, Beaulieu mit tout en oeuvre pour reconstituer le cénacle. Ferland ne s'y présente pas un des premiers. C'est sous la pression amicale des amis qu'il renoue avec les vieux copains de 1895. A la date du 19 novembre 1919, en son absence même, six de ses poèmes sont acceptés pour la future anthologie: Au Dieu des Solitudes, Berceuse Aetna, Chanson des Raquetteuses, Les Arbres morts, Les Ouauarons

et Terre Nouvelle⁶⁹. Le président, M. Léveillé, lit une courte biographie devant servir d'introduction aux pièces publiées.

Le silence de nouveau se fait sur la collaboration active de Ferland. Il faudra attendre un an encore pour que son retour à l'Ecole soit définitif. Le compte rendu de la séance du 17 novembre 1920 rapporte que Ferland a lu une lettre adressée au secrétaire de l'ACJC, expliquant pourquoi le poète avait couronné les pièces de Dreux (Maillé) lors du concours annuel. Aux yeux des camarades, Ferland paraît mieux aguerri à la critique; serait-ce le franc parler de quelques nouvelles recrues⁷⁰ qui l'aurait enhardi? Le 8 décembre 1920, il soumet à la discussion un poème intitulé: L'Eau. Il reçoit de si bonnes grâces les remarques fraternelles, qu'il en tient compte cette fois, au point de relire à la réunion suivante, le même poème remanié, ayant modifié jusqu'au titre: L'Eau vierge dans les Bois. Il serait intéressant, pensons-nous, de mettre en regard les deux copies et de constater dans

69 Procès-verbal de la séance du 19 novembre 1919.

70 MM. Ubald Paquin et Claude-Henri Grignon sont admis à l'Ecole le 24 novembre 1920. Ce dernier est surtout reconnu pour la véhémence de sa critique littéraire. Ferland lui-même connaîtra avec le futur pamphletaire, certaines passes d'armes inoubliables. Voir procès-verbaux du 18 octobre 1922 et 14 novembre 1923, AEIM.

quelle mesure, Ferland a pu bénéficier des suggestions des confrères. Nous reproduisons la première composition retrouvée dans les cahiers du poète, et qui est antérieure à 1920. Nous avons donc de bonnes raisons de croire qu'elle serait la copie lue au soir du huit décembre 1920.

L'EAU

- 1 L'eau vierge dans les bois, guetteuse aux clairs miroirs
- 2 Transpose en elle l'aube et l'or furtif des soirs,
- 3 Contrefait le réel, roule un monde d'images,
- 4 Des décalques de ciels, des doubles de feuillages,
- 5 Des fouillis de couleurs qu'emprunte ingénument
- 6 Sa surface pensive et fluide au firmament,
- 7 A tout ce qui l'approche et se regarde en elle,
- 8 Et son art parodie en sa fresque éternelle
- 9 La nuance des jours, des arbres et des rayons,
- 10 Le nuage et la feuille et le rêve des joncs.
- 11 Voyageuse, elle va son chemin de mystère,
- 12 Ruisseau mince ou grand lac, humble source ou rivière,
- 13 Et quand surgit le daim pour boire sa fraîcheur
- 14 Elle simule en elle un autre daim rêveur
- 15 Qui semble aller vers lui dans sa pose muette
- 16 Et regarde, étonné, sa fine silhouette⁷¹.

Comme le procès-verbal ne relate rien de la critique apportée à cette poésie, nous signalerons sans commentaires, les modifications de l'auteur.

- 2 Où se répète l'Aube, où se mirent les Soirs,
- 5 La gamme des couleurs qu'emprunte ingénument
- 6 Sa surface pensive au changeant firmament.
- 7 Dans son mensonge bleu, parodie éternelle
- 8 De tout ce qui l'approche et se regarde en elle,
- 9 L'Eau nous leurre sans fin au jeu de ses rayons,
- 10 Par ses profils de champs, de clochers ou de joncs,

⁷¹ Cahier Noir II, Poèmes, p. 56.

11 Déroulant son azur, ruisseau, lac ou rivière,
 12 Inlassable elle va son chemin de lumière⁷².

L'expérience cette fois, semble avoir été aussi profitable qu'heureuse; la confiance et l'intérêt renaissent chez le poète comme en témoignent et son assiduité aux assemblées régulières et la participation active qu'il y fournit⁷³.

Par bonheur les discussions qui ont jalonné cette étape furent nombreuses et enrichissantes. Notons les plus importantes: L'Unanimisme, L'Exotisme, L'Emotion en Littérature, Le Cinéma, Les Anciens et les Modernes, La Poésie sans Ponctuation. Les lectures commentées de certains auteurs français ou autres ne furent pas moins goûtées; ainsi l'étude de Villon, de Tagore, Péguy, Claudel, Valéry s'inscrivent au programme des réunions⁷⁴. Décidément, en ce domaine, l'Ecole n'a pas trompé l'attente de Ferland.

Si l'ambiance intellectuelle du cénacle satisfait les goûts de Ferland, il n'en va pas de même des nombreux

72 Cette poésie a été publiée telle que la seconde copie, dans Les Soirées de L'Ecole littéraire de Montréal, 1925, p. 160. Quant au titre, il faut rappeler que Ferland avait l'habitude d'intituler ses pièces par la première partie du premier vers, d'où celui de: L'Eau vierge dans les Bois. A ce sujet, voir Les Immortels de Germain Beaulieu, p. 111.

73 Procès-verbaux des 26 septembre 1921 et 31 octobre 1921.

74 Procès-verbaux des réunions de l'Ecole littéraire, passim.

déménagements qu'il doit effectuer. Pareille instabilité l'agace et il rêve d'échanger "cette vie de bohème contre une salle enguirlandée de motifs du terroir, avec des parquets cirés, des fauteuils d'ébène, des bibliothèques remplies d'oeuvres canadiennes⁷⁵". Les confrères se souviendront sans doute, de ses désirs d'embellissement, lorsque deux ans plus tard, ils lui réclameront des portraits de sa main, pour orner les murs du nouveau local⁷⁶. En attendant, il doit subir les taquineries des collègues à qui il a osé reprocher leur trop étroite filiation avec les "Éponges de 1895"⁷⁷. Sa réserve spirituelle se passerait volontiers de certains contes scatologiques que des malins prennent plaisir à raconter en sa présence. Ferland, maintenant traditionaliste qui se veut même poète catholique "orthodoxe", trahit un certain malaise en présence de cette jeune génération qui préconise la LIBERTÉ sous toutes ses formes et surtout entend bien qu'on ne moleste pas la sienne⁷⁸. Quand la justice est en cause, le poète engage bravement la lutte, dut-il affronter les foudres

75 Procès-verbal de la séance du 18 octobre 1922.

76 Procès-verbal de la séance du 13 janvier 1924.

77 Procès-verbal de la séance du 18 oct. 1922. Voir l'étude de Paul Wyczynski, dans Archives des Lettres canadiennes, II, p. 13: "Il était une fois six éponges."

78 Ibid.

d'un Valdombre en revendiquant les droits d'une critique modérée. Ferland a le courage de ses convictions. Si son ardeur défensive excite parfois l'hilarité des spectateurs, c'est que ses éclats de voix annoncent une carrure d'Hercule⁷⁹, ce qui n'est vraiment pas. Mais jamais il ne se départit de sa dignité coutumière. Lors des derniers contacts, assagi par les ans, il cède volontiers à l'adversaire, sans toutefois renoncer plus souvent à ses idées; de guerre lasse, semble-t-il, il se cantonne "dans un mutisme souriant et ne lit plus de vers⁸⁰". Ferland n'en demeure pas moins l'infatigable travailleur, toujours débordé, et toujours disponible quand une bonne cause le réclame.

Dès 1924, l'Ecole projette de publier une nouvelle oeuvre collective. Le poète accepte alors de constituer avec Beaulieu et Dumont, "un comité chargé de recevoir et étudier les soumissions des imprimeurs⁸¹". Quelle sera la réelle collaboration de Ferland à ce recueil: Les

79 A ce sujet, Beaulieu mentionne dans Nos Immortels, p. 130: "Chose assez bizarre, quand un homme est maigre et fluët comme Ferland, il en sort généralement une voix de tonneau; lorsqu'il est grand et constant comme Lapointe, vous pouvez vous attendre à une petite voix timide et flûtée."

80 Procès-verbaux des 24 octobre et 31 octobre 1922, celui du 14 novembre 1923.

81 Procès-verbal du 21 mai 1924.

Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, paru à la fin de l'année 1925⁸²? Jamais encore le poète n'avait fourni une contribution aussi abondante et aussi variée. A lui seul, vingt-huit pages où s'insèrent quatorze poèmes suivis d'un long article en prose⁸³. D'où lui vient un tel enthousiasme? Il est à remarquer que la publication de ce deuxième recueil collectif est redevable en partie à l'initiative et à la ténacité de Ferland. Nous lisons en effet dans le procès-verbal du 16 février 1921, les lignes suivantes: "M. Ferland propose que l'Ecole publie un recueil dans le genre des Soirées du Château de Ramezay..." cette fois aucune discussion ne s'ensuivit. Mais l'idée était lancée et devait connaître la suite quatre ans plus tard.

Même si l'harmonie n'est pas parfaite au sein du cénacle, Ferland, pour son compte, y semble des plus heureux. Ce regain de vitalité littéraire, il voudrait le fixer aux yeux de la postérité en insérant dans les

82 Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, [s.é.], 1925, 342 p. (les pages 139-168 sont consacrées à Ferland).

83 Poésies: La Muse te veut seul, Seigneur Printemps, L'Aubépine, Quiétude sous Bois, La terre, Chanson des Raquetteuses, Rêveur, un Clocher gris te parle au loin, Le Saint-Laurent, Le lis de l'Enfance, Salut à la Vierge, Le Ruisseau brouillé, La Chanson du Poêle, L'Eau, L'Ingratitude humaine; en prose: Le Mont-Royal dans la Lumière de Mai.

journaux de la métropole, une photo collective des membres actuels de l'Ecole⁸⁴. Ses vœux allaient être bientôt comblés. Par l'élection du 15 décembre 1925, il accède au poste de secrétaire pour l'année courante et de fait, il occupera ce poste jusqu'à la dissolution de l'Ecole. Dès janvier suivant, un article du poète accompagnant la photo des quatre officiers du conseil, souligne l'événement.

Au cours de 1927, rien ne laisse croire à l'existence d'un mouvement littéraire à Montréal, si ce n'est un message de condoléances à la famille de M. Jules Tremblay, à l'occasion du décès de ce dernier, ancien secrétaire de l'Ecole⁸⁵. Un sursaut de vieille amitié de la part de Ferland lui-même. Peut-être les autres membres dispersés n'en ont-ils pas été prévenus. Vigie fidèle, Ferland ne se rend pas à l'effritement du temps!

Les survivants de la première heure ne donnent pas souvent signe de vie au cours de 1928. Il appert que de rares assemblées eurent lieu tantôt chez Germain Beaulieu, tantôt chez Gustave Comte. Pour des motifs qui nous sont inconnus, Ferland semble les avoir le plus souvent

84 Procès-verbal de la séance du 10 novembre 1925.

85 AF, Lettre à M^{me} Jules Tremblay, Montréal, le 28 novembre 1927, (brouillon) FF,CB.

ignorées. A titre de secrétaire, il souligne cependant le caractère amical de la réunion du 21 novembre 1928, au salon du juge Desaulniers. Les rires, le bon vin y ont remplacé avantageusement les discussions virulentes d'autrefois⁸⁶. A n'en pas douter, c'est l'ère des souvenirs qui commence.

L'ancien président, Germain Beaulieu, a tenté de colliger tout ce passé dans une galerie de caricatures humoristiques qu'il intitule ironiquement Nos Immortels⁸⁷. L'auteur révèle l'esprit de franche camaraderie qui a inspiré ces "caractères" très vingtième siècle:

J'ai cru vous faire plaisir, écrit-il à l'ami Laberge, en vous adressant mon manuscrit. Comme toute caricature, ce manuscrit sera plus drôle à lire en petit groupe de trois ou quatre. Je vous conseillerais d'avoir avec vous, Ferland, Léveillé ou quelques amis qui comprennent la caricature⁸⁸.

Beaulieu se trompait ou du moins il avait oublié la vanité du poète. Ce dernier peu enclin à ce genre de badinerie-satire ne s'en amusa guère. Le brouillon de la lettre de

86 Procès-verbal de la séance du 21 novembre 1928 (feuilles éparses, écrites à la mine, sans composition ordonnée), FF, CB.

87 Germain Beaulieu, Nos Immortels, Montréal, Ed. Lévesque, 1931, 157 p.; les pages 101-112 constituent le portrait de Ferland.

88 Lettre de Germain Beaulieu à Albert Laberge, Québec, 11 mai 1927, Fonds Laberge, ULQ, p. 12.

réplique retrouvée dans les manuscrits ne fait point mystère sur la pareille, destinée à Beaulieu...

Le caricaturiste Bourgeois⁸⁹ t'a profilé avec un sourire à la Voltaire... mais c'est ton sourire normal. Tu ne peux pas en avoir un autre. Mon ami Hébert, comptant du bout du doigt les protubérances de ton profil, te découvrait neuf bosses. C'est dire que semblable à notre Mère la Terre, ta boîte crânienne s'est boursouflée sous les larves ininterrompues de l'esprit et que cela devait finir par une explosion de flamme ironique et de rire voltairien. Et ton livre Nos Immortels est bien le couronnement logique de toute ta vie de pince-sans-rire. Tu es immortellement campé dans notre si tant belle littérature canadienne, comme un parodiste sans pitié doublé d'un critique insupportable pour faire la dissection de nos défauts littéraires⁹⁰.

Ferland qui a servi de cible plus souvent qu'à son tour aux attaques littéraires de Beaulieu n'est pas tendre à son endroit. En l'occurrence il n'était pas la seule victime, quatorze noms figuraient à ce palmarès de ridicules. Mais dans cette collection de souvenirs, c'était une occasion de rire qui s'offrait aux initiés, plutôt qu'une velléité de survivance ou de résurrection.

Pourtant, une dernière rencontre amicale marqua l'année 1932. Le salon du juge Desaulniers ouvrit encore ses portes toutes grandes aux anciens. A défaut de compte

⁸⁹ Le portrait de chaque membre de l'Ecole est accompagné d'une caricature due à la plume de A. Bourgeois, d'où l'allusion de Ferland.

⁹⁰ AF, Lettre à Germain Beaulieu (brouillon) datée du 24 janvier 1931, FF, CB.

rendu officiel, nous reste une ballade où M. l'abbé Mélançon évoque l'atmosphère de ce rendez-vous; elle s'intitule: "Pour faire sonner le grelot".

Charbonneau, Laberge, Ferland,
Rainier, derrière un nom d'Eglise,
Dumont, Baker le corpulent,
Malgré le régime et la crise,
Beaulieu dont l'art immortalise,
et Desaulniers qui les enclôt,
se sont offert une heure exquise
pour faire sonner le grelot⁹¹.

Deux ans plus tard, le même Desaulniers sera de nouveau le centre de ralliement, mais pour entendre sonner le glas cette fois. En avril 1934, Ferland déposera sur la tombe de ce pionnier, fidèle jusqu'au bout, le Suprême Hommage de l'Ecole littéraire⁹². Si l'on excepte la publication de l'histoire du cénacle, par Jean Charbonneau en 1935, le geste de Ferland à titre de secrétaire, demeure la dernière manifestation de l'Ecole littéraire de Montréal.

Dresser le bilan des relations entre Ferland et l'Ecole, n'est pas chose facile. Sans doute, son attachement sincère lui reste acquis au même taux que son dévouement. Après avoir évoqué la collaboration soutenue au cénacle, nous voudrions dégager l'influence que l'Ecole

⁹¹ Lucien Rainier, Pour faire sonner le grelot, dédié aux anciens de l'Ecole réunis chez Desaulniers, le 18 novembre 1932, (copie dactylographiée, FF,CB).

⁹² Voir note 3, p. 89.

exerça sur l'oeuvre littéraire de Ferland. Il est sûr que l'autodidacte de 1895 a bénéficié largement des connaissances intellectuelles et poétiques dispensées au sein de l'Ecole. Il est également vrai que l'écrivain en formation a perfectionné ses techniques au limage de la correction fraternelle, à base de vérité et de souci de perfection. Sous l'émondage de la critique hebdomadaire sont disparus bien des ignorances, des préjugés, voire même de petites prétentions. Et dans la confusion et la souffrance se préparait le futur critique que deviendrait Ferland. Mais sans le prestige de l'Ecole, aurait-on reconnu sa compétence au point de réclamer ses services, pendant vingt-trois ans consécutifs, comme membre du jury aux concours littéraires institués par l'ACJC⁹³? Aurait-on sollicité, de tous côtés, sa collaboration aux journaux et revues de la métropole et de l'étranger? Ferland est en mesure de donner, certes, car il a beaucoup reçu. Et ce qu'il a conservé de ses contacts avec les collègues, c'est d'abord un goût sûr, une impartialité à toute épreuve et surtout une foi inébranlable dans l'efficacité de l'effort. Aussi le mentor délicat encourage avec mansuétude ceux qu'il lance dans l'arène avec la triple devise: "Travail! Fierté! Patience!"

93 Voir Chapitre 1^{er}, p. 46-47.

Car la vraie tribune de Ferland reste sa table de correspondance. Autant et mieux peut-être que son Canada Chanté, elle constitue le foyer de son authentique rayonnement. Du fond de sa solitude, ce timide distribue avec l'assurance d'un ancien, brisé au métier, appréciations, conseils, corrections, mises en garde, parfois même des principes de rhétorique. Ses disciples se recrutent le plus souvent dans les rangs de communautés religieuses et les échanges amicales se font dans la plus stricte discrétion⁹⁴. Pour être silencieuse, l'influence n'en reste pas moins efficace. Les richesses de cette longue expérience qu'il partage si libéralement procèdent en définitive des lectures, des conférences, des cours de vulgarisation si indigents qu'ils aient été. Ferland s'y était familiarisé avec les doctrines parnassienne et symboliste. Grâce à l'esprit avancé des novateurs de la "mansarde", il avait renoncé au romantisme pompeux et éloquent. Autant de polissages qui l'achemineront à la simplicité d'une poésie sereine toute proche de l'idéal classique. C'était

94 Nombreux sont les correspondants littéraires de Ferland. Mentionnons seulement les révérends Frères Gilles, Léon, Guy, Marie-Victorin, des Ecoles Chrésiennes, Fr. Wilbrod Théberge, o.f.m., ainsi que les religieuses: S. Marie-Elise, s.s.a., SS. Olivine, s.s.a., S. Marie-Dorothée, s.s.a., S. Marie-Euphrasie, s.s.a.; cette dernière se disait disciple de Ferland et publia des vers sous sa surveillance, ayant comme pseudonyme "Amaryllis".

de tels avantages qu'appréciait le critique en résumant ainsi l'influence de la Société: "L'Ecole a donné une formation à ses disciples, en développant le goût pour les choses de l'esprit, en stimulant une production conçue selon les formes nouvelles⁹⁵."

On ne saurait non plus négliger, en ce qui concerne Ferland, l'apport précieux de ses amitiés littéraires avec Gill, Doucet, Léveillé et Demers. Soutenu de telles sympathies, le poète accédera finalement au genre poétique le plus conforme à sa personnalité: le Régionalisme. Sans doute un idéal commun hantait les quatre amis: "Retrouver l'âme du peuple canadien", mais des affinités plus mystérieuses et plus étroites rapprochaient davantage Gill et Ferland. Tous deux ne sont-ils pas poètes qui chantent et qui dessinent? Et il serait curieux de sonder dans quelle mesure les productions artistiques de Gill stimulèrent le talent de dessinateur chez Ferland.

Dès 1904, Gill et Ferland avaient précisé leur commune ambition: "écrire une épopée canadienne". Alors que Gallèze et Doucet chanteraient les mœurs de la campagne canadienne, dans la gamme sentimentale de Rivard, les deux premiers, attirés par le sublime et la puissance

95 Michel-V. Kieffer, c.r., L'Ecole Littéraire de Montréal, thèse de maîtrise ès arts, Université McGill de Montréal, 1939, p. 82.

du paysage canadien, se pencheraient non seulement sur l'âme du Canada d'aujourd'hui, mais ressusciteraient histoire et légendes, pour communier à celle des civilisations disparues. Auraient-ils donc entendu le même appel: "Sois grand par la douleur et chante ton pays"⁹⁶? Ils se constitueront coryphées de leurs frères primitifs. Mais la mort inopinée de Gill en 1918, laissa l'oeuvre inachevée. Quant à Ferland, il poursuivit de vingt-cinq ans plus loin l'aventure régionaliste. Jusqu'à sa mort, en novembre 1943, il affirma "n'avoir jamais eu honte de sa terre natale et d'avoir fait sa gloire à la chanter"⁹⁷. Les pages qu'il consacrait à la fierté canadienne en 1909 n'ont en rien perdu de leur actualité. A ses yeux, l'homme du Canada apparaît comme le pionnier qui se découpe un pays à même l'immensité. Loin d'ignorer les difficultés de l'oeuvre, l'auteur insiste devant ses frères canadiens, sur les ressources puissantes de courage, d'énergie et de solidarité dont le ciel les a dotés.

Qu'on le sache bien chez nous, écrit-il, qu'on l'apprenne ailleurs, être Canadien, c'est être plus grand qu'on ne le pense. Il est facile d'être Anglais, Allemand, Français, car ceux-là ont une besogne toute faite, leurs villes bâties,

⁹⁶ Charles Gill, dans Désespoir, fragment du Cap Eternité.

⁹⁷ AF, Lettre à Albert Laberge, 30 novembre 1937, AUL.

leurs bois coupés, leurs terres en pelouses. Chez nous, Canadiens, on est faiseurs de pays, la terre est large et la mission est rude; on a la nature gigantesque à vaincre, on a les lacs, les fleuves et les forêts à soumettre à l'homme; on a des villes à faire, des clochers à semer de vallée en vallée, des ponts à jeter sur les flots; on a le Nord à connaître; on a les océans à gauche, à droite; on a l'idée et la langue française à faire triompher sur toute la largeur du monde, tandis qu'on entend monter du Sud le bruit formidable que font les ambitions de quatre-vingt millions d'hommes⁹⁸.

Mais n'anticipons pas: cette fierté qu'il veut communiquer à l'endroit d'un pays, "oeuvre de Dieu et oeuvre de l'homme", l'aurait-il éprouvée et chantée sans le raffinement professionnel du creuset de l'Ecole, sans l'épaullement des publications collectives inspirées du terroir? Ferland se réserve le dernier mot du problème. Lors d'une enquête sur les écrivains de Montréal, on lui posa la question suivante: "Est-ce que l'Ecole a eu une influence particulière sur votre production littéraire?" Honnêtement, il avoua:

Ce cénacle stimulait chez nos collègues l'enthousiasme et suscitait la création littéraire. Il me donna occasion d'y exercer la critique, de profiter de l'éclectisme de tous, et d'affirmer l'un des premiers, l'une des tendances de l'Ecole: Le Régionalisme⁹⁹.

98 AF, La Fierté canadienne, dans Le Terroir de Montréal, livr. de juin 1909, p. 162.

99 Ce témoignage n'a pas été signé par Ferland qui préférerait l'anonymat; par élimination, nous arrivons à conclure qu'il est de sa plume. Cité par Michel-V. Kieffer, op. cit., p. 83.

DEUXIEME PARTIE

SOUS LE SIGNE DU TERROIR

Albert Ferland a voulu synthétiser ses aspirations d'homme et d'écrivain en un vers qui revient fréquemment sous sa plume:

"Que ton oeuvre soit vraie et ressemble à ta vie."
 Cette passion de vérité a grandi avec l'homme au sein d'une famille pétrie d'honneur et de probité: c'est elle, croyons-nous, qui a polarisé l'orientation définitive de son oeuvre.

Vers 1904, Ferland a pressenti que pour réaliser une oeuvre vraie, il devait l'inspirer de la terre natale et se donner à elle tout entier. Au même temps s'organisait dans son entourage le mouvement régionaliste, connu aussi sous le nom de "Terroir". Qu'on nous permette de rappeler brièvement la nature de ce mouvement alors fort manifeste dans le domaine de la poésie.

C'est au début du vingtième siècle que ce courant régionaliste issu de l'Ecole patriotique de Québec commence à s'épanouir. Il s'annonçait déjà avec les Floraisons Matutinales de Nérée Beauchemin, mais il semble que ce soit les Gouttelettes de Pamphile LeMay, recueil de sonnets rustiques, publié en 1904, qui ait définitivement inauguré la voie. Il n'atteindra son efflorescence qu'en 1930, avec l'oeuvre d'Alfred DesRochers, A l'Ombre de

l'Orford. Phase d'émulation que ce quart de siècle où prosateurs et poètes célébrèrent la terre et la vie simple des paysans¹. Ces productions nombreuses alimentées à la même sève nationale, ont contribué sans aucun doute au réveil littéraire des années 1895 à 1935. Dans l'ensemble et à des degrés divers, elles reflètent la foi des ancêtres, leur fierté nationale, leur admiration pour la nature canadienne, le sens profond de la vie familiale et paroissiale, enfin le charme savoureux de notre langue. Ces oeuvres locales, pauvres en qualités esthétiques, pour la plupart, devaient occasionner des réactions légitimes, au nom de la vérité et du bon goût. Ainsi, en 1910, les partisans de l'Art pour l'Art revendiquèrent un retour aux sources étrangères. Le groupe des "artistes", Paul Morin, René Chopin, Marcel Dugas, Guy De Lahaye, Robert de Roquebrune affichèrent des prétentions modernistes au grand scandale des adeptes du "Terroir".

En 1918, on assiste à des passes d'armes cocasses entre les collaborateurs du Nigog et les Casoars de l'Arche d'une part, et la clientèle des Bazin et l'Ecole du Devoir d'autre part. C'était notre Querelle des

1 Citons entre autres: Nérée Beauchemin, William Chapman, Adjutor Rivard, Blanche Lamontagne, Frère Marie-Victorin, Claude-Henri Grignon, M. l'abbé Lionel Groulx, L.- J. Doucet, Charles Gill, Lionel Léveillé, Gonzalve DesAulniers, Albert Ferland.

Anciens et des Modernes. En 1920, la victoire souriait au camp des régionalistes, lorsque l'Académie française couronna l'oeuvre d'Adjutor Rivard, Chez Nous et Chez nos Gens², parue en 1914. Mais ce n'était pas encore le triomphe.

La question restait en suspens et la résistance n'en continua pas moins vigilante. Jusqu'en 1939, seul ou presque, Claude-Henri Grignon monte la garde et distribue dans les revues et journaux, des articles à l'emporte-pièce en faveur du terroir. Vers 1937, la lutte s'intensifie. Du haut de son tribunal, Les Pamphlets³, Valdombre fustige sans merci les opposants de "la poésie de la terre et de la vérité". Il fait si bien, que la livraison de février 1939, portant en sous-titre, Le Triomphe du Régionalisme, consacre une étude de cinquante-deux pages à la défense de la paysannerie canadienne-française. L'auteur saluait ainsi le vrai roman de la terre, Trente Arpents de Ringuet⁴. C'était à cette époque, le roman, non la

2 Adjutor Rivard, Chez Nous et Chez nos Gens, Québec, Garneau, 1943, 264 p. L'auteur a reçu le prix Davaine pour cette même oeuvre.

3 Les Pamphlets, revue politique et littéraire dont C.-H. Grignon est fondateur et seul rédacteur de décembre 1936-1943 à Sainte-Adèle, P.Q.

4 Philippe Panneton, Trente Arpents, Paris, Flammarion, 1938, 292 p. Voir l'excellente critique de Valdombre dans Les Pamphlets, Sainte-Adèle, 3^e année, n° 3, livr. de février 1939, p. 93-145.

poésie qui devait illustrer le régionalisme canadien. Après 1930, l'inspiration en ce genre assura des oeuvres vivantes et durables comme celles de M^{sr} Félix-Antoine Savard, Claude-Henri Grignon, Germaine Guévremont, Gabrielle Roy, Léo-Paul Desrosiers, pour ne citer que les plus importants. Quant à la poésie régionaliste, elle connaîtra son sommet avec L'Ode au Saint-Laurent de Gattien Lapointe publiée en 1963.

Mais dans ce dessin cursif du mouvement régionaliste, où faut-il situer l'oeuvre de Ferland? On se souvient qu'il participa activement à l'aiguillage nouveau de la poésie à l'Ecole littéraire de Montréal, en 1908. D'accord avec la vogue nationaliste, les membres résolurent de "retrouver l'âme du peuple". Jean Charbonneau, le chef de file, affirmait alors que "la nationalisation de notre littérature ne serait assurée que dans la mesure où les écrivains du terroir continueraient de faire aimer l'humanité, en ajoutant à l'histoire universelle, une page de leur propre coeur⁵". De telles convictions procède Le Terroir⁶, organe officiel de l'Ecole à dater de janvier 1909. Tombée de la plume de Gill, la préface

⁵ Jean Charbonneau, Etude littéraire, dans Le Terroir de Montréal, 1^{ère} année, livr. de juin 1909, p. 179.

⁶ Le Terroir, revue mensuelle publiée par l'Ecole littéraire de Montréal au cours de 1909.

semble un cri d'alarme: "Par devoir, dit-il, autant que par plaisir, nous écrirons. [...] Notre Maître sera l'art, notre crainte, la Conscience, notre culte, la Patrie⁷." Heureusement qu'une note de la rédaction corrige cette atmosphère défaitiste en expliquant un peu plus loin, le choix du titre "Le Terroir", comme l'affirmation de notre littérature nationale, l'exaltation du sol de chez nous et le groupement de la jeunesse littéraire⁸". La sympathie publique se devait d'accueillir la concrétisation d'un idéal commun. Partout on louangea le travail efficace des collaborateurs. Du fond de son exil, Louis Dantin y alla de ses encouragements: "J'ai lu, écrit-il, avec délice ce fascicule où chaque pièce révèle du talent et dont l'ensemble est vibrant de sincérité et d'enthousiasme⁹." Mais seuls, patriotisme, culture et amitié n'assurent pas la survie d'une revue et faute d'abonnés, Le Terroir disparut l'année même de sa naissance. Pourtant cet effort collectif, même s'il a failli à son engagement de "retrouver l'âme nationale", n'a pas été sans

7 Charles Gill, Préface du Terroir, vol. 1, janvier 1909, p. 5.

8 La Rédaction du Terroir, vol. 1, livr. de janvier 1909, p. 23.

9 Louis Dantin, Lettre à Beaulieu, en 1909, [s.d.], citée dans Louis Dantin, sa Vie et son Oeuvre, par Gustave Nadeau, Manchester, Ed. Lafayette, 1948, p. 96.

profit. Les lecteurs étrangers y ont communiqué à la pensée canadienne dans des oeuvres de quelque valeur. Mentionnons seulement La Scouine, roman réaliste d'Albert Langer, Le Cap Eternité, ébauche d'épopée laurentienne de Charles Gill, les Contes publiés dans Le Terroir et surtout la poésie de même veine, dont nombre de pièces, selon Dantin, "auraient fait bonne figure dans la plus exclusive des revues de France"¹⁰.

Quant à Ferland, l'expérience s'avéra pour lui plus qu'un exercice passager dans un genre de commande. On ne le croirait pas tout d'abord en présence de sa modeste contribution, soit, quatre poèmes et un article en prose¹¹. Pourtant selon Jean Charbonneau, "nul poète n'aura chanté plus noblement la terre canadienne; il est du terroir et rien que du terroir"¹². L'Ecole entière avait devancé ce témoignage en le nommant au comité de

¹⁰ Louis Dantin, Lettre à Beaulieu, en 1909, citée dans Louis Dantin, sa Vie et son Oeuvre, par Gustave Nadeau, op. cit., p. 96.

¹¹ Espoir du Nord, livr. de janvier 1909; La Patrie au Poète, livr. de février 1909; La Passante, livr. de mars 1909; Pâques dans les Bois, livr. d'avril 1909; La fierté canadienne (prose), livr. de juin 1909.

¹² Jean Charbonneau, Albert Ferland, dans Les Influences françaises au Canada, Montréal, Beauchemin, 1916, vol. 1, p. 100; étude sur Ferland p. 97-107 lui sont consacrées.

direction de cette revue spécialisée. Et pourtant après 1910, Ferland ne signera plus de livre. Qu'on se rappelle plutôt combien l'année 1909 fut fatidique pour l'écrivain. Elle devait en consommant sa rupture avec l'Ecole, accentuer son isolement au point de faire naître les regrets qu'il confiera ainsi plus tard à un intime:

Oui, tandis que d'autres ont le bonheur de publier, moi, je suis obligé, faute d'argent, de paraître impuissant et arrêté dès le départ et dépassé dans la voie même où j'ai mis le pas l'un des premiers, où par l'exemple de vrais chants canadiens, et seulement canadiens, j'ai invité toute une école et bien d'autres qui ne voulaient pas y penser, à chanter le terroir. Il y a des dates, des épigraphes, des titres, des sujets qui diront ce que j'ai voulu faire et l'avenir, après les oublis, en tiendra compte¹³.

Le poète a raison: une fois engagé dans la voie régionaliste, il n'a point dévié. L'atavisme a façonné son coeur aux dimensions de la nature qui a éveillé les premiers élans de sa sensibilité. Le séjour à Harthwell, alors que les enfants croissaient avec les plantes et les animaux, s'abritant sous un toit rustique, mais vivant le plus souvent en lisière de forêt, reste à l'origine de son profond enracinement à la terre canadienne. Et l'on ne saurait saisir le vrai Ferland sans tenir compte de cette expérience initiale. "Plus les êtres sont enracinés et

¹³ AF, Lettre à M. l'abbé Camille Roy, 29 décembre 1918, ASQ, carton Roy.

traversés par l'universel courant de vie, assure un critique, plus ils sont simples, plus leurs gestes sont vrais comme les plantes¹⁴." Cette vérité d'homme, n'est-ce pas la constante préoccupation de Ferland? Pour y atteindre un jour, n'a-t-il pas renoncé à sa mégalomanie littéraire, acceptant la vie du citadin ignoré? Pour y adhérer entièrement, ne tournera-t-il pas le dos à la vie tourbillonnante des confrères, se laissant glisser définitivement à la grande nature? L'adulte déçu, humblement s'est remis à son école; il a compris la nécessité de s'enraciner à jamais en elle, pour que "la sève monte jusqu'à son âme de poète". A cette condition seulement, le pays contemplé se révélera et s'expliquera par l'oeuvre littéraire, comme "la vérité de la plante par le texte de la fleur". Florilège aux parfums sauvages, Canada Chanté témoigne de l'enracinement de Ferland et de sa conception personnelle du terroir. L'analyse que nous abordons maintenant n'a pas la prétention de fixer définitivement la chronologie de l'itinéraire régionaliste de l'auteur. On ne saurait circonscrire son apport aux seuls poèmes publiés dans Canada Chanté. Il semble qu'à toutes les phases de la production de Ferland depuis 1904 environ, toutes les

14 André Blanchet, La Littérature et le Spirituel, Classiques d'Hier et d'Aujourd'hui, Paris, Ed. Montaigne, 1961, p. 97.

tendances à la fois aient vibré sous un aspect ou sous un autre. C'est pourquoi nous ferons appel à des textes tardifs pour expliquer peut-être des époques antérieures ou vice versa¹⁵. Dans le véritable Canada Chanté, tel que l'aurait organisé l'auteur pour une édition définitive, nous croyons discerner trois grands courants qui s'entrelacent et s'étayent: Attachement à la Terre Natale, Culte du Passé, et Sentiment religieux. Voilà indiqués les problèmes successifs dont traite la seconde partie intitulée: Sous le Signe du Terroir.

15 A l'avenir, nous utiliserons comme référence, les poèmes publiés dans le Canada Chanté, cinq fascicules datant de 1908-1946, ceux des Mémoires de la Société Royale Canadienne de 1926-1943, ceux qui furent publiés dans les divers journaux et revues.

CHAPITRE IV

ATTACHEMENT A LA TERRE

Nature, patrie et Terre natale. Vision poétique. Thèmes: saisons, soleil, fleurs, oiseaux, ouaouarons, forêts, arbre-symbole. Paysage: réalité et rêve. Patriotisme: admiration, amour, fierté. Régionalisme: poète de la Laurentie. Originalité de sa conception du terroir.

"Aïeux, je tiens la plume et marche sur vos pas.
Mon père labourait la terre et je la chante."

Jean Rameau.

Quand en décembre 1905, Albert Ferland transcrivait ces vers de Jean Rameau, il préfigurait déjà sa vocation de chantre du terroir. A défaut de bras robustes, lui aussi consacrerait à la terre sa fierté et ses efforts d'écrivain. Canada Chanté, son oeuvre capitale, jaillit en effet d'un coeur qui aime et admire le sol natal. Fidèle au conseil d'un ami...

Va, emplis tes yeux du spectacle des choses.
C'est par le chemin des regards éblouis
Qu'en ton âme à jamais pénètre le pays¹.

Ferland s'est créé un univers en lui-même et dans la part de la nature à laquelle il s'est joint. La contemplation du monde extérieur fut une des joies auxquelles il a

¹ Albert Lozeau, Poésies Complètes, III, Les Images du Pays précédées des Lauriers et Feuilles d'Erable, Montréal, Le Devoir, 1926, p. 164.

goûté le plus aisément, et avec sa sensibilité plus encore qu'avec son esprit.

Admettre que de tous les écrivains canadiens Ferland soit le plus passionnément épris de son pays, n'a rien de l'exagération. Aux splendeurs de sa patrie, il s'est enivré au point d'y oublier les malheurs de sa propre existence. En tant qu'artiste, il y a découvert son unique raison de vivre. Mais sa conception personnelle de la terre paraît plus sentimentale que réelle. En vain réclamerait-on de lui, une communion profonde avec le "sillon nourricier ou la glèbe maternelle". Fils de la terre, à la façon de Lamartine, il n'a pas cette âme terrienne qui a vécu ou qui exalte "l'émouvante passion du sol". Tout chez lui s'ordonne en fonction de l'émotivité et sa vision n'englobe que l'étalage de beauté extérieure, poésie des lignes et des couleurs, ou peut-être symbolisme de certaines scènes rustiques tamisées par ses souvenirs d'enfance. Lui-même expose sa pensée dans un poème justement intitulé La Terre²:

La douce Terre a fait nos coeurs à son image...

.....
 Sa grâce est dans la fleur, son sang dans le rameau.
 Le lac est son miroir, la forêt son manteau,
 Tisseuse de printemps, de bourgeons, de verdure,
 Elle est une coquette éprise de parure;

² AF, La Terre, dans Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal, Montréal, 1925, p. 148.

Elle enfante les grains, travaille tout l'été;
Réjouit le semeur par sa fécondité...

N'est-ce pas en abrégé, presque toute la thématique de l'oeuvre régionaliste de Ferland? Il revient sur le sujet, quelques années plus tard dans une ébauche qui confirme notre point de vue. Semeur d'optimisme, l'apôtre de la terre s'adresse à la jeunesse...

O jeunes, que vos yeux s'éprennent de la Terre.
Allez comme Ronsard dès le moite matin,
Voir s'ouvrir une rose et la feuille légère
Sortir en éventail du bourgeon de satin...

Oh! partout regardez pour surprendre la vie
Reprenant dans chaque arbre un dessin végétal,
Déroulant ses couleurs comme une symphonie
Erigeant la forêt comme un temple ogival.

Jeunes, vous, les yeux neufs, découvrez la Nature
Lisez ce livre immense écrit par l'Eternel³.

Cette conception particulière de la terre natale est inséparable du sentiment de la nature, à la fois cadre et profondeur, appel des racines et joie de l'espace. Mais aux yeux de Ferland, la nature canadienne et la patrie façonnée par l'histoire restent inextricablement liées; si la première détermine les caractères ethniques et assure la permanence de la race et du langage, il ne conçoit la seconde qu'en fonction de la race et du sol. De ce fait, terre, nature et patrie, trilogie chère au coeur du poète,

³ AF, Les Jeunes et l'Art de voir le Monde (inachevé), dans Notes Intimes, FF, CB.

expriment en définitive la même grande réalité. Pour éviter les méprises, il faudra tenir compte de cette quasi identité en étudiant le thème de l'attachement à la terre dans l'oeuvre de Ferland.

Echelonnées entre 1904 et 1942, les descriptions inspirées de la terre natale, offrent en général, deux tons de paysages répondant assez bien aux deux pôles de son univers poétique: l'un, plein d'espérance, respire la joie d'un matin de printemps; l'autre, imbu de mélancolie, exhale la paix d'un soir d'automne. Ville ou campagne: forêts, rivières, montagnes, arbres, oiseaux, fleurs et ruisseaux, autant d'aspects qu'il déroule sur la même toile de fond, celle des horizons canadiens. Le poète-dessinateur s'avère avant tout un visuel qui se veut objectif, mais souvent, le spectacle se transforme en miroir où se reflètent les images de son âme. Cette interaction constante de la nature et des sentiments humains, confère à la poésie descriptive de Ferland, une tonalité uniforme et presque monocorde.

Pour limité qu'ait été son champ d'observation, le poète citadin a connu des contacts fréquents et directs avec la grande nature. A l'habitué du Mont-Royal, les détours pittoresques de la montagne, avec les années, étaient devenus familiers et pour son enchantement, variaient les décors aux caprices des saisons. Lors des

randonnées dominicales, ou du raccourci quotidien, au retour du travail, le flâneur, avec une curiosité jamais lasse, a plus d'une fois surveillé l'installation de "Seigneur Printemps"⁴. A l'oeil d'artiste qui la sait regarder, la nature révèle ses secrets, et pour lui, "chaque jour ajoute à sa parure un joyau nouveau"⁵.

Si les ravines de mars et les ruisseaux jaseurs préludent au grand réveil, c'est la débâcle saisonnière qui annonce l'ouverture des spectacles. "Sur le fleuve, la glace, avec fracas, se brise et s'amoncelle"⁶. Avec quel intérêt, le poète suit du regard, les "eaux qui se bousculent, se précipitent, traînant en mousses blanches les lambeaux de neige qui s'agrippent aux roches voisines"⁷. Parfois, du bout de son bâton, le marcheur interroge le gazon du parc... et voilà que les perce-neige, timidement lui sourient, risquant leurs pétales fragiles aux rayons du soleil. Un peu plus tard, en quête de liberté, "les chatons de saules secouent les écailles noires

4 AF, Seigneur Printemps.

5 Ibid.

6 AF, La Débâcle.

7 AF, Notes Intimes.

de leurs bourgeons⁸". Puis, "un beau matin de mai, l'herbe courte s'étoile de pissenlits"...

Ils sont si nombreux, d'un jaune si frais, si étalé, si confiant, si ingénument familier qu'on est tenté d'en cueillir. [...] On les revoit un peu comme on revoit ceux qui reviennent après une longue absence... avec joie⁹.

Fleurs banales, vite éclipsées par la "blancheur de l'aubépine dont l'odeur emmielle la brise¹⁰".

Quand avec la sève montante la vie commence à circuler dans les érables qu'il croise en bordure de route, Ferland anticipe la joie des "sucriers qui chantent dans leurs cabanes¹¹". Mais ce qui le réjouit avant tout, c'est d'assister à l'éclosion des feuilles neuves. Il se penche attentif sur les bourgeons ébahis de découvrir le monde...

O Bourgeons étonnés de la hauteur du ciel...
On vous voit de longs jours sur la branche...
Epier le nuage ou le miroir de l'onde...¹²

Plein de sollicitude, il prévient les pousses frileuses contre les morsures du gel...

8 AF, voir Lettre de Frère M.-Victorin, 1^{er} mai 1919, FF,CB.

9 AF, Les Pissenlits.

10 AF, L'Aubépine.

11 AF, Pâques dans les Bois.

12 AF, Les Bourgeons.

Soyez prudents...

Tout l'arbre en raccourci dans son aube est en vous.

Serrez votre velours, votre cuirasse tendre

... le froid peut vous surprendre¹³!

Les jeunes feuilles qui grandissent au chaud soleil de midi, n'échappent pas à son regard attendri... Avec une simplicité qui rappelle Verlaine, il rythme en leur honneur une ariette où la fraîcheur rivalise avec la légèreté. On imagine volontiers deux mains qui se tendent vers ces bouquets que taquine la brise.

Les chères feuilles que je vois
Sont les feuilles nouvelles...
Claires, diaphanes et telles
Que les groupent les bois...

Les feuilles que je vois
Surgissent comme des dentelles.

O que l'immense lointain bleu
Se voit encore entre elles,
Tant elles voilent peu
Les arbres, les feuilles nouvelles¹⁴.

Toujours sensible à la beauté, il se sent ébloui par la vision des vergers en fleurs, grisé des parfums qui se mêlent dans l'air tiède de juin, "aux odeurs que distillent les pins¹⁵".

Si le printemps siffle aux oiseaux des chansons nouvelles, Ferland n'y prête guère l'oreille, intéressé

13 AF, Les Bourgeons.

14 Les Petites Feuilles.

15 AF, Soir de Juin à Longueil.

qu'il est aux "idylles des nids, à l'inquiétude exquise et sourde des amours¹⁶". Déçu de la lente évolution des bouleaux, il s'impatiente et les convie à plus d'hospitalité...

Vous qu'avril a pourtant baignés de clartés franches,
Pensifs, qu'attendez-vous pour reverdir vos branches,
Et, chantant, recevoir nos amis, les oiseaux¹⁷.

Mais le printemps canadien n'est pas que parfums, ruisseaux, fleurs et bourgeons; il étale aussi "ses voiles de brumes et ses matins gris¹⁸". Et Ferland qui se veut "le coeur simple où se reflète la vérité de son pays¹⁹", n'a pas ignoré ce trait distinctif. S'agit-il de peindre notre printemps tardif, il insiste sur "l'ennui de mars, l'espoir d'avril"...

... le blanc Hiver, aux jours tièdes mêlé,
Reculé vers le Nord de montagne en montagne...²⁰

Selon lui, c'est à la corneille qu'il revient d'annoncer le réveil rural. Corneille vernissée, "angle de charbon tachant l'azur²¹", sa voix rauque inaugure à la ronde le cycle des travaux agricoles.

16 AF, Terre Nouvelle.

17 AF, Arbres Blancs.

18 AF, Notes Intimes.

19 AF, Etre Rêveur.

20 AF, Terre Nouvelle.

21 AF, Pâques dans les Bois.

Entends-tu paysan la chanson des corneilles?

.....
Sais-tu ce qu'il promet le cri de la corneille
Inclinant son vol noir vers la cime des pins?
Les vieillards sur le seuil iront prêter l'oreille
Et diront à leurs fils: "Les beaux jours sont prochains."

Il est rude... le chant de la corneille
Mais chez toi, paysan, combien d'espoir s'éveille
Quand l'âme des semeurs est pleine de sa voix²²!

L'espérance des proches labours fait tressaillir d'un semblable émoi, l'âme du blé "qui renaît au sein des greniers²³".

Célébrant après Lamartine, la sainte loi du travail, l'agriculteur, seigneur de son domaine, offre à Dieu, avec son labeur et sa prière, le cantique de la terre ensemencée: "O homme, s'écrit-il, tu es le témoin de la Nature et le Créateur t'a mis au centre de ses oeuvres pour Le louer de les avoir faites²⁴." Mais n'espérons pas de Ferland des églogues ou des bucoliques glorifiant la noblesse des travaux rustiques. A peine daigne-t-il consacrer quelques sourires baignés de lumière à ses frères penchés sur le sillon. Tous ses croquis regorgent de santé et de "bon soleil", mais si rarement se dresse à l'horizon, une silhouette d'homme des champs. Si le

22 AF, Retour des Corneilles.

23 AF, Terre Nouvelle.

24 AF, Notes Intimes.

paysage est parfois habité, très tôt, le personnage s'estompe au profit du décor. Les évocations telluriques comme Terre Nouvelle, La Terre canadienne, Espoir du Nord, Appel de la Terre Natale, L'Heure du Lait²⁵, sont à peu de variantes près, dans la même tonalité lumineuse et sereine. Aucune ferme ne saurait y être identifiée dans le concret, mais l'atmosphère laisse deviner la présence d'une âme qui s'y cache.

Les scènes champêtres de Ferland empruntent souvent le ton d'une supplication au dieu bienfaisant qui travaille la "glèbe en attente". Les efforts conjugués de l'homme et du soleil, collaboration éternelle, y sont sobrement évoqués:

C'est pour t'aimer Soleil et vivre ta lumière
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon...²⁶

Puis comme un coryphée au sein de la création visible, le poète, au nom des frères laboureurs, implore libération:

Soleil! reviens chasser les neiges de chez nous!
Splendide et généreux, délivre l'eau des fleuves;
Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains mous.
.....
La Terre canadienne a soif des grands matins...
... et sur les monts les pins
De leurs bras ténébreux appellent ta lumière²⁷.

25 Les trois premiers poèmes figurent dans le CC aux pages 19, 27, 13; les autres ont été publiés dans MSRC.

26 AF, Terre Nouvelle.

27 AF, Espoir du Nord.

Las des "ciels d'étain", des giboulées d'avril ou des soirs "de mai venteux", il redouble les appels à sa munificence...

A nous, Soleil, à nous l'ardeur des jours féconds
Dont les larges midis font les terres fertiles...
A nous semeurs du Nord, le don de ta clarté!
Rajeunis nos forêts, voile d'herbe nos fanges.
Haut, Soleil! lumineux marcheur, à nous l'été!
Reviens multiplier la richesse des granges²⁸!

Evoquer les caractéristiques du printemps septentrional, c'est souligner de notre "frileuse saison", l'air frisquet du matin, le tiède soleil de midi, les nuits de gelées, enfin la longue attente de l'homme et de la terre. Ferland a su relever cette couleur locale. Il faut aussi lui savoir gré de l'esprit d'observation, du souci de vérité dont il fait preuve, même si la sobriété des croquis laisse entendre moins de fidélité au réel.

Les odelettes de Ferland n'ont pas la prétention de peindre le milieu champêtre; à peine ébauche-t-elles un profil de paysan. L'auteur du Canada Chanté manque-t-il de sympathie pour sonder l'âme simple du villageois et communier à son mystère? C'est pourtant une aventure de défricheur qui a marqué le plus profondément son adolescence à Hartwell. A maintes reprises, l'homme de la ville a vécu de tonifiantes vacances à la ferme paternelle

28 AF, Espoir du Nord.

de Saint-Benoît. Après 1914, il a plus d'une fois partagé la vie frugale des colons Nantel sur les bords du Lac Windigo²⁹. Sûrement il a frayé avec ces gens frustes, discuté de leurs joies et misères et sans doute, il les aime sincèrement. Ces derniers cependant n'ont trouvé en lui, ni l'interprète, ni le défenseur qu'on attendrait.

Le poète s'intéresse à la terre pour chanter la vie simple qui s'en dégage et non pour relever les besoins obscurs qu'elle nécessite. Citadin né dans la métropole, y ayant vécu soixante-huit années de sa vie qui en compte soixante-douze, comment peut-il approfondir le problème de la terre? Humble fonctionnaire des Postes, que savait-il du sol canadien et de ses agriculteurs? Peu de chose. En aristocrate, il se penche sur la paysannerie pour d'abord succomber à l'engouement régionaliste, puis oublier les ennuis de la ville en se replongeant dans ses souvenirs d'enfance. Disons mieux; il reste le poète qui traverse le pré une fleur à la main, en mâchonnant un brin de mil.

Pour saisir l'interférence entre le monde réel et le cœur de l'écrivain, il faut l'accompagner dans ses courses au village de Saint-Benoît, où chaque année il va

29 Voir Lettre de J.-B. Nantel à AF, Lac Windigo, le 29 août 1915, FF,CB.

refaire provision de soleil, de santé et de poésie. C'est là, dans cette oasis de calme qu'il goûte particulièrement "le silence enveloppant de la grande nature" et "les ciels irisés de l'aurore"³⁰. "Mon âme, s'exclame-t-il alors, épouse la candeur d'un paisible matin"³¹. Le recueillement extérieur provoque et intensifie sa rêverie au point qu'elle se transforme en "ivresse contemplative". "Un beau matin, pour lui, c'est extatique"³²! En vain dans ses vers, il tente de filtrer la quintessence d'un tel enivrement:

Il est le long des jours des minutes de rêve,
Où si pur est le ciel, où si belle est la fleur,
Où la paix d'un matin réjouit tant le coeur,
Qu'on ne sait quel élan mystique nous élève³³.

.....
L'Esprit du Seigneur remplit tout l'univers;
C'est Son immensité...

C'est Sa Gloire et Sa Paix qu'une aube fait comprendre³⁴.

Aux jouissances religieuses s'ajoutent les sensations de bien-être, de nouveau, de jeunesse, de recommencement, enfin de la joie de vivre si peu coutumière à Ferland. Daigne-t-il parfois suivre aux champs les travailleurs, ce

30 AF, Notes Intimes, FF,CB.

31 Quiétude sous Bois.

32 Impressions du Matin.

33 Ivresse Contemplative.

34 Ibid.

n'est pas tant pour y exercer ses muscles que pour admirer plus à l'aise, "le matin rose... souriant à l'horizon"³⁵. On dirait pour lui un Eden retrouvé³⁶ où il convie la patrie entière à la fête du renouveau...

Pays! réveille-toi, les teintes matinales
Frissonnent, fleurs de feu, sur les cimes natales³⁷.

Ces matins de printemps, le poète les aime encore dans "l'aube qui se déploie" et "la vie qui s'éveille"; dans "la fraîcheur de l'air" et "la goutte de rosée"; dans "la pureté de l'azur" et "le miroir de l'onde"; enfin dans tout "ce vert gonflé de promesses"! Il n'est que de lire: Etre Rêveur, Réveil du Village, Impressions du Matin, Tableautin du Nord, Le Bienfait de l'Aurore, Oh! L'Eden Retrouvé, Etre Seul³⁸, pour saisir combien il a vibré aux moindres manifestations de vie nouvelle embellie par son rêve.

Devant la beauté qui éclate, le dessinateur s'en donne à coeur joie, s'amusant à croquer une silhouette, à fixer une attitude ou encore à styliser un mouvement. Toujours, ses esquisses schématiques respirent une douce sérénité.

35 AF, Etre Rêveur.

36 Eden Retrouvé.

37 Matin Laurentien.

38 Ces poèmes furent publiés dans les MSRC.

Dès l'aube, un héron bleu s'est figé comme un jonc
Sur le bord du lac... où son image plonge...³⁹

Fraîcheur d'un matin de pastel où trois coups de crayon
ont campé le personnage aux aguets...

On le dirait surpris par le philtre d'un songe,
Evadé du réel, béat sur son pied long.

Pose mensongère où l'attitude morale est finement suggérée. Le décor graduellement s'estompe et l'éclairage découpe au centre, le héron pétrifié; mais... "qu'une carpe imprudente anime l'eau tranquille...

Il fera de sa vie errante, son festin.

Voracité brutale! Etincelle sauvage qui déchire l'immobilité du fluide miroir. Ce frisson imprévu rappelle vaguement la finale du Récif de Corail⁴⁰ de Heredia. Cette fois, dans le calme du matin resurgit la silhouette...
"Svelte dans l'aurore, il incarne la faim!"

Qu'important au rêveur les sources d'émotions
pourvu que le coeur s'ébranle et qu'il chante! Toujours en éveil aux vibrations même les plus insignifiantes de l'univers visible, il accueille les impressions auditives qui s'intègrent au paysage, le complétant et l'individualisant en quelque sorte. D'où l'envahissante nostalgie

39 AF, Le Héron Bleu.

40 José-Maria de Heredia, Le Récif de Corail, dans Les Trophées, Paris, Alphonse Lemerre, 1948, p. 130.

lorsqu'il entend "la note courte, monotone et triste que jette aux étoiles la voix des Ouaouarons":

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,
Grenouilles...

Vos chants, tels des adieux à la fuite du Soir,
Surgissent solennels, au bord des eaux muettes⁴¹.

Il n'en faut pas plus que l'âme du poète, sur ces notes grêles, s'évade au monde enchanté de son enfance...

Ah! vos cris d'autrefois...

A jamais regrettés traversent ma mémoire;
Toujours dans mon esprit, religieux et doux,
Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire!

Le vers final bien que d'une musique douteuse, rejoint la pensée d'un autre amant de la beauté; n'est-ce pas Hugo qui affirmait: "Pas de monstre chétif qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux"⁴².

Par le même truchement, Le Cri du Crépuscule fait écho à la mélancolie d'un soir de printemps: symphonie de voix du silence où domine une seule note...

Là-bas, dans les roseaux figeant leur reflet noir
Un long cri de grenouille obsède au loin le soir...⁴³

Intensifiée par l'apaisement des bruits, cette voix communie en l'âme du passant attardé, à une tristesse sans cause, et l'idéalisation ne se fait point attendre...

41 AF, Les Ouaouarons.

42 Victor Hugo, Le Crapaud, La Légende des Siècles, dans OPC, Montréal, Bernard Valiquette, 1944, p. 605.

43 AF, Le Cri du Crépuscule.

Mon coeur, tu n'es pas seul à bercer ta misère,
 Comme toi la grenouille a son tendre mystère.
 Quand sur la paix de l'eau s'éparpille son cri...
 La chanteuse à fleur d'eau ne sait pas qu'un rêveur
 De l'écouter ce soir, se sent triste en son coeur⁴⁴.

Les émotions latentes qui compriment ce derniers vers trahissent l'harmonie profonde qui existe entre la nature et le poète.

En dépit de fortes tendances parnassiennes, Ferland n'a laissé que peu de descriptions objectives. La plus souvent citée et la mieux réussie, selon nous, est Soir de Juin à Longueuil⁴⁵. Paysage de nuit aux détails minutieusement notés que l'artisan canadien a vus de ses yeux et ciselés de son propre burin. On assiste à l'envahissement progressif de l'ombre dans le temps et l'espace...

Longueuil, au chant menu des grenouilles, s'endort
 La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
 L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
 Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Mais avant de glisser dans la nuit noire, le paysage lutte de quelques touches colorées: "gloire des prés verts", "azur, coq d'or, toits bruns, étroite lueur". Derniers vestiges lumineux dans le lointain hésitant. Puis, "brusquement la nuit s'étoile de fanaux"... et "Montréal, dans

44 AF, Le Cri du Crépuscule.

45 AF, Soir de Juin à Longueuil.

la nuit montante s'illumine". Les détails concrets, "quais, danse des canots, profil de la cité", s'alignent en silhouettes de clair-obscur sur un arrière-plan teinté de rêverie. Deux visions se superposent bientôt. Longueuil s'est évanoui dans l'ombre et Montréal se lève dans le mirage du fleuve qui s'anime à son tour. Le paysage de rêve a supplanté la réalité. La ville lumineuse "rayant le fleuve de longs reflets" révèle sa beauté...

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit:
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

On croirait gravé au poinçon, le tableau scintillant de cette dernière strophe. L'alternance d'ombre qui décroît et de luminescence qui s'épand, confère à ce poème descriptif un élément de mobilité et de mystère. A cette note pittoresque, s'ajoute, à défaut de réelle envolée, le mérite de la finale ouvrant une marge de rêverie sur l'indéterminé. Ce paysage composite caractérise le meilleur Ferland: discret dans son émotion, noble et surtout préoccupé de perfection formelle.

Après 1919, une amitié littéraire allait élargir, ou tout au moins, modifier le champ de vision de l'écrivain. Grâce à l'influence de Frère Marie-Victorin, é.c., sa poésie "s'affranchit du Mont-Royal dont la physionomie

devient par trop mondaine⁴⁶". Ayant eu à préfacer les Récits Laurentiens⁴⁷, il se prend d'une particulière admiration pour la flore du pays. Il délaisse alors le grand paysage pour concentrer sa vision sur "d'humbles détails"; il se fait miniaturiste. La correspondance qui s'établit à l'époque entre ces deux amants de la nature, éclaire cette phase d'évolution. On y devine les haltes amicales au collège de Longueuil, à titre d'invité du savant botaniste. Ensemble, "ils ont flâné le long des haies d'aubépines", "sur les sentiers gris frangés de framboisiers"; "ils sont descendus jusqu'au bord de l'eau"⁴⁸". Parfois, ils se joindront au Frère Robert, é.c., botaniste lui aussi, pour gravir le Mont Beloeil, "un autre morceau de la Laurentie à découvrir et à chanter". Avec de tels compagnons, la conversation, vrai feu roulant, embrasse tout: terre, nature, patrie, régionalisme, esthétique et quoi encore!

Convaincu de la ferveur patriotique de Ferland, on le taquine aimablement: "Vous y êtes jusqu'au cou dans la pâte laurentienne! risque Frère Marie-Victorin. Vous allez, je n'en doute pas, malgré le grain grossier de la

46 Lettre de FMV, é.c., à AF, 26 mars 1919, FF,CB.

47 Frère Marie-Victorin, Récits Laurentiens, op. cit.

48 Lettre de FMV à AF, 3 juin 1922, FF,CB.

farine en faire un excellent feuilleté⁴⁹." Mais Ferland ne badine jamais avec l'art... pas même l'art culinaire; il riposte avec le plus grand sérieux:

Dois-je vous dire que l'idée d'une préface prend figure de revanche, non une revanche personnelle, ah! non, mais la revanche du "régionalisme" qu'on essaie d'intimider avec des cris de paon "qui ne sont pas d'email" mais taillés dans la chair vive de la prétention⁵⁰.

L'allusion est transparente et la flèche vise, à n'en pas douter, le Paon d'Email⁵¹ de Paul Morin, grand pontife du camp exotique. Loin de blâmer l'audace, son correspondant applaudit de tout coeur:

Servez-vous de cette tribune d'occasion, répond-il, pour venger le régionalisme. Vous êtes celui qui devez le faire, car vous êtes celui qui n'avez pas péché. Avant l'abbé Groulx, avant Rivard, vous avez servi et chanté l'art laurentien; c'est une justice qu'il faudra vous rendre, même si c'était la seule à laquelle vous eussiez droit⁵².

Témoignage peu banal qui situe ainsi Ferland presque à l'origine de l'art régionaliste! Qui hésiterait à le contresigner, si l'on songe qu'un jour, il a cristallisé dans

FF,CB. 49 Lettre de FMV à AF, Longueuil, 10 mars 1919,

50 AF, Lettre FMV (brouillon) remonte vraisemblablement à la fin de février ou début de mars 1919.

51 Paul Morin, Le Paon d'Email, Paris, Lemerre, 1912.

FF,CB. 52 Lettre de FMV à AF, Longueuil, 10 mars 1919,

une formule de son cru, son aspiration vers une beauté supérieure: "Sors de toi comme un cri, jaillis comme une plante⁵³!" Poète de la terre, n'ambitionne-t-il pas une oeuvre vivante, puisée au sol natal, qu'il "regarde" et qu'il "admire". Aux plus modestes réalités, il "prête son âme": libellules, papillons, nuages, parfums, oiseaux, fleurs sauvages, taches de soleil, à tout, en un mot. Ce n'est pas gratuitement que le botaniste-ami lui destine le compliment suivant:

Vous êtes le seul de tous nos poètes que mon tempérament spécial de naturaliste me permet de lire, parce que vous êtes le seul à mon sens, qui sachiez bien lire dans le grand in-folio de la nature du Bon Dieu⁵⁴.

Sans doute on ne se perd ni dans le bestiaire ni dans les florilèges du poète converti aux sciences naturelles. Il gagne en précision ce qu'il perd en "évasion rêveuse". Enivré d'air pur et de grand soleil, il "muse".... et son âme "sauvage" envie un brin la liberté du papillon et de la "demoiselle". Attiré par les évolutions capricieuses de cette dernière, il note avec humour "ces gros yeux verts! ces formes grêles"!....

⁵³ AF, La Muse te veut Seul, dans Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal, Montréal, 1925, p. 141.

⁵⁴ Lettre de FMV à AF, 29 janvier 1918.

On la prendrait pour un joyau,
Qu'emporteraient le long de l'eau
Deux transparentes paires d'ailes.

Elle surgit l'on ne sait d'où!
La solitude est son domaine,
L'on dirait qu'elle se promène,
Toute curieuse de tout.

Sur un roseau, le sable blond,
Vient se poser la vagabonde,
Mais s'arrêter une seconde
Semble pour elle déjà long⁵⁵!

Notre LaFontaine au petit trépied voit dans "la folle que rien ne retient", un discret rapprochement avec "les victimes de l'Illusion" qu'aucun "beau rêve" ne peut fixer.

Au cours de ses promenades solitaires, le poète a herborisé le long des "sentes fleuries" du Mont-Royal. Sa corbeille agreste déborde aujourd'hui de sanguinares, de violettes, de lilas et de blanches marguerites: demain s'y mêleront, boutons d'or, chardons, mélilots et trèfles roses, et la nomenclature n'a pas épuisé ses cueillettes⁵⁶.

Fils de paysan, il a connu les dangers qui menacent la croissance des moissons à l'été. Mais c'est avec une visible tendresse qu'il dénonce la nocivité de fleurs bleues et dorées, désespoir des semeurs, en deux poèmes

55 AF, La Libellule.

56 Voir Albert Ferland, poète de la nature laurentienne, dans Bibliothèque des Jeunes Naturalistes, par Frère Marie-Victorin, Montréal, tract n° 74, 1^{er} janvier 1944.

rutilants de clarté et de coloris. Au nom de la beauté et des sourires qu'elles sèment dans la nature, il se fait leur complice...

Juillet sous les ardeurs de ses grands ciels de feu,
A tant fleuri les champs d'une teinte de bleu
Qu'il semble que la Terre à plaisir azurée
Sourit au paysan dans chaque chicorée⁵⁷.

.....

Une fleur chère aux bourdons
Vient de blondir nos paysages,
Cribler la houle des herbages,
Noyer le lilas des chardons.

La Verge d'Or! La Verge d'Or!
Quel papillon qui rêve et rôde
Ne recherche sa couleur chaude,
Ne la survole en son essor?

Du matin au crépuscule
S'assimilant les feux du ciel,
Pour plaire aux yeux, pour être miel,
A pleine terre, elle pullule.

Le Laboureur te fait la guerre,
Fléau du sol nourricier;
Mais toi, tu nargues son acier;
Ton jaune rit de colère⁵⁸.

Louant la couleur laurentienne de ces dernières pièces, le botaniste de Longueuil ajoutait: "Je voudrais avoir signé de tels poèmes, si j'avais eu le talent poétique de les écrire⁵⁹." Aux jeunes naturalistes, ses élèves, il

57 AF, La Chicorée.

58 AF, La Verge d'Or.

59 Cité par M^{me} A. Ferland-Angers, notes intimes, FF, CB.

propose en modèle "ce poète sensible et délicat qui ne doit rien ou si peu que rien aux livres; il doit tout à la qualité de son âme et à la Nature qui a bien fait la moitié du chemin vers lui⁶⁰".

Dans l'alternance des saisons, Ferland nous fait assister au réveil printanier, depuis "le frais matin qui dore le pré", jusqu'à la paix "des soirs bleus où s'éteignent les bruits du jour⁶¹". Rares sont les visions d'été ou de plein midi. Parfois se glissent de brèves allusions aux "feux qui caressent les blés et les avoines blondes". Mais il semble que le soleil torride soit redouté autant que le vent glacial de décembre. Comme tout romantique, Ferland préfère l'automne et surtout l'automne laurentien qui s'harmonise mieux avec ses états d'âme.

Septembre ramène pour le fonctionnaire des heures de détente et d'évasion en pleines forêts du Nord, précisément sur les bords du lac Windigo. "Chaussé de bottes", engoncé dans un "mackina" [sic] de paysan⁶², Ferland dès le matin s'enfonce dans la savane et grimpe sur les monts boisés. Sous le tiède soleil de l'après-midi, il glisse

60 Frère Marie-Victorin, voir notes du n° 56.

61 AF, Magie de la Lune.

62 AF, Lettre à son père, septembre 1914 (sans date précise).

rêveusement sur le lac, seul, et tout à la beauté qui l'enveloppe. Ecrivant à son père, il précise son horaire de vacances:

Je suis au Lac Windigo depuis le 19 septembre. C'est un beau pays: des montagnes, des lacs, des forêts, des chasseurs, tout ce que je rêvais de voir depuis longtemps. Je fais mon possible pour garder le souvenir de la grande Nature qui m'environne. J'écris, je dessine, j'écoute et je rêve. Je retournerai à Montréal avec des impressions nouvelles, des images que je transformerai en poèmes à mon retour⁶³.

De retour à la ville, il tient parole. Aux heures de loisirs, le peintre ravive sur sa palette les tons chauds de "pourpre, de cuivre, d'ambre et de carmin" qu'il mêle aux teintes irisées de l'aube et du crépuscule. Les aspects sauvages qu'il a contemplés, fin de septembre, il les fixe dans un court poème où se condense pour une bonne part, sa conception personnelle de l'automne.

L'Automne au bord des lacs, les soirs roux et brumeux,
A pris sa flûte amère et m'a dit ses adieux,
Et par l'enchantement de ses teintes de flamme
Et sa mélancolie, a retenu mon âme.
Que je vous aime, ô ciels d'automne, ô doux rayons,
Bleuâtre étirement des brumes sur les monts,
Noble paix des coteaux, paysans, maisons blanches,
O feuilles que la Mort va détacher des branches,
Solitudes des lacs, cris lointains des plongeurs,
Egrenés comme un rire, à l'aube dans les joncs,
Liberté des chasseurs dont la nacelle glisse
Sur la moire d'argent d'une eau songeuse et lisse...
Longuement, cher Automne, en nos bois recueillis,
J'ai goûté ta douceur, quand nos arbres rougis

63 AF, Lettre à son père, septembre 1914.

A nos monts laurentiens font une robe ardente,
Et que flotte l'odeur de la feuille mourante⁶⁴.

Admirer la nature canadienne, c'est aimer son pays! Ferland le sait et ambitionne d'éveiller ses compatriotes à tant de beauté qu'ils regardent sans voir. Sa voix atteint jusqu'à la note panthéiste lorsqu'il interpelle ses frères, les poètes:

Quand le feuillage clair du bouleau des collines
Se mêle aux tons sanglants des érables rougis,
Ah! dis-moi si les bois dont la gloire s'achève,
Pleins du charme automnal, n'ont pas bercé ton rêve
Si tu n'as pas, Poète, adoré ton Pays⁶⁵?

"Ce charme automnal", il le dégage encore du spectacle à la fois flamboyant et mélancolique d'un coucher de soleil.

Les feux pourpres du soir tachent le ciel bruni.
Un grand fleuve de sang, parallèle à la terre,
Sinistre, semble fuir dans le gouffre infini⁶⁶.

Réminiscence du soleil baudelairien se "noyant dans son sang qui se fige". Mais dans cette harmonie du soir "canadienne", pinceau et stylet rivalisent de beauté...

Sur l'étroite rougeur dont l'horizon s'éclaire
Se profilent — dentelle obscure des lointains, —
Les toits, les arbres bas, les palis des jardins⁶⁷.

64 AF, L'Automne laurentien, daté du 26 septembre, au Lac Windigo.

65 AF, La Terre Canadienne.

66 AF, Soir Pourpre.

67 Ibid.

Noires silhouettes ajourées que domine la stature d'un paysan émergeant des guérets sombres. A l'instar du semeur de Victor Hugo, il admire et contemple, mais sans philosopher sur la "fuite utile des jours". Il rêve et rend hommage au soir. Ferland de même transcende la réalité et la "gloire des couchants d'autrefois" monte à l'affût de ses regrets:

A la chute du ciel, ils font naufrage
 Les beaux soleils... que jadis j'ai vécus...
 Et je pleure l'adieu des soirs qui ne sont plus⁶⁸.

Son âme sensible imprègne d'une semblable mélancolie, les "matins mouillés de l'automne" qui aveuglent la plaine ou "voilent de bleu la ligne des coteaux"⁶⁹. A ce visage attristé de la nature, il fait naître cependant, un sourire, celui de la pluie. "Les stries liquides" tissent à sa fenêtre un rideau de brume, mais peu lui en chaut, bercé qu'il est par la musique monotone des gouttes d'eau qui tombent...

Eau blanche, oblique et monotone
 Qui raie, au gré du vent d'automne
 La toile immense du ciel gris
 Chantonne au fond des bois jaunis⁷⁰.

Et la grisaille n'éteint pas entièrement les touches colorées du paysage:

68 AF, Soir Pourpre.

69 L'Ame de l'Automne.

70 Pluie de Septembre.

... feuilles rouillées
 Qui tapissez les chemins creux,
 Couleur d'ocre, toutes mouillées
 Chantez, chantez feuilles souillées⁷¹.

Si le rêveur préfère "les jours où rit la feuille blonde",
 s'il poursuit d'un regard amusé "les nuages flous comme
 des mousselines, moutonnant sur l'azur des midis", il
 "pleure le deuil de l'érable et du chêne", quand d'un "vol
 oblique et lent s'abandonnent les feuilles⁷²". Des ac-
 cents de pitié et des visions de mort montent alors de son
 âme.

Chantez la mort, feuilles souffrantes,
 Que je verrai, tristes, sanglantes,
 Tourbillonner au vent demain⁷³.

 O feuilles qui tombez inertes
 Comme un oiseau blessé soudain,
 Vos tons de rouille et de tanin
 Affligent les routes désertes⁷⁴.

Malgré les splendeurs qu'il déploie sur le Mont-Royal,
 "Octobre" n'a pas séduit le marcheur esseulé: avec désin-
 volture, ce dernier dénonce plutôt les métamorphoses de
 destruction... "Octobre a brouillé le dessin des fou-
 gères et cendré la masse des taillis⁷⁵." Même les décors
 familiers revêtent un aspect farouche qui l'effraie...

71 Pluie de Septembre.

72 L'Ame de l'Automne.

73 Pluie de Septembre.

74 Poésie des Feuilles.

75 Soir d'Octobre.

Les branches de nuit baignées
 Comme de sombres araignées,
 S'entrecroisent au gré des vents!

 Crains, passant! Le chemin désert
 Semble te mener vers un gouffre⁷⁶.

L'hostilité de la nature fait ici figure d'exception et l'on s'étonne que les beautés d'octobre n'aient pas trouvé grâce devant lui. Le poème Le Parc dans l'Automne reprend les mêmes griefs dans une inspiration uniformément désolée. Semeur de solitude et d'adieux, Octobre n'a rien respecté: il a "dépeuplé le parc de ses fleurs" et aboli tous les rendez-vous du coeur: "romances d'amoureux", "confidences d'amis", "claires apparitions de jeunes filles", "joyeux ébats d'enfants", "rêveries de flâneurs et de poète", le vandale a tout saccagé.

Adieu! le cher Eté, le parc dans ses atours...
 Je porte dans mon coeur le deuil de ses amours⁷⁷.

Soupir de regret qui oppose à la trahison de la nature, un défi de fidélité comme un lointain écho à la plainte du poète: "Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas⁷⁸."

76 AF, Soir d'Octobre.

77 AF, Le Parc dans l'Automne.

78 Victor Hugo, Tristesse d'Olympio, dans L'Oeuvre de V. H., Poésie, Prose, Théâtre, par Maurice Levailant, Paris, Delagrave, 1935, p. 368.

Cette note inusitée rejoint la gamme de l'automne romantique. Mais dans l'ensemble, sa vision intime de l'arrière-saison présente deux sentiments en lutte et qui s'interfèrent continuellement: déclin funèbre et plénitude souriante. Le ton élégiaque parfois dissimule mal sa jouissance. Quelquefois le poète évoque mais rarement, l'idée de mûrissement et d'Action de grâce. Le Ferland assagi par l'expérience en a découvert l'authentique symbole. Progressivement il s'est laissé dépouiller au contact des beautés éphémères; il s'est guéri des fièvres de gloire humaine; et finalement il a connu l'apaisement du soir dans l'éclairage de la récompense ultime. Entre le matin gris et le crépuscule d'or, il accueillit la foi et l'espérance qui lui ont ménagé le couronnement heureux d'une carrière bien remplie selon ses plus chers souhaits⁷⁹.

Amour de la nature et amour de la Patrie figurent parallèlement comme deux affinités qui relient l'oeuvre du poète aux courants littéraires du temps. Ou mieux, c'est "une double effloraison alimentée aux mêmes sèves natales". Par delà les beautés de son terroir, Ferland a voulu chanter son appartenance à la grande famille canadienne. Un moment même, il s'est cru une mission spéciale

79 AF, L'Ame de l'Automne.

pour secouer l'apathie de ses compatriotes et leur inspirer de la fierté; il a tenté de faire revivre la vraie notion du patriotisme, invitant par son exemple, la race entière, à se "ressouder à sa langue et à son culte du sol natal". Hélas! ses ambitions de concorde fraternelle, de gloire patriotique, restèrent sans lendemain. Disons que son réel mérite, que le tournant le plus pathétique de sa carrière, fut d'avoir chanté sa Patrie, en pleine détresse, alors que ses rêves d'artiste depuis dix ans, croulaient par elle et à cause d'elle. Obstiné et confiant dans son destin, par devoir, il a tenu le coup. Ses déceptions furent d'autant plus amères, qu'autour de lui, c'était la course effrénée vers Mammon à qui on immolait les plus nobles idéaux. Le diptyque: La Patrie au Poète et A ma Patrie⁸⁰, éclate dans une apostrophe véhémement où se devine le drame intime de l'auteur:

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain,
Je suis la terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain⁸¹!

Ingratitudo de marâtre que le poète désespéré étend à tous ses frères canadiens...

80 Ces deux pièces ont été publiées dans CC, en 1908.

81 AF, La Patrie au Poète.

Pour toi, mes paysans ne sèment pas la terre.
 Quand tu presses l'été de blondir leurs moissons,
 Généreux, daignent-ils honorer tes chansons?
 Poète, le semeur ne se dit pas ton frère⁸².

Devant l'inutilité de ses efforts, et si l'on songe à la pauvreté où se débattent les siens, on ne lit pas sans émotion le vers suivant:

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim...
 Invite cruelle de la réalité! Attendre et espérer, voilà ses dernières ressources. Mais la Patrie dissuade son chantre de poursuivre sa chimère.

Pour comprendre ton coeur et vivre ta fierté
 Poète, mon enfant, il me faudrait une âme...

Impitoyable, elle considère une futilité, cet attachement au passé des aïeux... "Poète, ces grands morts ne revivent qu'en toi!" Un à un s'évanouissent les espoirs de l'écrivain. Devant cette trahison du Présent, songera-t-il comme Renan, à rouler la Patrie dans le linceul de pourpre des dieux morts? Ou comme cet autre "mendieur d'azur", osera-t-il implorer de la matière, "l'oubli de l'idéal cruel"⁸³? Rien n'ébranle sa fidélité: ni l'incompréhension, ni le mépris, ni l'argent ne lui feront sacrifier ses rêves. Dans un sursaut de fierté il réaffirme:

82 AF, La Patrie au Poète.

83 Stéphane Mallarmé, L'Azur, dans Poésies, Paris, Gallimard, 1945, p. 38.

Prophète dédaigneux de fléchir le genou
 Devant l'or, ce vil dieu qui sur l'homme domine.

 Toujours la Laurentie à son coeur sera chère...
 L'amour de ton enfant ne sera pas troublé...
 ... il chantera ta beauté...⁸⁴

Et il se résigne à prendre place au martyrologe littéraire où figurent déjà, Crémazie, Nelligan, Gill, Desjardins, Lozeau, Demers et que d'autres!

Quand Ferland publie, en 1908, le premier fascicule de son oeuvre sous la rubrique de Canada Chanté, il annonce un projet aux dimensions de son pays. Et de même, l'épigraphe embrasse non seulement les complexités ethniques et cosmographiques, mais la destinée entière du Canada français. L'atmosphère de nationalisation à l'époque ne serait pas étrangère à cette ambition. Mais le poète s'est rendu compte et a vite déploré "combien ses Horizons reflétaient peu et si gauchement la vierge et large nature qu'il contemplait⁸⁵". Et la même réserve s'applique aux trois autres recueils qui suivirent. Ce n'est que plus tard, en préfaçant l'oeuvre d'un ami qu'il trouvera la vraie formule de sa prise de conscience littéraire. "Si l'on savait voir le Canada"! observe-t-il sur un ton de plainte et d'appel à la fois. "La région la plus humble,

84 AF, A ma Patrie.

85 AF, Lettre à M. l'abbé Camille Roy, 5 février 1908, ASQ.

si le rêve la visite, peut devenir inspiratrice de poésie⁸⁶." Aucune intention de tableaux d'envergure, cette fois, encore moins de thèse "sur le retour à la terre de l'érable". Il échappe un simple cri de ralliement qui éveille les siens aux beautés de son petit coin de ciel, espérant qu'un frère-poète en fasse autant, tout le long du pays.

En général, la composition du paysage de Ferland rappelle le schéma des méditations lamartiniennes. Volontairement réaliste dans les premières strophes, fondée sur une impression visuelle ou auditive, et même sur les deux à la fois, la description se transforme vite en réflexions religieuses, philosophiques ou purement sentimentales. S'alimente-t-elle à une évocation historique, alors les souvenirs affluent, débordant les cadres, entraînant en finale des épanchements d'espoir, de regrets ou d'intentions moralisatrices. A quelques exceptions près, il est difficile de cerner le paysage de Ferland, encore moins ne faut-il pas attendre la photographie authentique de la réalité. Jamais il ne reflète un coin de nature d'une prunelle impassible; sa sensibilité de romantique y est sans cesse manifeste. Ce grand solitaire multiplie les

86 AF, Préface des Récits Laurentiens, de Frère Marie-Victorin, é.c., Montréal, Procure des FF.E.C., 1942, p. xiv.

rendez-vous avec la nature fraternelle. D'où l'usage fréquent de dialogues, d'apostrophes, d'invocations, de personnifications, qui sous-tendent la structure de ses poèmes et lui confèrent une allure de solennité artificielle à la longue.

Malgré ces quelques restrictions, nous n'hésitons pas à présenter Ferland comme un paysagiste littéraire évoquant en sa faveur la définition de l'écrivain Topffer qui disait:

Un paysagiste littéraire est non pas un copiste, mais un interprète, non pas un diseur qui décrit de point en point et qui raconte tout au long, mais un véritable poète qui sent, qui concentre, qui résume et qui chante⁸⁷.

Sans crainte d'errer, on peut affirmer que le monde extérieur existe pour le poète montréalais. Son oeil d'artiste voit avant de penser et de sentir. Jamais il ne s'est inspiré de tableaux tout faits; au contraire, il a longuement et minutieusement observé et noté les plus ordinaires aspects de la nature aussi bien que son extraordinaire beauté. Dans une confidence il résume pour nous le problème:

Beau Canada, s'écrie-t-il, ému par ta grande et grave poésie, j'ai essayé d'exprimer dans mes vers ta beauté; j'ai rêvé de te faire aimer par mes frères, tes fils, les pressant de cueillir la

⁸⁷ Topffer, cité par Michel Epy, dans Le Sentiment de la Nature, Paris, Ed. Rudeval, 1907, p. 146.

fleur de ta poésie sur les penchants natals.
Avec eux, j'ai voulu partager la joie de ta
splendeur et de l'exprimer dans des mots de
France⁸⁸.

L'émotion est là toute frémissante et n'est-elle pas la condition essentielle à toute poésie? Combien de fois au cours de sa carrière, le poète n'a-t-il pas répété: "Regarde, admire, prête à tout ton âme." Voilà la formule-clé de son art poétique. On pourrait objecter que chez l'auteur du Canada Chanté, le "coeur souvent l'emporte sur l'art". Mais en présence de l'objet à peindre, l'oeil, l'intelligence et le coeur restent au service de son émotion profonde. Lui-même nous en assure lorsqu'il affirme:

Quand je suis devant un paysage, je ne demande pas ce que tel ou tel a dit sur le sujet, je ne le sais pas; mais je sais bien ce que je ressens et je sais que tout cela vient de moi. Alors je trouve les mots qui traduisent le mieux possible mon impression⁸⁹.

S'accordant au goût de l'époque, Ferland a traité des sujets de commande, mais avec une frappe particulière. Les saisons avec leurs aspects changeants, la terre, le fleuve, la montagne, la flore laurentienne, figurent dans son oeuvre. Mais d'un accord tacite, la critique

88 AF, Notes Intimes.

89 AF, Confidences à sa soeur, cité dans Notes Intimes.

reconnaît en lui, "le poète des arbres", distinction dont il se plaignait discrètement un jour en disant: "De tout ce que nous écrivons, quelques poèmes seulement surnagent et retiennent l'attention; c'est un peu comme pour Sully Prudhomme 'le fatidique et sempiternel Vase Brisé'⁹⁰."

L'ami Rivard faisait la même remarque mais dans une intention tout opposée: "On peut craindre, objectait-il, que le culte de Ferland pour les arbres lui fasse trop négliger certains aspects de la terre natale⁹¹." Les deux reproches sont également fondés, croyons-nous. Il semble que très tôt en effet, la forêt canadienne l'ait subjugué par son immensité, son silence et son mystère. Le poète désenchanté, fatigué de la ville, confesse à l'instar de Vigny que "les bois et les champs sont de vastes asiles" où il fait bon se réfugier... Un jour même il a murmuré:

Toi, mon âme, viens-t-en rêver parmi les monts!...
Sortons du bruit... sortons de la foule méchante!
... Allons ailleurs semer notre chanson,
... entrons chez nous, soyons où l'arbre chante,
Où le jour apparaît, puissant, à l'horizon⁹².

Tout porte à croire que sa vision poétique s'est concentrée sur l'arbre comme sur l'objet le plus intégrant des

90 AF, Lettre à un collègue de la Revue Canadienne, (brouillon), [s.d.].

91 Adjutor Rivard, Le Canada Chanté, dans le Bulletin du Parler français, Québec, 1909, vol. 8, p. 74-77.

92 AF, Fierté.

images de sa vie. L'arbre devient le thème-miroir de sa destinée, et aucun aspect ne sera négligé dans sa contemplation: lignes, couleurs, mouvements, racines, bourgeons, feuilles, ramures, troncs, souches vermoulues, symphonie printanière ou automnale, le vent qui joue dans le feuillage comme la plainte obsédante des pins sous la bourrasque. Il identifie chaque arbre de son nom familier, le replace en l'habitat qui lui est propre, lisant leur âge dans les cercles de leur tronc noueux, étudiant avec minutie la dentelure, les nervures et les nuances de leurs feuilles.

Dans le royaume inviolé des forêts du Nord, il avait conquis leur amitié; il la renoue sur les sentiers du Mont-Royal. Sans doute à ces nouveaux contacts, il ne leur demande qu'un sujet de rêverie où tromper son ennui et féconder sa muse. Le bouquet de bouleaux blancs près du Lac Castor lui a fourni maintes évasions enchantées; perdu dans sa contemplation esthétique, le dessinateur a crayonné plus d'une ébauche, au fil du regard embrassant les détails. Petite faiblesse qui lui vaudra un jour la contrariété d'un interrogatoire serré de la part de la gent policière, le prenant pour un suspect en train d'élaborer de clandestins projets⁹³.

⁹³ Incident raconté par M. Marc-Aurèle Fortin et cité dans Propos sur nos Écrivains par Albert Laberge, op. cit., p. 20.

Il fut plus heureux dans la suite, et de cette contemplation intensive naîtront les reflets, les symboles qu'il associe naturellement aux phénomènes de sa vie psychique. Il s'unit de plus en plus aux arbres, dans une communion étroite comme s'il éprouvait le besoin d'intensifier sa faible vie humaine au contact de leur puissante vie végétale. "Vivre comme un arbre, quel accroissement, quelle profondeur, quelle rectitude et quelle vérité⁹⁴!" Voilà un défi à la hauteur de cette âme hantée par l'idéal! Peu à peu, le poète y découvre des stimulants de confiance dans la vie, de courage dans les épreuves. Ce n'est pas gratuitement qu'il voue aux bouleaux canadiens une telle prédilection: arbres timides, solitaires qui portent en eux l'inquiétude et la nervosité romantiques. Ne reflètent-ils pas un peu sa personnalité délicate et craintive?

Innombrables les beaux et fins bouleaux, s'écrie-t-il! Leur écorce comme un satin blanc et rose accroche du soleil et avec l'élancement svelte de leurs troncs, mon âme s'élève vers de nobles pensées. Ces bouleaux dans l'attitude du recueillement sont mes amis⁹⁵.

Il semble que les émotions que Ferland n'a pu traduire avec des mots, il les ait insérées dans les croquis

94 Gaston Bachelard, La Terre et les Rêveries du Repos, Paris, Corti, 1948, p. 299.

95 AF, Notes intimes, FF, CB.

pris sur le vif, dont il agrémente ses poèmes de Canada Chanté. "Rien n'est plus intelligent qu'un dessin, prétend Giono, c'est l'empreinte même de l'intelligence." Le croquis est le subjectif à l'état pur. "Ce n'est pas la réalité à quoi la photographie suffirait: c'est la réalité plus l'artiste⁹⁶." Nous avons eu la curiosité d'analyser, sans prétention, l'esquisse des Arbres Blancs où l'auteur semble avoir accordé son attitude face à la vie, avec les teintes, les courbes, les lignes élancées, les traits en relief de son dessin...

Sur le versant d'une colline, les bouleaux menus se pressent frileux et craintifs; leur inclinaison évoque la protection fraternelle contre les bourrasques. Les troncs graciles, d'une clarté franche, s'effilent dans un élan qui porte au ciel le suc de la terre. Quelques branches levées invitent le coeur aux rêves ascensionnels, alors que d'autres se penchent avec tendresse offrant une fourche hospitalière où poser les nids. Les branches baignées de crépuscule s'entrecroisent amicalement dans une intimité de confiance. On croirait presque entendre des chuchotements de verdure! Au pied de ces arbres sveltes, vient se blottir une touffe chevelue, d'une

96 Jean Giono, Rien n'est plus intelligent qu'un dessin, dans Le Figaro Littéraire, 18^e année, n° 893, livr. du 1^{er} juin 1963, p. 20.

teinte imprécise. Seraient-ce les bouleaux gris que le poète aime aussi à chanter? Vivaces "repoussis" de sève éternelle, symbole d'enracinement au sol natal... et peut-être plus encore, "car la plante présente aux yeux spirituels non point un simple objet de vie humble et passive, mais un étrange voeu de trame universelle⁹⁷". L'attitude presque humaine des arbres ébauchés par Ferland corrobore la similitude qui unit ces deux frères vivants... "le mobile rêveur" et la "plante pensante". Si les traits du crayon trahissent l'artiste emporté par les mouvements qui l'entourent, certaines confidences avouent qu'il ne peut voir frémir les bouleaux sans se sentir le coeur plein de tendresse.

Les feuilles sont vivantes, recueillies et pensives par moment. Puis sous une onde de vent léger, elles frissonnent comme des ailes. On dirait qu'un rythme se propage de feuille en feuille, et que la forêt, par toutes les cimes végétales chante son mystère⁹⁸.

Et ce mystère sylvestre se prolonge comme un hymne à la joie, un psaume de gratitude dans la Prière des Bois du Nord, pièce liminaire du Canada Chanté, une des rares descriptions objectives de l'auteur...

97 Paul Valéry, Dialogue des Arbres, Paris, Ed. de la Pléiade, Gallimard, vol. II, 1960, p. 193.

98 AF, Notes intimes, FF, CB.

Sois béni dans la paix des vertes solitudes!
Où les bois, nos aïeux se sont enracinés.

A Toi qui nous as faits, l'hommage des sapins
Immobiles rêveurs groupés dans la savane...
et dont jamais le rameau ne se fane.

... l'hommage des érables
Dont les feuilles mourant des morsures du Nord,
Se parent pour l'adieu de teintes innombrables...

... L'hommage des bouleaux
Si menus et si blancs parmi les souches grises
... tremblants aux moindres brises.

Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant,
Les saules tourmentés, les ifs et les mélèzes,
Le tremble au vert léger, le frêne au bois pliant...

Gloire à Toi! les grands bois ont conquis l'horizon,
De soleil altérés, de terre vierge avides,
Sans fin leur multitude emplit les Laurentides...⁹⁹

Les versets montent parfumés de senteurs agrestes déroulant à nos yeux une séquence de flore canadienne. Rien du tableau élaboré, mais un raccourci de précision et de couleur locale. Même si l'on hésite entre l'émerveillement plus esthétique que sentimental, il ne fait pas doute que de tels vers dissimulent mal un mouvement secret du coeur qui admire.

Mais l'émotion éclate avec force quand le poète, en plein ravissement devant "les pins qui chantent baignés de nuit violette", sent le besoin d'associer le promeneur attardé à son extase; il l'arrête et comme s'il indiquait

⁹⁹ AF, Prières des Bois du Nord.

du geste et de la voix: "Passant, les pins! Le mont s'emplit de leur nuit verte¹⁰⁰." Et voilà le commentateur improvisé devant le scénario dont il énumère par coeur les splendeurs du décor. Pour toucher ceux qui regardent sans voir, il scande à la façon de Hugo: "Vois, regarde, contemple." Puis faisant appel aux sensations auditives, "écoute, suspends ton âme!" A cet immense concert des choses visibles, toutes les impressions sont conviées:

Déjà sur les pins noirs...

Le flot mélodieux de l'air fraîchi circule...¹⁰¹

A l'âme du poète, ces arbres farouches hérissés d'aiguilles, entonnent une étrange mélodie, parlant de courage et de résistance. La vigueur de leurs "bras obscurs qui déchirent le jour" rappelle en contraste la frêle santé, la pâle destinée du poète. "Oh! s'écrie-t-il, les grands pins ténébreux dont nous sommes jaloux!"

Le spectacle d'un arbre mutilé fait naître en lui une mélancolie profonde; cette vision désolée...

Des arbres dont l'amour a tourmenté la terre...

S'évasant sur le sol, le flanc informe et lourd...¹⁰²

couvert "d'épaisses moisissures" devient à ses yeux, symbole d'échec et de déchéance. Que ne sont-ils éternels

100 AF, Les Pins qui chantent.

101 Ibid.

102 AF, Les Arbres Morts.

ceux qui ont survécu à tant de générations! La nostalgie des forêts vierges l'envahit en présence de ces "géants, orgueil d'un siècle enfui", figés dans la mort "aux pieds des bois vivants". Indirectement, il prend à parti la civilisation moderne qui a "profané le royaume des pins et décimé l'auguste famille des Chênes¹⁰³". Son âme primitive épouse "le deuil des grands bois d'autrefois". Flottant entre l'allure oratoire, lyrique et moralisatrice, ce paysage réfère au prime visage de la Patrie. Pourquoi cette rétrospective attristée, si la patrie tient à une race, à un sol, à une tradition, elle est à jamais immuable!

Par souci d'originalité, Ferland s'ingénie à extraire la poésie des banalités les plus obscures. Un peu à la façon de Mistral, il aime "mieux sentir le thym que de sentir l'odeur des autres". Or un jour de vacances à Saint-Benoît, du haut de son balcon, il interroge le chemin du Roi où passent hommes, bêtes et choses. Il veut sonder la joie simple qui se dégage de la routine quotidienne... "Ceinturant le pays d'un ruban de poussière... d'un air de Seigneur... le Chemin...

103 AF, Les Arbres Morts.

... traverse les campagnes,
 Le damier des coteaux, les vallons, les montagnes;
 Liant comme les grains d'un vivant chapelet,
 Les toits à nos clochers, nos champs à nos forêts¹⁰⁴;

Symbole de vie humaine, il semble que la route coutumière mène à tout... à l'église, à l'école, aux amours, aux affaires, à la Patrie, à la mort... Le rite de la vie villageoise s'y concentre, dirait-on; regrets des anciens qui guettent un retour; allégresse des dimanches tissée de rencontres et d'idylles; joies de la noce ou du baptême; soupirs de glas tombant sur la campagne... le chemin a tout vécu! Et pour Ferland, c'est encore l'invitation à la fuite... celle de la ville et celle des tracas. Chemin de liberté où se succèdent les tableaux de paix, d'immensité. Route commune, jamais indifférente aux besoins des frères qu'elle convie "aux largesses d'amour du ciel et de la terre".

Chemin qui fait poète et, par la rêverie,
 Attache la mémoire aux traits de la Patrie¹⁰⁵.

Devant les panoramas changeants qu'offre le chemin du Roi, Ferland apparaît comme un chercheur de choses à exprimer beaucoup plus que de choses à copier. Peu lui importe l'objet avec sa beauté ou sa laideur; il le dépasse en l'interprétant "comme signe de pensée, comme emblème des

104 AF, Le Chemin du Roi, MSRC, vol. XXV, mai 1932.

105 Ibid.

choses de la nature ou de l'homme¹⁰⁶". N'est-ce pas de l'art humain tout court? Et de ce fait, il a raison le critique qui énonce: "Sans se demander davantage si la Beauté est dans les choses ou en lui-même, l'artiste réalise l'idéal qu'il sent et idéalise le réel qu'il voit¹⁰⁷."

Grâce encore aux richesses d'associations que le poète pressent dans le réel, il en arrive non seulement à s'en faire l'interprète mais à y découvrir des symboles. A l'appui de notre avancé nous citons la pièce intitulée: La Lutte des Arbres. Il s'agit d'une description à double entente. Les images volontairement sobres se présentent comme le vêtement symbolique d'une angoisse, d'un échec. Ni le paysage ni le poète ne sont tout à fait absents... et l'on peut facilement imaginer l'état d'âme de l'auteur au moment où il conçoit de tels vers.

L'arbre! ce doux vivant, tend les bras vers le jour,
Et par le geste fier des branches dit l'amour
De son coeur végétal pour la vive lumière.
Les bois sont des buveurs de brumes et d'aube claire;
Le rayon de soleil est le pur aliment
Que demande la feuille au vaste firmament,
Et sans merci les bois dans leurs luttes tranquilles
Se disputent le ciel et leurs baisers fertiles.
Malheur à l'arbre grêle et pauvre dont l'essor
Ne triomphe de l'ombre et n'atteint au jour d'or.
Etuuffé par la nuit égoïste d'un frère,
Chétif, il dépérit sur le sein de sa Mère;

106 Michel Epy, Le Sentiment de la Nature, op. cit., p. 147.

107 Ibid.

Il est dans la forêt le faible et son destin
 Est de languir aux pieds du bel arbre hautain
 Dont la force, en beauté, triomphante s'étale
 Sur les déshérités de la terre natale¹⁰⁸.

Si la première partie engage l'allégorie en résumant les aspirations de l'écrivain avide d'espace, de soleil et de vérité, la partie centrale ne fait pas de doute sur ses regrets devant l'insuccès.

Malheur à l'arbre grêle et pauvre dont l'essor
 Ne triomphe de l'ombre et n'atteint au jour d'or.

Le vocabulaire ne manque pas de suggestivité pathétique: les expressions "étouffé, dépérit, chétif, faible", ou encore "son destin est de languir" ou "les déshérités de la terre natale", semblent le fidèle reflet de sa pensée. C'est moins une vision de forêt que le désarroi intérieur de l'auteur, lequel nous prend à demi-mots pour confidents. Les arbres ont reçu de leur poète-createur une signification emblématique et quiconque se rappelle la situation du poète régionaliste en 1922, alors qu'il oeuvrait dans la solitude et l'incompréhension des confrères de l'Ecole de Montréal, sait bien qu'il n'est pas question ici d'une fiction plus ou moins calculée mais d'un chagrin vraiment vécu.

Quelques passages dont Prière des Bois du Nord, Poésie des Feuilles, L'Ame de l'Automne, Soir de Juin à

¹⁰⁸ AF, La Lutte des Arbres, dans La Revue Moderne de Montréal, 4^e année, n° 1, livr. de nov. 1922, p. 10.

Longueuil, pour ne mentionner que les plus caractéristiques, présentent un frais coloris, un jeu délicat d'ombre et de lumière, des contours nets, des précisions de détails concrets. Mais il faut regretter la méprise où nous plongent les titres de Ferland, non seulement parce que, selon le mot de Beaulieu, dans Nos Immortels¹⁰⁹, il leur fait subir "des transformations innombrables", mais surtout parce qu'ils promettent plus qu'ils n'ont à offrir. Ainsi le titre général "Canada Chanté" est trop ambitieux pour une oeuvre qui n'a rien ou si peu à présenter sur la poésie de nos hivers canadiens. A peine deux pièces y sont consacrées: Songerie d'hiver et Chanson des Raquetteuses; et encore la dernière figurerait-elle mieux dans un album de folklore que dans un recueil poétique.

Aux descriptions souvent imprégnées de sentiments convient peut-être davantage le nom de paysage "état d'âme". L'unité d'impression tient lieu alors de dessin rigoureux. Certes, Ferland a tout observé, admiré et noté, mais devant la page blanche, au moment de transcrire au net, le souvenir brouille les lignes et teinte la toile de mélancolie. Ses émotions d'enfance trop souvent affleurent à l'imagination et dans l'univers recréé, les

109 Germain Beaulieu, Nos Immortels, Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1931, p. 111.

contours et les détails réels sont estompés par le paysage intérieur. Ce n'est plus le paysage qui suscite l'état d'âme, mais c'est l'état d'âme qui crée le paysage. Le poète lui-même a soin de nous avertir:

Dans plusieurs de mes poèmes, au fil des souvenirs, j'ai transposé avec ma vie d'enfant, les images et l'âme de la forêt laurentienne; d'autres sont des notations de mes récentes promenades au sein de la Terre sauvage. C'est par besoin de revivre les heures d'autrefois et celles de mes regrets¹¹⁰.

A ce témoignage ajoutons que l'amour de la nature s'est accommodé à son tempérament. Rêveur lassé de la vie tapageuse des villes, il recherche les spectacles doux, calmes qui cadrent avec ses aspirations: le soir, la brume, le crépuscule, l'automne, la nuit, lui plaisent tout autant que la paix souriante de l'aurore ou la joie sereine du renouveau printanier. Il préfère avant tout un "ciel qui sourit, caresse, s'attriste et s'égaie comme un regard humain". Jamais de ciel tourmenté; l'artiste réservé n'entend pas projeter sa tristesse dans le paysage.

La critique se plaît à ranger Ferland au nombre des poètes régionalistes; lui-même se présente comme l'un des initiateurs du mouvement. Mais nous n'allons pas pour autant l'assimiler aux adeptes régionalistes "de stricte observance", lesquels on a peu gracieusement surnommés

110 AF, Notes intimes, FF,CB.

"les pontifes de l'heure des vaches". L'écrivain montréalais a poétisé la vie rurale avec beaucoup de discrétion; s'il a commis un poème intitulé L'heure du Lait, il ne faut pas s'y méprendre; la lecture attentive révèle une description générale inspirée tout aussi bien d'un sujet de Leconte de Lisle ou de Victor Hugo, que d'une scène familière observée au cours des vacances à Saint-Benoît:

Placide dans le soir, la vache heureuse songe
Aux saveurs de l'herbage, aux images des eaux
Qu'elle fit en buvant, trembler sous ses naseaux,
Et la douceur du sol en elle se prolonge¹¹¹.

Ce croquis en apparence descriptif, contient peu de traits réalistes et la dignité de l'expression en rehausse l'atmosphère. Les sensations de bien-être laissent croire à une bête bien repue, distraite, regardant vaguement quelque part... Elle rumine...

... yeux mi-clos, dans la paix des couchants,
... devant un ciel d'or qui s'éteint sur les champs...¹¹²

Peu s'en faut que l'auteur ne lui prête son admiration et son attachement à la terre canadienne d'où l'insinuation "pro domo" qu'il glisse au dernier tercet:

Enfermer dans son rêve un décor de pays,
Rendre en blanche liqueur l'herbe des prés fleuris,
C'est sa façon d'aimer la Terre pacifique.

111 AF, L'Heure du Lait, MSRC, vol. XXV, mai 1932.

112 Ibid.

Cette évocation d'une sobriété calculée souligne l'écart qui sépare les paysanneries à tonalité brutale, mièvre ou ridicule des uns et les accents romantiques et parnassiens de ce dernier. Ferland s'avère ici l'aristocrate régionaliste qui entrelace aux souvenirs livresques les détails concrets de ses expériences vécues. Valdombre a raison: en dépit de ses aspirations, l'auteur du Canada Chanté demeure "aussi éloigné du régionalisme contemporain qu'il le fut toujours de l'exotisme¹¹³".

Pourtant Ferland n'a pas cherché en dehors de son pays l'inspiration de sa Muse. L'originalité dans le choix de ses thèmes en témoigne: les visions de héron bleu, de corneilles, de renoncule, de verge d'or, de oua-ouarons, etc. sont peu nombreuses dans les oeuvres de ses confrères canadiens. Qui mieux que lui a saisi les traits distinctifs de notre printemps tardif, de notre bel automne laurentien? S'il n'a jamais été "l'homme du peuple", s'il n'a jamais "éprouvé le mal du pays neuf", il a chanté la splendeur de nos forêts et les pièces qu'il leur consacre restent la partie la plus viable de son oeuvre. S'il n'a pas immortalisé le Saint-Laurent avec l'épopée qu'il ambitionnait, il a inventé le vocable "la

113 Claude-Henri Grignon, Le Captif, Albert Ferland, dans Le Nationaliste de Montréal, vol. XVIII, n° 5, livr. du 13 mars 1921, p. 2.

Laurentie¹¹⁴" aux résonances de poésie. Quand il dialogue avec le primitif, n'est-ce pas encore pour communier plus étroitement avec la grande nature de son pays? Sans prétention de coterie, il a rêvé un jour d'une chapelle littéraire qui eut groupé tous les poètes de la Laurentie. Avec quel zèle, dans ce but, il presse tous les jeunes talents à "cueillir la fleur du terroir"! Il épaula les confrères de ses encouragements et de ses préfaces lesquelles intensifient l'atmosphère et lui servent de tribune.

Poète, enjoint-il, c'est ta Laurentie, la terre de l'érable, la terre des aïeux. Célèbre ta Laurentie, l'âme que tu as te vient d'elle. Sois-en reconnaissant. Trouve dans ton cœur canadien des mots sincères et vibrants pour célébrer sa beauté¹¹⁵.

Répétition d'un convaincu qui insiste et à qui plus tard, on attribuera un vœu analogue à celui qu'émettait jadis Maurice Barrès: "Si j'éprouve assez d'amour pour cette petite patrie, c'est moi qui deviendrai son cœur." Pareille conviction n'emprunte rien au sentimentalisme; Ferland a des idées bien arrêtées sur le régionalisme qu'il formule ainsi:

114 Témoignage de M^{me} Ferland-Angers, soeur du poète.

115 AF, Préface du recueil Les Chemins de l'Ame, par Englebert Gallèze, Daoust & Tremblay, 1910, p. 8.

Le terroir, explique-t-il, n'est pas seulement la motte de terre ennoblie de labeur humain, le champ où s'attache l'espoir du semeur, où survit l'âme des ancêtres. Le terroir est plus que cela. [...] Il fut, il y a des siècles, le témoin du wigwam errant; il a mêlé dans l'oubli les os des guerriers rouges aux végétaux disparus, et sa fécondité qui donne le pain, est faite de la mort des forêts¹¹⁶.

Le poète, on le devine, se défend mal d'une certaine nostalgie; la physionomie primitive du Canada sans cesse hante sa vision. Est-ce bien le présent qu'il observe ou n'est-ce pas plutôt le charme révolu du passé qu'il tente de revivre? Cette compénétration du passé et du présent confère à ses poèmes une tonalité qui échappe au temps. De même quand il peint les décors de son pays, mieux encore ceux de sa Laurentie, jamais il ne se croit obligé de situer le paysage au bénéfice du lecteur. A ces notes distinctives, si nous ajoutons l'accent presque classique de sa langue, nous touchons au secret de son "régionalisme à part", marqué au sceau de la retenue, de la dignité, voire d'un patriotisme fervent et éclairé.

¹¹⁶ AF, Préface aux Récits Laurentiens, op. cit., p. 11. Le poète a aussi préfacé l'oeuvre d'Alphonse Desilets: Mon Pays, mes Amours, Québec, L'Action Sociale Limitée, 1913. En novembre de la même année, il publie Sonnet à ma Laurentie, dans L'Etudiant de Montréal, 3^e année, n° 3.

CHAPITRE V

CULTE DU PASSE

Expérience de jeunesse. Souvenirs d'adulte. Goût de l'histoire. Influences. Canada primitif: Indiens, regrets, revendications et protestations. Ouest canadien. Le Saint-Laurent. Défense de la langue. Ville-Marie: origines françaises et religieuses; Montréal de son enfance. Ville moderne. Ferland chante de sa "petite patrie".

L'aventure d'Albert Ferland apparaît, dès sa jeunesse, partagée entre l'évasion rêveuse du romantique et la fierté admirative du patriote. Très tôt, il aspire à se libérer du présent lourd de responsabilités, et selon lui, entaché de conformisme et de vulgarité. Ce n'est pas d'abord à la curiosité des royaumes inconnus qu'il cède, mais plutôt à un élan de fierté patriotique. Dès le début de sa carrière, sans déplacement, par amour du pays qu'il ignore, il se lance à la recherche de sa propre patrie. Nouvel explorateur, il plonge jusqu'à l'aube de la civilisation canadienne. "Dans ma vision, affirme-t-il, qui ne fut pas qu'extérieure, j'ai embrassé l'histoire, le Passé-préhistorique, l'inédit du Canada primitif et légendaire¹." Pendant que les confrères s'enorgueillissent de

¹ AF, Lettre à Albert Laberge, Montréal, 30 novembre 1937, Fonds Laberge, ULQ.

filiations étrangères, pourquoi, lui, le chantre reconnu du Canada, ne se réclame-t-il pas comme ses ancêtres, "des premiers occupants du pays"? Cette teinte d'exotisme nouveau genre ne dépare en rien son régionalisme.

Dans ses investigations, Ferland emprunte le même itinéraire que l'histoire avait tracé à l'aventure canadienne-française sur le continent américain. De ce fait, la vraie réalité demeure pour lui, dans le présent, le charme du passé restauré. Ce voyage au coeur de la patrie s'effectue, pensons-nous, en diverses étapes qui correspondent plus à sa vision qu'à la chronologie. Hanté d'abord par l'espace, il s'attarde aux paysages dont il contemple le littoral accidenté de forêts, de montagnes, d'estuaires et de toundras. Dès 1904, il admet que "pour l'esprit et les yeux, le Canada est le pays aux larges horizons²".

Plus tard, "le poète des bois se rapproche des humains³"; il interroge les témoins du passé: découvreurs, colons, paysans, héros obscurs qui ont façonné le destin de la Nouvelle-France. Mais à aucun moment de sa carrière, le poète, semble-t-il, n'a perdu de vue

² AF, Epigraphe des Horizons, premier fascicule du CC, 1908.

³ AF, Lettre à Albert Laberge, Montréal, 2 juin 1937, ULQ.

l'Indigène qu'il replace sans cesse au coeur de la grande nature.

Enfin vers la fin de sa vie, Ferland découvre une âme à sa petite patrie et la chante dans une oeuvre⁴ commémorant le tricentenaire de la fondation de Montréal. Histoire d'hier et d'aujourd'hui où il confronte la cité moderne à la Ville-Marie d'autrefois. Qu'il observe le présent ou qu'il fouille le passé, il se maintient au carrefour de la poésie et de l'histoire. Dans sa rétrospective où s'abolit la durée traditionnelle, vérités et fictions inévitablement voisinent et s'interfèrent. Au nom de la poésie Ferland choisit les événements, les soumet au prisme de sa "douce souvenance", pour en extraire le charme du pittoresque révolu. A ce compte, le culte du passé se fonde sur l'histoire, mais de l'histoire "écoutée aux portes de rêve et du souvenir".

C'est à une même expérience de jeunesse que remontent pour Ferland, l'amour de la nature et son engouement pour le "prime visage de l'Amérique". Pendant son séjour à Hartwell, en pleine forêt du nord, le poète, alors bambin, connut son premier contact avec les "Peaux-Rouges" du Canada. Une certaine curiosité amusée les lui

4 AF, Montréal, ma Ville Natale, De Ville-Marie à nos Jours, Jules Ferland, éditeur, 1946, 122 p. (oeuvre posthume).

fit observer de loin, puis intrigué par leur vie errante, il multiplia les tentatives pour pénétrer leur mystère. On sait après quelles instances, il obtint une rencontre avec "Canard Blanc"⁵, le chef Indien du village, et quelles impressions profondes il en devait conserver. "Veillée inoubliable, écrira-t-il plus tard, j'avais pourtant grand-peur; il était civilisé mais un instinct me disait que sa nature ancienne pouvait se réveiller⁶." Ce soir-là, il entendit de la bouche même de leur chef, la légende des Algonquins. Aventures merveilleuses dans un royaume inviolé, qui réveillèrent en lui l'atavisme du coureur des bois. Indépendance, fierté, liberté dans l'espace sans limite, rêveries devant tant de sauvage beauté, quel univers d'évasion d'où monte l'appel irrésistible de la vie nomade! La réalité allait avoir raison d'une telle songerie; avec les siens, il fallait regagner Montréal. Ferland restera marqué par cette nostalgie de liberté, cette soif des espaces infinis où règnent silence et

5 "Canard Blanc" était un Algonquin venu d'Oka, marié à une Iroquoise et qui habitait une île du Lac Barrière, à Hartwell (Papineauville). Voir aussi l'article de M^{me} Albertine Ferland-Angers, Albert Ferland Poète fier, dans Qui, vol. III, n° 4, Montréal, livr. de juin 1958, p. 67.

6 AF, Légende de Canard Blanc, Souvenirs d'enfance, où l'auteur raconte ses expériences au Lac Barrière et ses impressions à l'endroit des Indiens.

beauté. Enfin, de ces relations initiales, naîtra la fascination particulière qu'exerceront sans cesse les Primitifs sur l'esprit du poète citadin.

Vingt ans plus tard, pour échapper aux ennuis de la ville, il revient à de tels souvenirs, et avec eux, resurgit l'aube de la civilisation canadienne. Ressourcement nouveau que cette plongée dans la pré-histoire tissée de vaillance et d'héroïsme. Dès 1905, on peut noter une bifurcation poétique dans l'oeuvre de Ferland; l'historien alors semble, pour un temps du moins, supplanter l'esthète. Des centaines de fiches, sous la rubrique: Le Canada Primitif révèlent combien et avec quels soucis de vérité, le chercheur a fouillé lexiques, grammaires, relations, histoires et annales consacrés aux Indiens du Canada: Cris, Algonquins, Esquimaux, Hurons et Iroquois⁷. Nombre d'autres données minutieusement notées, furent aussi recueillies en vue d'un Dictionnaire étymologique

⁷ Les fiches révèlent la bibliographie suivante: Relations des Jésuites, Revue Canadienne de 1893, Les Cloches de Saint-Boniface de 1905, Dictionnaire de Langue des Cris, du Père Lacombe; Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest, de Emile Petitot; Lexique de Langue Iroquoise, de l'abbé André-Jean Cuoq; Chrestomatie Algonquienne du même auteur; Histoire des Canadiens français, de Benjamin Sulte; Journal historique d'un Voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale, de F. X. Charlevoix; Découverte et Etablissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale, tome VI, de Pierre Margry; Catéchismes et Livres de Prières dans divers dialectes indiens.

des noms géographiques du Canada. On regrette que l'oeuvre projetée soit restée à l'état d'ébauche; même incomplète, elle présente des documents intéressants.

Au moment d'utiliser cet amas de documents dans un poème d'envergure, selon ses ambitions, l'écrivain, à qui manque le souffle épique, a tôt pris conscience de ses limites. Le rêveur est venu à la rescousse, choisissant les fils tenus et délicats pour tisser sans prétention, des berceuses et des sonnets. Ainsi Prière d'un Huron⁸ datée du 25 juillet 1905, insérée dans le Canada Chanté figure comme premier essai dans la veine nouvelle. Le sous-titre Texte et Traduction réfère à l'original du Père Vimont que l'auteur utilise et auquel il emprunte son épigraphe. L'anecdote retrace le dialogue mystique d'un néophyte avec son Créateur.

Seigneur, à la bonne heure, enfin je t'ai pour Dieu!
Comme nous devenons maîtres des orignaux
Que nous allons, l'hiver, flécher dans les savanes...

Ainsi, Sewendio, Toi qu'enfin je connais
Es-tu maître de nous hommes, tes créatures...

L'atmosphère de soumission filiale, le tutoiement familier, les notations pittoresques de ce style collant au réel, tout évoque les enfants des bois. Le sondage psychologique, bien que peu profond, a sauvé la

8 AF, Prière d'un Huron, dans Ter., p. 15-16.

résonance de foi naïve propre à l'âme huronne. Que la pièce soit dédiée aux soeurs de Ferland, missionnaires dans l'Ouest canadien⁹, cela explique peut-être indirectement sa sympathie envers les tribus indiennes. La correspondance de ces dernières, publiée en partie dans les annales de leur congrégation, peint sans illusion, la situation pitoyable des missions à l'époque. Et quiconque y sait lire devine quels gestes héroïques il a fallu poser pour subsister en de telles conditions. Ainsi, croyons-nous, le poète, partant de faits réels, transpose avec quelque fantaisie, des scènes du grand Nord dans la Berceuse Atoena¹⁰. Une mère esquimaude, seule sous sa hutte secouée par la bourrasque, chantonne pour bercer sa peine et son tout-petit:

En rafales, l'hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul, dans la forêt lointaine
Qui longe les Monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors mon enfant.

J'ai brisé ma hache de pierre.
Bientôt je n'aurai plus de bois.
Les jours gris traînent leur lumière.
L'arbre se fend sous les cieux froids.
J'ai brisé ma hache de pierre...

⁹ Il s'agit des révérendes Soeurs Sainte-Albine et Saint-Paul-de-la-Croix, en mission au Grand Lac des Esclaves et à Saint-Albert.

¹⁰ AF, Berceuse Atoena, Ter., p. 20-22.

Ah! le soleil a fui la terre!...

Depuis longtemps la "câche" est vide.
 Mes yeux, tournés vers les buissons,
 Ne voient plus les corbeaux avides
 Couvrir l'échafaud aux poissons.
 Depuis longtemps la "câche" est vide.

Mon petit, j'ai le coeur en peine!
 Que fait-il donc si loin de nous
 "Kouskokrala", chasseur de renne?
 Ah! qu'il est longtemps mon époux!...
 Mon petit, j'ai le coeur en peine!

Xami, Xami, dors doucement;
 Xami, Xami, dors, mon enfant!

Cette scène évoque les réalités obsédantes que durent affronter au cours des siècles, missionnaires¹¹, défricheurs et coureurs des bois. Lutte de tous les instants contre les ennemis qui se nomment: immensité, solitude, froid, faim, insécurité de tous genres. Ferland s'est ému devant pareille audace et son admiration rencontre, un demi-siècle plus tard, celle d'un confrère enthousiaste qui avoue: "C'est vraiment un don de Dieu que ce pays ait été ainsi façonné de main humaine. A sueur et à sang, par simple vouloir d'en faire le plus beau pays du monde¹²."

¹¹ S. Ste-Albine, soeur du poète, écrivait en 1909: "Le nombre de nos enfants est limité par notre crainte de les faire jeûner. Nous manquons de poissons; une partie de la pêche d'automne est gâtée par le dégel. Il n'y a pas de rennes cet hiver et nous sommes à bout de provisions; notre situation est vraiment critique." Cité dans Femmes Héroïques du Père Duchaussois, o.m.i., Les Soeurs Grises aux Glaces Polaires, Paris, Ed. Spes et Oeuvres des Missions, 1927, p. 144-145.

¹² Yves Thériault, Roi de la Côte Nord, Montréal, Ed. de l'Homme, 1960, p. 97.

Mais sous cette même allégorie, selon M^{me} Angers¹³, soeur du poète, on peut aussi discerner la situation précaire du foyer Ferland, éprouvé en 1909, par la pauvreté, la maladie et l'angoisse du lendemain. On comprend par quelle délicatesse l'auteur l'a dédiée à sa femme, la courageuse mère de ses enfants. Réalité ou symbole, cette pièce n'en révèle pas moins la fine intuition de Ferland quant à l'âme indienne. Il semble particulièrement touché de la tendresse maternelle de ces êtres frustrés qui ne connaissent pas l'astuce de leurs maris guerriers. Dans Berceuse d'Hochelaga¹⁴, il revient à une scène d'intérieur. Cette fois, une mère iroquoise, discrètement exhale son inquiétude devant le "péril blanc" qui menace déjà l'avenir de son nouveau-né.

Clos tes beaux yeux mon Owira¹⁵
 Le soir obscurcit la bourgade
 On dit qu'un jour nous reviendra
 L'homme pâle en quelque embuscade.
 Clos tes beaux yeux mon Owira
 Le soir surgit sur la bourgade.

Dors bien dans ton Karhonsera¹⁶
 Si bien gardé de douce écorce,

¹³ M^{me} Albertine Ferland-Angers, dans Qui, op. cit., p. 71.

¹⁴ AF, Berceuse d'Hochelaga, dans Montréal, ma Ville Natale, p. 37-38.

¹⁵ Mot iroquois signifiant "nouveau-né".

¹⁶ "berceau".

Otkon¹⁷, petit, te gardera
Tandis qu'en toi viendra la force.

Avant que l'onde au coeur des bois
Parmi les joncs se fasse noire
Les daims qu'un bruit met aux abois
Au bord du lac reviendront boire.

Clos tes beaux Yeux, mon Owira
Clos tes yeux noirs quand vient la brume
Plus tôt que toi s'endormira
La Plume Blanche sur l'eau brune.
Clos tes beaux Yeux, mon Owira,
Clos tes yeux noirs avant la brume.

Les vocables iroquois piqués au hasard des octosyllabes confèrent au tableau une teinte d'archaïsme et de couleur locale. A quelques irrégularités près, le rythme balancé imiterait l'oscillation du frêle nid d'écorce suspendu, selon la coutume, à une branche d'arbre. L'atmosphère fantaisiste et la secrète sympathie de l'auteur nous font goûter ce court poème.

Timide début, penseront d'aucuns, que ces deux pièces légères; l'auteur est loin de l'épopée rêvée. Pourtant dès février 1907, Ferland aborde les grands événements de la "naissance du Canada français" dans le poème Oseraké¹⁸; ce nom trahit l'origine iroquoise de l'ancienne bourgade Hochelaga, le Montréal d'aujourd'hui. Pour assurer l'authenticité de l'anecdote, le poète lui consacre

17 "Grand-Esprit".

18 AF, Oseraké, dans Hor., p. 13-14.

deux pages d'informations en appendices. Il y rappelle les visites respectives de Cartier en 1535 et de Champlain en 1603; l'un et l'autre y trouvèrent le village ravagé par la guerre et plongé dans la plus noire désolation.

Le rapprochement de ces noms semble des plus heureux. Cartier, envoyé officiel du roi de France, n'a-t-il pas supputé le premier, du haut du Mont-Royal, l'immensité de ce "pays séduisant"? Le premier encore, il en a pris possession officiellement par la plantation de la Croix. Ses descriptions enthousiastes de la terre canadienne, de ses richesses fabuleuses n'ont-elles pas forcé "le retour de la France" sur les bords du Saint-Laurent¹⁹? Quant à Champlain, il incarne pour nous le "père de la Patrie". Titre bien mérité si l'on songe qu'il fixa lui-même le choix de la colonie sur "le pays du Saint-Laurent²⁰": l'un l'a découvert; l'autre l'a colonisé. Il convient que le poète exprime pour l'un et l'autre la même admiration. Si Ferland emprunte de leurs relations les détails concrets du décor et de l'atmosphère, il puise dans son propre coeur les accents et les regrets de la nation disparue

19 Lionel Groulx, Histoire du Canada français, tome I, Montréal, L'Action Nationale, 1950, p. 23.

20 Ibid., p. 33.

Montréal...

Où dorment les coteaux qu'un faubourg a masqués,
Jadis les Algonquins chasseurs ont bivaqué,
Et plus lointaine encore, une patrie est morte.

Là, disaient les vieux, ronde et n'ayant qu'une porte,
Près du Ladauanna²¹ régnait Oseraké,
Ville célèbre, au peuple fier, aux toits arqués,
Qu'une enceinte de pieux d'érable faisait forte.

Description directe, précise, aux intonations rauques,
scandée comme le langage des primitifs. Au nom de l'authenticité, nous pardonnons le prosaïsme. Présent et passé se confrontent dans les tercets; une voix d'outre-tombe s'élève discrètement contre l'intrus, le civilisé...

Sur ces foyers éteints, toi, tu chantes. Ta voix
Pourtant je l'entends moins que les bruits d'autrefois,
Quand les Agouhannas se lèvent dans mon rêve.

L'insinuation ne laisse pas de doute; refoulant ses anciennes rancœurs à l'endroit de cet ennemi, "terreur des blancs", le poète respecte sa douleur et reste aux écoutes de sa nation disparue...

L'âme iroquoise pleure et me dit son pays.

Deux vignettes accompagnent le poème: une miniature du débarquement de Cartier à Hochelaga et, en contraste, à la page opposée, le Montréal moderne dresse les silhouettes de ses usines et de ses clochers. Il serait intéressant de signaler une certaine affinité de thème avec La Cloche

²¹ Nom primitif du fleuve Saint-Laurent, voir note 2, Hor., p. 32.

de Tadoussac de Charles Gill²². L'anecdote présente une même note funèbre. Tacouérima, chef de la nation montagnaise, pleure à son tour devant la bourgade anéantie. Le poète ému joue aussi le rôle de témoin et de confident. Là s'arrêtent les ressemblances car le poème de Gill compte au moins quelque deux cents vers alors que le sonnet de Ferland ne fait que suggérer la scène presque légendaire.

Avec le temps, la poésie toute simple des premiers contacts avec les Indiens fait place dans la pensée de Ferland à des problèmes psychologiques plus profonds. Convaincus de leur supériorité de premiers occupants, ils lui apparaissent résolus à défendre leur patrimoine contre tout agresseur. Loin de condamner l'attitude à l'égard d'une prétention, le poète l'encourage et va même jusqu'à épouser leurs rancunes. Gagné depuis toujours à leur cause, il soutient leurs droits et dans une trilogie de plaidoyers²³ il endosse les revendications de "ces maîtres bienveillants qui parcourent la forêt sans en jamais

22 Voir La Cloche de Tadoussac, vers 10-15, 33-34, 116; dans Le Saint-Laurent de Charles Gill, Genèse, Etablissement du texte, Valeur littéraire, par Réginald Hamel, Thèse de l'Université d'Ottawa, 1961, p. 43-46.

23 Harangue d'un Chef Sauter, et Anathème des Montagnes, dans MSRC, vol. XX, III^e série, mai 1926; La Rivière des Roseaux, dans MSRC, vol. XXIII, mai 1929.

décimer la faune, sans jamais en incendier les arbres, sans jamais en violer les versants d'eau. Maîtres bons, adaptés à la nature, incapables d'en déséquilibrer le rythme²⁴." Un extrait de palabre placé en épigraphe, résume les malheurs dont les "hommes rouges" sont victimes de la part des civilisés:

L'homme blanc vient; il voit nos fleurs, nos arbres et nos rivières; d'autres suivent, et alors nos terres nous échappent, et le pauvre sauvage ne sait plus où se retirer. Nous avons des coeurs et nous chérissons notre patrie. Nous n'avons que faire de l'homme blanc. Lorsqu'il vient, il nous apporte des maladies et nos gens en meurent. [...] Nous chérissons et nous voulons conserver la terre que Kijé Manito nous a donnée et que nos pères ont acquise au prix de leur sang²⁵.

Le canevas historique fournit les précisions de temps et de lieu: le fait se situe au Lac des Bois, en 1867. A l'imagination du poète d'inventer un décor en harmonie avec la tonalité de cette harangue. Le chef Sauter, comme un capitaine bien empanaché, passe en revue sous les yeux des "hommes pâles", sa troupe victorieuse: "cheveux peints, bandeaux noirs et blancs, ornés d'une plume de faucon". S'agit-il d'intimider l'adversaire, on exhibe fièrement les trophées du vainqueur,

24 Yves Thériault, Ashini, Montréal, Fides, 1960, p. 45-46.

25 AF, Harangue d'un Chef Sauter, Lac des Bois, 1857, MSRC, vol. XXIII, mai 1926. (Paragraphe qui sert d'introduction au poème.)

... les fraîches chevelures
 Qu'ils venaient de lever au pays des Sioux.

La partie oratoire terminée, le chef enquête sur la présence ennemie dans leur territoire, car "les chasseurs, dans leur ronde, ont surpris les intrus"...

Les vôtres ont caché du blé parmi les joncs
 Et cueilli de nos fleurs le long de nos rivières...

Et le réquisitoire de se poursuivre à peine adouci par des interrogations répétées...

Quel dessein vous conduit jusqu'à l'île au Jardin?...
 Vos gens et les Sauteurs ont-ils même chemin?
 Vos gens convoitent-ils nos plantes et nos terres?
 N'avez-vous pas de fleurs ni blé sur vos coteaux?
 Pourquoi donc en suivant la route des canots
 Couper la verge d'or des "maisons souterraines",
 Remuer curieux, l'humus aux pieds des frênes,
 Frapper sur les rochers, sonder les grands marais,
 Partout prendre souci des choses des forêts,
 Atterrir ici, là, pour noter les herbages
 Et vous mettre en l'esprit les noms de nos portages?
 Hommes blancs, pourquoi donc venir jusque chez nous
 Cueillir le makwimin et l'herbe aux caribous?

Puis avec la solennité d'un roi qui préside au dénombrement de son royaume, le chef fixe les frontières illimitées de son domaine dans une nomenclature géographique où les noms sonores succèdent aux périphrases colorées. Enfin tombe la sommation aux "Blancs envahisseurs" respectueuse, sans colère comme sans mépris...

O Blancs, ne pensez pas qu'aucun guerrier ne veille...
 Nous ne sommes qu'un peuple et nos coeurs sont ardents
 Et nous sommes jaloux de notre humble patrie.
 Vos gens ne prendront pas nos fleurs ni la Prairie...

On résiste mal au désir de rapprocher les idées d'affranchissement qui étoffent le précédent discours de "la

grande pensée" qu'Ashini révèle au "Grand Chef Blanc d'Ottawa", le seul avec qui il accepte de discuter²⁶. A trente ans de distance, deux écrivains canadiens défendent la même cause; leurs porte-parole se rencontrent comme deux frères. Écoutons les aspirations d'Ashini...

En nos forêts saines et sèches nous serions maîtres. On n'y viendrait dérober ni minerai ni versant d'eau. On nous laisserait le gibier des rivières comme des bosquets, les arbres et même les plus petites et les plus jolies fleurs²⁷.

Même frustration, égale soif de libération! De part et d'autre, toute concession à l'étranger devient trahison à la Patrie qu'ils détiennent de "droit divin". Le héros de Ferland, un idéaliste, se montre plus paisible en ses injonctions; le libérateur de Thériault, plus rivé au réel, s'indigne en face des usurpateurs. L'un poétise le passé, l'autre revendique pour l'avenir.

Mais les Blancs entêtés dans leurs conquêtes restent sourds à l'appel de leurs frères primitifs...

Passez loin de nos lacs, de nos terres tranquilles,
Retournez, Hommes blancs, vers le pays des villes.

Alors, il semble que la nature entière se porte au secours des pauvres Algonquins persécutés jusqu'en leur propre territoire. Le poète seul, attentif au "langage des choses muettes", a saisi la clameur de la Terre, qui...

26 Yves Thériault, Ashini, op. cit., p. 58.

27 Ibid., p. 55.

Accuse l'homme blanc, le faiseur de maisons
De tuer la beauté de ses grands horizons²⁸.

Mais l'âme sauvage de Ferland accueille "les Pays indiens"
qui lui confient "leur destin menacé par les villes". De
connivence avec la grande nature, il fera donc le procès
au "civilisé". L'âge d'asphalte pour lui, n'a point
d'âme; dans la ville point de chaleur humaine. L'automa-
tisme asservit l'homme...

L'ennui poursuit ses pas et son coeur est méchant.
Il faut chasser de nos forêts cet indifférent "pour qui le
monde vierge est un livre fermé"...

Retourne vers la Ville où ta race s'écrase
Ne viens pas déranger les pins dans leur extase;
Dans ce lamento, certains accents trahissent "le rêveur au
banc vert"; pourtant la véhémence de la malédiction
n'épargne personne:

"Va-t-en, fatal rêveur...
Ne viens pas d'un vain bruit profaner notre rêve."
Laisse aux cimes leur fier silence, laisse en paix
Le Sol vierge et l'Eau vive et la grave Forêt;
Va-t-en vers les cités,
Va pleurer sur le deuil des pays iroquois,
Sois le coeur poursuivi par la plainte des bois!...

Et comme Ashini, on pense alors qu'il n'était pas de mots
pour crier aux intrus: "Va-t-en, maudit Blanc²⁹!" Ferland

28 AF, Anathème des Montagnes, MSRC, vol. XX,
III^e série, mai 1926.

29 Yves Thériault, Ashini, op. cit., p. 46.

a eu l'audace de proférer l'invective, et combien d'autres après lui? Faut-il s'en surprendre? Non, puisque les siècles n'ont pas tout à fait englouti ces plaintes, et que du fond de nos réserves ou du grand Nord canadien, de semblables revendications montent encore de nos jours par la voix des journaux ou le truchement de nos tribunes politiques³⁰.

C'est avec une non moins visible sympathie que Ferland retrace la silhouette fuyante de l'Odjibwé se fau-
filant à travers les taillis ou longeant les rives boisées de la Rivière-aux-Roseaux³¹.

L'Odjibwé, fier chasseur aux croyances naïves
Bénit le Grand Esprit d'avoir fleuri tes rives...

Est-il vraiment un "primitif authentique", ce contempla-
teur à la Ferland, à la recherche de spectacles grandioses
plus que de forêts giboyeuses? Au gré des vents, de la
neige, du soleil, il chemine, interrogeant le mystère des
eaux...

Le paysage est doux à son oeil de vautour
Son rêve sur les eaux se pose avec amour...

³⁰ Voir l'article de Louis Hall, "Le Visage pâle"
n'a pas le droit de faire de loi pour le "Peau Rouge",
dans Le Droit d'Ottawa, 53^e année, n° 146, livr. du 23
juin 1965, p. 3. De plus, lors d'une assemblée de la
Commission Laurendeau-Dunton, à Sudbury en 1964, un pro-
fesseur Odjibwé a porté les réclamations des siens à la
connaissance du public.

³¹ AF, La Rivière-aux-Roseaux, MSRC, loc. cit.,
mai 1929.

Double du poète, il partage ses goûts d'évasion, sa lassitude, ses appréhensions à l'endroit du "peuple des villes". Profondément attaché à son pays, il veut affranchir son "héritage millénaire" de toute oppression étrangère:

Jaloux de ta jeunesse, il se dit ton enfant
Et d'une âme ombrageuse et grave te défend
Quand foulant ses sentiers, les blancs venus des villes
... convoitent ces riants horizons
Créés pour l'homme rouge et pour les grands bisons.

Le ton s'est adouci et toute imprécation semble conjurée. S'agit-il d'une réconciliation subite? L'indien-poète, perdu dans son rêve, oublie la justice des droits devant la beauté des sites. Et la description paisible s'harmonise au "cours alangui" de la coquette rivière "qui étale avec complaisance, les miroirs sinueux de ses courbes".

Puis comme par magie, le "marécageux pays d'Odjibwenang" se transforme à ses yeux en "Paradis des Roseaux"...

Vraiment! ces chers roseaux ont l'air d'être en extase³²! Mais que passe une soudaine brise... la zone de calme plat s'évanouit devant leur danse folle...

Massettes, flèches d'eau s'émeuvent follement,
Se donnent longs baisers, s'exaltent, gesticulent,
S'emmêlent tige à tige et, brusques, se bousculent,
Se démènent sans fin comme des roseaux fous;
Puis, font les étonnés, les graves et les doux,

32 AF, Le Paradis des Roseaux, ibid., p. 2.

S'inclinent, langoureux, quelques instants, oscillent.
Redeviennent enfin les roseaux immobiles...

Ce morceau réaliste fut particulièrement goûté du poète Alfred DesRochers, au point qu'un soir, en s'amusant, il tailla dans les quelque cinquante vers de l'original, le sonnet fantaisiste que voici:

Un Coureur de Bois... songe à un spectacle qu'il
vit sur la Baie d'Hudson...

(En marge d'Odjibwenang d'A.F.)

J'évoque l'horizon où se perd le flot lent
Cette immensité vierge où me sourit la Terre,
Où tout est primitif et garde le mystère
De l'avoine sauvage et du jonc pullulant.

Mais que la brise vienne! Ah! ce long bercement
Dont le fouillis des bois lentement se desserre!
Le peuplier décroît, le chêne dégénère,
Quand on voit les roseaux s'émouvoir follement.

L'oeil ne voit que leur vert, leur folle multitude,
Tant ces frêles rêveurs ont pris la Solitude:
Au nord, au sud, à l'est, partout sont les roseaux!

Sous le vent, langoureux, sans repos, ils oscillent;
Mais voici l'accalmie, et tous ces fils des eaux
Redeviennent enfin les roseaux immobiles³³!!

Voilà du Ferland agencé à la DesRochers! Un post-scriptum ajoutait aimablement: "Me pardonnez-vous ce sacrilège poétique?... il prouve au moins que j'ai lu vos vers." Et le mot final bien souligné: "On ne blasphème que les dieux³⁴." Badinerie et blague de poète, penseront

³³ Alfred DesRochers, sonnet adressé à AF, 6 février 1930, FF,CB.

³⁴ Ibid.

d'aucuns; admiration sincère, affirmons-nous. DesRochers est un fervent du Canada Chanté, il en récite de mémoire les poèmes les plus caractéristiques. Référant justement à ces descriptions sauvages de l'Ouest, le critique y reconnaissait "la carrure nettement découpée de son cher Leconte de Lisle, sans en avoir le tumulte³⁵". Une scène de migration qu'on croirait observée "de visu" sur les bords du Lac des Ours, est évoquée dans Le Chant des Cygnes³⁶. Un "dicton des Déné", transcrit en leur idiome et servant d'épigraphe, en indique les sources.

Quand les ciels d'automne inquiètent
L'âme peureuse des oiseaux,
On voit les grands cygnes-trompettes
Par groupes, désertir les eaux.
Le cou tendu, leur guide en tête,
Ils s'éloignent d'un vol puissant.
De loin en loin leur cri perçant
Eclate sur les forêts nues.
Ils vont criant du haut des nues:
"La chaleur règne où nous allons...
Là-bas nous attendent les joncs
Des terres chaudes et fertiles.
Volons vers nos anciennes îles...
Adieu, les eaux!
Adieu, roseaux!

Croquis pittoresque qui se rapproche vaguement des Oies sauvages de Guy de Maupassant. Le poète DesRochers avait

³⁵ Lettre du poète DesRochers à AF, 6 février 1930, FF,CB.

³⁶ AF, Le Chant des Cygnes, dans Odjibwenang, MSRC, mai 1929.

spécialement vanté "la belle sérénité et la maîtrise du rythme"³⁷ de ce court poème.

Faut-il s'étonner que Ferland ait préféré aux vastes paysages des plaines de l'ouest, de si modestes tableautins? Il n'a jamais visité les lieux et sa probité lui interdit de les inventer; son inspiration se contente de puiser aux descriptions laissées par les Indigènes; ce sont des coins de nature vus à travers les impressions du primitif lesquelles il transfigure par son rêve et son art. Concédonsons que ses transpositions respectent la vérité dans ses données essentielles. Sans demander de compte à la fantaisie du poète, on pourrait regretter qu'il ait à peu près négligé le folklore indien si étroitement lié aux moeurs primitives. Aucun chant de montée, de retour de guerre, aucun hymne national où l'on retrouverait l'âme de leurs grandes assemblées. Seul, le Chant de la Moisson du Manomin³⁸ fait revivre la fête des récoltes que certaines tribus célébraient à la fin de septembre. Scènes champêtres baignées de soleil et de gaieté sur les bords de la Rivière-aux-Roseaux. La terre

³⁷ Lettre de DesRochers à AF, 6 février 1930, FF,CB.

³⁸ AF, ce poème fait partie de Odjibwenang, MSRC, mai 1929. Une note précise qu'il faut prononcer "manomine" et traduire par "folle avoine" ou "riz du Canada".

couverte de "folle avoine", mûre pour la fauchaison, chante l'activité conjuguée des moissonneurs et de la grande nature. Les strophes montent sans prétention, accordant la joie robuste des Indiens à la simplicité de leur action de grâces:

Vole, ô chant des Sauteurs, sur les eaux du pays!
 Sur le bord des canots en longeant les rivières,
 Courbons le manomin et battons les épis.
 Tombez, beaux grains des tiges claires!

Penché sur l'eau du marécage
 Où frissonne sa frêle image,
 Berçant au vent ses épis d'or
 Le manomin blondit le Nord.

Voyez, Sauteurs, comme il abonde
 Le manomin à tige blonde!
 Du Lac des Bois au Grand Muskeg
 Tout le long de la Ouinipeg.

Au bord des lacs en longues zones
 On voit surgir des tiges jaunes...
 De manomin et de roseaux
 Comme il est né pour les oiseaux...

Au grand soleil pour le séchage
 Nous étendrons sur le rivage,
 Du manomin les beaux grains blonds,
 Que nous mettrons en sacs de joncs.

On aurait préféré un rythme qui imitât la cadence des pilons écrasant "ce riz du Canada", ou scandant les gestes ahanants des faucheurs de manomin. Le poète a plutôt souligné leur exaltation devant cette "mer ondulante d'épis dorés", promesse de festins à venir:

Vienne l'hiver sur nos savanes
 Neigeant, soufflant sur nos cabanes,
 Nous mangerons tout notre soûl
 De manomin, de caribou.

Ce genre de rengaine agrémente, pensons-nous, tout aussi bien la randonnée en canot ou la veillée du bivouac que les travaux de la moisson. La sobriété du tableau inspiré d'un lexique de M. l'abbé J.-A. Cuoq, suggère néanmoins une tradition qui ne manque pas de pittoresque.

C'est à la suite des explorateurs français que Ferland découvrit la physionomie des aborigènes canadiens. D'emblée, il reconnut en eux des frères d'exil, comme lui, "étrangers en leur propre pays". Cette affinité ira même jusqu'à l'identification. N'a-t-il pas avoué "s'être fait une âme de sauvage qui a trompé la nostalgie de la Ville par des chants sauvages³⁹". En compagnie maintenant de "l'homme à la peau cuivrée, chercheur d'horizons et de grèves⁴⁰", il entreprend d'explorer les rives mystérieuses du "Fleuve primitif". Réalisation d'un rêve ancien; résurgence chez le poète sexagénaire de ses velléités de vie nomade. De cette aventure naîtront quelque cent cinquante vers qui chantent la majesté et la puissance civilisatrice du Saint-Laurent.

Remontant le cours des siècles, sa vision emprunte l'émerveillement de l'indigène contemplant pour la

³⁹ AF, Lettre à Albert Laberge, Montréal, 2 juin 1937, ULQ.

⁴⁰ AF, dans Le Fleuve primitif, MSRC, mai 1926, p. 99.

CULTE DU PASSE

224

première fois le "Père des eaux". Le bruyant élan de la masse liquide remplit ses yeux et ses oreilles...

Depuis des milliers d'ans les bois cernaient les eaux.
 Sur les énormes caps des nuages d'oiseaux
 Déroulaient, pleins de chants, leurs courbes infinies.
 Roi de la solitude aux graves harmonies,
 Le grand fleuve introublé, sans sachems et sans nom,
 Roulait mystérieux sous l'oeil noir du héron⁴¹.

Le Nomade initié aux secrets des sources laisse échapper des "cris étonnés" devant le tumulte de ce "bleu mouvant". Lui, le savant, qui a tout appris de ses jeux d'enfant, même à discerner...

La marche des saisons, le silence, le bruit
 Le caprice des vents, la couleur des tempêtes
 Et l'imprévu des bois et l'empreinte des bêtes.

Voilà qu'il se mesure tout à coup à un gouffre mystérieux et son regard perçant n'arrive pas à en sonder la profondeur. Intrigué il s'interroge: "Qui pouvait dire l'origine de cette eau, son cheminement, sa destination? Sans doute, elle est sienne de destin, de don prévu, faveur de Kije Manito⁴²!" Instinctivement, "le marcheur, esclave de la faim" convoite cette richesse au profit de sa vie errante. Et comme l'éclair, soudain, "jaillit l'Idée"...

41 AF, dans Le Fleuve primitif, MSRC, mai 1926, p. 99.

42 Yves Thériault, Le Ru d'Ikoué, Paris et Montréal, Fides, 1963, p. 7-8.

Epris de ta grandeur, ô vieux Fleuve sauvage,
 Il voulut, lui, le Roi, te courber au servage.
 Dompter tes vastes flots murmurant devant lui.

.....
 Dans une écorce blanche, il tailla sa nacelle,
 Modela ses contours sur le cygne neigeux
 Alors rempli d'orgueil, déchirant ton azur,
 Il poussa le flotteur que son labeur fit naître...

Ce jour-là, tu connus, Fleuve, ton premier maître!...

Et Ferland conclut, non sans quelque nostalgie, que le fleuve primitif "passa" ainsi, durant de longs siècles, obscur et anonyme, attendant le poète ébloui de sa grandeur, qui le tirât enfin "de la nuit des temps mystérieux".

De cet aède souhaité, il osa un jour assumer la mission. Fier régionaliste, non seulement il s'émut devant pareils spectacles, mais il voulut en fixer la beauté en des vers qui relèvent le défi lancé en 1918 par les partisans de l'Exotisme. Lors de cette "Querelle des Anciens et des Modernes", Marcel Dugas, après avoir dédaigné les réalités du terroir comme insuffisantes à inspirer un chef-d'oeuvre, avait émis le voeu, non sans ironie: "Qu'il se dresse sur les Laurentides, cet Homère attendu de tous⁴³." Indigné contre "ces aveugles, ces dévots d'un art factice, ces prophètes du lointain génie (à venir) au Canada⁴⁴", Ferland comme Musset, se frappe le coeur et en

43 Marcel Dugas, A propos de René Chopin, dans Le Nigog de Montréal, 1918, p. 156.

44 AF, Lettre à A. Laberge, 30 nov. 1937, ULQ.

fait jaillir un "cri d'admiration" à l'adresse du Saint-Laurent. La finale reste assez suggestive:

Fleuve où chantent les mots de la France bénie,
 Quand c'est toi qu'on célèbre, on voudrait du génie,
 On voudrait pour crier tout l'orgueil laurentien
 La splendeur de Mistral, ou l'art virgilien.
 Pourtant puisque je t'aime et que ton flot m'inspire,
 Je te chante beau Fleuve, orgueilleux de ma lyre.
 Ah! reçois de ton fils cet hommage attendri,
 Comme un prélude au chant sublime, au large cri
 Qu'un Homère demain jettera vers ton onde,
 Je murmure ces vers, Titan du Nouveau Monde⁴⁵.

S'il énonce comme vérité générale: "Chaque pays est fier du fleuve qui l'arrose", avec combien plus d'insistance il soutient que, grandi sur les rives du Saint-Laurent, le Canadien subit plus que tout autre, son irrésistible attraction. Mais à titre de barde-historien, Ferland enveloppe sans cesse la réalité d'un halo de gloire ancienne...

... Heureux qui voit ses flots
 Le chante et sur ses bords évoque ses héros.

Sans doute la rêverie du poète montréalais aime contempler son fleuve, "dans la paix de l'aurore"...

Quand le calme géant se rosit et se dore.
 Voilà pour l'enchantement des yeux; mais quel tonique
 aussi pour les poumons de "humer l'air frais embaumé de varech".

La vague sans cesse renaissante semble hâter la course de ce "passant éternel" qui vogue vers l'océan...

⁴⁵ AF, Le Saint-Laurent, publié dans L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, 1925, p. 152-155.

Et son rythme orgueilleux nous retient devant lui...
Rien ne berce le coeur comme le bruit de l'eau.

Il se sent fasciné par "sa voix solennelle", soit qu'elle gronde "en bruits de cataracte" ou "murmure sous l'archet mystérieux du vent". Dans la magie de l'extase, le fleuve lui apparaît éclatant de puissance et de majesté. Il ne sait quels pays évoquer, quelles comparaisons emprunter pour suggérer un pâle reflet de cette réalité "unique au monde".

Toi, le fils des Grands Lacs, qui pourrais en ton sein
Mêler ces deux ruisseaux, la Tamise et le Rhin,
Toi, qui te gorgerais, sans hâter ton voyage,
Des ondes de l'Oder, de la Seine et du Tage,
O Saint-Laurent, ô Nil que Dieu créa pour nous,
Fleuve aux flots accueillants, majestueux et doux.

.....
Il étale sa force aux pieds des promontoires
Imperturbable et beau, dominateur, il fuit...
Portant son abondance au gouffre de la mer.

Comme l'Indien jadis en ridait la surface par le sillage du canot, aujourd'hui, "l'homme fait un chemin de sa nappe sereine"; grâce aux voies fluviales, distance et solitude n'existent plus. Les paquebots de toutes enseignes accostent à nos ports comme à "des greniers nouveaux" au profit du Monde ancien. N'est-ce pas suggérer discrètement l'importance économique et politique du Canada, en présence des autres continents:

Dans le Golfe, son hymne annonce un sol géant.
Par lui, le Canada se chante à l'Océan
Proclame ses cités et ses terres fécondes
Et porte à l'univers, le don des moissons blondes.

Gatien Lapointe ne pense pas autrement quand il chante dans son Ode au Saint-Laurent:

La mer a pris mon pays par la main...
 Mon pays a franchi ses frontières d'exil
 Mon pays vient parler sur la place du monde⁴⁶.

Le rayonnement du pays à l'étranger ne retient guère son attention; ce qui le hante c'est la présence de la France ancienne sur nos bords: tant de monuments historiques rappellent nos destinées françaises et religieuses!

Par le fleuve indompté, jadis lui vint la Croix
 Avec le doux parler...
 L'idéal et le coeur de la France lointaine.

La description se résume à quelques brèves notations: deux noms, "Cartier et Champlain", trois précisions géographiques: "Québec, les Laurentides et les Grands Lacs", submergés par un flot de pensées et de souvenirs. Mais l'auteur a remarqué le pittoresque des sites, lors de son voyage en bateau, de Montréal au Saguenay en juin 1912. Ses impressions consignées au fil du parcours, ornées parfois de croquis, mentionnent Québec avec sa citadelle et ses monuments; l'Ile d'Orléans et ses églises historiques; Lévis et sa "falaise tachée de maisons, hérissées de clochers". Une fiche réservée aux Chutes Montmorency spécifie même qu'elles furent observées "à sept heures et

⁴⁶ Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent, Précédée de J'appartiens à la Terre, Montréal, Les Éditions du Jour, 1963, p. 61-62.

demie" précisément. Une liste de détails ainsi notés successivement permet de juger de l'acuité visuelle du voyageur:

Gouffre noir à cent soixante-quinze pieds — dans la déchirure du roc... l'eau; ... l'eau blanche se déchire sur l'arête brune... arbuste accroché au granit abrupt... eau noire... eau qui poudroie... filet mince et blanc qui se faufile... mousse verte sur les granits... souffle qui monte du gouffre et fouette la figure... C'est de l'ouate qui gronde... c'est de la blancheur qui mugit...⁴⁷

Alors, pas une teinte n'a échappé à son coup d'oeil et pourtant on déplore une absence flagrante de contours et de relief dans son hymne au Saint-Laurent. Peut-être le miniaturiste s'entend mal aux tableaux élaborés, ou mieux encore faut-il, selon qu'il le suggère lui-même, y capter un simple "appel à l'admiration"? Un témoignage de la dernière heure éclaire la vraie position de l'auteur. Faisant allusion à la critique future accueillant son oeuvre intégrale et définitive, il prédisait à un ami:

On ne me refusera pas alors, je crois, un peu d'envergure, un peu de ce que l'on entend par ce mot lourd, mais imposant, emprunté aux Beethoven de la musique: l'orchestration. Puisque chez un poète — même né au bord du Saint-Laurent — voyez-le devant de telles eaux!!!... on attend, on exige non seulement du vrai, du fin, du coloré, du murmuré,... mais du grand bruit d'orgue, du déchaînement verbal, du souffle épique... Je crois

⁴⁷ Ferland a laissé une vingtaine de fiches numérotées: "Notes d'un voyage au Saguenay, en bateau, juin 1912", FF, CB.

ne pas avoir oublié — mais quand l'imagination le commandait — cette façon de faire chanter la lyre⁴⁸.

N'exagérons pas la portée de cette confiance. Il oubliait sans doute que son poème, Le Héros du Fleuve⁴⁹, publié en 1933, donnait presque raison aux anti-régionalistes du Nigog⁵⁰.

O Fleuve où le destin fit s'incruster ma race,
Je t'aime et je t'évoque au temps où, pleins d'audace,
Les grands marins de France étonnèrent tes eaux;
Je mêle au jour présent cette aurore lointaine,
Où Cartier, t'apportant l'espérance chrétienne,
Déchira ton miroir du flanc de ses vaisseaux⁵¹.

Et trois autres strophes du genre n'ont rien, pensons-nous, qui justifie son autocritique. Simple réédition du poème Le Saint-Laurent, paru en 1925, accusant cette fois une facilité qui n'a d'égale que son impardonnable banalité. Même songerie historique, mêmes évocations, même atmosphère sentimentale! Qui reconnaîtrait l'auteur dont "on consulte la sûreté de jugement et de goût"? On assure même qu'il soit resté "au fait de toutes les évolutions littéraires de son époque"⁵². Serait-ce l'obstination à

48 AF, Lettre à Albert Laberge, 30 nov. 1937, ULQ.

49 AF, Le Héros du Fleuve, MSRC, mai 1933.

50 Voir notes n^{os} 43-44, p. 225.

51 AF, Le Héros du Fleuve, ibid.

52 M^{me} Albertine Ferland-Angers, notes préparées pour l'article de Maurice Hébert: Albert Ferland, l'Homme et l'Oeuvre, dans le Canada Français, vol. XVIII, n^{os} 4-5, livr. de décembre-janvier 1930-1931.

extraire la poésie du passé qui a imprégné l'oeuvre de cette uniformité sentimentale voisine de la grisaille? A la suite de Fréchette, et avant Ferland, Charles Gill s'était engagé dans la même aventure littéraire. L'épopée à résonance dantesque dont il rêvait, devait compter trente-deux chants alignant quelque douze cents vers. Ferland a vraisemblablement lu les fragments publiés, mais cela n'autorise pas à parler d'influence réelle. Il y a entre ces deux poètes, non pas des similitudes frappantes, mais une parenté d'inspiration, à partir d'une semblable poussée intérieure: amour et admiration pour le Saint-Laurent. L'un et l'autre pénétrés du mystère de nos vastes solitudes, ont cherché une nature en sympathie avec leur âme. Tous deux réfèrent aux mêmes heures héroïques de la colonie, affichant un commun intérêt à l'endroit de la nation indienne disparue. Mais à parité de sujet et d'intention, quelle distance dans la réalisation! Il ne convient pas de dresser un parallèle entre les trois poèmes de Ferland et les chants élaborés de Gill. Soulignons que celui-ci décrit avec la puissance du peintre réaliste alors que celui-là esquisse discrètement un paysage sans cesse embué de réminiscences. Pendant que l'un, pour s'évader du présent, plonge ses racines dans la fierté du passé, l'autre utilise semblable évasion comme un prétexte à traduire son dégoût, voire son désenchantement. Gill,

rivé à la réalité, apparaît plus concret, plus pittoresque; Ferland, tributaire de son rêve, semble plus paisible et plus délicat. Que n'a-t-on pu allier le souffle puissant du premier à la ténacité consciencieuse du second!

L'attachement au passé engendre encore chez Ferland le respect de tous ceux qui, comme lui, exploitent le patrimoine ancestral. Benjamin Sulte, ami et conseiller depuis 1893 et qui peine, malgré son âge avancé, sur des recherches historiques, prend à ses yeux, figure de héros et d'apôtre. Son admiration devient manifeste dans l'hommage qu'il lui réserve sous le titre: Le Cerveau de l'Historien⁵³. L'optique est tracée dès le premier vers:

Un vieillard évoquait le Passé dans mon rêve...
Incursion fantaisiste aux hémisphères cérébraux, où l'on chercherait vainement les systèmes politiques, les grands événements scrutés à la lumière d'une philosophie! Non, Ferland glane une fois de plus "des gloires oubliées" au champ du souvenir.

Comme on voit frissonner sous le vent qui s'élève
Une image des bois sur l'étain du ruisseau
Je voyais s'agiter un monde en son cerveau...
On aurait dit qu'un peuple entier voulait survivre
Par les mots que sa main griffonnait dans un livre...

⁵³ AF, Le Cerveau de l'Historien, publié dans Benjamin Sulte et son Oeuvre, par Gérard Malchelosse, Montréal, Ed. Le Pays Laurentien, 1916, page liminaire.

Profils de fondateurs, rappels géographiques, monuments immortels, tout y parle de dévouement à la cause chrétienne et nationale. Devant ces pages à la louange des ancêtres, le poète s'incline avec vénération.

Ton oeuvre est la moisson que ton Pays recueille
Ta gloire fut de vivre avec le souvenir
Un grand Passé par toi se noue à l'Avenir.

Lui-même, admirateur du passé, semble projeter au dernier vers ses propres ambitions. Depuis combien d'années en effet, vit-il avec le "souvenir", tâchant d'éveiller l'intérêt des compatriotes aux trésors de famille? A qui n'a-t-il pas lancé l'invitation de "comprendre l'obscur épopée que nous donne à écrire la Providence dans cette terre d'Amérique⁵⁴"? Avec autant d'espoir que de fierté, il voit monter une génération d'éclaireurs, en qui il distingue au premier rang, M. l'abbé Lionel Groulx. A lui seul, le titre du sonnet qu'il lui offre: Hommage au rallieur d'âmes, à l'Historien⁵⁵, révèle déjà sa haute estime.

Il est dans sa Patrie une voix et rappelle
Ce Passé plein de gloire où luttèrent nos aïeux...

Ces durs commencements, cette aube austère et belle,
Commandent... des demains généreux...

54 AF, Préface des Récits Laurentiens du Frère Marie-Victorin, Montréal, 1919, p. 12.

55 AF, L'Abbé Lionel Groulx, Hommage au rallieur d'âmes, et à l'Historien, dans Le Devoir, de Montréal, vol. XIX, n° 152, livr. du 30 juin 1928, p. 7.

Penché sur le vouloir d'un peuple en son matin,
Il t'invite ô jeunesse, à des luttes fécondes.

Ces deux dernières pièces, esthétiquement faibles, témoignent néanmoins du culte dont il entoure à la fois l'histoire et ceux qui la ressuscitent.

Si la participation à une même histoire fait grandir la nation, le rappel constant de ses exploits en alimente la fierté. Conscient de ce fait, le poète prêchera par sa vie et son oeuvre, au risque de lasser son entourage, "l'élévation de pensée et d'idéal" qu'impose la noblesse de notre ascendance. Se prend-il trop au sérieux quand il revêt sa mission d'écrivain de la dignité d'un sacerdoce? Son art se veut une sorte d'apostolat. Que de fois il a dénoncé les "notions vagues et superficielles des nôtres, en matière d'histoire et de littérature canadiennes"⁵⁶! Au dire des contemporains, il avait acquis "sans en faire étalage" et l'on sait à quel prix, "des connaissances très étendues et étonnantes mêmes"⁵⁷. Sa phrase surveillée, son langage châtié prouvent plus qu'une simple allégeance à la "douce parlure des aïeux". Pour l'autodidacte, c'est une langue conquise mot par mot,

⁵⁶ Témoignage de Maurice Hébert dans Albert Ferland, l'Homme et l'Oeuvre, paru dans le Canada Français, Montréal, vol. XVIII, nos 4-5, livr. de décembre 1930-janvier 1931.

⁵⁷ Ibid.

phrase par phrase, au rythme de patientes recherches qui arrachent les secrets à la syntaxe et à la sémantique. Il n'a pas appris son métier uniquement à travers la poésie; il a aussi fréquenté les grands maîtres de la prose⁵⁸.

Notes de lectures, colonnes de tournures originales, modèles de transitions, de périodes sonores ou bien balancées, listes d'adjectifs et de verbes rares, synonymes, antonymes, etc., voilà un peu l'inventaire de son arsenal esthétique.

Dès 1902, et l'un des premiers, il s'inscrit à la Société du Bon Parler français, récemment établie à Québec sous les auspices de l'Université Laval. Il suit avec intérêt, les activités de cet organisme chargé de défendre et d'encourager les oeuvres littéraires "propres à faire du parler français au Canada, un langage qui réponde à la fois au progrès naturel de l'idiome et au respect de la tradition". Lors du premier concours littéraire lancé par la Société en 1911, Ferland y va de sa contribution. Malheureusement il dut céder l'honneur du lauréat à Charles Gill et Blanche Lamontagne. L'année suivante, grâce à sa fidélité, il fut l'unique écrivain montréalais officiellement invité au Congrès de la Langue française à Québec;

58 Il a puisé abondamment dans les oeuvres de Louis Veuillot, Emile Faguet, Anatole France, Jules Michelet et Ferdinand Brunetière. Il a lu aussi Maupassant, Flaubert et Zola.

privilège qui lui suscitera des envieux parmi les confrères de l'Ecole de Montréal⁵⁹. Son dévouement à la cause linguistique sera également reconnu par les collègues de Québec qui le couronneront Chevalier du Bon Parler français, le 14 novembre 1929⁶⁰. On n'a qu'à relire: A la France, Vision Québécoise, Pour accueillir le Cantique du Doux Parler, ou encore Le Parler français chez nous⁶¹ et nombre de strophes isolées, pour admettre qu'il méritait d'emblée cette distinction. A ses yeux, la langue n'est pas qu'un véhicule de pensée et de sentiment, ou un simple héritage culturel à parfaire, mais "c'est le reflet de l'âme canadienne tout entière, avec son jeune idéal, sa fierté et son espérance". Avec Mistral, il reste persuadé que la langue est un phénomène naturel directement incorporé à l'homme, au passé, au terroir⁶².

59 Voir Lettre de Jules Tremblay, secrétaire de l'Ecole littéraire de Montréal, à Alphonse Beaugregard, Ottawa, 15 mai 1911, AELM (microfilm).

60 Voir photo d'AF, dans La Presse de Montréal, 46^e année, n° 26, livr. du 14 novembre 1929, p. 1.

61 Dans le Bulletin du Parler français au Canada, AF a publié: Vision Québécoise, vol. VIII, n° 8, livr. d'avril 1910; Pour accueillir le Cantique du Doux Parler, vol. XIII, n° 1, livr. de septembre 1914; Le Parler Français chez Nous, Lettre à Adjutor Rivard, vol. VIII, n° 9, livr. de mai 1910. A la France est un poème inédit.

62 AF, Notes Intimes, FF,CB.

A l'occasion d'un ralliement à l'université Laval de Montréal, il explicite cette conviction. M. Adjutor Rivard, son ami, avait développé le thème du Parler français chez nous. Electrifié par la conférence, Ferland appelle de tous ses vœux, les combats à venir, tant il est vrai, disons-le avec lui, "qu'à humer la poudre des batailles, les guerriers se sentent grandir⁶³". La page d'histoire qu'il ressuscite et l'enthousiasme de la conclusion serviraient peu la cause du bilinguisme:

Comme vous l'avez dit avec une flamme dans le regard, "les Plaines d'Abraham n'ont vu qu'une escarmouche, le jour tragique où Montcalm et Wolfe sont morts. La vraie bataille, c'est aujourd'hui qu'elle a lieu. Après les soldats de l'épée, les soldats de la plume! Ceux-là aussi seront grands, ceux-là aussi combattront pour une langue et une foi qui viennent de France. Oui, ceux-là, enfants de Québec et de Montréal, aujourd'hui devant l'Anglais, sont debout et lui disent: "Anglais, vainqueur des Plaines d'Abraham, par la bravoure de ton épée, tu as eu le sang de nos pères, mais tu n'as pas eu leur âme, ni leur langue. Leur âme française, ces glorieux vaincus nous l'ont léguée. Elle est en nous et se souvient. Et leur langue lumineuse et sacrée, tu ne l'entendras pas mourir sur les rives du grand fleuve. [...] Anglais, les mots français sont immortels; laisse vivre les mots français! Vivent les mots français⁶⁴!

Si l'on peut conjecturer la position de Ferland dans la lutte actuelle en faveur du bilinguisme, on doit également

63 AF, Lettre à Adjutor Rivard, loc. cit., n° 61.

64 Ibid.

envisager l'hypothèse qu'une évolution de sa part pourrait modifier ses opinions. Cette pseudo-prophétie en rappelle une autre qu'à titre de distraction, il se permettait au début du siècle. Il fut invité à se prononcer sur un problème de survivance ainsi énoncé: "Qu'advientra-t-il de la race Canadienne-française en ce vingtième siècle? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme⁶⁵?" Dédaignant les thèses politiques et sociologiques, Ferland pose au vaticinateur...

Je monte donc, écrit-il, sur le trépied des augures, et solennel comme une sybille, je prophétise... Le peuple canadien-français est jeune; sa vitalité étonnera la France, mère auguste dont il est né. Uni et plein de force il s'accroîtra incessamment jusqu'à la fin de ce siècle. [...] Le premier quart de siècle verra s'éteindre le parti conservateur et le parti libéral. Anglais et Canadiens français se disputeront ardemment les rênes de l'Etat. Les Canadiens seront victorieux. Devenus les maîtres, ils seront hantés du beau rêve de l'indépendance. [...] L'Angleterre... Chut!... Rien n'apparaît plus à mon oeil intérieur. Le Destin referme son livre et moi je clos ma lettre, me souvenant de ces vers de Corneille...

"Un oracle jamais ne se laisse comprendre
On l'entend d'autant moins que plus on croit
l'entendre."⁶⁶

Le ton badin ne voile pas entièrement les espoirs de l'auteur, bien qu'on soit en présence d'une plaisanterie et non d'une gageure patriotique.

⁶⁵ AF, Documents Historiques, dans Le Monde Illustré de Montréal, 17^e année, n° 882, livr. du 30 mars 1901, p. 800.

⁶⁶ Ibid.

Mais le zèle du puriste s'attaque à des problèmes plus concrets, mieux inscrits dans ses activités d'écrivain et d'application quotidienne. Bien que régionaliste convaincu, il n'accepte pas d'utiliser dans sa poésie le patois des paysans, sous prétexte d'assurer une plus grande authenticité à la littérature autochtone. Si Canada Chanté présente peu de canadianismes au sens rigoureux du terme, il offre, cependant, des expressions régionales, des mots d'une précision technique remarquable; citons au hasard: "bivaquer", "flécher dans les savanes", "vanner", "tanner l'écorce", "les palis des jardins", "l'échafaud aux poissons", "la câche", "la hache de pierre", "pays de l'ours et du bison", "terre de l'érable", "le mocassin", "ouaouarons", "sucriers", "sapinières", et combien d'autres. A cette liste, il faudrait joindre tous les vocables de flore canadienne, qui dénotent le souci de vérité et de couleur locale. Mérite que concédera la critique au "régionalisme à part" que constitue l'oeuvre de Ferland.

Un incident assez inusité allait sacrer Ferland disciple de Malherbe. En octobre 1931, déclinant une invitation de l'Association des Auteurs canadiens, il remercie par l'envoi d'un poème d'une technique presque parfaite. A la grande surprise du récipiendaire, dès le lendemain, Ferland revient avec l'explication suivante:

Voulez-vous me rendre service? Et cela par amour et respect de la langue française. J'ai oublié, dans la lettre que je viens de vous envoyer, de mettre l'accent sur le "i" du mot dîner⁶⁷.

Scrupule peu commun. Et cependant le poète a fait mieux encore.

A la demande de la Société du Parler français, il composa une pièce de trente-six alexandrins répartis en deux strophes et intitulée: Salut à la Langue française⁶⁸. Au verso d'une copie, il avait noté: "Définitif, le 28 octobre 1930." Combien de temps l'ouvrage resta-t-il sur le métier? Nous ne saurions préciser. Mais au moins, quatre-vingt-dix variantes en vers et dix ébauches en prose, sur feuillets uniformes de 5" par 8" attestent de la persévérance admirable de l'auteur. L'ami Beaulieu ne se trompait donc pas en affirmant que "Ferland n'était jamais satisfait de ses vers"⁶⁹. Selon le Credo littéraire de ce dernier, "le vers reste une victoire du labeur technique autant que de l'inspiration"⁷⁰. Cette recherche de

67 AF, Lettre à Robert Choquette, 27 octobre 1931. Cette lettre nous a été transmise par le récipiendaire, en octobre 1963. FF,CB.

68 AF, Salut à la Langue française publié dans La Presse de Montréal, 47^e année, n° 113, livr. du 28 février 1931, p. 75.

69 Germain Beaulieu, Lettre à DesRochers, 6 février 1930, FF,CB.

70 M^{me} Ferland-Angers, Notes préparées en vue de l'article de Maurice Hébert, op. cit., note n° 56.

perfection découle à la fois de ses tendances parnassiennes et d'un "souci atavique de l'ouvrage bien fait"⁷¹.

S'il faut louer l'intention et la probité de l'artisan, on ne saurait applaudir à la valeur esthétique de la réalisation. Il s'est heurté à l'inévitable pierre d'achoppement des lieux communs du sujet. Avec la meilleure volonté, à peine y pourrait-on déceler un serment de fidélité du "chevalier à sa dame".

Salut, langue française, ô langue douce et fière...

Tu veux qu'avec respect et constance on te serve
A tes seuls amoureux ta beauté se réserve
Il faut avec orgueil protéger ton cristal
T'aimer comme Roland aimait sa Durandal⁷².

Il faut accorder à Ferland une solide foi patriotique qui s'obstine à chercher la poésie dans la nature et la langue de son pays. Dût-il paraître un défenseur de choses moribondes, il bataille en faveur d'une langue claire, sans alliage, avec laquelle le peuple canadien puisse prier, chanter, exprimer les besoins éternels du cœur humain. L'écrivain cependant ne complique pas ses revendications linguistiques, du problème de "dichotomie géographique": "grande patrie" ou "petite patrie". De tous temps, il a souhaité et favorisé les rapports littéraires avec la

⁷¹ Mme Ferland-Angers, Notes préparées en vue de l'article de Maurice Hébert, op. cit., note n° 56.

⁷² AF, Salut à la Langue française.

France. C'est donc en faveur de la langue pure et musicale de Racine et de Bossuet qu'il optera. Son culte du passé lui dicte cette préférence.

Si le Canada primitif entre dans l'oeuvre du poète avec ses impressions d'enfance, l'évocation de ses ascendances françaises et religieuses en marquera la trajectoire finale. Les années 1941-1943 sont consacrées à la composition d'un recueil qui verra le jour en 1946 sous le nom de Montréal, ma Ville Natale, avec le sous-titre: De Ville-Marie à nos jours. Commentant ce projet d'une plaque en vue du tricentenaire de Montréal, il avoue "que sous l'emprise du passé, il n'a pu vivre un seul jour sans rechercher des documents pour ce travail de 'chantre évocateur'⁷³". Il s'enfonce de nouveau dans les vieux bouquins d'histoire, nommément ceux des abbés Taillon et Ferland, consulte les Relations des Jésuites, utilise au besoin ses coupures de journaux et ses fiches de lectures. Il répond, de son propre aveu, à tous les appels de l'histoire et surtout à ses souvenirs d'enfance⁷⁴. Cette genèse de l'oeuvre fait revivre les intentions de l'auteur

⁷³ AF, Lettre à M^{me} A. Ferland-Angers, 11 février 1941, FF, CB.

⁷⁴ Ibid.

à travers une présentation et un choix de poèmes qui ne sont pas de lui⁷⁵.

Dès le départ, il semble que la perspective soit bien tracée. Un dialogue entre le Poète et la Ville, au cours des quatre premiers poèmes, tient lieu de prologue à la fin duquel se croisent de part et d'autre, l'invitation et l'acquiescement...

Compare à ses splendeurs de ta belle cité,
Ce sublime autrefois d'où surgit Montréal⁷⁶.

Mais l'architecture incohérente du recueil permet à peine d'en discerner les lignes directrices. Pour plus de clarté, nous avons adopté les quatre divisions suivantes: L'Ame de la Ville naissante introduit d'abord une sorte d'épopée mystique à la louange des fondateurs de l'Eglise canadienne. Puis, une deuxième partie chante Montréal, Ville Française, suivie du cycle Montréal, Ville de mon Enfance, comme le suggère le titre général de l'oeuvre. Enfin, si l'auteur s'attendrit devant la Ville-Marie d'autrefois, il se durcit quand il inspecte le Montréal Moderne, transformé par le progrès. Une confidence à son ami, Albert Laberge, explique dans quelle atmosphère fut

75 Ce recueil fut publié par Jules Ferland, en 1946. Les poèmes qui y figurent remontent à 1929, 1934, 1937, 1939; le plus grand nombre date de 1941-1943.

76 AF, La Ville, MVN, p. 11-12.

conçue cette dernière section, la seule qui traite du présent:

Oui, je chante la Ville, admet-il, pour lui dire qu'elle est inhumaine et féroce⁷⁷ment bruyante et bouillonnante avec ses autos criards et assassins et ses radios et ses tramways⁷⁷.

Le citadin exaspéré vient de trahir son instinctif besoin de silence, de paix et de sécurité qu'il demande le plus souvent à la grande nature.

Il n'est pas aisé de faire neuf dans un domaine aussi exploité que les siècles héroïques du Montréal français et religieux. Ferland n'a pas su éviter l'écueil; ses descriptions d'un lyrisme parfois solennel n'ajoutent rien à sa renommée de poète lors même que les détails scrupuleusement contrôlés soutiennent son honnêteté de chercheur. A certains moments, on croirait presque assister à un palmarès édifiant. Il profile à nos yeux la phalange des bâtisseurs de la Ville-Marie mystique: La Dauversière, Maisonneuve, Olier, Vimont, Jeanne Mance, les Hospitalières, les Sulpiciens et les Jésuites. Puis, avec le même dévouement, auréolés de la même gratitude, surgissent les continuateurs de l'oeuvre: les Frères, éducateurs de la Jeunesse, les Soeurs de Charité, mères de tous les déshérités. Un peu plus et Ferland prêterait à Dieu le

77 AF, Lettre à Albert Laberge, 2 juin 1937, ULQ, p. 3.

Père, à la manière de Péguy, son exaltation devant la colonie naissante...

Quand je songe à Ville-Marie, dit Dieu,
VILLE-MARIE!!!
Ce nom faisait si bel écho dans mon paradis...
Quand je songe à Ville-Marie
pas au Montréal d'aujourd'hui,
Je pense à regarder dans les rangs des élus
de mon royaume
Où je trouve la fleur de Ville-Marie,
en somme
Car je vous le demande, dit Dieu, que serait Ville-Marie
sans ces élus de mon paradis?...
Sans eux... qui pourrait refaire une Histoire toute neuve,
une Histoire du Canada
D'où l'on ne supprimerait pas ceux-là
Qui ont fait le Canada⁷⁸.

En dépit des maladresses poétiques, on se défend mal de l'admiration contagieuse du poète scrutant la grandeur morale de Ville-Marie à son berceau. Selon lui, aucune ambition commerciale n'a entaché l'esprit idéaliste de ses fondateurs. "La Ville, miroir austère de pureté, n'aspirait qu'à la plus étroite fraternité⁷⁹." Jamais le poète ne perd de vue l'acte de foi en l'avenir de la Nouvelle-France. Il va le surprendre jusqu'au coeur de l'élite française, dans les "rêves merveilleux" qui s'élaborent et font tressaillir La Dauversière et Olier⁸⁰. Conformément

78 Marie Barbier, Quand Dieu songe à Ville-Marie, dans Le Message des Fondateurs de l'Eglise du Canada, Montréal, vol. 2, n° 5, livr. de mai 1963.

79 AF, L'Ame de la Ville naissante, MVN, p. 36.

80 AF, Le Rêve merveilleux, MVN, p. 29.

à l'histoire, Ville-Marie voit le jour "en pleine veillée d'arme", un matin de mai 1642, autour de l'autel rustique où se groupent Vimont, Maisonneuve et Jeanne Mance⁸¹.

Mais que vaudraient tant de rêves mystiques s'ils ne s'alliaient au génie pratique des réalisateurs. Poignée de Français, défricheurs improvisés, ils s'attaquent à la forêt, y multipliant les trouées de civilisations où ils vivront "au service de Dieu et du Roi". La vie n'est pas facile sous la menace iroquoise; quand "leurs bandes stratégiques descendent le fleuve"⁸², toute la colonie tremble de se voir exterminer. Pour opposer "une digue à leur sombre furie", les braves de Long Sault veillent et se sacrifient⁸³.

Quelques traits rapides dessinent encore "l'offensive missionnaire" où Sulpiciens et Jésuites assurent l'essor évangélique, au prix même de leur sang⁸⁴. Oeuvre de christianisation qui prédestinait l'Ile de Montréal à une grande mission mystique.

Au visage historique de Ville-Marie, succède le plaisant visage du Montréal de son enfance. Le poète du

81 AF, Premier Jour de Ville-Marie, MVN, p. 33.

82 AF, L'Avant-Garde héroïque, MVN, p. 39.

83 Ibid., p. 40.

84 AF, Les Jésuites, MVN, p. 49.

passé avait chanté la foi des huttes-chapelles de 1642; voilà qu'il se laisse envoûter par la poésie de l'architecture de l'église Notre-Dame. Monument du vieux Montréal historique où tant de fois il avait prié...

Salut, ô belle église au grand manteau de pierre!
La Ville au cent clochers est fière de tes tours;
Un art pur fit monter vers la blancheur des jours
Leur majesté sévère.

Leur grave front de paix dominant la Cité
Fait sa parure et dit son âme;
Ses fils s'arrêtent, Notre-Dame,
Devant l'élan de ta beauté⁸⁵.

A travers ces envolées de cloches semant les alleluias de Noël ou de Pâques, il croit revivre les souvenirs des grands événements paroissiaux auxquels lui-même a participé...

Mais quand les angélus t'émeuvent dans l'aurore
Quand ta voix le dimanche au-dessus des maisons
S'épanche bourdonnante en magnifiques sons
On t'aime plus encore.

.....
N'es-tu pas le vaisseau des grands espoirs humains,
L'arche où l'on fuit les dieux du monde,
Où, protégé de foi profonde,
On va sans crainte au Port divin?...⁸⁶

Ferland se plaît à regretter la disparition d'une chapelle antique, ou "le recueillement d'un vieux monastère". Les rues qui changent de physionomie comme les humains, lui

⁸⁵ AF, Cantate en l'Honneur de Notre-Dame de Montréal, à l'occasion des fêtes de son Centenaire, 1829-1929, MVN, p. 111.

⁸⁶ Ibid.

laissent une certaine nostalgie de la vie d'autrefois. Il boude l'architecture moderne qui remplace les maisons d'ancien style normand, par des édifices où souvent, "l'ennui lutte avec l'uniformité"⁸⁷. Il pardonne mal aux squares de ciment d'avoir détruit au milieu de la ville, "les jets d'eau" et "les oasis de verdure"⁸⁸. "Adieu! les coins d'antan où nous avons rêvé!" soupire-t-il souvent⁸⁹. Ennemi de l'alignement régulier, "art nouveau d'un froid géométrique"⁹⁰, Ferland ne prise guère les quartiers neufs; s'il consent à leur découvrir quelque charme, c'est en fonction des souvenirs qu'ils évoquent à son cœur de poète. C'est ainsi qu'il ressuscite l'aspect pittoresque des anciennes rues Notre-Dame et Saint-Urbain, de la Place Neptune, de La Petite Rivière, de l'Ile Sainte Hélène...⁹¹

Jadis l'ancienne rue avait plaisant visage
Avec son air bourgeois et ses jolis pignons
Et ses fanaux de fer, son rustique éclairage...⁹²

87 AF, Le Progrès Niveleur, p. 81.

88 AF, Le Jardin disparu, p. 62; La Place Neptune, p. 66.

89 AF, Le Progrès Niveleur, p. 82.

90 Ibid., p. 81.

91 AF, ces poèmes figurent dans MVN, respectivement aux pages 59, 63, 65, 57 et 71.

92 AF, L'Ancienne rue Saint-Urbain, MVN, p. 63.

Parfois il s'amuse à croquer sur le vif une scène de marché où les villageoises en quête de nouvelles babillent à coeur joie...

Quand portant à leur bras le grand panier de jonc
Débordant de lilas, de radis ou d'oignons,
Les femmes se payaient un piquant commérage⁹³.

Quelle rue commerciale n'a pas recours aux enseignes pour capter l'attention du passant? Ferland dans sa petite enfance s'est, plus d'une fois, arrêté à les interroger; son regard de dessinateur en a vite analysé les formes, les couleurs, la caricature ou le symbole. Aux ruissellements lumineux du néon, il oppose l'affiche d'autrefois, sans prétention, qui parlait indistinctement au public de tous les âges...

L'enseigne découpait, décor familial,
Les ciseaux du tailleur, la botte du bottier:
Sans tapage, à nos yeux nous parlait de réclame⁹⁴.

Mais rien ne surpasse en beauté, la vieille rue que transforme la féerie de décembre...

Glaçons, neige, traîneaux lui faisaient beau décor,
Avec dans le ciel gris les tours de Notre-Dame⁹⁵.

Du fond de ses souvenirs d'enfance, surgit parfois "la Ville heureuse", celle qui encadrerait au gré des saisons,

93 AF, L'Ancienne rue Saint-Urbain, MVN, p. 63.

94 Ibid.

95 Ibid.

les multiples distractions des fêtes chômées. Tout un peuple palpitait d'une même joie de vivre, parce que, semblait-il, "La ville le berçait de son âme chantante"⁹⁶. Jusque tard dans la nuit, se prolongeaient les échos "des vieux airs du pays au doux rythme obsesseur"...

Ma Ville a ses bonheurs et ses rubans de fêtes...
En ses soirs d'opéras féeriques, somptueux;
Ses concerts en ses parcs nous chantent "Alouette"
Et toutes les chansons que chantaient nos aïeux⁹⁷.

Spectacle non moins inoubliable que cette file bariolée de raquetteurs assiégeant les pentes du Mont-Royal...

Ma Ville aux blancs hivers, aux neigeuses dentelles,
Ses Noël's embaumés de sapins lumineux,
Et ses longs carnivals, ses raquetteurs joyeux...⁹⁸

Avec les chaleurs estivales, l'Île Sainte-Hélène devient le centre d'attraction. "Pur jardin de fraîcheur", elle accueille petits et grands, et ses fêtes champêtres ne tarissent pas de surprises: "détente aux hamacs, lecture sur la rive, excursions en bateau, dîner sous le bosquet, jeux, danses, cris et chansons"... si bien que "tard et lourd de bonheur, on retournait en Ville"⁹⁹.

Comme tout bambin, Ferland a été impressionné par les défilés religieux et profanes. "Sous le soleil de

96 AF, Au Temps des Bohémiens, MVN, p. 70.

97 AF, Les Joies de ma Ville, MVN, p. 77.

98 Ibid., p. 78.

99 AF, L'Île Sainte-Hélène d'Antan, MVN, p. 71.

midi", ou dans "le soir bleuissant", aux bruits des fanfares, au déploiement d'oriflammes, il a longuement suivi du regard les "chars symboliques" disparaissant sous les grands arcs de triomphe. Mais la fête de la Reine, "jour qu'on pavoisait d'attente et de soleil¹⁰⁰", a gardé ses préférences; rien n'égale l'amusement "des pétards et des fusées aux multiples nuances¹⁰¹".

La Fête-Dieu, jour de liesse paroissiale, provoque des émotions d'un ordre tout différent. Non qu'il ait méconnu la splendeur du reposoir regorgeant de fleurs, de lumières et d'encens, mais il abandonne son âme religieuse aux soulèvements de prières et de cantiques...

On est fier de sa foi, on l'affirme sans peur. Au terme de ce pèlerinage au coeur de sa ville natale embellie par le souvenir, le poète aborde, non sans quelque réserve la chorographie de la cité d'aujourd'hui. Au nom de l'esthétique et du patriotisme, il s'insurge contre le progrès niveleur, à la "faulx de vandale"... qui "tue le rêve et le recueillement", "sans pudeur pour la beauté du Passé¹⁰²". Ces griefs d'ordre sentimental n'attaquent guère le modernisme. Sans doute comme bien d'autres, il

100 AF, La Fête de la Reine, MVN, p. 73.

101 Ibid.

102 AF, Le Progrès Niveleur, MVN, p. 81.

regrette le rythme lent de la vie d'autrefois, si simple et si humaine. Ce scandale du progrès fait écho à ses idées de jeunesse. A vingt ans, il sévissait en termes analogues contre le matérialisme "source d'avilissement pour l'homme":

En ce siècle d'argent et de calcul, le matérialisme n'a jamais plus limité l'horizon de la pensée, alourdi les ailes de l'enthousiasme, rapetissé les sentiments, rempli les coeurs d'égoïsme et de vanité, étouffé dans les âmes, religion, amour, poésie et porté les aspirations de l'humanité vers la matière¹⁰³.

A vrai dire, cette condamnation affiche plus de pose littéraire que de réelle indignation. L'énervement du citadin le rend pessimiste et dans les deux cas, a faussé son jugement. L'activité fébrile de la Ville n'entrave pas nécessairement la vie de l'esprit. Au contraire, il semble que son épanouissement s'accorde à l'évolution industrielle de la métropole. Nous en voulons pour preuve, les paroles du Ministre des affaires culturelles au Québec, à l'occasion du Salon du Livre à Montréal, en avril 1965:

La présence du Salon du Livre de Montréal, écrit M. Pierre Laporte, est un témoignage tangible que le rayonnement de la culture — dans la Métropole du Canada — n'est pas encerclée par ses hauts gratte-ciel, le tohu-bohu de sa vie trépidante en surface et même souterraine, par la

¹⁰³ AF, Ce qu'on nomme le Progrès, dans La Croix de Montréal, vol. 1, n° 3, livr. du 6 juin 1893, p. 10.

préparation fébrile de l'Exposition de 1967 qui en fera le carrefour du monde...¹⁰⁴

Voilà une observation qui répond directement aux imputations du poète. Le pire ennemi, celui avec lequel il ne semble jamais se réconcilier, c'est le "bruit moderne". Il déplore que nuit et jour, comme une "Babel de rumeurs", cette "usine-enfer"¹⁰⁵ bouillonne du vacarme des machines; on les entend gémir, haleter, crier, siffler. Alors que d'autres, moins conservateurs y saisiraient un symbole de travail, de fécondité, le rêveur n'y entrevoit que frustration...

Le Bruit, pieuvre sonore, enveloppe la Ville,
Il vient des trains là-bas, du jazz, du haut-parleur,
Par la fenêtre ouverte on n'entend, obsesseur,
Que ce halètement d'un monde âpre et fébrile.

Et l'on vante ce siècle où la Machine est dieu,
La Vitesse orgueilleuse et la gloire sportive
On ne sait plus aimer l'heure calme et pensive...¹⁰⁶

Malgré cette bruyante musique de fond, peu favorable aux âmes méditatives, la Ville est une "sirène aux appels captieux..."

¹⁰⁴ Pierre Laporte, La Culture n'est pas encerclée par les gratte-ciel, dans Le Devoir de Montréal, vol. LVI, n° 61, livr. du 15 mars 1965.

¹⁰⁵ AF, La Ville que l'on aime, MVN, p. 83; Synthèse de la Ville, MVN, p. 93.

¹⁰⁶ AF, Le Bruit Moderne, MVN, p. 103.

Elle étreint, fascinante, heureux et malheureux.
 Au riche, elle sourit, aux gueux, elle est amère¹⁰⁷.

Même "la vie ardente et multiple", aux heures de circulation intense s'avère impuissante à révéler son âme mécanique. Elle paraît impassible devant ce flot humain qui dévale, sans autre but que "l'or ou le divertissement d'un jour..."

La Ville au ciel étroit déverse à pleine rue
 Son peuple effervescent, Protée aux mille espoirs,
 Les travailleurs de l'aube ou la foule des soirs,
 Quand saturé de jazz, l'homme au plaisir se rue.
 Dégorgeant des hôtels, des gares, la cohue
 Mêlé ainsi qu'une fleur la femme en son flot noir¹⁰⁸;

A la vérité, le poète n'est pas tendre pour la métropole moderne. Qu'il ne se soit épris du Montréal mal famé avec ses lupanars et ses bouges, n'a rien qui doive surprendre. Mais ce pseudo-fétichisme qui l'attache à l'ancien visage de sa ville, l'a peut-être empêché de saisir la vraie beauté de la cité d'aujourd'hui. Ainsi comment expliquer sa réticence à décrire la physionomie particulière que confère à Montréal, la proximité de son vaste port? S'il chante à maintes reprises le destin spirituel du fleuve qui roule tant de souvenirs du passé français et religieux, il dégage à peine l'âme commerciale qui contribue en quelque sorte à l'esthétique urbaine.

107 AF, La Ville, MVN, p. 101.

108 Ibid.

... A ses quais s'alignent cent vaisseaux,
 Elevant ses hangars, ses marchés près des eaux,
 Elle remplit les yeux d'un rêve d'opulence¹⁰⁹.

Pourtant un jour l'admiration du citoyen éclate devant la puissance de sa ville; il la contemple "pleine de majesté", "se ceinturant de quais et de paquebots, étendant comme des bras géants, ses ponts sur le fleuve, embrassant tout le pays par ses chemins de fer¹¹⁰". Ce jour-là, il la chante "comme une Reine au Nord du Nouveau-Monde". Premier pas vers la concorde entre le poète et la cité très vingtième siècle. Au rêveur de consommer maintenant la réconciliation. Que de fois, le promeneur solitaire a suivi du regard le sillage des transatlantiques avec leur variété de structures et de couleurs. Qu'ils démarrent ou qu'ils accostent, ils n'éveillent guère chez le sédentaire invétéré, des désirs d'évasion ou des mirages de royaumes inconnus. La beauté du site lui suffit, surtout le soir alors que le scintillement innombrable des hublots laisse croire à une ville flottante voilée de mystère. La fierté monte au coeur de sa ville et le poète veut bien s'en constituer l'interprète:

Je suis belle le soir et j'étonne les yeux
 Avec mon fleuve sombre et mes ponts et mes gares;
 Quand le port vu de loin se pointille de feux...¹¹¹

109 AF, Synthèse de la Ville, MVN, p. 94.

110 AF, Montréal, Ville française, MVN, p. 91.

111 AF, Prosopopée de Montréal, MVN, p. 89.

Grâce à une transposition fantaisiste, Montréal baignée de nuit "aux étoiles sans nombre" apparaît comme "un vaisseau qui dort"¹¹². Il semble que toute trace de mercantilisme se soit évanouie devant la poésie. Pour peu que le poète élève son regard, il découvre en ce Montréal moderne, une "cité d'Espérance". "La croix du Mont-Royal, labarum de paix", n'annonce-t-elle pas la cité chrétienne¹¹³? De l'église du Bonsecours, Notre-Dame, aux deux bras tendus promet aux marins, avec la joie du retour, la sécurité du port¹¹⁴. Et même au plan purement temporel, Montréal veille sur "son peuple affairé". Métropole au "splendide destin", elle offre à sa jeunesse, avec un passé immortel, "tout un monde d'espoir"¹¹⁵.

Dans l'hommage qu'il rend à sa ville natale, Ferland dispose de deux cordes à sa lyre: l'une qui vibre au moindre souvenir et l'autre qui proteste aux moindres nouveautés. A-t-il donc tourné le dos à son époque parce que son "âme sauvage" s'accommodait mal aux évolutions du vieux Montréal? On regrette qu'il se soit entêté à des formes d'art, à des sources d'inspirations depuis

112 AF, Nocturne, MVN, p. 86.

113 Ibid.

114 Ibid.

115 Ibid.

longtemps périmees. A certains égards, cet écrivain apparaît imperméable à toute influence. Ainsi pense le critique quand il affirme:

Dans cette dernière oeuvre, Albert Ferland s'est survécu à lui-même. Fâcheux inconvénient, car les contemporains ne sont pas tenus de le replacer d'eux-mêmes dans la perspective qui est siennelle¹¹⁶.

A l'issue de ce périple dans le temps où Ferland a voulu explorer les destinées glorieuses de sa patrie, une question se pose: "Le poète a-t-il atteint le coeur de son pays ou le fond de son propre coeur?" Sans doute, il a chanté avec un ardent amour le Canada, son histoire et sa langue, tout en conservant un attachement profond à la France. Les pièces qu'il a consacrées au Saint-Laurent et qu'il estime les mieux réussies, esquissent sans beaucoup de précisions les contours géographiques; par ailleurs, elles évoquent en traits généraux d'attachantes pages d'histoire. Les débuts de Ville-Marie représentent à ses yeux, un moment unique de nos origines françaises et catholiques, moment qu'il semble vouloir fixer à jamais au sein d'une perpétuelle évolution. Son insistance lors du troisième centenaire ne rappelle-t-elle pas le vers fameux

¹¹⁶ Roger Duhamel, Albert Ferland, Montréal, ma Ville Natale, dans L'Action Universitaire de Montréal, vol. 13, n° 4, livr. de décembre 1946, p. 26-27.

de Vigny: "Aimez ce que jamais on ne verra deux fois¹¹⁷." Dans la même perspective, il entoure d'une égale sympathie les Indigènes qui symbolisent pour lui "l'aube de la civilisation américaine". Ses évocations de vie indienne, en effet, "suent l'authenticité", tellement il a partagé leur fierté, leur angoisse et leurs aspirations. Vraiment, on le sent ému devant ce passé national dont il cherche à saisir l'âme qui fait chanter la sienne.

Mais faut-il conclure pour autant que Ferland a les dons du visionnaire capable de broser un ensemble historique à la dimension des paysages et des faits contemplés? Nullement. Son attirance vers la littérature historique s'explique facilement par sa passion de vérité et ses qualités de chercheur. Mais il n'a pas l'étoffe d'un historien. Une pensée de son carnet intime justifie l'orientation de sa poésie vers le passé:

Le présent, note-t-il, fait de mensonges et de si peu de bonté, m'a fait fuir vers le Passé des ancêtres dont l'héroïsme et la fierté me reposent de la duplicité des hommes d'aujourd'hui¹¹⁸.

Le poète citadin qui a très peu voyagé, a choisi de s'évader dans le temps; il s'enfonce dans les souvenirs livresques pour y découvrir l'immensité, la puissance et la

117 Alfred de Vigny, La Maison du Berger, dans Oeuvres Choisies, Paris, Hatier, 1930, p. 598.

118 AF, Notes intimes, FF,CB.

gloire de son pays. Le peintre aura beau seconder les efforts du lecteur, l'imagination puissante fera sans cesse défaut dans la reconstitution des tableaux. Les descriptions noyées souvent d'impressions offrent ni le rythme, ni le mouvement qu'exige l'authentique poésie épique. La beauté des sites, la richesse des annales fournissent d'amples sujets d'inspiration, mais la force créatrice trahit les regards et les émotions du peintre-poète.

Ferland, redisons-le, reste un "coeur né pour la patrie"; face au présent, comme au rythme des grandes évolutions, il se sent embarrassé. Il préfère à l'imposante vision d'aujourd'hui ou à celle de demain, une douce rêverie où la patrie, tel un être vivant, parle à son âme de primitif. Qui sait, si un jour, le "poète du passé", ne s'est pas comme Michelet, adressé ce discret reproche: "J'ai passé à côté du monde et j'ai pris l'histoire pour la vie"¹¹⁹."

¹¹⁹ Jules Michelet, Histoire de France, cité par A. Lagarde et L. Michard, dans XIX^e Siècle, Les grands Auteurs français, Paris, Collection Bordas, p. 366.

CHAPITRE VI

SENTIMENT RELIGIEUX

Formation première: milieu familial et social. Idéal rêvé, idéal vécu. Dilemme: espoir ou désespérance? Conversion. Remontée spirituelle. Oeuvres religieuses: La Fête du Christ à Ville-Marie; poésie mariale. Thèmes: humilité, foi, souffrance, mort, confiance et abandon entre les Mains du Père. Apostolat chrétien en attendant le grand appel.

Le sentiment de la nature reste intimement lié au sentiment religieux. Rares cependant les âmes profondément chrétiennes qui, à la façon d'un François d'Assise, engagent le fraternel dialogue avec les créatures. Plus nombreuses, celles, qui par filiation romantique, cèdent à des dispositions déistes ou panthéistes en face de la création. Entre ces extrêmes, quelques poètes, dont Francis Jammes, Marie Noël, Paul Claudel et d'autres encore, ont voulu chanter le monde tel que Dieu l'a créé, "univers des choses visibles auquel la foi ajoute celui des choses invisibles¹".

L'auteur du Canada Chanté fut-il poète religieux dans la même mesure que poète de la nature? Combien il serait flatté et avec raison, si l'on devait répondre par

¹ Paul Claudel, cité dans Claudel, Poète de la prière, de Joseph Barbier, Paris, Mame, 1962, p. 10.

l'affirmative. Au témoignage d'un intime, critique à l'occasion, Ferland s'avère un "poète catholique et régionaliste²". Il est vrai qu'une bonne part de sa production littéraire s'inscrit dans l'optique de sa conversion et de sa montée spirituelle. Hors de ces quelques étapes définies, on convient également que le sentiment religieux imprègne, en nuances diverses, son oeuvre entière en prose et en vers. Mais il est évident qu'elle ne possède ni la profondeur ni la portée ascétique de ses devanciers français. Selon la pédagogie de Dieu, toute âme reçoit une orientation bien personnalisée et l'on aurait tort d'attendre du poète canadien des élévations religieuses ou mystiques de grand envol, puisque son oeuvre reste le reflet d'une vie modeste constamment régie par la foi. Malgré la discrétion dont il s'est toujours entouré, on finit par surprendre une aspiration constante vers la Beauté infinie, des regards de chrétien qui cherchent là-haut remède aux tristesses d'ici-bas. Enfin, on parvient à détecter certains cris du coeur que seuls, comprendront les témoins de son évolution religieuse. Au départ, c'est la "rêveuse sensibilité religieuse" du poète qui donne le ton à sa vie et peu à peu l'enveloppe de cette atmosphère de

2 Lionel Léveillé, M. Albert Ferland, dans Le Devoir de Montréal, vol. 34, n° 260, livr. du 12 novembre 1943, p. 1.

paix sereine dont la qualité essentielle sera celle même de la foi du chrétien.

Vue dans son ensemble, la vie d'Albert Ferland ne semble pas avoir connu de voie exceptionnelle; elle est un simple cheminement humain, effectué sous la poussée de la grâce. On y distingue deux étapes psychologiques qu'on intitulerait volontiers: "Idéal rêvé" et "Idéal vécu"³. C'est d'abord pour le jeune homme, la période d'initiation où s'élabore la conception de l'idéal, l'anticipation en un certain projet intime des orientations de sa vie: projet personnel et social, anticipation de ce "qu'il doit être" et de ce "qu'il veut être". La personnalité se définit et déjà se forme en cette esquisse de l'avenir. Années d'apprentissage poétique, phase d'adolescence que Ferland prolongera vraisemblablement au delà de 1900 environ. Il nous apparaît alors, comme le jeune homme sûr de lui-même, un peu en marge de la famille, victime de ses illusions sur les autres et vivant une espèce de bovarysme qui appuie essentiellement sa sécurité, sur ses talents et sa mission de poète. C'est le croyant traditionaliste qui traîne après soi et à son insu peut-être, le double bagage de sa foi et de ses doutes.

³ Nous avons puisé aux idées de Louis Lochet, dans Fils de l'Eglise, Paris, Ed. du Cerf, 1957, p. 86-99.

Mais un jour il quitte ce royaume de rêve pour "vivre cet idéal" dans un contexte social bien déterminé. Il descend brutalement au terre à terre des contacts humains, avec des êtres imparfaits, blessés comme lui par la faute originelle. Les heurts inévitables lui font mesurer à la fois ses limites et celles d'autrui. Un moment, son rêve lui apparaît saboté par les déboires, les échecs et les dégoûts. Autour de lui, les délaissements successifs creusent une solitude presque infinie et le voilà en présence du terrible dilemme: "Désespoir ou Espérance". La sécurité fait place au vertige et la grande tentation lui dessille les yeux, le confronte à sa faiblesse sans toutefois l'insérer dans le réel de son temps et de son pays. C'est l'isolement profond des années 1902 à 1913.

Heureusement, l'option se fait en faveur d'une remontée courageuse. Sur la route de l'Espérance, Dieu vient au-devant de sa créature dans une démarche d'amour. Désormais, soutenu par la foi et l'espérance, le chrétien ne dérivera plus de son élan vers le Père.

Pour Ferland, comme pour tout être humain, l'appel de Dieu se manifeste par le truchement des circonstances extérieures et le douloureux émondage des expériences intérieures. C'est donc le regard fixé sur ce double horizon que nous analyserons le développement progressif du

sentiment religieux qui a marqué son existence d'homme et d'écrivain.

Les commencements d'une vie donnent souvent la clef de toute une destinée. Charles Péguy a justement écrit:

Rien n'est mystérieux comme ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie; tout est joué avant que nous ayons douze ans⁴.

Ainsi, c'est au sein d'une famille solidement enracinée aux traditions ancestrales que se dessine l'orientation initiale de Ferland. Milieu ordonné où règnent la crainte de Dieu, le respect de l'autorité et l'attachement à l'Eglise. En cela, le foyer s'accorde à l'atmosphère de nos paroisses canadiennes de l'époque, où souvent, la religion s'affirme comme un comportement plutôt qu'une vie pénétrée de foi et d'espérance. Le problème religieux se pose comme une série d'impératifs, une sorte de décalogue dont "le Dieu juste scrute les reins et les coeurs", récompense parfois mais plus souvent punit. L'éducation familiale et sociale n'est pas totalement dégagée de relents jansénistes ou conformistes. Christianisme étriqué, peu vivant, en marge de la vie quotidienne et comme tel suscitant peu d'intérêt.

⁴ Charles Péguy, L'Argent, dans Oeuvres en Prose 1909-1914, Paris, Ed. de la Pléiade, 1957, p. 1045.

Avant l'exode d'Hartwell, le bambin de huit ans ne connaît que les chemins de l'église et de l'école. Sa formation spirituelle confiée aux Frères des Ecoles Chrétiennes, rencontre, pensons-nous, l'éducation officielle du temps. Il accomplit ses devoirs religieux en toute soumission à l'enseignement et aux exemples de ses éducateurs. Si l'on en croit certain critique, Ferland, comme tant d'autres, s'est vu très tôt à "l'école de la Loi et à l'enseignement du Péché⁵". Nature impressionnable, l'enfant devenu adulte, souffrira de cette angoisse née "du divorce subtil entre les réalités spirituelles et charnelles⁶". Les plus lointaines impressions religieuses se retrouvent chez lui, mélangées aux premiers souvenirs ou encore brodées à même ses rêveries d'homme mûr. Ainsi, il assiste en compagnie de ses parents ou avec les camarades de classe, aux offices religieux de la paroisse. Il y manifeste vraisemblablement une piété ordinaire, toute naturelle, traversée souvent d'une curiosité esthétique très précoce. Son âme sensible, un soir de messe de Minuit à la campagne⁷, s'enivre de la poésie du paysage

5 Jean LeMoyne, Convergences, Montréal, Ed. H.M.H. Ltée, 1961, p. 56.

6 Ibid., p. 60; voir aussi Oeuvres de jeunesse de Ferland, chapitre II, notes nos 52, 53, 54.

7 AF, L'Eglise de Hartwell, Souvenirs inédits, FF,CB.

bleuté de lune, de la caravane de traîneaux d'où montent des airs de Noël dans le silence de la grande nuit. Le poème Matin de Noël évoque ce souvenir:

Enfuis le clair d'étoile et l'ombre des traîneaux
Glissant avec des voix sur l'argent des côteaux⁸.

L'adulte rappelle encore avec un brin de malice amusée, "les voix rugueuses des paysans formant chorale", soutenues pour la circonstance, par les essoufflements rythmés du vieil harmonium que touchait la tante institutrice, Mlle Herméline Ferland⁹. En contraste avec la chapelle rustique, les féeries d'illuminations lors de cérémonies liturgiques à l'église Notre-Dame, émerveilleront l'adolescent. Mais il s'agit d'émotions d'ordre esthétique plutôt que religieux.

Que de fois cependant le poète vieillissant cédera à la nostalgie de son enfance "intacte, transparente sous le regard de Dieu". Il aime particulièrement revivre ses lointaines tendresses mystiques, où "comme un beau lis blanc"...

Il portait à l'autel sa croyance d'enfant...

Lorsque tu me reviens, mon aube, mon enfance,
Je souris à ces jours encore clairs d'innocence
Où le jet d'un clocher sur l'intime horizon

⁸ AF, Matin de Noël, publié dans L'Action de Québec, vol. XXVI, n° 51, livr. du 20 décembre 1962, p. 5.

⁹ AF, Légende de Canard Blanc, (inédits), FF, CB.

Vers le surnaturel dirigeait ma raison
 Où des symboles saints mon oeil était avide,
 Où pour aller à Dieu j'avais l'âme candide¹⁰.

Parfois, c'est une songerie d'homme lassé par la vie qui s'alimente à la joie matinale des cloches du dimanche. Il semble que leurs envolées joyeuses ressuscitent en lui de préférence la paix et l'oisiveté heureuse de cette halte hebdomadaire. Il note comme en passant les divertissements d'une randonnée aux parcs avec des compagnons, ou encore "la traversée de Montréal à Longueuil¹¹", distraction des grands jours de fête. Plus souvent, le souvenir du dimanche monte à son coeur, "en parfums d'encens" ou en "vagues échos de prière". Il se revoit aux pieds de "la blanche Madone", recueilli, "bercé au rythme des chants pieux" où s'accrochent les mots naïfs de sa prière. Plus tard, il chantera dans la même gamme sentimentale, "la blancheur odorante" de l'aubépine, symbole de sa première ferveur...

J'étais une aubépine en fleur en mes douze ans...

Comme toi le frimas de ta blanche parure
 Candide, je portais le lis d'une âme pure¹².

10 AF, Le lis de l'Enfance.

11 AF, Notes intimes, FF,CB. Voir aussi Croquis Laurentiens de Frère Marie-Victorin, La traverse, Montréal, Ed. FF.EE.CC., 1946, p. 22.

12 AF, L'Aubépine.

Il faut croire au témoignage du poète quand il insiste sur son enfance paisible et protégée. Jusqu'à dix-huit ans, il s'épanouit au rythme de la discipline familiale, sans aucun sursaut de révolte. Une avidité de savoir, un insatiable appétit de réussir sa vie, caractérisent cette première étape. Vers 1890, un conflit se dessine à l'horizon; plein d'initiatives, le jeune homme organise ses schèmes de pensée et de vie indépendamment de l'influence des siens. L'idéal de rêve et de poésie qu'il entend comme appel à la liberté, l'oriente au-delà de la tradition familiale. Quatre années encore, il habite sous le même toit, dans la même ambiance de serre-chaude religieuse, mais il se rend bien compte qu'il ne parle plus le même langage que les siens.

Jusqu'ici, les problèmes fondamentaux de l'existence ne l'avaient en rien préoccupé; présent et futur se fusionnent dans la perspective d'une carrière littéraire à réaliser. Initié au romantisme mystique des maîtres français de 1830, d'accord aussi avec un certain engouement local à l'époque, il chante sans conviction les vérités de notre foi¹³. Faut-il attacher à ces fades

13 Il écrit les poèmes suivants publiés dans Le Monde Illustré de Montréal: Les Cloches de Noël, vol. 10, n° 503, livr. du 23 décembre 1893; Credo, vol. 11, n° 533, livr. du 21 juillet 1894; Alleluia, vol. 11, n° 550, livr. du 17 novembre 1894; Le Tétragramme divin, vol. 12, n° 613, livr. du 1^{er} février 1896.

esquisses une valeur de témoignage? Assurément non. Pas plus qu'aux hymnes solennelles lardées de locutions scripturaires, ou encore à ses imitations ou décalques de l'Ancien et du Nouveau Testament¹⁴. Dans l'ensemble, de telles pièces évoquent l'attitude révérentielle du chrétien devant son Dieu; les thèmes à résonance religieuse dénotent une certaine mentalité du débutant, mais ils n'expriment certes pas les phénomènes de sa vie intérieure. Ainsi en est-il du poème Amour Divin, dédié à sa soeur religieuse, lequel a pu facilement donner le change aux lecteurs de 1893. Sans l'épigraphe fournie par Hugo: "Allez à Lui, vous qui souffrez, car Il guérit", on aurait identifié le canevas:

O vous tous qui ployez sous le fardeau des peines,
N'allez pas au tombeau, le coeur au désespoir,
Car le Christ tend les bras aux misères humaines
Et veut pour vous guérir que vous alliez Le voir.

Plus insistante encore en son parallélisme, la dernière strophe s'éclaire d'une espérance de Béatitudes...

14 Dans Le Monde Illustré de Montréal: La Crainte de Dieu, vol. 12, n° 622, livr. du 4 avril 1896; La Trinité, vol. 14(b), n° 727, livr. du 9 avril 1898; Parallèles Mystiques, vol. 14(b), n° 736, livr. du 11 juin 1898; en prose: Le Nom du Diable dans les Conversations, vol. 11, n° 557, livr. du 5 janvier 1895; Dieu vous bénisse, vol. 11, n° 569, livr. du 30 mars 1895. Les poèmes antérieurs à 1893 furent publiés dans Mélodies Poétiques: Jéhovah, Le Poète, Stances et Les Astres dans les Cieux.

A Lui, ceux qui n'ont rien, car Il donne le ciel;
 A Lui, les coeurs brisés, car ce sont eux qu'Il aime
 A Lui, vous qui mourrez, car Il est éternel¹⁵.

Accents pathétiques qui conviennent aux consolations d'un matin de funérailles; nous ne saurions y déceler une profession de foi, encore moins une option personnelle de l'âme aux prises avec les malheurs de la vie. Le recours au Christ comme solution à la souffrance ne jaillit pas de ce coeur de vingt ans, car effectivement, il ne s'y est pas encore heurté. C'est de l'acquis sur lequel il ne s'interroge pas; l'indifférence avec laquelle il transpose de telles vérités, accuse plutôt un souci littéraire qu'une attitude conformiste.

Il semble que c'est de l'anéantissement de tous les espoirs humains que Dieu fera sourdre la foi réelle de l'âme de Ferland. Mais la Providence attendait un coeur totalement vacant pour y opérer l'ultime retournement. Et cette lente effraction échelonne concrètement les grâces d'épreuves sur la route de l'homme et de l'écrivain. Sans revenir sur les données biographiques, rappelons que les premières oeuvres, Mélodies Poétiques et Femmes Rêvées, pour une heure de gloire, avaient occasionné dettes et soucis. La pauvreté du foyer donna lieu à des

¹⁵ AF, Amour Divin, dans Le Monde Illustré de Montréal, vol. 9, n° 461, livr. du 4 mars 1893, p. 522.

incompréhensions conjugales trop souvent justifiées. Pauvre Sisyphe qui roule nuit et jour son fardeau de misères physiques et morales, le père de famille s'épuise en travaux de tous genres et rien ne lui réussit. Il voit mourir un à un ses grands rêves et vivoter ce qu'il a de meilleur au coeur, tandis que "prolifèrent les compromissions, les trahisons, les rancunes et les haines, les accommodations avec la vérité, les mille crimes médiocres et secrets qui sollicitent chaque jour la conscience de ce qu'on appelle un honnête homme¹⁶". Pour la première fois, il se confronte vraiment avec l'absurdité de la vie, de son injustice et de ses mensonges. Le scandale est trop grand pour ne pas éveiller en son âme une sourde révolte. Aussi confie-t-il à un ami "que depuis quelques années, "il est un grand malade rongé tout vivant par le doute¹⁷".

Au témoignage d'un contemporain¹⁸, la crise religieuse de Ferland a trait au domaine de la foi et affecte les années 1902 à 1909. Rares cependant, en 1902, ceux qui soupçonnèrent son désarroi intérieur. On le tenait

16 Gérard Pelletier, Au delà du Dilemme Inconscience-Désespoir, dans L'Espérance, vertu de la Route, Montréal, L'Action Catholique canadienne, 1964, p. 12.

17 AF, Lettre au poète français Charles Fuster, 18 août 1909, FF,CB.

18 M. Gérard Malchelosse, entrevue du 11 juin 1962 à Montréal.

alors pour un bien pensant, citoyen intègre et paroissien édifiant. Sous des dehors rangés, un sourire parfois amer, il masquait son drame. Quelques anomalies faussaient-elles son comportement, alors on les portait au compte de sa mauvaise fortune plutôt qu'à une absence de maturité psychologique. Pourtant avec un certain recul, on peut affirmer que la maturité chrétienne du poète avait évolué au rythme de son mûrissement d'homme. Or, à trente ans, il n'avait pas dépassé le "stade des emballements superficiels et successifs du sentiment". Jusque-là, il avait vécu par à-coups, ballotté par des vagues de succès relatifs ou secoué par des remous d'échecs déprimants. Idéaliste et rêveur, il endossait difficilement ses responsabilités de chef de famille. Lui conseillait-on un emploi stable pour subvenir aux nécessités du foyer, il n'en voulait rien entendre¹⁹, s'obstinant à vivre de son art au Canada français d'alors. Aussi longtemps qu'il a vécu ainsi dans l'idéalisme, "préférant le rêve et l'imagination et même l'idée à l'expérience quotidienne", il n'a pas agi en adulte²⁰. Sa vocation artistique l'excuse

19 Voir Lettre de AF à Mère Anne-Marie, c.n.d., décembre 1910, FF, CB. Le fils aîné du poète rend un témoignage semblable, le 12 juin 1962. Le poète a 37 ans, en mars 1909, quand il accepte de gagner son pain dans le fonctionnarisme des Postes.

20 A. Liégé, o.p., Adultes dans le Christ, Paris, Office Général du Livre, 1958, p. 8.

sans doute, mais lui-même se rend compte qu'il fuit la réalité et accepte parfois qu'on lui signale certains déséquilibres dans sa vie²¹. Les tentatives extravagantes qui ont marqué le début de sa carrière, témoignent plus de courage que de sens pratique surtout quand on songe à la pauvreté qui les a vues naître: "recueils poétiques, Revue d'Art, Galerie de portraits historiques, librairie, professorat, photographie, dessin commercial, journalisme, critique littéraire, etc." Si l'on ne doit pas questionner l'artiste sur ses fantaisies, on peut mettre en doute son mûrissement humain. On ne saurait autrement expliquer que Ferland n'ait pas su consciemment tirer profit des difficultés, des échecs et des limites de son existence.

Face à la grande réalité qu'est la foi, Ferland a-t-il eu la maturité spirituelle pour agir en adulte? Nous en doutons. La foi traditionnelle dont il a vécu jusqu'ici n'a pas imprégné sa vie à la façon du ferment mêlé à la pâte. Affaire de sentimentalité plutôt qu'aboutissement d'une option toute intellectuelle, elle résiste mal aux tempêtes de l'âme. Elle ne dépasse guère l'adhésion passive à un certain déisme abstrait, protégé d'une

21 AF écrivait à Mère Anne-Marie, c.n.d., en juillet 1910: "Je suis Académicien: c'est un grand personnage, n'est-ce pas? Il ne me sera pas facile de 'faire l'enfant' comme me le disait M^{gr} Paul Bruchési". FF, CB.

morale que le poète accepte de moins en moins au début des années 1900. Extérieurement il garde l'attitude de respect qu'imposent les convenances; d'ailleurs la famille ne souffrirait pas d'apostat en ses rangs. Peu à peu, gagné par l'ambiance matérialiste de son entourage²², il tente de se libérer des obligations de l'Eglise. Les mises en garde de l'épouse ou des proches créent chez lui l'impression d'être frustré, traqué même. Taciturne, il se sent "étranger" parmi les siens sans avoir l'audace de rompre avec des gestes dénués de sens. Quelques mois encore, il reste croyant de façade et catholique du dimanche.

Acculé au désespoir par l'état précaire de sa santé, de son foyer, et par l'épreuve enfin qui ne desserre plus son étreinte, le poète projette sa secrète rancœur sur ses contemporains; injustement ou non, il les tient responsables de ses demi-succès littéraires. Sa ville natale au climat de mécanisme, l'étouffe parce que trop déshumanisée. Ainsi faut-il entendre sa plainte: "Pour nous sont des déserts, ces lieux encombrés d'hommes²³." La société entière lui devient hostile: "Je me sens étranger au peuple des maisons²⁴."

22 Ferland n'est pas seul responsable de cet égarement. Le souffle maçonnique et anticlérical qui contamine la classe cultivée de Montréal, ainsi que les lectures perverses de Ferland y ont grandement contribué.

23 AF, Fierté, A. des B., p. 10.

24 Ibid.

Restait la grande nature si bienveillante aux malheureux en quête d'évasion. Epris en effet de régionalisme, l'écrivain veut s'inspirer de la beauté de son pays et publie, de 1908 à 1909, à brève succession, trois opuscules du Canada Chanté. Illusion suprême! Après une flambée de promesses, ses Horizons, trop embués de rêve, sont accueillis avec indifférence par ses compatriotes. Tombe alors de sa plume l'arrêt cruel qu'il prête à sa Patrie:

Tu me chantes en vain...

Pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain²⁵.

"Comme l'oiseau dans le désert", sa voix reste sans écho et ce silence lui fut particulièrement pénible.

Mais peut-il espérer quelque réconfort du Cénacle littéraire auquel il se dévoue entièrement depuis 1895? En raison de l'atmosphère de dissension qui y règne vers 1909, Ferland n'y fait que de rares apparitions. Au fond du coeur, il se résigne à le quitter car "depuis un an déjà il y est comme un étranger²⁶". Patrie, nature, Ecole littéraire, milieu social et familial, autant de contextes dont il espérait amitié et protection! Autant de sécurités qui croulent, autant de délaissements qui creusent davantage sa solitude et sa désespérance!

25 AF, La Patrie au Poète, Ter., p. 25.

26 AF, Lettre à Jules Tremblay, 1^{er} août 1909.

C'est dans ces moments d'abandon, croyons-nous, que se lève le mirage de la grande tentation. Non pas celle du désespoir, comme on s'y attendrait, mais un dernier sursaut de Ferland pour ne pas consommer son enlèvement. Depuis 1907, il avait glissé à la dérive et abandonné toute pratique religieuse. Affranchi des obligations extérieures de l'Eglise, il se donnait l'illusion d'être libre et son art lui tenait lieu de religion. Mais ses dettes subsistaient toujours à côté de ses échecs. Voici que vers la fin de 1907 ou au début de 1908, Ferland envisage une adhésion à la loge maçonnique L'Emancipation, comme un moyen de liquider ses dettes et réussir sa carrière poétique. Moment de vertige où la trahison s'offre avec de si fallacieuses promesses. Comment ne pas l'accueillir, lui qui aspire tant à la libération, à la sécurité, à la gloire enfin? Pourquoi ne pas ébranler du coup les vieilles résistances et prendre en main son propre destin? C'est alors que la foi de son enfance, dans un timide "Non licet", se dresse comme entrave à sa réussite artistique, à son bonheur. Osera-t-il prendre congé de Dieu et assumer l'ultime délaissement? Contentons-nous du témoignage de Ferland lui-même qui avouait à ses amis de l'Ecole "avoir été à cette époque, franchement libre-penseur²⁷".

27 AF, Lettre à Jules Tremblay, 1^{er} août 1909, FF,CB.

Dans le concret, il est difficile de préciser comment s'est produit ce revirement. A-t-il personnellement sollicité son adhésion à la loge, ou en a-t-il simplement émis le souhait? Il a bien pu connaître cette heure de fléchissement, étant donné sa situation économique désespérée. Un ami serait-il intervenu en son nom auprès du Conseil en proposant son nom? Cette seconde hypothèse est aussi plausible, même compte tenu de la discrétion absolue qui entourait une telle confrérie. Il ressort cependant que Ferland, en dépit du démenti qu'il y apporte, aurait accepté cette volte-face religieuse en consentant une démarche officielle ou officieuse. Autrement le refus opposé par le Conseil sous prétexte "que le candidat s'était réconcilié avec le clergé" n'aurait plus aucun sens²⁸. Le mystère plane encore sur le délai apporté à l'éclatement de l'affaire; en janvier 1910, Ferland est refusé à la loge alors qu'il est, de fait, revenu à l'Eglise depuis plus d'un an. Si obscures que soient les circonstances, elles tournent en définitive à sa louange. Nous avons de sérieux motifs de croire que dès l'été 1908, la grâce l'avait rejoint au carrefour de deux amitiés²⁹. Au moment de sombrer, des mains se sont tendues vers lui, des

28 Voir chapitre premier, notes n^{os} 80-83.

29 M^{gr} Paul Bruchési et Mère Anne-Marie, c.n.d.

bourses se sont ouvertes, et communiant à la charité fraternelle, le malheureux s'est de nouveau engagé sur la route de l'espérance.

De septembre 1908 au printemps 1909³⁰, assisté des prières et conseils de Mère Anne-Marie, c.n.d., il repense son Credo, approfondit sa vocation de chrétien. Perdu au fond de sa misère, il prend conscience de son immense besoin de Dieu. Puis, aidé du R.P. Padé, o.p., qui l'éclaire et le soutient lors de la retraite pascalle, Ferland accepte l'Alliance d'Amour, gratuite, irrévocable avec son Dieu. Il ne s'agit pas d'une conversion arrachée à la peur, non; librement il apporte l'adhésion de son intelligence aux croyances qu'il avait perdues de vue dans ses moments d'angoisse. Son coeur d'adulte ratifie cet engagement lucide qui conditionnera son existence tout entière,

... "Conversion évangélique" qui se présente toujours comme un renouvellement du coeur partant de la lucidité du pécheur pénitent et se concluant par l'adhésion personnelle et totale à Jésus-Christ, reconnu à travers ses signes, comme présence et salut de Dieu pour tout homme qui ouvre son coeur à l'appel de l'Évangile³¹.

Le chrétien, aux écoutes de la miséricorde et de l'amour, communie le matin de Pâques, 11 avril 1909, en l'église

³⁰ AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., 11 janvier 1910, FF, CB.

³¹ A. Liégé, o.p., Adultes dans le Christ, p. 19.

Notre-Dame. Ainsi se clôt pour lui, la phase d'errements: les épreuves ont mûri à la fois l'homme et le chrétien. Désormais sa foi se présentera comme "une prise de possession active de la vérité par l'homme tout entier³²".

Annonçant l'heureuse nouvelle à un ami, Ferland signale la pièce Au Dieu des Solitudes³³ comme son "canti-que de rentrée":

Seigneur, je viens prier dans la terre sauvage...
 Dieu bon, voici mes mains, voici mon coeur méchant
 Pitié! Je ne sais pas le nombre de mes fautes!

 Daigne accueillir les mots de ma prière...
 Daigne laisser ma nuit monter vers ta Bonté
 Dieu vivant, laisse-moi supplier ta Lumière...

Prière d'offrande, pleine d'abandon. L'âme "revenue" rencontre le "Dieu vivant"; le Père qui consomme l'adoration filiale; le Dieu d'amour qui l'enveloppe de tendresse; le Dieu de Sainteté dont la grâce soutient et illumine sa démarche de pèlerin nouvellement aiguillée vers l'Eternel!

32 Roger Aubert, Newman, Une psychologie concrète de la foi et une apologétique existentielle, cité dans Roger Martin du Gard et la Religion, par Réjean Robidoux, o.m.i., Paris, Aubier, 1964, p. 16.

33 AF, dans Ter., p. 10. A propos de cette pièce Ferland écrit: "Comme vous, cher poète, je n'ai pas encore chanté 'mes gratitudes', mais je les ai pleurées. Pourtant si vous daignez ouvrir Le Terroir mieux qu'un autre peut-être, vous comprendrez celui qui parle au Dieu des Solitudes dans la terre sauvage. Je m'arrête, mon âme est au bout de ma plume; je pourrais vous encombrer de ma joie" (Lettre au poète Charles Fuster, 18 août 1909).

L'exaltation ne masque pas au chrétien ses responsabilités au sein de la grande communauté. Mgr Bruchési, le félicitant de son retour à la foi, daigne encore les lui rappeler en ces termes:

Vous avez des frères qui sont encore bien loin. Ils souffrent; ils sont faibles et ils ont peur. Ils ne savent pas ce qu'est la miséricorde de notre Père céleste. Appelez-les. Dites-leur de revenir, nous les aimons et nous les attendons toujours³⁴.

Paroles d'ami et de Pasteur qui éveillent en Ferland un prosélytisme de bon aloi favorisé bientôt par les événements. Le Congrès Eucharistique de Montréal, en septembre 1910 allait en effet permettre au poète de concrétiser cette poussée de réparation et de gratitude. Son recueil aux résonances mystiques est déjà en partie élaboré sous le signe suggestif de Hymnes du Retour. Enthousiaste, il en fait part à son bienfaiteur et ami:

Le Congrès eucharistique de Ville-Marie s'annonce comme un grand événement. Témoin de la ferveur des miens et fier de la foi de mon pays, j'ai conçu moi aussi le désir de louer Dieu. Et la pensée d'offrir au Dieu de Maisonneuve, de Mance et de Marguerite Bourgeois quelques strophes ferventes m'a rempli de joie et me semble une bonne inspiration. Et j'ai trouvé des paroles d'amour, des rythmes, des chants pour dire le règne du Christ dans la terre natale³⁵.

34 Lettre de Mgr Bruchési à AF, 16 avril 1909.

35 AF, Lettre à Mgr Bruchési, Montréal, le 4 juin 1910.

Voilà précisée la genèse du recueil en cause et l'on comprend que le titre ait été modifié par la suite, en celui de La Fête du Christ à Ville-Marie. Les quatre premiers poèmes, genre psaumes d'accueil, constituent l'hommage national de notre foi. Prière lyrique où éclate trop souvent la déclamation banale du barde "officiel". En conviant à la table commune ses frères montréalais, l'auteur cache à peine son intention de porter témoignage d'une foi reconquise. Mais avec combien plus de sincérité, le coeur du chrétien se révèle dans les deux dernières pièces: joie pacifiante de se savoir "enfant du Père", aimé et racheté...

" Mon Dieu, vous m'avez dit: "Comme je t'ai cherché..."³⁶
Le dialogue s'engage, simple, semblable à celui de Sagesse, venant de l'âme qui a vécu la tendresse du pardon. Dieu le poursuit d'un amour qui se propose et qui supplie... et Ferland l'a ainsi entendu:

Viens mon enfant, toi que j'ai racheté
Par mon sang répandu sur le flanc du Calvaire,
Cher enfant de lumière
Toi que j'ai racheté³⁷!

Avec l'humilité du publicain qui bat sa coulpe, le déserteur renie ses égarements...

³⁶ AF, Psaume du Retour à Dieu, dans La Fête du Christ à Ville-Marie, p. 23.

³⁷ Ibid.

Vous avoir fui, mon Dieu! Vous avoir fui mon Dieu!
 N'avoir été pour Vous qu'altière solitude!
 Désert d'ingratitude!
 Vous avoir fui, mon Dieu³⁸!

Cette repentance connaît des accents non moins poignants dans une ébauche datée de février 1909 et qui s'intitule: Voix du Bon Pasteur. Monologue murmuré à peine où l'on devine en raccourci et sous le symbolisme évangélique, le drame intime de Ferland.

Elle a fui ma brebis... pour de pauvres herbages
 Elle a fui le bercail... et n'a plus l'ombre et l'eau.

Voici le sol avare épilé par sa dent,
 L'épine et le chardon qui la mordirent au flanc...

Voici l'herbe d'erreur dont sa faim est avide
 Voici le vent, le froid, les traîtres horizons...

Un à un, le Pasteur identifie les attrait de perdition; il écoute "gémir la solitude" croyant capter sur les ondes de l'Amour, un soupir de regret. Puis avec plus de douceur, il réitère l'appel...

Viens ma brebis perdue, oh! viens que je te porte,
 Tu seras doux fardeau sur mon épaule forte³⁹.

Cet accueil chaleureux du Père, Ferland rêve de le partager avec ses frères; comme s'il avait honte d'être heureux tout seul, il pense aux membres de l'Ecole qui trébuchent encore sous l'effet du doute. A chacun il voudrait crier:

38 AF, Psaume du Retour à Dieu, dans FCVM, p. 24.

39 AF, Ebauche de poème retrouvé dans ses Notes intimes, FF, CB.

"Si tu savais le don de Dieu", puis arrachant son masque de poète, il révèle le vrai visage du chrétien converti...

Toujours le Christ attend les pécheurs. Il écoute
Le bruit lent de leurs pas au secret du saint lieu,
Propice au pauvre coeur qui vers Lui monte un peu
Dans un timide appel encore transi de doute.

Car il n'est pas que vous, ô pleurs des saints qu'il goûte,
Il aime à savourer plus encore l'aveu
De celui qui revient de ses longs jours sans Dieu,
Pleurant les fruits amers d'un hier en dérouté⁴⁰.

Peine perdue, son retour à l'Eglise l'a rendu suspect aux yeux des confrères de l'Ecole. On l'accuse de jouer la comédie; on redoute son influence auprès du clergé; on le soupçonne même de délations auprès des autorités gouvernementales⁴¹. Rien d'étonnant qu'il éclate en confidences fielleuses: "Je suis un solitaire saignant par mille blessures. Pauvre vie mourante... dans la terre de l'hypocrisie et du mensonge⁴²." La rencontre avec son Dieu n'avait pas éliminé la lutte; mais la souffrance lui fera retrouver son unité spirituelle. L'aveu suivant le dit douloureusement: "Mes quatre dernières années, écrit-il en 1913, m'apparaissent comme la fin d'un drame moral⁴³."

40 AF, Notes intimes, FF,CB.

41 Voir chapitre II, note n° 68.

42 AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., décembre 1910, FF,CB.

43 AF, Lettre à Mère Sainte-Euphrasie, c.n.d., 18 août 1913.

En effet nous considérons cette étape comme le temps fort de la montée religieuse de Ferland. Sa foi n'a plus rien d'une fuite vers l'inconscience ou l'indifférence; elle donne un sens à son angoisse de tous les jours, elle soutient ses efforts d'homme bien engagé cette fois dans les réalités terrestres. On sent que le chrétien accepte maintenant ce qui le dépasse parce qu'il s'appuie sur l'absolu de Dieu.

Ainsi, en février 1910, il se mesure avec l'inévitable de la mort qui lui enlève inopinément un fils de dix ans. Et le père appréhende un pareil sort pour sa fille que terrasse le même mal. Atteint dans ses fibres les plus intimes, il pleure "discrètement sur le Coeur du Christ, comme un enfant "de lumière"...⁴⁴

Après quatre jours de maladie, annonce-t-il à M^{gr} Bruchési, mon fils Gustave est mort. Quelle douleur! Quelle épreuve pour nous qui l'aimions tant! "Il avait, comme dit M. l'abbé Gauthier de Notre-Dame, le paradis dans les yeux." Le paradis, ne l'a-t-il pas dans l'âme maintenant et pour toujours? Oui, il est vivant mon fils, mais il n'est plus avec nous! Il est à Dieu. Seul son cher souvenir nous reste. Les moins vivants sont ceux qui sont dans cette pauvre vie. Mais nous vivrons un jour, demain peut-être, la vraie vie, et pour la vivre, nous mourons aujourd'hui, dans chacune de nos heures, dans chacune de nos pensées⁴⁵.

⁴⁴ AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., 17 mai 1910, FF,CB.

⁴⁵ AF, Lettre à M^{gr} Paul Bruchési, Montréal, mars 1910, FF,CB.

La peine est dans son coeur mais elle ne peut troubler sa paix. Le croyant entre pleinement dans le mystère pascal. C'est dans la perspective du rendez-vous ultime avec le Seigneur qu'il conçoit la mort. Veut-on maintenant mesurer le chemin parcouru? Qu'on en juge par la méditation aux accents jansénistes et lamartiniens à la fois, que Ferland, âgé de vingt ans, poursuit à l'occasion de la mort de son jeune frère Henri. Voici en quels termes il en informe son grand-père:

Elle [la mort] a choisi l'un des plus jeunes, c'est-à-dire, l'un des plus innocents. Dieu voulut dans sa bonté suprême que cette fleur virginale retourne à Lui sans que le monde ne la flétrisse sous sa main corruptrice. [...] Quand on médite sur l'Eternité et qu'on se dit qu'il faut tôt ou tard, paraître devant le tribunal de Dieu, c'est alors qu'on comprend qu'il est consolant de mourir jeune, dans la fleur de l'innocence. La mort frappe souvent les têtes innocentes pour faire réfléchir les têtes coupables. Profitons donc, nous, pécheurs, de cet avertissement terrible et redisons souvent: "Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière."⁴⁶

En cette méditation-homélie, on reconnaît sans peine la résignation un peu rapide devant l'énigme de la mort. La sérénité personnelle de l'auteur n'est nullement entamée. Envisagé sérieusement, un tel esprit de foi frôle de près le stoïcisme chrétien où la mort revêt son caractère de châtiment et d'horreur.

46 AF, Lettre à M. Onézime Ferland, Montréal, 23 mars 1893, FF,CB.

C'est au cours de l'année 1916, que pour Ferland la mort s'éclaire d'une lumière neuve et prend sa vraie dimension. Appelé auprès de sa mère malade, minée par le cancer, il assiste à sa lente agonie, "acte d'amour ininterrompu". Ame sereine qui aspire à la rencontre du Père, sûre d'être jugée par la miséricorde d'un Sauveur. Le fils en larmes prend conscience de fréquenter un témoin d'authentique sainteté. Il sent presque matériellement "la présence de Dieu dans un tel abandon". Aussi est-elle lourde de sens la prière que lui inspire cette scène si touchante:

Seigneur, je veux mourir comme ma mère est morte,
Humble en votre main, résigné, l'âme forte...

Comme en la paix du Temple, un cierge se consume
Devant Vous, de longs mois, sans un pli d'amertume...⁴⁷

Désormais la mort se dépouille de ses aspects de rigueur, de justice et de châtiment; sans doute elle conserve un peu de son mystère, mais la vérité, la certitude surgit à la frontière de l'Inconnu: "deux bras grands ouverts accueillent le pécheur: l'Amour et la Miséricorde du Père". Dans cette conception de la mort, les pires souffrances ici-bas sont équilibrées par des grâces de courage et de foi.

Restauré dans sa foi, Ferland comprend que la paix ne s'obtient pas une fois pour toutes, pas plus que la

⁴⁷ AF, Dans la Main de Dieu, ébauche retrouvée dans ses Notes intimes, FF, CB.

remontée spirituelle ne s'effectue au pas de conquérant. Il faut trébucher, se relever et repartir. La souffrance reste inséparable de son existence; il en accepte la nécessité et la chante avec Baudelaire:

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés⁴⁸.

Loyalement il interroge le message qu'elle réserve aux initiés. Après de longues cogitations, il appréhende l'importance qu'elle joue dans la rééducation de son coeur d'homme. On dirait même qu'il cite au tribunal de la conscience chrétienne, tous ses frères qui tremblent comme lui devant la croix: "Que serais-tu sans l'épreuve? demande-t-il. Ton coeur, ton âme, quel soc les aurait déchirés, ouverts, pour en faire jaillir l'héroïsme, le génie, le feu divin? L'épreuve, bénis-la, elle est la mère des énergies⁴⁹!" Comme s'il redoutait un silence de lâcheté, il expose ses plus intimes convictions: "Sans l'épreuve, tu n'aurais jamais été l'homme de l'effort, l'assoiffé de vie meilleure, l'affamé de perfection, enfin l'éternel Chevalier de la Beauté⁵⁰." Puis, dans une tout autre optique, rejoignant le vers célèbre de Musset: "Rien ne nous

48 Charles Baudelaire, Bénédiction, dans Fleurs du Mal, Montréal, Ed. Variétés, 1951, p. 9.

49 AF, Notes intimes, FF, CB.

50 Ibid.

rend si grands qu'une grande douleur", il résume: "L'épreuve, c'est le burin de Dieu... et les poètes dont les chants survivent, ont pleuré." Il ne faut pas mettre en doute la sincérité de ce coeur qui vibre encore sous les coups de grâce de l'Artiste divin. Parce qu'il a pénétré les richesses de la souffrance, il s'ouvre à celle d'autrui; à un ami qui désespère de sa destinée tragique, Ferland offre une fleur de consolation épanouie sur une expérience personnelle:

La souffrance qui mène à Dieu brise bien notre âme mais aussi combien elle la féconde et la spiritualise. Je vous prie, cher ami, de bénir ce Dieu qui vous veut, qui vous presse, qui vous appelle. Après la douleur qui révèle l'approche de Dieu, vient la joie qui chante sa présence. Pour le fils, se jeter dans le sein du Père est une joie qu'on ne peut dire, mais vous connaîtrez cette joie. La lumière qui descend dans votre âme meurtrie, cher ami, fera l'oeuvre du soleil sur la terre déchirée par l'acier du semeur. La floraison des pensées de lumière coïncide avec l'heure où l'on comprend les bienfaits de la douleur⁵¹.

Cette heure a sonné pour Ferland. Jamais il n'a paru aussi serein, aussi aguerri contre les tempêtes de la plaine; pourtant les consolations du Thabor ne le gâtent guère. Cet apaisement découle de menues victoires quotidiennes, où il prend conscience peu à peu de la pierre d'achoppement à son ascension chrétienne: "l'injustice

⁵¹ AF, Lettre à Hector Demers, novembre 1912, FF, CB.

dont il se croit victime". Enfin, il admet "l'inutilité de ses tristesses, de ses colères devant l'apathie de ses compatriotes⁵²". Souvent encore, la solitude pèse et avec elle surgissent de nouveaux ennuis. Ainsi, lors d'une absence des siens, en vacances à Saint-Benoît, seul à Montréal, il trompe l'isolement et confie à sa "Mère spirituelle": "Les promeneuses du Parc sont belles encore, mais je ne m'en aperçois plus⁵³." Impression passagère et simple boutade, croyons-nous. Une femme serait-elle entrée dans sa vie? On sourit à pareille hypothèse, quand on évoque toute la phalange de bienfaitrices, qui ont patronné son oeuvre. Serait-ce en raison de tant d'assiduité féminine auprès de lui, que son épouse, un bon jour, en conçut de l'ombrage. Elle n'avait pas tort de penser qu'au plan artistique, le poète était mieux compris de ces femmes cultivées. Elle, amie des réalités quotidiennes, restait la partenaire fidèle sans doute, attelée à la même tâche prosaïque. Elle ne soupçonnait guère que Ferland eût tant besoin de son art pour supporter l'existence monotone. Le poète, toujours discret, n'a rien dévoilé de

52 AF, Lettre à Mère Anne-Marie, c.n.d., 20 décembre 1909.

53 A la même, sans date, vraisemblablement à l'été 1912.

cette souffrance intime⁵⁴. Mais qu'il s'agisse de femmes rêvées, de bienfaitrices ou de collègues aimables, peu importe; un jour la crise sentimentale éclatera et il connaîtra l'écartèlement de la chair et de l'esprit. Prenant alors en pitié son pauvre coeur d'homme, il exhale sa plainte:

Apaise-toi mon âme et sois bien transparente
Comme un vitrail d'église où la lumière chante.
O recherche de Dieu qui te poursuit toujours
Qui ne te laisse tranquille en tes amours!
Pourquoi nous détacher des faciles ivresses
Pour ces cîmes d'amour, si loin de nos faiblesses?
Pourquoi, puisqu'on est chair, cette lutte sans fin
Pour délivrer nos coeurs d'un rêve trop humain?
Pourquoi, la pureté qui nous veut si sévère
Est si dure à nos sens tournés vers la matière⁵⁵?

Sincérité poignante qui témoigne du devoir en lutte avec la faiblesse de la condition humaine. Référant à cette strophe, le poète affirmait: "Voilà des vers qui disent les orages du coeur et les colères de l'esprit⁵⁶." Les tentations viennent-elles secouer la chair, aussitôt la délicatesse s'alarme et l'appel au secours ne se fait pas attendre:

54 Nous tenons cette confidence de Mme Ferland-Angers, Québec, juillet 1961.

55 AF, Poème inachevé et sans titre retrouvé dans ses Notes intimes, FF,CB.

56 AF, Notes intimes, FF,CB.

Bonne Vierge, gardez mon coeur, rendez-le inaccessible aux pensées charnelles. Voyez combien les mirages du monde le distraient et le troublent. Que votre Blanchueur, votre Pureté me protège, couvrez-en mon coeur⁵⁷.

L'éducation première marque encore sa montée; il s'habitue mal aux réalités charnelles; elles ne sont pas encore devenues pour lui des tremplins pour rebondir vers les réalités éternelles et la fuite, en conséquence, reste l'unique bouclier.

Pourtant une sainte amitié devait assurer un refuge à sa détresse esseulée. Avant comme après "son retour à Dieu", Mère Anne-Marie jouera auprès de lui le rôle à la fois de Cyrénéen et de Providence visible. Si elle désapprouve avec tact et fermeté certaines résistances, sa bonté ne connaît pas de bornes pour l'assister dans la reconquête de son unité intérieure. Personne mieux qu'elle, pensons-nous, n'a confronté l'homme avec la réalité, l'amenant à accepter ses limites et ses responsabilités. Mieux que personne, elle a dialogué avec ce coeur de poète sensible et délicat, l'enveloppant d'une sympathie virilisante dont il avait un réel besoin. Aussi, son attachement pour elle, tissé d'admiration, de respect et de gratitude n'a rien qui doive surprendre. Sont-elles assez transparentes, ces louanges qu'il lui destine en secret...

57 AF, Notes intimes, FF,CB.

Celle que j'aime est bonne autant que belle et je
 l'aime d'une ardeur spirituelle non charnelle...
 Celle qui me fait don du feu de ses yeux, de la
 lumière de son sourire...
 Celle qui me regarde comme une madone... mes yeux
 pour ses yeux sont ainsi qu'une eau pure...⁵⁸

Et la litanie s'allonge, confuse, ardente autant que contenue à l'adresse de celle qui a retenu le chrétien au bord de l'abîme, qui a réorienté sa démarche religieuse, de sa prière et de sa charité.

Après l'année 1914, un certain apaisement moral s'installe dans la vie du poète; il l'achemine vers "cette piété profonde, raisonnée", à base de foi vive qui marquera plus tard sa vie spirituelle. En dépit des sarcasmes dont on entoure à cette époque ses poésies religieuses⁵⁹, Ferland n'en consacre pas moins son art au service de sa foi. Par besoin de témoignage, à l'exemple aussi des Gal-lèze et des Beauchemin, il chante la foi ancestrale dans les poèmes suivants: Les Clochers canadiens, La Croix du Défricheur, Sonnet à la Brocquerie, Le Dieu des Retraites, Salut à la Vierge. D'autre part, il multiplie les préfaces, où de parti-pris, il souligne la foi vivante de la nation canadienne. Lui réclame-t-on une collaboration à

58 AF, Notes intimes, FF,CB.

59 Témoignage de M. Claude-Henri Grignon, entrevue du 6 octobre 1961.

un journal ou à une revue, il n'offre rien d'autre que des pièces à tonalité religieuse.

En février 1915, après de nombreux remaniements, il publie L'Hymne de la Foi, Poème en prose⁶⁰ dans Le Parler Français de Québec. Thème ardu qui dénote plus d'audace et d'esprit surnaturel, que d'espoir de réussite littéraire. Lignes pourtant débordantes de vérités que Louis Veuillot, croyons-nous, n'aurait pas hésité à contresigner. La pensée de Ferland nourrie de vie intérieure plus cohérente n'offre pas un simple programme de vie, mais une conquête à réaliser dans le plus grand dépouillement de moyens humains:

Croire... c'est se tourner vers le Père;
c'est tendre vers Lui, comme la plante en fleur
se tourne vers l'aube...

Croire... c'est refléter son Etre comme une
eau claire reflète le rivage...

Croire, c'est entendre sa voix au secret de
son coeur.

c'est jeter ce cri vers le Seigneur:
"Qui n'avez-Vous pas appelé? Vous m'avez fait à
Votre image, dans votre Sagesse..."

Croire, c'est aller comme les Mages vers la
Lumière;

dépasser par un pur désir les hori-
zons matériels;

c'est se joindre à ceux que ne peu-
vent rassasier les biens éphémères, et qui se
voient survivants au-delà des tombeaux, ressusci-
tés par Celui que la mort n'a point vaincu⁶¹.

60 AF, L'Hymne de la Foi, dans Le Parler Français
de Québec, vol. XIII, n° 6, livr. de février 1915, p. 255.

61 Ibid.

N'est-ce pas là, s'arracher à tout soutien terrestre pour se reposer sur la force même de Dieu? Il semble bien que la Pâques du Christ soit restée pour Ferland l'événement capital de la vie du chrétien. Il aime alimenter ses méditations à la liturgie du carême, plus encore à celle du mystère pascal. Le début d'avril 1915, en rappelant l'anniversaire de sa conversion, le replonge dans les exercices de la Semaine Sainte. Devant son crucifix, toute sa misère remonte à son coeur comme une lame de fond, en accents de repentir et de gratitude. S'il a supputé le vrai sens du péché, son poème Le Cri vers le Christ⁶² a sondé la grande effusion de miséricorde. L'épigraphe "Montrez-vous digne du sacrifice que Dieu a fait de Sa vie pour vous"⁶³ ressuscite l'atmosphère authentique du coup de grâce d'avril 1909. L'âme du chrétien retrouve, semble-t-il, la même docilité qu'alors, aux impulsions de l'Esprit, en exhalant sa prière de filial repentir. Si prier, c'est parler à Dieu, ce dialogue tout simple mérite plus qu'une compréhension littéraire:

62 AF, Le Cri vers le Christ, tiré des Hymnes du Retour (en prép.), dans Le Devoir de Montréal, vol. VI, n° 76, livr. du 1^{er} avril 1915, p. 1.

63 Ecrit de la main du Père J. Padé, o.p., au verso d'une image du Christ en Croix, souvenir de sa conversion, 11 avril 1909.

Bon Maître, mon Ami, qu'il te fallut m'aimer
 Pour boire mon opprobre et, honni, désarmer
 Par ton sang immolé les Colères divines!

Ah! je baise tes pieds, ta croix sainte, Dieu fort!
 Je me sens accablé, brisé devant ta mort,
 Mon douloureux Seigneur, ô Couronné d'épines!

Pareille sincérité a fait écho en des âmes fraternelles.

Référant à ce sonnet, une amie en félicite l'auteur:

Vos poèmes ont une saveur particulière, qui
 est justement appréciée; comme le pain de chez
 nous, on les goûte, on les aime! Je sais une de
 mes amies de l'Illinois qui fait de votre Cri vers
le Christ, son bouquet spirituel de chaque jour,
 ce quelque chose qui s'empare du coeur et que
 l'on retrouve d'instinct sur les lèvres⁶⁴.

Prière d'une âme droite, un peu déroutante, il est vrai,
 pour quiconque y réclamerait la souplesse du rythme, les
 modulations capricieuses d'une musique plus originale.
 C'est plutôt un approfondissement des vérités essentielles
 de sa foi dont l'auteur reste le premier bénéficiaire.

Cette prière chrétienne, simple comme la respira-
 tion d'une âme habituée au surnaturel, Ferland l'a définie
 dans le poème: Prier quand on est triste⁶⁵. On y retrouve
 la résonance d'un coeur d'homme face à son Dieu:

Prier quand on est triste, ouvrir son coeur à Dieu;
 Mettre à nu sa douleur, sa misère secrète;
 Savoir qu'Il nous écoute en sa bonté parfaite;
 Crier comme un enfant vers Lui, comme Il le veut.

⁶⁴ Lettre de S. Ste-Démétrie à AF, le 19 mai 1915,
FF,CB.

⁶⁵ AF, Ce poème parut plus tard dans Le Canada
Français de Montréal, n° XVII, livr. de mai 1930, p. 601.

Prier simple et loyal, à genoux dans sa peine.
 — Au pressoir de l'épreuve, on souffre tant parfois! —
 Le coeur mouillant les yeux, faisant trembler la voix;
 Sentir que dans ces pleurs est la noblesse humaine...

Comprendre que Dieu seul, mystérieux et bon,
 Regarde avec amour notre intime détresse
 Et que nul comme Lui, dans sa haute tendresse,
 N'apportera de baume à nos jours d'abandon.

Dieu sait notre coeur d'homme; Il l'a porté Lui-même
 Et pour nous l'immola sur un gibet sanglant,
 Il sait comme il se donne en un suprême élan,
 Dans sa plainte profonde et douce quand il aime.

Si le ton en mineur n'annonce guère d'optimisme et de joie, il n'en garde pas moins l'accent du chrétien adulte, broyé par l'épreuve et qui entre finalement dans le mystère de l'apostolat. En effet, à mesure que les détachements délestent sa montée, Ferland communie davantage à la fraternité humaine.

La première guerre mondiale bouleverse l'univers; le silence dont il entoure d'abord l'événement laisse croire qu'il s'en désintéresse. La seule allusion qu'on relève de sa correspondance, vient de sa soeur religieuse, inquiète du fils aîné Paul, soumis à la loi de conscription⁶⁶. Pourtant, le citoyen a payé son écôt à ce commun malheur. Personnellement sa sécurité n'a été en rien affectée, mais il reste aux écoutes de ses frères éprouvés et perçoit le cri de détresse qui monte des pays dévastés.

66 Lettre de sa soeur Albina, religieuse à Fort Providence, le 11 février 1918, FF, CB.

Effectivement, il se porte au secours du poète français Charles Fuster dont la famille agonise "dans des tourments pires que la mort". L'échange épistolaire des deux écrivains de 1914-1919, souligne la sympathie et les gestes de partage du confrère canadien. S'il y va modestement de sa bourse, il donne largement de sa personne, et cela, malgré des revers de santé qui le minent constamment. Grâce à des amies charitables⁶⁷, il multiplie les démarches auprès du Sénateur Dandurand pour intéresser les comités "Aide à la France" et "France-Amérique" au sort de son malheureux protégé. La lenteur des résultats l'exaspère. Ferland tend alors lui-même la main, faisant circuler une requête accompagnée d'une lettre angoissée du poète Fuster. A deux reprises, il lui adresse de substantielles aumônes. Mais à ce réconfort financier, il joint des lignes palpitantes de chaleur humaine. Sous ces mots d'encouragement, il glisse discrètement un appel à la confiance envers le Père "qui n'abandonne jamais les siens". Devant ces graves problèmes Ferland sort de lui-même; peu à peu et discrètement il s'intègre dans la grande communauté chrétienne, apportant son témoignage d'une vie plus ouverte aux besoins qui l'entourent.

67 Voir lettre de AF au poète Fuster, datée du 21 mai 1915. Il s'agit de M^{me} Huguenin (Madeleine) et de M^{me} Alfred Thibaudeau.

Pourtant aux yeux des contemporains, Ferland reste l'homme modeste, absorbé par des occupations littéraires, indépendant, retiré dans sa tour d'ivoire. Jamais de loisirs à consacrer aux réunions mondaines; jamais il ne s'engage dans les discussions politiques; même au plan littéraire, on ne le croirait pas au fait de l'évolution moderne. Serait-il donc si peu engagé dans son contexte social? Au plan religieux, il n'en va pas de même. Son action n'a rien de tapageur; elle préfère l'apostolat de "l'élite cachée". De fait, il demeure pour la plupart de ceux qui l'ont exploité, "le chemin qu'on utilise et qu'on oublie". Jamais le poète n'oppose de refus aux nombreuses sollicitations en faveur d'une cause patriotique ou religieuse. Ceux qui tendaient la main ignoraient cependant que pour les obliger, le poète de frêle santé hypothéquait constamment ses nuits de repos. Travail ingrat de composition, de correction de poèmes ou de prose, préfaces à rédiger, jugement à porter dans un concours public, chant de circonstance, compte rendu, feuillet de propagande, sans mentionner que des réclamations analogues s'adressaient en même temps à sa plume de dessinateur. Et que de conseils poétiques sollicités par des correspondants éloignés mettant à profit l'expérience littéraire du poète régionaliste et religieux. Ces derniers ont connu et aimé

le "meilleur Ferland", celui qui, dans un contact direct, se cachait souvent sous une farouche timidité.

Parfois son apostolat revêt un cachet plus particulièrement religieux. Ainsi, en 1926, à la demande d'une admiratrice du Carmel, il publie Cantique à la gloire de sainte Thérèse de l'E.-J. Le feuillet-réclame qu'il y joint, résume au profit du lecteur, la doctrine d'abandon et d'amour de la "Petite Voie". Humble geste qui devait distribuer jusque dans les missions perdues du Nord⁶⁸, ces pieuses élévations, aliments des âmes simples comme lui, gagnées à l'amour du Père.

Vers la même époque, ayant fréquemment bénéficié d'une retraite fermée à la Villa Saint-Martin, il ambitionne d'y initier ses contemporains. A fin de propagande, il ébauche des pages intitulées Chant des Heures à la Ville⁶⁹. Quelques notes précisent son intention initiale: "S'affermir dans son relèvement moral". Aucune prétention littéraire, au contraire, ces réflexions "ne sont que des reflets d'état d'âme de l'auteur, marchant dans une montée de foi, d'amour vers la Jérusalem céleste"⁷⁰. Quinze pages seulement de ces jets spontanés

68 Ferland en adresse de nombreux exemplaires à MGR Turquetil, o.m.i., évêque de la Baie d'Hudson.

69 Ces extraits détachés ont comme sous-titre Tableaux Mystiques, Notes intimes, FF,CB.

70 AF, ibid.

sous la rubrique "Une Oasis dans le Désert" nous ont été conservées. Mieux que toute autre pièce, ces impressions, à peine au brouillon, baignées de sincérité et de foi, serviraient la cause des Retraites. L'élan contagieux de ces lignes trahit le chrétien dont la prière est devenue "une manière de vivre", un climat de foi amoureuse. Il n'est plus l'homme itinérant, souvent distrait par les beaux à-côtés du voyage, non, c'est le Ferland enthousiasmé, optimiste même, qui s'ouvre aux besoins de ses compagnons de route, qui les encourage à lever les yeux vers le Père les conviant tous ensemble, au rendez-vous éternel.

Bien que la conversion de Ferland ne se présente pas sous le signe de la Vierge, on ne saurait pour autant nier son intervention, encore moins son rôle dans l'évolution du chrétien⁷¹. On sait qu'en 1924, terrassé par la maladie, sans autre ressource que de réfléchir et de prier, le poète entame son florilège marial⁷². Une pieuse émulation s'établit entre lui et ses correspondants religieux, hommes et femmes, par des échanges de poésies, de

71 Un fils de Dominique, Père Padé, o.p., une fille de Mère Bourgeois, S. Ste-Anne-Marie, c.n.d., ont sûrement intéressé Marie aux besoins de leur protégé.

72 Le poète fournit cette précision au bas d'un feuillet marial composé en mars 1924, FF,CB.

schèmes, d'appréciations, de projets, de désirs à la gloire de Notre-Dame.

Mais c'est un don de savoir parler de Marie sans fadeur et sans recherche. Le poète en a conscience qui aborde le thème avec modération, sans hyperbole ni sentimentalité. Le croyant veut raisonner selon la saine théologie, se limitant aux vérités essentielles du salut. Il se défend même de viser à la chose littéraire. "J'ai essayé, précise-t-il, de rendre aussi pur que les mots me l'ont permis, le mouvement intérieur de ma prière nourrie de connaissances théologiques, mais assimilées et vécues dans un élan du sentiment religieux⁷³." Voilà sous quel éclairage il faut envisager sa contribution à la poésie mariale canadienne.

Que le chrétien ait d'abord rencontré Marie dans le cadre historique de l'Évangile, qu'il ait scruté ses paroles et ses gestes si riches de sens, cela va de soi. L'auteur de Femmes Rêvées, toujours sensible aux beautés féminines, a également vu en Marie, la "Toute-Belle" et lui avoue en ces termes:

Rien n'égale en douceur le regard de vos yeux⁷⁴!

73 AF, Notes intimes, FF,CB.

74 AF, A l'Immaculée.

N'est-ce pas l'ardeur de sa tendresse filiale qu'il condense en ces quelques mots! Mère et fils, les yeux dans les yeux, se comprennent désormais sans bruit de paroles.

Pourtant ce n'est pas aux sources bibliques que plonge sa méditation quand il célèbre les attraits de grâce de Marie. Il emprunte simplement aux richesses des litanies ou des cantiques qui ont bercé son enfance: "les beaux noms de la Vierge obsèdent ma mémoire"⁷⁵, dira-t-il. "Tour d'Ivoire", "Maison d'Or", "Porte du Ciel", autant d'images familières qui illustrent pour lui le rôle de la Corédemptrice; autant de rayons d'espoir qui illuminent le passage du temps à l'éternité. Mais au pécheur, rien ne vaut la sécurité de se blottir au sein de la miséricorde maternelle. Ferland a vécu de ces angoisses qui font crier vers Marie: "Refuge des pécheurs", "Consolatrice des affligés", "Secours des chrétiens". Ce n'est pas en vain qu'il a mis aux lèvres de la "Mère des Pardons", "Espérance des désespérés", de si apaisantes paroles...

Pécheur, mon enfant, as-tu donc oublié
 ... que je fus la première,
 Dans le rachat du monde...
 A me joindre au Sauveur en Sa grande pitié⁷⁶.

Echo du Oui nuptial de l'Annonciation, le Fiat rédempteur de la Vierge résonne profondément au coeur repenti; le

75 AF, Noms familiers de la Vierge.

76 AF, La Vierge au Pécheur.

poète a longuement sondé l'amour de cet acquiescement à notre adoption douloureuse sur le Calvaire... "Pécheur, ô mon enfant, si tu savais mon coeur⁷⁷!" Devant ce touchant reproche, la foi se ravive, interrogeant celle de la Mère debout près de la Croix où elle a témoigné... "Toi qui vécus la Croix, fleur de Rédemption⁷⁸!" Il semble que Ferland ait eu une attirance particulière vers Notre-Dame des Douleurs. Un poème auquel il attache beaucoup d'importance, tout en admettant sa pauvreté littéraire, chante un Adieu à l'Eglise Notre-Dame de Pitié. La disparition de cet oratoire a remué son coeur d'homme; on suppose que cette Pieta a joué un rôle dans l'affermissement de sa foi. Que de fois, pendant ses années de lutte, il s'est agenouillé devant la Mère de Pitié, lèvres closes, coeur ouvert et sûr d'être entendu. C'est Elle qui l'a gardé des fléchissements et de la trahison.

Poète de la nature, Ferland entrevoit des reflets de la beauté de la Vierge dans les splendeurs de l'aurore, dans les clartés de l'hiver, dans les floraisons odorantes de l'été. Le parnassien qui n'a pas abdiqué sa palette rutilante, y puise des comparaisons toutes de fraîcheur:

77 AF, La Vierge au Pécheur.

78 AF, La Mère de Dieu.

SENTIMENT RELIGIEUX

304

Comme un lis le matin révèle sa beauté
 Comme aux Alpes la neige étend sa pureté
 Ainsi tu resplendis sous la grâce...⁷⁹

Il n'existe pas de mots humains pour exalter "l'image de Dieu", l'Immaculée, "figure sublime que l'Eternel avait posée à la rencontre de Ses yeux pour S'encourager à créer le monde"⁸⁰.

Le mystère de l'Assomption lui inspire des réflexions teintées de mélancolie et d'espérance...

La Vierge dont les jours n'étaient plus que prière
 Désirait tant son Fils qu'elle a brisé son Coeur⁸¹.

Le croyant dégage le symbolisme de la fête et souligne la victoire sur la mort et le péché. Il se réjouit de cette maternité de gloire qui devient plus que jamais maternité de grâces. Marie est montée pour préparer une place et un tel espoir éclaire le ciel obscur de sa foi. Volontairement, le poète ignore la description apocalyptique de la liturgie du jour; fidèle au principe qu'il énonçait en 1925, "il chante sa foi, son coeur; il chante comme il prie"⁸². De ce fait, il rejoint le poète marial dont la

79 AF, La Mère de Dieu.

80 Paul Claudel, Seigneur, apprenez-nous à prier, Paris, Gallimard, 1942, p. 81.

81 AF, L'Assomption.

82 AF, La Muse te veut seul.

prière à la Vierge se contentait de silence, de regards...
 "Laissant le coeur chanter dans son propre langage⁸³."

Certes, Marie reste pour Ferland l'objet le plus suave qui puisse hanter son désir de beauté. Par ses mystères, Elle lui assure confiance pour la victoire finale et devient une présence réconfortante qu'il associe au terrible quotidien. N'est-ce pas ce qui explique pourquoi il ait préféré entre toutes les dévotions, la récitation du chapelet. Il a fixé la douceur de cette présence dans un sonnet délicat, parfumé de piété filiale: Le Dernier Chapelet. Les quatrains exhalent l'angoisse qui préside aux dernières prières autour d'un être cher ravi par la mort.

L'église en deuil attend le corps de notre mère
 Serrant le crucifix sous l'ivoire des doigts...

Nous sentons s'attendrir le bruit de la prière...
 ... parfois deux ou trois
 Etouffent dans leur gorge un pleurant Notre Père...
 Nous disons jusqu'au bout le chapelet qui pleure⁸⁴.

Mais la Vierge compatissante reste aux écoutes "à l'heure de la mort". Chaînon indissolubles, les Ave unissent encore la famille temporellement disloquée:

83 Paul Claudel, La Vierge à Midi, dans La Vierge Marie dans la vie et l'oeuvre de Claudel, de Raymond Halter, Paris, Mame, 1958, p. 129.

84 AF, Le dernier Chapelet.

Ah! mes pauvres Ave...
 Pressez Dieu d'accueillir ma mère en Sa demeure!
 Que Sa pitié s'émeuve aux cris de ses enfants⁸⁵.

L'âme contemporaine alimentée à la mariologie profonde de notre siècle attache peu d'importance aux élans timides et aux redites amoureuses du poète; elle devra lui concéder la sincérité du coeur qui cherche dans le regard de Marie, secours, tendresse et salut.

Jusqu'à la fin de sa carrière, Ferland s'intéresse aux publications mariales à titre de lecteur, de propagandiste et surtout de collaborateur des plus dévoués. Lors de la préparation de l'anthologie A Notre-Dame de Lyre, l'Hommage des Poètes canadiens-français⁸⁶, publiée en 1939, il s'enthousiasme du projet et adresse à maintes reprises, ses encouragements à l'auteur. "En ce temps agité de haine, de dureté humaine, écrit-il, vous allez semer de l'amour, de la paix et de la douceur poétique; je veux être un des premiers à vous comprendre et à vous féliciter⁸⁷." A de tels éloges, il joint un envoi de douze poèmes accompagnés d'une notice biographique dont

85 AF, Le dernier Chapelet.

86 Soeur Paul-Emile, s.g.c., A Notre-Dame de Lyre, l'Hommage des Poètes canadiens-français, Ottawa, Les Soeurs Grises de la Croix, 1939, 207 p.

87 AF, Lettre à S. Paul-Emile, 26 juillet 1938, FF, CB.

il a lui-même fourni les documents⁸⁸. Son zèle ira jusqu'à recruter parmi ses amis les poètes, des collaborateurs à cet album marial. Le succès de l'oeuvre lui tient à coeur au point que d'avril 1938 à janvier 1942, il poursuivra avec la religieuse-écrivain des relations épistolaires imprégnées de piété mariale. L'extrait suivant nous renseigne un peu sur leur échange surnaturel...

Les amis de la Reine du Ciel seront enchantés de votre heureuse initiative: ce sera bien notre livre de louange à Marie, un livre où la littérature ne sera pas que littérature, mais une forme délicate de la Prière, le cri religieux du coeur de nos poètes vers la Vierge notre Mère. [...] Votre anthologie sera comme un reflet de cette dévotion du pays canadien... ce sera, permettez-moi d'être lyrique: Notre Jardin de Marie⁸⁹.

Voit-il dans cette oeuvre la réalisation d'un de ses rêves? nous serions tentée de le croire, d'autant plus qu'en mai 1941, lui-même avait intitulé Jardin de la Vierge sa contribution annuelle aux Mémoires de la Société Royale. Depuis nombre d'années, il cultivait ces modestes fleurs dédiées à la Mère; il avait même projeté de "lier sa gerbe définitive à la gloire de Notre-Dame⁹⁰", avant le

88 La contribution de Ferland occupe les pages 39 à 44 et compte les sept poèmes suivants: Elévation vers la Vierge, Noms familiers de la Vierge, Etoile du Matin, La Vierge au pécheur, A l'Immaculée, L'Assomption, Prière à la Vierge.

89 AF, Lettre à S. Paul-Emile, 13 avril 1938, FF,CB.

90 AF, Lettre à S. M.-Euphrasie, s.s.a., 22 juillet 1943, FF,CB.

grand départ. Selon sa promesse, en novembre 1911, il avait, au bénéfice d'autrui, "semé ses prières de poète tout le long de son pays"⁹¹. La mort lui refusera la consolation de mettre une dernière main au bouquet marial dont seuls les intimes auront respiré les discrets arômes.

Avec l'expérience, le mystère de la poésie semble, pour Ferland, avoir rejoint le mystère même de Dieu. Sans doute les événements de sa vie se sont répercutés dans son oeuvre comme des irradiations diverses de ses états d'âme. Mais le sexagénaire a définitivement jeté le pont entre Dieu et la création. La grande paix du soir a pétri son visage, dirait-on, modelé son sourire, et illuminé davantage son regard toujours si profond. La grande nature n'a pas changé, mais en lui, quelque chose est changé. S'il admire le Mont-Royal, et goûte intensément la détente à Saint-Benoît, sa vision poétique transcende la beauté matérielle du cadre. Ce n'est plus une prière lyrique comme celle "Des Bois du Nord"⁹² qui affleure à ses lèvres; perdu dans sa contemplation, il déchiffre l'alphabet symbolique de la création. Ainsi un spectacle de soleil couchant du haut des Laurentides, un soir de Toussaint, lui

91 AF, Lettre à sa soeur Léonie, 6 novembre 1911, FF, CB.

92 AF, La Prière des Bois du Nord, première poème du Canada Chanté.

inspire de graves pensées. Même si l'on fait la part de la liturgie du jour, on s'étonne de voir comment le poète les retrouve signifiées dans l'univers concret qu'il contemple:

Là-bas, s'allume un lac d'un reflet de sanguine ...
Le souffle lent de l'air me semble la caresse
Des choses qui s'en vont, leur baiser de tristesse...

Tout romantique aurait souligné la mélancolie inhérente au soir d'automne; le chrétien, par delà les arbres couronnés, sonde les vivants contrastes riches de messages:

La ville bleuissante et le rêve des marbres:
La ville est l'écheveau de nos humains efforts,
Les marbres, le regret des vivants pour les morts;
L'Eternité fait face à la vie éphémère
L'Eternité me dit dans l'ombre son mystère⁹³.

Les finales poétiques qui jadis ouvraient si larges les perspectives du rêve, embrassent maintenant la plus grande des réalités. Le poète, enfin a compris que l'objet de la vraie poésie, ce n'est plus le rêve, les illusions ou les idées, mais "l'univers visible auquel la foi ajoute celui des choses invisibles". Cette réalité qu'il a fuie pendant si longtemps, il tente d'en pénétrer le mystère, d'en saisir la profonde unité. Le poème Dieu dans la Forêt⁹⁴, composé six ans avant sa mort, éclaire la dernière étape

93 AF, Réverie sur la Montagne, MSRC, mai 1933, FF,CB.

94 AF, Dieu dans la Forêt, MSRC, mai 1938.

de son évolution littéraire et religieuse. On n'y distingue plus la silhouette du botaniste herborisant, un filet à la main; encore moins celle d'un rêveur extasié devant une symphonie automnale. Même le patriote ambitieux d'immortaliser les splendeurs de son pays a disparu devant le citoyen du ciel en marche vers la vraie patrie. Il ne s'attarde plus aux paysages, aux personnes ou aux objets, si ce n'est que pour les interroger sur leur signification permanente. Il recherche "l'isolement de la forêt", non plus pour esquiver la "foule méchante" mais pour se sentir "plus proche de son Dieu dans le bois solitaire", cet "immense et vierge sanctuaire"...

Où monte l'hymne humain vers l'amour du Seigneur⁹⁵. Instinctivement son âme se ferme aux rumeurs du monde et s'ouvre sur l'immensité sacrée où la présence de Dieu devient pour lui l'unique réalité. C'est ce qu'il nomme "ces moments d'emprise divine". L'homme adorateur devient "comme une lyre..."

Que Dieu viendrait toucher d'un invisible doigt." Habité par cette "Présence", le poète ne chemine plus seul. S'il se sent encore parfois étranger, c'est à titre de pèlerin vers l'Eternel qui n'a pas de demeure stable ici-bas. Il n'est plus le chantre de la Terre Natale, il aspire à la Terre Promise.

95 AF, Dieu dans la Forêt, MSRC, mai 1938.

"L'ex-rêveur au banc vert" aurait-il renoncé à ses impressions de poète et de dessinateur? Il les a dépassées et les horizons familiers s'élargissent maintenant aux dimensions de sa pensée. Toujours aux écoutes de l'univers, il note dans ses carnets intimes, des bribes de dialogue: "La nature, pense-t-il, si vous savez entendre sa voix, ne nous dit qu'une chose. JE SUIS VRAIE. Ma beauté est d'être ce que je suis⁹⁶." Voilà une affirmation qui ne saurait mieux s'harmoniser à son besoin profond de vérité. En guise d'écho, il avait proclamé un jour:

Bénies les âmes droites! La vérité c'est la voie du chrétien. Les âmes droites ont une horreur innée du mensonge. Quelle peine les assombrirait si elles blessaient la Vérité. Elles connaîtraient l'asphyxie de la honte et dans la voix du remords, elles entendraient Dieu leur dire: "Tu as voilé mon image."⁹⁷

Que de fois, impressionné par l'harmonie qui règne dans la grande nature, Ferland s'étonne que seul l'homme "à la nuque raide" n'adore pas l'éternel vouloir.

Sa contemplation pénètre, semble-t-il, au coeur même de l'univers s'abreuvant à la lumière qui l'enveloppe, il en recueille des vérités immuables qui participent à l'éternel: "Je fais deux choses profondes, lui

96 AF, Notes intimes, FF,CB.

97 Ibid.

suggère encore la nature: 'Je vis sans fin et je meurs sans fin.'⁹⁸ N'est-ce pas là une simple transposition de sa vie spirituelle axée sur les deux pôles "vie et mort"? Ferland peut vraiment répéter avec saint Paul: "Maintenant, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi"⁹⁹. Désormais, sa contemplation esthétique transcende la réalité observable et s'élance en verticale pour rejoindre la Réalité toute pure. Le poème Leçon de la Colonne interprète les dépouillements de l'âme hantée par les cîmes...

Vois l'essor symbolique et pur du granit lourd,
Qui veut pour sa beauté le haut baiser du jour...

Médite la leçon que sa noblesse donne;
La Colonne t'invite à monter...
Vers des sommets sacrés, un monde qui rayonne¹⁰⁰.

Cette lutte ininterrompue pour le perfectionnement de son existence, deviendra pour le poète vieillissant une quasi-hantise. Lui-même avoue:

En allant au bureau, en tramway, j'avais l'esprit préoccupé de cette idée: "La lutte pour la Vie de toutes les heures, et sous mille formes, avec cette conclusion philosophique qu'elle est inévitable et qu'elle doit être acceptée avec énergie et courage."¹⁰¹

98 AF, Notes intimes, FF,CB.

99 Saint Paul, Épître aux Galates, ch. II, v. 20.

100 AF, Leçon de la Colonne, MSRC, mai 1938.

101 AF, Notes intimes, FF,CB.

De cette préoccupation est né le sonnet suivant que nous reproduisons à titre d'élan spontané. L'idée sera d'autant plus transparente que le limeur infatigable n'a pas retouché l'expression.

C'est le combat!

Mon coeur, ma chair, mon âme, il faut lutter toujours.
C'est le combat prenant, sans merci et sans trêve
Pour le pain, pour le sang, pour l'honneur et le rêve
Pour défendre infrangible et vaillant, nos amours.

Comme au poing d'un Roland, une épée indomptable
Il faut brandir l'idée, élever sa raison.
Il faut être debout, paraître infatigable
Semer un sénevé, rêver belle moisson.

Vois la plante luttant pour boire la lumière
L'oiseau qui fait son nid, la foule meurtrière
La lutte sur la foudre, en plein ciel, le Condor.

Tout est peine et combat pour maintenir la vie.
Mais lutter que c'est beau, puisque malgré la mort
On comprend dans l'amour, la Sagesse infinie¹⁰²!

Les moindres gestes du chrétien épellent sans cesse ce mot âpre et consolateur "lutte", un peu l'équivalent du "quotidie morior" de l'apôtre. N'est-ce pas en somme la formule constante qui rend le mieux compte de la physionomie morale de Ferland?

Au terme de notre enquête, nous sentons bien tous les traits essentiels qui nous échappent de cette existence silencieuse et effacée. Pour cerner davantage cette

102 AF, C'est le Combat (poème inédit daté du 24 novembre 1933), FF, CB.

démarche humaine, interrogeons une confidente du poète, témoin de son évolution religieuse. Connue sous le pseudonyme de "Amaryllis", Soeur Marie-Euphrasie, s.s.a., échangea avec lui. une correspondance suivie, de janvier 1931 à septembre 1943. Pendant que ce dernier suit avec intérêt la montée poétique de celle qu'il nomme affectueusement "son élève-poétesse", elle, assiste avec plus de discrétion, mais non moins d'émotion, à la montée chrétienne de son "Cher Maître". Admettons que l'interlocutrice a un flair exquis pour provoquer les confidences de Ferland qui filtre son âme tout entière au bout de sa plume. Voilà deux âmes qui vibrent du même idéal, planant dans un même climat surnaturel. A soixante-dix ans, le poète esquisse le portrait moral de sa protégée à la demande de Soeur Paul-Emile qui le destinait aux pages de l'Anthologie mariale:

La révérende Soeur Marie-Euphrasie, qui n'a pas, je crois, jusqu'ici été contrariée dans son inclination de poétesse, qui n'offre pas l'empreinte particulière d'une école, a trouvé dans la foi, dans les suggestions de sa ferveur religieuse, la source la plus pure de ses inspirations. Riche d'images, d'allant et même d'audace, elle a figure d'une inspirée. Curieuse de beauté, de lumière, elle doit parfois à l'exaltante admiration de la Nature de beaux départs lyriques... C'est l'embarquement impérieux pour le rêve... Mais le splendide paysage, le vierge matin, l'immaculé d'un jour d'hiver, ne deviennent pas la fin esthétique, la raison de son chant. Ces splendeurs du monde extérieur ne sont que les déterminantes de son envol, le prétexte et comme l'invitation joyeuse à des élévations spirituelles.

L'Orient de sa strophe est le Seigneur, comme son climat familial¹⁰³.

Qui ne reconnaît en filigrane même dans ce paragraphe au style précieux, les traits moraux de Ferland assagi par l'expérience? A la faveur d'une sosie spirituelle il vient de se révéler. Le critique est sincère dans son éloge alors même que sa délicatesse multiplie les encouragements et les compliments. On devine quel enrichissement comporte l'entraide littéraire et spirituelle de ces deux âmes-soeurs, éprises de silence, de Beauté, dont Dieu et la Vierge restent les prototypes par excellence. Sans parler d'expérience strictement mystique, nous surprenons certaines confidences qui ouvrent des avenues jusqu'ici inexplorées. S'adressant à la religieuse, il explique:

Votre citation: "Chez les artistes il y a toujours un mystique qui s'ignore", (dont vous ne me dites pas l'auteur)... me semble vraie; mais le mot "TOUJOURS" dépasse, je crois, la réalité, la vérité. Combien d'artistes ne recherchent que la Beauté païenne! le dehors matériel des choses de la création. Leur formule "L'Art pour l'Art" ne suppose pas la dépendance du divin. Cela dit..., je sens que la Beauté, l'Idéal pour plusieurs, sont des chemins qui mènent à l'admiration religieuse, le silence et la joie mystiques. La Poésie ne serait-elle pas alors une purification, un besoin et un moyen de se dégager des laideurs, d'être plus noblement humain, de rechercher les sommets de l'Amour. Chanter, c'est dire ce que

103 AF, Portrait adressé à Soeur Paul-Emile, septembre 1938, FF, CB.

l'on aime, c'est le cri du coeur, c'est comme la prière de l'esprit¹⁰⁴.

A son insu, il vient presque de définir sa tonalité intérieure en identifiant sa recherche constante du Beau, du Bien, du Vrai, à la foi profonde qui commande aux moindres fibres de son être, qui le fait tendre aux sommets de l'Amour. Mais sa sincérité pousse plus loin la confiance, à une question ingénue formulée en ces termes: "Avez-vous songé au bonheur que vous aurez là-haut à contempler l'immortelle Beauté¹⁰⁵?" il répond simplement, avec l'humilité de celui qui se souvient d'avoir erré, qui ne renie point son statut d'être blessé:

Je songe bien d'aller dans ce pur Royaume. J'en ai l'assurance en m'appuyant sur la miséricorde de Dieu. Mais quant à imaginer le ciel, je sens cette chose comme impossible, puisque nous y verrons ce que nous n'avons jamais vu. Non, non, ne me tentez pas¹⁰⁶.

Aveu empreint de bonhomie sereine, d'espérance ferme, au terme d'une vie qui a eu ses bourrasques et ses jours sereins, ses ténèbres et ses lumières. A notre regard, cette vie de chrétien n'apparaît pas comme un bloc sans faille, ce privilège n'est pas de notre condition pécheresse, mais plutôt comme un acte de foi, une acceptation

104 AF à S. Marie-Euphrasie, 29 oct. 1939, FF,CB.

105 S. Marie-Euphrasie à AF, 28 juil. 1939, FF,CB.

106 AF à S. Marie-Euphrasie, 29 oct. 1939, FF,CB.

d'Amour, enfin comme la prière d'un coeur d'homme en route vers la Maison du Père.

L'apaisement qui marque les dernières années de Ferland n'a fait qu'accentuer sa tendance à vivre dans la retraite et le silence. Mais cette attitude traduit maintenant non plus sa peur de la réalité qui le blesse, puisqu'il est réconcilié avec elle, mais bien "la gravitation intime de son âme vers le grand centre, la poussée vers l'intériorité et la profondeur¹⁰⁷". Il a atteint cette zone de bonté qui s'alimente aux vertus théologiques; parce qu'il a souffert, il désire pour autrui que la vie n'ait pas d'autre fin que la bonté, l'affabilité, la charité. Ses relations sociales et intimes sont empreintes en effet de cette onction particulière. On sent que l'homme a résolu le problème de son "moi"; il est installé à demeure dans cette nostalgie sereine de l'éternel, de l'infini. Et c'est ce dépaysement des grandes âmes, qui ancre en lui plus profondément que jamais, cette impression d'être "étranger" partout et toujours ici-bas.

Belle âme de poète, en la terre isolée,
Tu connais un tourment indicible et profond.
Tu parais en ce monde à la foule emmêlé
Mais ton rêve avec l'ange te confond¹⁰⁸.

107 Romano Guardini, De la Mélancolie, Paris, Editions du Seuil, 1953, p. 65.

108 Amaryllis [S. Marie-Euphrasie, s.s.a.], Triptyque, dédié au poète, janvier 1936.

CONCLUSION

Que Ferland soit, par sa complexité psychologique, difficile à saisir, il n'est pour s'en convaincre que de confronter les biographies qui lui furent consacrées. Plusieurs pourtant, soulignent un tempérament délicat, timide, une santé fragile, une ténacité consciencieuse au travail, une foi vive, et par-dessus tout, un amour passionné de la patrie. A côté de ces traits véridiques, il existe maintes affirmations gratuites ou peu nuancées. Grâce à un certain recul, nous avons voulu sonder le fond de son âme à la lumière de documents nouveaux.

Un ami a peint Ferland comme "un homme sombre et taciturne¹", rarement intéressé aux discussions auxquelles il assistait, mais sans y participer. Faut-il souscrire à cette insinuation de misanthropie? On comprend que le poète à l'âme méditative, ennemi du bruit et de la politique, soit resté à l'écart des débats enflammés. L'expérience au sein de l'Ecole littéraire lui avait appris que les duels oratoires finissent souvent par des blessures et son hypersensibilité les appréhendait. Mais il savait mieux encore que le silence et la pureté de l'âme sont indispensables pour contempler le monde avec des "yeux

¹ Germain Beaulieu, Nos Immortels, Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1931, p. 106.

CONCLUSION

319

neufs" et pour en saisir les moindres rythmes. Cette disposition innée au recueillement était donc renforcée par une discipline consentie au nom de la beauté morale et esthétique. S'il préfère le silence aux controverses, il n'en reste pas moins un observateur sagace doublé d'un critique attentif. Ses correspondants apprécient le sérieux de ses vues et vantent l'amabilité spirituelle et parfois le ton enjoué de ses lettres. A distance, il émet franchement ses opinions et accepte avec bienveillance celles de l'interlocuteur. Mais les conversations scabreuses ou vulgaires lui font horreur; le temps est perdu qu'il passe aux futilités. Ses entretiens portent sur des sujets culturels: "littérature, histoire et théologie²". Une telle sélection suppose qu'il ne s'ouvre pas au premier venu. Gare surtout à l'audacieux qui raille la religion en sa présence; il devra se mesurer non plus au timide Ferland, mais à un fougueux adversaire qui sait défendre ses principes.

Souvent on évoque l'autodidactisme du poète qui conditionne la valeur de son oeuvre. Et pourtant! Cinquante-trois ans de réflexions, de lectures et d'exercices littéraires, ne valent-ils pas certains cours d'études

² Casimir Hébert lui rend ce témoignage dans une lettre à M^{me} Ferland-Angers, Montréal, 14 novembre 1943, FF,CB.

plus ou moins approfondies? Et puis "l'école ne fait pas le poète; elle enseigne la littérature". L'écrivain se forme lui-même et son 'style' provient d'une pensée et d'une passion lancinantes³. Or, Ferland apprendra à maîtriser sa langue et "sa passion" pour devenir poète de la nature. Cette information prérequis, il la trouvera non dans les cours de poétique ou de rhétorique, non dans les modèles qu'il a contemplés, mais "dans la joie du matin, dans la lumière éclatante des montagnes natales". Le pays reste à jamais son grand maître de beauté, de noblesse et de vérité.

Pour cerner les traits essentiels de sa physionomie d'écrivain, devons-nous contresigner le témoignage du poète Alfred DesRochers qui se prévaut d'être "le seul disciple de Ferland" et surtout ajouter foi à sa classification octroyant la troisième place au mérite de son maître, après Nelligan et Fréchette⁴? Nous savons que, de tous les poètes de cette génération, Ferland se range parmi les plus ignorés, les moins cités. Il faut admettre que ses sujets religieux et patriotiques s'accordent mal à l'imagination moderne. Et l'on connaît peu l'accent

3 Benedetto Croce, La Poésie, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p. 158-159.

4 Alfred DesRochers, entrevue du 16 décembre 1961.

CONCLUSION

321

profondément humain dont il imprègne discrètement les sentiments de l'idéal, de la souffrance, de la foi et de la mort.

Le rappel à l'ordre qu'il destine à ses contemporains en 1910 est inspiré beaucoup plus de son retour à l'Eglise que de sa ferveur de patriote, comme on le croit trop souvent. Le recueil à tonalité mystique qu'il publie lors du Congrès eucharistique de Montréal est accueilli par plus de sarcasmes que d'éloges. Et pourtant, Ferland y a donné la vraie mesure de son courage et de ses convictions religieuses. Il faut croire à l'authenticité de sa conversion qui l'a définitivement orienté vers un christianisme personnel et mûri. Gagné à la joie du mystère pascal, il jauge à la lumière de ce qui ne passe pas, les problèmes jadis aigus de son existence: échecs financiers ou littéraires, persécution en sourdine des confrères-écrivains, isolement, incompréhension des siens, écoulement du temps: tout lui devient occasion de raffermissement moral. Son cheminement d'homme et d'écrivain à la conquête de la vérité débouche maintenant sur la richesse des vertus théologiques.

D'un commun accord, les critiques canadiens concèdent une valeur nationale à l'oeuvre de Ferland. En 1908, Canada Chanté constituait l'hymne de la plus sincère admiration inspiré par les spectacles de la patrie. Fidèle à

l'invitation de l'abbé Camille Roy en faveur du nationalisme en littérature, Ferland avait rompu, dès 1904, et définitivement, avec ses filiations étrangères. Désormais il s'orientera vers des sources d'inspiration purement canadiennes. Il met au service du courant régionaliste, son ambition de refléter, sous toutes les formes possibles, la beauté et la vérité de son pays. Délaissant toutefois "la poésie banale des vieilles choses", il préfère raviver le culte de nos gloires passées. Plutôt que de s'émouvoir sur "l'épopée des reculeurs d'horizons", il se penche sur "l'épopée religieuse et française de Ville-Marie". Sans craindre le vertige, il plonge jusqu'à l'aube de la civilisation américaine. C'est là qu'il rencontre les primitifs si bien accordés à la sauvage nature. D'emblée, il se découvre avec eux une sorte d'affinité, et l'on convient que les plus beaux textes régionalistes de Ferland réfèrent à cette hantise bien ancrée dans son enfance et si étroitement liée au mystère de la forêt. L'affirmation de Jean-Paul Weber prendrait donc ici tout son sens, à savoir que "l'Art, c'est un peu d'Enfance retrouvée, parmi les grisailles de l'adulte⁵". Sûrement il s'agit d'un point de repère capital quant à l'origine de

5 Jean-Paul Weber, Genèse de l'oeuvre poétique, Paris, NRF, Gallimard, 1960, Avant-Propos, p. 9.

sa vocation poétique. Une pensée qu'il notait en 1904 dans son Journal des Champs éclaire les dimensions de son oeuvre et peut-être aussi sa destinée de poète:

La nature natale, source d'inspirations, si nous l'avons contemplée et aimée, a laissé en nos mémoires sa beauté, sa richesse et sa vérité. Et comme des miroirs nous la traduisons dans nos pensées, nos actes, nos paroles⁶.

Après un tel aveu, le poète ne peut que s'engager totalement à célébrer son pays, "pays d'espérance et d'honneur". Canada Chanté et les pièces qui le complètent réunissent en modestes faisceaux les reflets de beauté, de richesse et de vérité que l'artiste a su capter aux horizons de sa patrie. Mais plus que tout, l'oeuvre irradie l'âme de l'auteur identifiée à cette nature canadienne qu'il a contemplée et aimée. Elle s'est laissé modeler par "les symboles et les reflets qui l'ont aidée à prendre conscience d'elle-même" et plus encore par la secrète harmonie qui existait entre ces deux créatures de Dieu. Les stimulants, les leçons de droiture, d'élévation et de courage dans la vie, c'est aux arbres qu'instinctivement il les a réclamés, depuis leurs cîmes radieuses jusqu'à leurs souterraines racines. La beauté qu'il a sans cesse poursuivie, s'est transformée en joie mystérieuse, inépuisable, mais perceptible aux seuls initiés. La richesse de sa

6 AF, Journal des Champs, Notes intimes, FF,CB.

CONCLUSION

324

patrie englobe certainement nos ressources naturelles si convoitées de l'étranger; mais elle implique, ici et avant tout, l'abondance et la variété des visions offertes à ses regards d'artiste. Quant à la vérité n'insistons plus. Ferland un jour, après mûr examen a déclaré: "Ce que j'aime par-dessus tout, c'est la vérité⁷!" Et sa vie n'a pas démenti une telle affirmation.

Si le régionalisme de Ferland se concentre principalement sur la splendeur des forêts, la majesté du fleuve, les paysages imposants ou gracieux du Mont-Royal, du lac Simon ou du village de Saint-Benoît; s'il évoque notre passé héroïque et s'intéresse aux "premiers occupants du pays", n'a-t-il pas tenté, cependant, et à sa manière, d'éveiller la fierté de l'âme canadienne avec sa foi profonde, son attachement à la terre, à la langue, aux traditions ancestrales? Mais l'écrivain n'entend pas figer son inspiration du terroir dans une formule étroite, chauvine ou exclusive. Il a eu soin de nous mettre en garde contre ce danger. S'il exige de la poésie, "une couleur régionale d'expression nationale", il recommande d'ajouter "un peu de largeur humaine, quelque afférence universelle, voire un brin de curiosité exotique⁸". Enfin

7 Témoignage de Mme Ferland-Angers, soeur du poète.

8 AF, Réponse au Questionnaire de Jean Charbonneau lors d'une enquête sur la littérature canadienne, Montréal, 12 mars 1928, FF, CB.

CONCLUSION

325

"pour exalter sa patrie, il "veut allier toutes ces beautés". Certes, il a rêvé grand, mais la réalisation n'a pas répondu à ses désirs ni à ceux de ses compatriotes.

Cette déception reste imputable en premier lieu à la pauvreté du poète, laquelle n'a jamais permis une édition définitive et complète de son oeuvre. Mais au nom de la vérité, il faut avouer avec Ferland, que le don d'extériorisation, la puissance évocatrice a trahi la vision poétique du "voyant". L'enthousiasme, l'émotion, la sincérité seuls ne produisent pas encore le chef-d'oeuvre. Il a lui-même admis ses limites et n'en fait pas mystère à un intime:

J'ai pris des années à confiner mon âme et ma foi en un apprentissage isolé dans l'expression, la représentation caractéristique, l'âme et le sol de mon pays. Il y avait nécessité à vouloir et à aimer fortement, farouchement. Tenter d'être neuf, c'est s'imposer une discipline, de l'ordre dans le travail de la découverte. C'est présomptueusement, orgueilleusement compter sur soi. Ne s'en tenir qu'à ses yeux, à sa sensibilité, à ses moyens d'expression, à son invention verbale. Le frisson nouveau, c'est le ressort, la stimulation généreuse, mystérieuse; mais pour le faire partager jusqu'à une communion étroite avec d'autres, il faut la transposition lumineuse, vivante, que nous prêtent les mots de la langue, le rythme révélateur auquel on les soumet. Captivante, enivrante, mais difficile et redoutable tentative⁹.

⁹ Brouillon retrouvé dans ses notes, sans date ni nom de destinataire, remontant vraisemblablement à 1939-1940.

Le poète juge sévèrement ses illusions; il n'a pas atteint la transposition poétique personnelle qui imprime à l'oeuvre son cachet authentique. Dans son essai d'art indépendant, il a eu tort de choisir, même au nom de l'originalité, des sujets "étrangers à l'art" comme le sont les "ouaouarons, les corneilles, les libellules, les pissenlits, le chemin du Roi, etc." C'était en effet, une "difficile tentative" que de "transformer, de magnifier, de transmuter" une matière si peu poétique en soi, et de lui donner à "l'aide des images, du rythme et de l'harmonie", une signification nouvelle¹⁰. Pareils thèmes risquent de frôler le ridicule, à moins que le poète ne les élève au niveau de la poésie par un effort créateur exceptionnel. Et cette "redoutable" expérience de Ferland ne fut guère heureuse.

Malgré son ardent désir de créer une poésie nationale, l'auteur de Canada Chanté n'a pas révélé l'âme canadienne avec ses mystères, ses angoisses et ses espérances. Ses pages restent l'écho de ses impressions et son effusion lyrique, souvent, frise le sentimentalisme. Sans doute, quand il dessine avec minutie et un brin de tendresse quelque fleur sauvage telle "la renoncule" ou qu'il

¹⁰ Gérard Bessette, Les Images en Poésie canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 114.

croque sur le vif un bouquet de bouleaux blancs, alors la vision objective des choses obéit aveuglément au crayon du dessinateur. Mais en dépit de son observation aiguë, de ses notations détaillées, il n'évoque pas le mystère de la géographie de son pays. Amant de la sauvage solitude, il n'a pas su rendre la physionomie distincte des paysages; il ne les a pas dégagés de ses dialogues avec la grande nature. Ses descriptions, mélange de réalisme et d'imagination portent trop souvent le sceau de sa rêverie avec toute la mièvrerie qui s'y glisse. Que ne s'est-il libéré des oripeaux oratoires qui encombrant sa phrase d'apostrophes et d'exclamations! Que n'a-t-il refréné cette tendance à moraliser qui finit par lasser le plus indulgent lecteur!

Mais il faut bien reconnaître ses louables efforts pour dépasser les horizons géographiques et rejoindre l'humain et l'universel. Des témoignages de critiques français¹¹ ont loué son expérience autochtone dans les trois premiers recueils de Canada Chanté. Ce fragment a donc été assez riche et assez puissant pour s'imposer à l'étranger. Personne ne lui refusera "l'art simple qui croît comme l'herbe des prés ou qui coule à la façon des

¹¹ Mentionnons entre autres, Louis Arnould, Henri Sensine, Louis Tiercelin, Auguste Dorchain, René Gautheron.

CONCLUSION

328

sources. Il y a une poésie des choses toujours vraie, toujours vivante, et quiconque arrive à la saisir et à la fixer est vraiment poète¹²".

12 Louis Dantin, cité dans Poésie du Canada de Jeanne-Paul-Crouzet, Paris, 1946, p. 369.

BIBLIOGRAPHIE

A. Oeuvres d'Albert Ferland

I. Recueils de Poésies

Mélodies Poétiques, Montréal, J. Bédard, 1893,
141 p.

Femmes Rêvées, Montréal, chez l'auteur, 1899, 38 p.

Canada Chanté, Livre premier: Les Horizons, Montréal, Déom Frère, 1908, 32 p.

Canada Chanté, Livre deuxième: Le Terroir, Montréal, l'auteur éditeur, 1909, 29 p.

Canada Chanté, Livre troisième: L'Ame des Bois, Montréal, l'auteur éditeur, 1909, 32 p.

Canada Chanté, Livre quatrième: La Fête du Christ à Ville-Marie, Montréal, l'auteur éditeur, 1910, 24 p.

Canada Chanté, Livre cinquième: Montréal, ma Ville Natale, Montréal, Jules Ferland, éditeur, 1946, 122 p.

II. Revue de l'Art, vol. 1, n° 1, livr. de décembre 1895,
8 p.

Le Mardi-Gras à la campagne, dans Nos Canadiens d'autrefois, Montréal, Granger Frères Limitée, août 1923,
3 p.

Cantique à la Gloire de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, 1926.

III. Mémoires de la Société Royale Canadienne

La plupart des écrits de Ferland ayant été publiés dans Les Mémoires de la Société Royale Canadienne et dans Le Monde Illustré, nous avons cru bon de les ordonner en deux sections particulières. Nous suivons l'ordre alphabétique quant aux titres de journaux et de revues et l'ordre chronologique quant aux poèmes.

BIBLIOGRAPHIE

330

- Voix du Pays Vierge, 1926, 3^e série, vol. XX,
sec. 1, p. 99-103.
Le Fleuve Primitif
Harangue d'un chef Sauteur
Anathème des Montagnes
- Odjibwenang: Poèmes du Pays des Sauteurs, 1929,
3^e série, vol. XXIII, sec. 1, p. 81-94.
La Rivière aux Roseaux
Le Paradis des Roseaux
Chant de la Moisson du Manomin
Le Chant des Cygnes
- Poèmes, 1931, 3^e série, vol. XXV, sec. 1, p. 1-4.
Le Rêve du Héron Bleu
L'Automne Laurentien
Yalt-lye-Bennué!
161. Poèmes, 1932, 3^e série, vol. XXVI, sec. 1, p. 157-
C'est le chemin du Roi
La Libellule
L'Heure du Lait
Le Cri du Crépuscule
86. Poèmes, 1933, 3^e série, vol. XXVII, sec. 1, p. 83-
Le Héros du Fleuve
Le Bienfait de l'Aurore
Evocation en Forêt
Rêverie sur la Montagne
- Poèmes: En Marge des Champs, 1935, 3^e série, vol.
XXIX, sec. 1, p. 109-112.
Les Bourgeons
La Chicorée
Le Miroir des Bouleaux
- Poèmes: Fleurs du Silence, 1936, 3^e série, vol.
XXX, sec. 1, p. 1-3.
Le Bruit Moderne
Etre seul!...
Devant la Forêt
- Poèmes: Au Fil du Rêve, 1937, 3^e série, vol. XXXI,
sec. 1, p. 61-64.
La Ville
Impressions du Matin
Devant la Nuit
Le Cœur des Poètes

Poèmes: Sur les Ailes de l'Esprit, 1938, 3^e série,
vol. XXXII, sec. 1, p. 133-136.

La Défense de la Rime
La Revanche du Rêve
La Leçon de la Colonne
Dieu dans la Forêt

Poèmes: La Guirlande du Songe, 1940, 3^e série,
vol. XXXIV, sec. 1, p. 49-53.

Etre Réveur
Magie de la Lune
Songerie d'hiver
Le Parc dans l'Automne

Poèmes: Le Jardin de la Vierge, 1941, 3^e série,
vol. XXXV, sec. 1, p. 57-60.

Louange de Marie
La Mère de Dieu
Marie, notre Mère
La Vierge, notre Etoile

Poèmes: Les Heures émerveillées, 1942, 3^e série,
vol. XXXVI, sec. 1, p. 45-47.

Oh! l'Eden retrouvé
Tableautin du Nord
Réveil du Village

Poème: Le Poète et la Ville, dialogue, 1943,
3^e série, vol. XXXVII, sec. 1, p. 35-38.

IV. Ecrits divers dans Le Monde Illustré de Montréal

a) Poésies

Les enfants à leur mère, vol. 8, n° 378, livr. du
1^{er} août 1891, p. 218, col. 1.

Un soir en canot, vol. 8, n° 385, livr. du 19 sep-
tembre 1891, p. 324, col. 1.

C.G.P.O.G.R. [sans autre titre], vol. 8, n° 393,
livr. du 14 novembre 1891, p. 452.

Stances, vol. 8, n° 405, livr. du 6 février 1892,
p. 648, col. 1.

La Clochette, vol. 8, n° 414, livr. du 9 avril
1892, p. 798, col. 1.

1892, La voix aimée, vol. 9, n° 420, livr. du 21 mai 1892, p. 29, col. 3.

p. 49, Le Printemps, vol. 9, n° 422, livr. du 4 juin 1892, col. 1.

Dieu dans l'amour, vol. 9, n° 432, livr. du 13 août 1892, p. 170, col. 1.

Charmes de l'oeil, vol. 9, n° 437, livr. du 17 septembre 1892, p. 229, col. 2.

Les Coeurs, vol. 9, n° 442, livr. du 22 octobre 1892, p. 289, col. 1.

L'Automne, vol. 9, n° 445, livr. du 12 novembre 1892, p. 1.

Amour divin, vol. 9, n° 461, livr. du 4 mars 1893, p. 522, col. 1.

Hommage, vol. 10, n° 485, livr. du 19 août 1893, p. 184, col. 1.

La Canadienne, vol. 10, n° 488, livr. du 9 septembre 1893, p. 224, col. 1.

Le poète et la fleur, vol. 10, n° 490, livr. du 23 septembre 1893, p. 244, col. 1.

Hommage à M^{lle} Eugénie C..., vol. 10, n° 500, livr. du 2 décembre 1893, p. 368.

Les Cloches de Noël, vol. 10, n° 503, livr. du 23 décembre 1893, p. 397, col. 1.

Baiser pur, vol. 10, n° 509, livr. du 3 février 1894, p. 472, col. 1.

La Débâcle, vol. 10, n° 520, livr. du 21 avril 1894, p. 603, col. 2.

L'Amour, vol. 11, n° 523, livr. du 12 mai 1894, p. 16, col. 1.

Me Croirez-vous?, vol. 11, n° 529, livr. du 23 juin 1894, p. 88, col. 1.

Credo, vol. 11, n° 533, livr. du 21 juillet 1894, p. 135, col. 3.

BIBLIOGRAPHIE

333

La femme destinée, vol. 11, n° 541, livr. du 15 septembre 1894, p. 231, col. 3.

Alleluia, Poésie, vol. 11, n° 550, livr. du 17 novembre 1894, p. 344, col. 1.

L'Adolescent blasé, vol. 11, n° 563, livr. du 16 février 1895, p. 497, col. 3.

Jésus ressuscite, vol. 11, n° 571, livr. du 13 avril 1895, p. 596, col. 1.

Lé Crépuscule, vol. 12, n° 587, livr. du 3 août 1895, p. 185, col. 1.

Le Tétragramme divin, vol. 12, n° 613, livr. du 1^{er} février 1896, p. 603, col. 1.

La Crainte de Dieu, vol. 12, n° 622, livr. du 4 avril 1896, p. 778, col. 1.

Les eaux gazeuses, vol. 13, n° 646, livr. du 19 septembre 1896, p. 303, col. 1.

Patrie, vol. 14 (a), n° 710, livr. du 11 décembre 1897, p. 516, col. 1.

Questions folles, vol. 14 (b), n° 719, livr. du 12 février 1898, p. 660, col. 1.

La Trinité, vol. 14 (b), n° 727, livr. du 9 avril 1898, p. 790, col. 1.

Sagesse, vol. 14 (b), n° 734, livr. du 28 mai 1898, p. 52, col. 1.

Parallèles mystiques, vol. 14 (b), n° 736, livr. du 11 juin 1898, p. 83, col. 1.

[Quatrain sans titre], vol. 14 (b), n° 745, livr. du 13 août 1898, p. 729.

Epithalame, vol. 14 (b), n° 761, livr. du 3 décembre 1898, p. 484, col. 1.

Holocauste, vol. 15, n° 781, livr. du 22 avril 1899, p. 804, col. 1.

Noël du Canada, vol. 18, n° 923, livr. du 4 janvier 1902, p. 614, col. 1.

BIBLIOGRAPHIE

334

Si j'étais..., vol. 19, n° 85, livr. du 5 décembre 1903, p. 677, col. 3.

b) Prose

A la campagne, vol. 9, n° 431, livr. du 6 août 1892, p. 162, col. 2, 3.

La Femme, vol. 10, n° 497, livr. du 11 novembre 1893, p. 329, col. 1.

La Critique, vol. 10, n° 506, livr. du 13 janvier 1894, p. 435, col. 2, 3.

L'harmonie dans la nature, vol. 10, n° 514, livr. du 10 mars 1894, p. 532, col. 2, 3.

Le Nom du Diable dans les conversations, vol. 11, n° 557, livr. du 5 janvier 1895, p. 428, col. 1, 2.

Dieu vous bénisse, vol. 11, n° 569, livr. du 30 mars 1895, p. 569, col. 2, 3.

M. Charles-A. Gauvreau, M.P., vol. 14 (b), n° 714, livr. du 8 janvier 1898, p. 579, col. 2, 3.

L'Ecole littéraire, vol. 16, n° 859, livr. du 20 octobre 1900, p. 389, col. 2, 3.

Documents Historiques, Qu'advientra-t-il de la race Canadienne-française en ce XXI^{ème} siècle?, 17^e année, n° 882, livr. du 30 mars 1901, p. 800, col. 1.

V. Poèmes publiés dans les journaux

1. L'Action Sociale de Québec

Librairie Nationale, 1^{ère} année, n° 151, livr. du 20 juin 1908, p. 5, col. 3.

Matin de Noël, vol. XXVI, n° 51, livr. du 25 décembre 1932, p. 5, col. 1.

2. La Croix de Montréal

Ce qu'on nomme le Progrès, vol. 1, n° 3, livr. du 6 juin 1893, p. 10, col. 2.

3. Le Devoir de Montréal

Sonnet à la Brocquerie, 2^e année, n° 111, livr. du 13 mai 1911, p. 1, col. 5.

Cri vers le Christ, vol. VI, n° 76, livr. du 1^{er} avril 1915, p. 1, col. 5.

Dernier Chapelet, vol. VII, n° 271, livr. du 18 décembre 1916, p. 1, col. 1.

Le Lis de mon enfance, vol. X, n° 3, livr. du 4 janvier 1919, p. 7, col. 1.

Salut à Jeanne Mance, vol. XVII, n° 279, livr. du 20 novembre 1926, p. 3, col. 1.

L'abbé Lionel Groulx, Hommage au rallieur d'âmes, à l'historien, vol. XIX, n° 152, livr. du 30 juin 1928, p. 7, col. 1.

En l'honneur de Notre-Dame de Montréal, vol. XX, n° 121, livr. du 25 mai 1929, p. 2, col. 1.

La Mère de Dieu, vol. XXXIV, n° 281, livr. du 7 décembre 1943, p. 1, col. 1.

La Vierge, notre Etoile, vol. XXV, n° 243, livr. du 21 octobre 1944, p. 5, col. 5-6.

4. Le Nationaliste de Montréal

Sur le Mont-Royal, 4^e année, n° 5, livr. du 5 mai 1907, p. 8, col. 3.

Reproches aux jours gris, 5^e année, n° 11, livr. du 10 mai 1908, p. 1, col. 6.

5. La Patrie de Montréal

Justice, 32^e année, n° 89, livr. du 9 juin 1910, p. 11, col. 5.

Suprême Hommage de l'Ecole littéraire, 56^e année, n° 36, livr. du 7 avril 1934, p. 2, col. 4.

6. La Presse de Montréal

Sur les pas du Soir, vol. 42, n° 124, livr. du 12 mars 1926, p. 3, col. 1.

Résurrection, vol. 42, n° 142, livr. du 3 avril 1926, p. 23, col. 5-6.

Les Rêves Morts, (étude critique), Lettre d'Albert Ferland, 43^e année, n° 36, livr. du 26 novembre 1926, p. 55, col. 1-2.

La Plainte des Bois, 43^e année, n° 170, livr. du 7 mai 1927, p. 54, col. 1.

Le Retour des Corneilles, 46^e année, n° 139, livr. du 29 mars 1930, p. 1.

Psaume de la Miséricorde, 46^e année, n° 154, livr. du 16 avril 1930, p. 1, col. 1.

Benjamin Sulte, 46^e année, n° 10, livr. du 25 octobre 1930, p. 27, col. 2.

Salut à la Langue française, 47^e année, n° 113, livr. du 28 février 1931, p. 75, col. 4-5.

Les Pissenlits, 47^e année, n° 183, livr. du 23 mai 1931, p. 66, col. 6-8.

La Canadienne, 47^e année, n° 210, livr. du 24 juin 1931, p. 1, col. 1-2.

Jésus Rédempteur du Monde, 48^e année, n° 136, livr. du 26 mars 1932, p. 1, col. 1-2.

A Crémazie, 48^e année, n° 212, livr. du 24 juin 1933, p. 1, col. 4-5.

Hommage aux Frères des Ecoles Chrétiennes, 33^e année, n° 296, livr. du 2 octobre 1937, p. 18, col. 1.

VI. Ecrits de Ferland publiés dans les revues

Il nous a été impossible de compléter toutes les données de nos références.

1. L'Action Canadienne Française de Montréal
Anathème des Montagnes, livr. de janvier 1928,
 p. 22.
Le Fleuve Primitif, livr. de décembre 1928, p. 345.
2. L'Alliance Nationale de Montréal
Septentrion, vol. III, n° 5, livr. de mai 1897,
 p. 57.
La Débâcle, vol. V, n° 2, livr. de mars 1898, p. 25.
Patrie, vol. VI, n° 3, livr. de mars 1900, p. 33.
Bébé, vol. VII, n° 2, livr. de février 1901, p. 17.
Le Printemps, vol. XII, n° 4, livr. de mai 1902,
 p. 49.
3. L'Almanach de la Langue française
Les Clochers canadiens, 1^{ère} année, n° 2, 1916,
 p. 31-32.
Le Passant, 1^{ère} année, n° 2, 1916, p. 32.
Le Pays, 1^{ère} année, n° 2, 1916, p. 33.
La Croix du Défricheur, 3^e année, 1918, p. 16-17.
4. Le Bulletin du Parler français de Québec
Visions Québécoises, vol. VIII, n° 8, livr.
 d'avril 1910, p. 281-283.
Le Parler français chez nous, vol. VIII, n° 9,
 livr. de mai 1910, p. 333-334.

Pour accueillir le "Cantique du doux Parler", vol. XIII, n° 1, livr. de septembre 1914, p. 21-22.

L'Hymne de la Foi, (prose), vol. XIII, n° 6, livr. de février 1915, p. 255.

Qui Chante dans Québec, (prose et vers), vol. XIII, n° 8, livr. d'avril 1915, p. 343-344.

5. Bulletin du Très Saint-Enfant-Jésus de Montréal

Noël au Canada, livr. de janvier 1931, p. 148.

Hommages aux F.E.C., livr. de décembre 1937 - janvier 1938, p. 97.

6. Le Canada Français

Prier quand on est triste..., vol. XVII, livr. de mai 1930, p. 101.

7. Ecole Littéraire de Montréal, Montréal, [s.é.], 1925, p. 141-168.

La Muse te veut seul, p. 141.

Seigneur Printemps, p. 143.

L'Aubépine, p. 144.

Quiétude sous bois, p. 146.

La Terre, p. 148.

Chanson des Raquetteuses, p. 149.

Rêveur, un clocher gris te parle au loin, p. 151.

Le Saint-Laurent, p. 152.

Le Lis de l'Enfance, p. 156.

Salut à la Vierge, p. 157.

Le Ruisseau brouillé, p. 158.

La Chanson du Poêle, p. 159.

L'Eau..., p. 160.

L'Ingratitude humaine, p. 161.

Le Mont-Royal dans la lumière de mai, (prose),
p. 162.

8. L'Echo des Jeunes de Sainte-Cunégonde

Béral l'Enfer [anagramme de Ferland], Une petite Vengeance, vol. 1, n° 2, livr. de décembre 1891, p. 31.

Mignonnette, vol. 2, n° 16, livr. de mars 1895,
p. 51.

9. L'Etudiant de Montréal

Sonnet à ma Laurentie, 31^e année, n° 3, livr. du
21 novembre 1913, p. 1, col. 1-2.

10. La Feuille d'Erable de Montréal

La Pensée n'a pas d'organe, vol. 1, n° 4, livr. du
25 mai 1896, p. 82-84.

11. Le Foyer de Montréal

A mon fils Gustave, livr. de mai 1910, p. 215.

12. Le Glaneur, Recueil littéraire des Jeunes, Montréal

Le Poète, A mon ami Germain Beaulieu, 2^e année,
n° 5, livr. du 10 août 1892, p. 144.

13. La Grande Revue de Montréal

Vaudreuil, vol. 1, n° 2, livr. du 28 avril 1917,
p. 12.

14. L'Oiseau Bleu de Montréal

Poésie des Feuilles, vol. IX, n° 9, livr. de no-
vembre 1929, p. 15.

Jeunesse, Imite l'Aigle, vol. XI, n° 10, livr. d'octobre 1931, p. 216.

Noël, O grande Nuit, vol. XI, n° 12, livr. de décembre 1931, p. 280.

La Libellule, vol. XIV, n° 8, livr. de mars 1933, p. 202-203.

L'Aubépine, vol. XIV, n° 8, livr. de mars 1934, p. 232.

Cartier, le Héros du Fleuve, vol. XIV, n° 9, livr. d'avril 1934, p. 202.

Lettre à M. Alphonse LaRoche, (prose), vol. XIV, nos 11-12, livr. de juin-juillet 1934, p. 264.

Terre Nouvelle, vol. XV, n° 7, livr. d'avril 1936, p. 236.

L'Ame de l'Automne, vol. XVI, n° 9, livr. de novembre 1936, p. 75-76.

Devant la Forêt, vol. XVIII, n° 3, livr. d'octobre 1937, p. 43.

Le Mont-Royal dans la lumière de mai, (prose), vol. XVIII, n° 10, livr. de juin-juillet 1938, p. 295-297.

Impressions du Matin, vol. XIX, nos 1-2, livr. d'août-septembre 1938, p. 12.

Aux Arbres de chez nous, vol. XX, n° 7, livr. de mai 1939, p. 271.

Poésie des Feuilles, vol. XX, n° 3, livr. d'octobre 1939, p. 49.

15. Le Pays Laurentien de Montréal

Le Pays attend son Chantre, 1^{ère} année, n° 1, livr. de janvier 1916, p. 3.

Le Cri du Poète, 1^{ère} année, n° 3, livr. de mars 1916, p. 57.

BIBLIOGRAPHIE

341

Le Mont-Royal dans la lumière de mai, (prose),
1^{ère} année, n° 6, livr. de juin 1916, p. 160-164.

Ce qu'on dit de l'épluchette, Lettre à M. Régis
Roy, 1^{ère} année, n° 7, livr. de juillet 1916, p. 168.

La Verge d'Or, 1^{ère} année, n° 9, livr. de septem-
bre 1916, p. 221.

Le Cerveau de l'Historien, vol. II, n° 1, livr. de
janvier 1917, p. 1-3.

La Gaspésie a son Poète, 2^e année, n° 6, livr. de
juin 1917, p. 95-99.

Matin Laurentien, 3^e année, n° 1, livr. de janvier
1918, p. 3.

L'Hiver des Arbres, 3^e année, n° 4, livr. d'avril
1918, p. 61.

Campagnards de Lanoraie, (prose critique), 3^e an-
née, n° 4, livr. d'avril 1918, p. 73.

Seigneur Printemps, 3^e année, n° 7, livr. de juil-
let 1918, p. 127.

16. La Petite Ecole de Montréal

Lettre à Madame M.-Aurore Létourneau, (prose),
livr. de septembre 1930, p. 8.

Louanges du Père, livr. de février 1932, p. 137.

Hommages à la petite Ecole, (prose), livr. de fé-
vrier 1935, p. 137.

Lettre à Madame M.-Aurore Létourneau, (prose),
livr. de juin 1936, p. 229.

17. Le Postier Catholique de Paris

Psaumes du Pain Eucharistique, livr. du 15 septem-
bre 1935, p. 18.

Fragment de Lettre, (prose), livr. du 15 février
1936, p. 30.

BIBLIOGRAPHIE

342

Salut à la Vierge, livr. du 15 mai 1936, p. 19.

18. Le Recueil littéraire de Montréal
Novembre, 1^{ère} année, vol. 1, livr. du 10 décembre
 1891, p. 403.

L'Amour timide, 1^{ère} année, vol. 1, livr. du 10
 février 1892, p. 492.

Le Malheur, 1^{ère} année, vol. 1, livr. du 10 mars
 1892, p. 513.

19. Le Relais de Paris

Salut à la langue française, livr. de janvier 1934,
 p. 2.

Le Chant des Cygnes, livr. de juillet-août 1935,
 p. 137.

Matin de Noël, livr. de décembre 1935, p. 229.

Québec sous la Lune, livr. de janvier-février 1936,
 p. 18.

Poèmes, livr. d'avril 1936, p. 66.

Gloire à toi, Poésie, livr. de janvier 1937, p. 13.

La Ville, livr. d'avril 1938, p. 48.

Le Coeur des Poètes, livr. de juillet 1938, p. 95.

Devant la Nuit, livr. de juillet 1938, p. 95.

20. La Revue Canadienne

Ennui du Nord, 1^{ère} année, vol. 54-55, livr. de
 janvier 1908, p. 221.

Souhaits d'un fils du Canada, vol. III, n^{os} 56-57,
 1909, p. 477.

A mon fils Gustave, vol. V, livr. de janvier-juin
 1910, p. 394-395.

BIBLIOGRAPHIE

343

p. 289. Les Lis, vol. XVII, livr. de janvier-juin 1916,

21. La Revue Moderne de Montréal

Salut au Pays, 1^{ère} année, n° 2, livr. du 15 décembre 1919, p. 20, col. 2.

Le Manteau de l'hiver, 1^{ère} année, n° 7, livr. du 15 mai 1920, p. 23, col. 3.

Evocation, 1^{ère} année, n° 9, livr. du 15 juillet 1920, p. 17, col. 2.

Noël, ô grande Nuit, vol. 2, n° 1, livr. du 15 décembre 1920, p. 22.

La Lutte des Arbres, 4^e année, n° 1, livr. de novembre 1922, p. 10.

L'Aubépine, 11^e année, n° 9, livr. de juillet 1930, p. 6.

Variations sur les pas des années, 12^e année, n° 3, livr. de janvier 1931.

22. La Revue Nationale

Appel de la Terre Natale, livr. de septembre 1921, p. 37.

La Gloire du Travail, 12^e année, n° 1, livr. de janvier 1930, p. 12-14.

23. Le Samedi de Montréal

A une jeune Fille, vol. II, n° 8, livr. du 2 août 1890, p. 6.

Epigrammes, vol. II, n° 12, livr. du 30 août 1890, p. 4.

A une Amie, vol. II, n° 17, livr. du 4 octobre 1890, p. 2.

BIBLIOGRAPHIE

344

- p. 6. Octobre, vol. II, n° 18, livr. du 11 octobre 1890,
- p. 11. Les Pins, vol. II, n° 21, livr. du 31 octobre 1890,
- 1890, p. 5. Le Tonnerre, vol. II, n° 26, livr. du 6 décembre
- 1891, p. 2. Au Samedi, vol. II, n° 31, livr. du 10 janvier
- 1891, p. 2. Epigrammes, vol. II, n° 34, livr. du 31 janvier
- 1891, p. 6. La Bulle de Savon, vol. II, n° 34, livr. du 31
- 1891, p. 7. Epigramme, vol. III, n° 2, livr. du 20 février
- p. 4. L'Aleul, vol. III, n° 52, livr. du 6 juin 1891,
- p. 9. Ton Regard, vol. III, n° 1, livr. du 13 juin 1891,
- livr. du 25 juillet 1891, p. 3. De l'Album de Mademoiselle P..., vol. III, n° 7,
24. Le Semeur de Montréal
- p. 1. Sois Bon, 18^e année, n° 6, livr. de janvier 1922,
- Jeunesse, imite l'Aigle, 25^e année, n° 8, livr. de
- mars 1929, p. 1.
25. Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, Séné-
cal, 1900, ix-402 p.
- La Débâcle, p. 275.
- Résurrection, p. 276.
- Sagesse, p. 277.

BIBLIOGRAPHIE

345

Holocauste, p. 278.

Septentrion, p. 279.

Crépuscule, p. 280.

Bébé, p. 281.

Rêve, p. 282.

La Communiante, p. 283.

Patrie, p. 284.

Omniprésence, p. 285.

26. Le Terroir de Montréal

Espoir du Nord, 1^{ère} année, livr. de janvier 1909, p. 13.

La Patrie au Poète, 1^{ère} année, livr. de février 1909, p. 40-41.

La Passante, 1^{ère} année, livr. de mars 1909, p. 69.

Pâques dans les Bois, 1^{ère} année, livr. d'avril 1909, p. 108-109.

La Fierté canadienne, (prose), 1^{ère} année, livr. de juin 1909, p. 162-163.

27. La Vie Nouvelle de Montréal

La leçon de l'heure, 1^{ère} année, n° 3, livr. de mars 1918, p. 50.

Fresque du Fleau, (sonnet), 2^e année, n° 1, livr. de janvier 1919, p. 9.

Le Dieu des Retraites, 3^e année, n° 5, livr. de mai 1920, p. 115.

BIBLIOGRAPHIE

346

VII. Préfaces de Ferland

La Chanson du Passant, (par) Louis-Joseph Doucet, Montréal, J.-G. Yon, 1908, Préface de Ferland, p. 6-8.

Les Chemins de l'Ame, (par) Englebert Gallèze, Montréal, Daoust et Tremblay, 1910, Préface de Ferland, p. 5-8.

Mon Pays, mes Amours, (par) Alphonse Desilets, Québec, L'Action Sociale Ltée, Préface de Ferland, p. i-vi.

Nouvelles Rêveries, (par) W.-A. Baker, Montréal, Le Pays Laurentien, 1918, Préface de Ferland, p. 9.

Récits Laurentiens, (par) Frère Marie-Victorin, é.c., Montréal, Les Frères des Ecoles Chrésiennes, 1919, Préface de Ferland, p. 3-13.

Les Rêves Morts, (par) Gaétane de Montreuil, Montréal, L'Eclaireur Limitée, 1927, Préface de Ferland, p. 9-15.

VIII. Correspondance

1. Lettres à Ferland

Anne-Marie, Mère, c.n.d., 2 lettres, 1929.
 Asselin, Olivar, 2 lettres, 1910-1920.
 Auclair, abbé Elie, 2 lettres, 1908-1916.
 Beaulieu, Germain, 8 lettres, 1908-1930.
 Bruchési, Mgr Paul, 4 lettres, 1909-1919.
 Caillaud, René, 4 lettres, 1936-1937.
 Charbonneau, Jean, 2 lettres, 1927-1928.
 Daviault, Pierre, 4 lettres, 1938-1939.
 Demers, Hector, 1 lettre, 8 juin 1912.
 Démétrie, Soeur Sainte, 6 lettres, 1909-1915.
 Desaulniers, Gonzalve, 3 lettres, 1911-1938.
 Desilets, Alphonse, 6 lettres, 1910-1933.
 DesRochers, Alfred, 3 lettres, 1930.
 Doucet, Louis-Joseph, 3 lettres, 1911-1915.
 Dumont, Albert, 1 lettre, 28 décembre 1899.
 Fournier, Jules, 2 lettres, 1908.
 Garneau, Alfred, 1 lettre, 22 août 1893.
 Gauvreau, Charles-A., 4 lettres, 1896-1909.
 Georges, Frère, é.c., 5 lettres, 1934-1942.
 Girouard, Joseph, 5 lettres, 1899-1916.

BIBLIOGRAPHIE

347

Gouin, Sir Lomer, 2 lettres, 1909-1910.
 Hébert, Casimir, 1 lettre, 26 août 1941.
 Hébert, Maurice, 6 lettres, 1928-1930.
 Jetté, L.-A., lieut.-gouv., 1 lettre, 20 mars 1908.
 Laberge, Albert, 5 lettres, 1937-1938.
 Lamontagne-Beauregard, Blanche, 2 lettres, 1917-28.
 Larose, Wilfrid, 1 lettre, 1^{er} août 1899.
 Laurier, Sir Wilfrid, 4 lettres, 1894-1909.
 Léveillé, Lionel, 1 lettre, 23 janvier 1912.
 Lozeau, Albert, 4 lettres, 1907-1910.
 Madeleine, Mme Huguenin, 12 lettres, 1908-1918.
 Marie-Elise, Soeur, s.s.a., 2 lettres, 1927.
 Marie-Euphrasie, Soeur, s.s.a., 6 lettres, 1931-43.
 Marie-Victorin, Frère, é.c., 6 lettres, 1919-1929.
 Massicotte, E.-Z., 2 lettres, 1930-1938.
 Montreuil, Gaétane de, 6 lettres, 1899-1927.
 Papin-Archambault, Père, s.j., 7 lettres, 1911-20.
 Papineau, Louis-Joseph, 2 lettres, 1894-1897.
 Potvin, Damase, 3 lettres, 1941-1942.
 Rainier, Lucien, 1 lettre, 31 août 1940.
 Rainville, Bourbeau, 8 lettres, 1911-1915.
 Rivard, Adjutor, 6 lettres, 1909-1917.
 Robidoux, J.-E., 1 lettre, 13 novembre 1900.
 Roy, abbé Camille, 7 lettres, 1907-1930.
 Roy, Pierre-Georges, 1 lettre, 8 août 1899.
 Roy, Régis, 6 lettres, 1896-1942.
 Sulte, Benjamin, 4 lettres, 1893-1915.
 Tremblay, Jules, 2 lettres, 1910-1923.
 Sa famille, 12 lettres, 1893-1941.

2. Lettres de Ferland à...

Anne-Marie, Soeur, c.n.d., 6 lettres, 1910-1935.
 Asselin, Olivar, 1 lettre, [s.d.].
 Auclair, abbé Elie, 1 lettre, 1908.
 Beaulieu, Germain, 2 lettres, [s.d.].
 Caillaud, René, 2 lettres, 1936-1937.
 Choquette, Robert, 1 lettre, 27 octobre 1931.
 D'Artray, J.-L., 2 lettres, 1926.
 Daviault, Pierre, 1 lettre, 8 mars 1939.
 Demers, Hector, 1 lettre, novembre 1912.
 Démétrie, Soeur Sainte, 4 lettres, 1913-1915.
 Désilets, Alphonse, 1 lettre, 1928.
 Fréchette, Louis, 1 lettre, 1916 (Arch. Publ. du Canada).
 Fuster, Charles, 5 lettres, 1914-1917.
 Georges, Frère, é.c., 5 lettres, 1937-1943.
 Hébert, Casimir, 1 lettre, 1930.

BIBLIOGRAPHIE

348

- Hébert, Maurice, 3 lettres, 1930-1931.
 Laberge, Albert, 9 lettres, 1934-1941, ULQ;
 1 lettre, 1938, UO.
 Léveillé, Lionel, 1 lettre, janvier 1912.
 Madeleine, M^{me} Huguenin, 2 lettres, [s.d.].
 Marie-Elise, Soeur, 2 lettres, 1927-1930.
 Marie-Euphrasie, Soeur, 40 lettres, 1931-1937 (Ar-
 chives de la Maison Mère des SSA, Lachine).
 Marie-Victorin, Frère, 4 lettres, 1919-1942.
 Montreuil, Gaétane de, 1 lettre, 1914.
 Nantais, Isale, 1 lettre, 1936.
 Paul-Emile, Soeur, s.g.c., 13 lettres, 1938-1942
 (Maison Mère des SS.GG. de la Croix, Ottawa).
 Potvin, Damase, 1 lettre, 1942.
 Rainville, Bourbeau, 5 lettres, 1911-1915.
 Robert, Frère, é.c., 1 lettre, 1935.
 Roy, abbé Camille, 22 lettres, 1907-1934, ASQ.
 Sulte, Benjamin, 2 lettres, 1915-1919.
 Sylvestre, Guy, 1 lettre, 1943.
 Tremblay, Jules, 1 lettre, août 1909.
 A sa famille, 20 lettres, 1893-1941.

B. Etudes sur Ferland

Beaulieu, Germain, Le Canada Chanté, dans Le Na-
tionaliste de Montréal, 4^e année, n° 50, livr. du 2 fé-
 vrier 1908, p. 3, col. 1-3.

Analyse critique des Horizons; l'auteur souligne
 les émotions vraies de Ferland ainsi que les fautes de pro-
 sodie.

-----, Deux Mots sur Ferland, dans Biblio de La
Patrie de Montréal, 52^e année, n° 270, livr. du 29 octobre
 1930, p. 6, col. 3-5.

Il commente la récente conférence de Maurice Hé-
 bert à l'Université d'Ottawa: "Nul poète ne fut plus sou-
 cieux de vérité et de sincérité."

-----, Lettre ouverte à Valdombre, dans Le Ca-
nada de Montréal, vol. XXXI, n° 37, livr. du 17 mai 1933,
 p. 2, col. 3-4.

L'auteur vient à la défense de l'Ecole littéraire
 et particulièrement de Ferland attaqué par Valdombre. Po-
 lémique intéressante.

-----, Nos Immortels, Montréal, Editions Albert
 Lévesque, 1931, 156 p., surtout p. 101-112.

Une bonne caricature qui vaut presque mieux qu'un portrait sans relief; avec ironie, il peint la personnalité de Ferland telle qu'elle apparaît surtout aux yeux des membres de l'Ecole: "artiste infatigable avec quelque naïveté et beaucoup de prétentions".

Beauregard, Alphonse, Le Canada Chanté, dans Le Terroir de Montréal, 1^{ère} année, n° 9, livr. de septembre 1909, p. 329-332.

Etude sympathique; quelques remarques acerbes sur certaines faiblesses signalées déjà par les confrères écrivains et ignorées par Ferland.

Book, A., Femmes Rêvées, dans Le Réveil de Montréal, vol. X, n° 229, livr. du 12 août 1899, p. 313, col. 1-2.

Imprudence et afféterie de l'auteur à paraphraser Le Cantique des Cantiques.

Brunet, Berthelot, Lettre ouverte à Valdombre, dans Le Canada de Montréal, vol. XXXI, n° 39, livr. du 19 mai 1933, p. 2, col. 4-5.

Il révèle l'influence regrettable qu'a eue à l'Ecole littéraire, l'article de Valdombre intitulé Le Captif, Albert Ferland. Détails qui éclairent la situation véritable de Ferland à l'Ecole.

Cabrette, Edouard [E.-Z. Massicotte], Biographie, Albert Ferland, dans L'Echo des Jeunes, Sainte-Cunégonde, vol. 2, n° 16, livr. de mars 1895, p. 50-51.

Brève biographie où l'auteur note sa façon de composer. Louange exagérée de son talent poétique.

Charbonneau, Jean, Des Influences françaises au Canada, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, 3 vol., tome 1^{er}, 226 p., surtout p. 97-107.

Louange sans réserve. "Nul n'aura mieux chanté la terre canadienne; Ferland est du terroir et rien que du terroir."

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, ses Origines, ses Animateurs, ses Influences, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, (7-12)-319 p., surtout p. 127-133.

Renseignements précieux, mais incomplets sur les débuts de l'Ecole littéraire; l'étude de Ferland souligne sa probité artistique: "Il est un pur artiste voué au seul culte de la Beauté."

BIBLIOGRAPHIE

350

Comte, Gustave, Biographie et Portrait d'Albert Ferland, dans Le Passe-Temps de Montréal, vol. 5, n° 123, 1899, p. 465.

Biographie incomplète qui n'apporte rien de neuf.

Cris, Jean [E.-Z. Massicotte], Silhouettes de nos Illustrations, dans L'Echo des Jeunes, Sainte-Cunégonde, vol. 7, n° 5, livr. du 5 mars 1892, p. 87.

On relève l'audace de Ferland à publier ses poésies.

Dantin, Louis, Gloses Critiques, Faits, Oeuvres, Théories, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 222 p., surtout p. 188-189.

Cette étude éclaire les débuts de l'Ecole littéraire. L'auteur voit en Ferland, "un convaincu, un sincère pour qui l'art est un sacerdoce et qui ne badine pas avec les choses saintes".

-----, Préface d'Emile Nelligan et son oeuvre, Montréal, Edouard Garand, 1925, 232 p., surtout p. xxxiv de la Préface.

Critique judicieuse de la poésie de Ferland.

D'Artrey, J. L. L., Anthologie Internationale, Paris, La France Universelle, 1927, 340 p., surtout p. 133-138.

Courte biographie inexacte; "oeuvre de ferveur patriotique et d'exaltation de la nature"; exagération; six poèmes y sont insérés.

Dorchain, Auguste, Les Poètes du Canada, dans Les Annales politiques et littéraires de Paris, n° 1309, livr. du 26 juillet 1908, p. 77, col. 2.

Louange exagérée; selon l'auteur, Terre Nouvelle est une pièce "parfaite".

Duhamel, Roger, Albert Ferland, Montréal, ma Ville Natale, dans L'Action Universitaire de Montréal, vol. 13, n° 4, livr. de décembre 1946, p. 26-27.

Critique pertinente de ce recueil posthume. Sujets et formes manquent d'intérêt.

-----, Un Chantre ému du Pays canadien, dans Le Devoir de Montréal, vol. XXXIV, n° 267, livr. du 20 novembre 1943, p. 8, col. 3-4.

Hommage posthume au poète: "ténacité, honnêteté de sa vie modeste". Jugement équitable sur l'oeuvre littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

351

Dumont, G.-A., L'Ecole littéraire de Montréal, Réminiscences, Montréal, Librairie G.-A. Dumont, 1917, 15 p., surtout p. 12.

Il insiste sur le courage et la droiture de Ferland.

Ferland-Angers, Albertine, Albert Ferland, poète fier, dans Qui, de Montréal, vol. III, n° 4, livr. de juin 1952, p. 65-80.

Etude bien documentée, une des plus complètes jusqu'à présent. La physionomie morale et artistique de Ferland y sont évoquées.

Fournier, Jules, Anthologie des Poètes Canadiens, 3^e éd., Montréal, Granger Frères, 1920, 309 p., surtout p. 151-157.

Brève biographie accompagnée de six poèmes.

Fréchette, Louis, Préface de Femmes rêvées, d'Albert Ferland, Montréal, chez l'Auteur, 1899, 38 p., surtout i-vii.

Ferland chante les femmes idéales. L'auteur lui reproche de célébrer la beauté païenne et non l'Ame de la femme.

Gauvreau, Charles-A. (Viator), Les jeunes Littérateurs canadiens, Albert Ferland, dans La Feuille d'Erable, de Montréal, vol. 1, n° 6, livr. du 25 juin 1896, p. 135.

Louange exagérée du talent de Ferland dans une étude des Mélodies Poétiques.

-----, Les Jeunes littérateurs canadiens, Galerie historique par Albert Ferland, dans La Feuille d'Erable de Montréal, vol. 1, n° 5, livr. du 10 juin 1896, p. 11-112.

Propagande amicale en faveur de l'artiste-dessinateur surtout.

Gérard-Marie, Frère, s.c., Albert Ferland, thèse en vue de la maîtrise ès arts à l'Université d'Ottawa, 1953, 132 p.

Ce travail signale les influences romantiques de Ferland et surtout étudie en profondeur l'aspect régionaliste de son oeuvre. Il reste le chantre fidèle de sa foi, sa langue et sa Laurentie. La critique de l'art de Ferland est un peu trop élogieuse.

Grignon, Claude-Henri, Le Captif, Albert Ferland, dans Le Nationaliste de Montréal, vol. XVIII, n° 5, livr. du 13 mars 1921, p. 2.

L'auteur exagère volontairement son appréciation; il veut venger Ferland des attaques du camp exotique. Appelle des réserves.

----- (Bâcle, Claude), Les Poètes à Saint-Sulpice, dans L'Avenir du Nord, Saint-Jérôme, livr. du 6 janvier 1922, p. 1-2.

Louange du poète Ferland en vue de le réhabiliter. "Il est l'exotique véritable du régionalisme." Appelle aussi des réserves.

-----, Un nouveau Poids-lourd des Champêtreries, (1ère partie), dans Le Canada de Montréal, vol. XXXI, n° 32, livr. du 10 mai 1933, col. 3-4.

Valdombre juge la poésie des champs jusqu'ici ridicule. Critique acerbe du recueil d'Ulric Gingras sur-tout.

-----, Un nouveau poids-lourd des Champêtreries, (2e partie), dans Le Canada de Montréal, vol. XXXI, n° 33, livr. du 11 mai 1933, p. 2, col. 3-4.

Valdombre renie sa défense de Ferland et qualifie les articles précédents de "ridicules", "éloge énorme, punissable" qui lui a valu nombre d'insultes. L'auteur n'est pas tendre pour l'école du terroir, qui selon lui a entièrement manqué son but. Bon examen de conscience littéraire, un peu virulent parfois.

Hébert, Maurice, Albert Ferland, l'homme et l'oeuvre, dans Le Canada Français de Montréal, vol. XVIII, septembre 1930-septembre 1931, p. 244-256 et 328-344.

Excellente étude qui rend justice à l'homme et au poète; la plus complète et la plus approfondie qui ait été écrite.

-----, Et d'un Livre à l'autre, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932, 270 p., surtout p. 133-177.

Il reprend les mêmes idées que la publication dans Canada Français de 1931.

-----, Etude de l'Art d'Albert Ferland, dans La Presse de Montréal, 47e année, n° 13, livr. du 29 octobre 1930, p. 32, col. 2-3.

Résumé de la conférence prononcée à la Société des Conférences de l'Université d'Ottawa. Inexactitudes biographiques. Présente Ferland comme un artiste délicat et consciencieux, un passionné d'histoire.

Jaquet, Jean, Les Horizons, dans Le Bulletin du Parler français au Canada, livr. de décembre 1910, p. 205.

L'auteur compare le lyrisme de Ferland à celui de Brizeux et de Fabié.

Laberge, Albert, Adieux au Poète Ferland, dans Propos sur nos Écrivains, Montréal, Édition privée, 1954, 103 p., surtout p. 17-21.

Témoignage d'amitié où l'auteur loue la conscience professionnelle de Ferland; détails intéressants sur la mort du poète.

-----, Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Édition privée, 1938, 248 p., surtout p. 205-209.

Portrait physique et moral de Ferland. Poète des arbres "avant tout"; indéniable sincérité du poète de la patrie. Étude assez juste de la poésie, de l'art de Ferland. A consulter.

Lemieux, A.-J., La Loge l'Émancipation, Montréal, La Croix, 300, rue Saint-Paul, 1910, 32 p., surtout p. 17 et 25.

On y lit que Ferland a été proposé, puis refusé comme membre de la Loge. Indispensable pour étudier l'accusation portée contre le poète.

Léveillé, M. Albert Ferland, dans Le Devoir de Montréal, vol. XXXIV, n° 260, livr. du 12 novembre 1943, p. 1.

Hommage au poète disparu; il reconnaît en Ferland avant tout "un poète catholique et régionaliste".

Lozeau, Albert, A Propos de Rimes, dans Le Nationaliste de Montréal, 4^e année, n° 51, livr. du 9 février 1908, p. 4.

L'auteur vient à la défense de Ferland critiqué par Germain Beaulieu au sujet de versification.

Madeleine [Anne-Marie Gleason], Poète de Chez nous, dans La Patrie de Montréal, 30^e année, n° 24, livr. du 21 mars 1908, p. 7, col. 3-5.

Selon l'auteur, jamais le Canada n'a été chanté d'une façon plus ardente et plus émue que dans Les Horizons de Ferland. Critique trop louangeuse.

Malchelosse, Gérard, Albert Ferland, dans Le Pays Laurentien, Montréal, vol. 1, n° 8, livr. d'août 1916, p. 214-215.

Biographie incomplète et inexacte sous certains aspects.

Marie-Victorin, Frère, é.c., Albert Ferland, dans Le Devoir de Montréal, vol. XXXIV, n° 267, livr. du 20 novembre 1943, p. 12, col. 1-2.

Selon le botaniste, Ferland "regarde la nature avec de grands yeux pénétrants et la chante avec des mots de vérité".

-----, Albert Ferland, poète de la nature laurentienne, dans Bibliothèque des Jeunes Naturalistes, Montréal, tract n° 74, livr. du 1^{er} janvier 1944, 4 p.

Courte biographie mettant en lumière le poète "le plus profondément laurentien", l'amant de la grande nature.

Maurault, M^{re} Olivier, Albert Ferland, Panégyrique prononcé devant la Société Historique de Montréal, à Montréal, le 24 novembre 1943.

Courte biographie, portrait moral de Ferland suivie d'une analyse juste de son oeuvre en général.

Montreuil, Gaétane de [Georgine Bélanger], Canada Chanté, dans Pour vous, Mesdames, dans La Presse de Montréal, vol. 11, n° 10, livr. d'octobre 1914, p. 305-306.

Propagande louangeuse de l'oeuvre de Ferland.

-----, Pour Vous Mesdames, dans La Presse de Montréal, 15^e année, n° 227, livr. du 29 juillet 1899, p. 10, col. 10.

Elle souligne le sentiment délicat de Ferland et la forme élégante de Femmes Rêvées.

-----, Le regretté poète Albert Ferland, dans Le Devoir de Montréal, vol. 34, n° 261, livr. du 13 novembre 1943, p. 2.

Témoignage d'estime et d'amitié à l'occasion de la mort du poète.

Ouimet, Raphaël, Biographies canadiennes-françaises, Montréal, L'Eclaireur, 1930, 567 p., surtout p. 162-163.

Eloges à l'artiste-dessinateur surtout; l'auteur énumère les critiques français intéressés à l'oeuvre de Ferland. Rien de neuf.

Paul-Emile, Soeur, s.g.c., A Notre-Dame de Lyre, l'Hommage des Poètes canadiens-français, Ottawa, les Soeurs Grises de la Croix, 1939, 206 p., surtout p. 39-45.

Biographie générale suivie de sept poèmes en l'honneur de Marie.

Picard, Firmin, Femmes Rêvées, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, vol. 797, livr. du 12 août 1899, p. 226, col. 3.

On souligne la timidité de Ferland et plus encore son courage à défendre la religion et la morale.

Rédaction, La, Biographies et Portraits, dans Le Propagateur, de la Maison Beauchemin Ltée, 1^{ère} série, n° 16, 1913, p. 84-89.

Biographie incomplète suivie de quelques poèmes de Ferland.

Rédaction, La, Revue de l'Art, dans La Minerve de Montréal, 68^e année, n° 75, livr. du 6 décembre 1895, p. 4, col. 1.

Souhaits de succès à la Revue de l'Art que vient de lancer Albert Ferland.

Rivard, Adjutor, Les Livres, Albert Ferland: Le Canada Chanté, dans le Bulletin du Parler français au Canada, vol. VIII, n° 2, 1909, p. 74-77.

L'auteur reproche au "poète des arbres" de négliger les maisons et les gens de chez nous. Blâme aussi les titres qui promettent plus. ou autre chose que ne donnent les oeuvres.

Rolley, John, Albert Ferland, poète et artiste, dans Toutes les Lyres. Anthologie des Poètes contemporains, tome 1^{er}, Paris, Gastein-Serge, 1909, p. 127-131.

Biographie critique suivie de quatre poèmes.

Roy, abbé Camille, Erables en Fleurs, Québec, L'Action Sociale, 1923, 23 p., surtout p. 9-17.

Il loue en général l'oeuvre littéraire de Ferland mais glisse un discret reproche quant à la sobriété des thèmes et au manque de puissance dans ses paysages, à la répétition des mêmes images.

-----, La Fête du Christ à Ville-Marie, dans Le Nationaliste de Montréal, 7^e année, n° 29, livr. du 11 septembre 1910, p. 1, col. 3-4.

Critique bienveillante, qui souligne surtout la foi de Ferland. Sans réelle valeur critique.

Saint-Hilaire, Joseph, Les Soirées du Château de Ramezay, dans Les Débats de Montréal, 1^{ère} année, n° 23, livr. du 6 mai 1900, p. 3, col. 1-3.

L'auteur attribue à Ferland une grande impartialité qui le fait estimer de ses camarades à l'Ecole littéraire.

Sensine, Henri, Chrestomathie française du XIX^e siècle, Paris, Librairie Payot et Cie, 1914, 736 p., surtout p. 703-705.

Brève appréciation et trois poèmes de Ferland.

Sylvestre, Guy, Poésie sédentaire et Nomade, dans Le Droit d'Ottawa, 14^e année, n° 192, livr. du 17 août 1946, p. 2, col. 1-2.

Parallèle littéraire entre Gilles Hénault et Albert Ferland. Etude assez fouillée de Montréal, ma Ville Natale. Remarques pertinentes au sujet des thèmes, du rythme et de la forme.

Tremblay, Rémi, Préface des Mélodies Poétiques, Montréal, J. Bédard, 1893, 141 p., Préface, p. 5-6.

Lignes encourageantes pour le poète débutant; elles signalent aussi les faiblesses à corriger.

Turnbull, Jane M., Essential Traits of French-Canadian Poetry, Toronto, The MacMillan Company of Canada Limited, 1938, 225 p., surtout p. 154-165.

Ferland manque d'inspiration. La forme est soignée, mais les thèmes trop restreints.

C. Etudes sur l'époque de Ferland

A.D.L., Aventures véridiques d'un Groupe d'Eponges, dans Le Samedi de Montréal, vol. 7, n° 12, livr. du 24 août 1895, p. 10.

Réunions d'écrivains dont naîtra l'Ecole littéraire de Montréal. Détails intéressants quant à l'atmosphère de ces réunions.

Archives de l'Ecole littéraire de Montréal, sept cahiers microfilmés et conservés au Centre de recherches de littérature canadienne à l'Université d'Ottawa.

Comptes rendus des réunions et des activités de l'Ecole depuis le 10 septembre 1896 jusqu'en novembre 1929. Documents de première valeur.

Archives des Lettres Canadiennes, publications du Centre de recherches de littérature canadienne de l'Université d'Ottawa, tome I, Mouvement littéraire de Québec 1860, suivi du Bilan littéraire de 1960, Editions de

BIBLIOGRAPHIE

357

l'Université d'Ottawa, 1960, 349 p.; tome II, L'Ecole littéraire de Montréal, suivi du Bilan littéraire de l'année 1961, Montréal-Paris, Fides, 1963, 381 p.

Excellente synthèse de la littérature canadienne.

Arnould, Louis, L'âme canadienne, dans Le Correspondant, 81^e année, tome 236, livr. du 10 août 1909, p. 465-494.

Audet, Francis et Gérard Malchelosse, Pseudonymes canadiens, Montréal, Ducharme, 1938, 191 p.

Ce livre conserve son utilité, même s'il a quelque peu vieilli.

Baillargeon, Samuel, c.s.s.r., Littérature canadienne-française, Montréal-Paris, Fides, 1957, 460 p., surtout p. 152-224.

Bédier, Joseph et Paul Hazard, Littérature française, Paris, Larousse, tome II, 1923, 348 p., surtout p. 332-337.

Un paragraphe élogieux vante le dessin sobre et la vision nette de Ferland. Une photo accompagne la brève critique.

Bessette, Gérard, Les images en Poésie Canadienne-Française, Montréal, Beauchemin, 282 p.

Etude sérieuse qui rendra service, bien qu'on en puisse contester certaines affirmations.

Bracq, Jean-Charlemagne, L'Evolution du Canada français, Montréal, Beauchemin, 1927, v-457 p.

Il mentionne Ferland.

Bruchési, M^{gr} Paul, Mandement archiépiscopal, dans Le Canada de Montréal, vol. IV, n° 101, livr. du 2 août 1909.

Condamnation de La semaine dirigée par Gustave Comte.

Charbonneau, Jean, Etude littéraire, dans Le Terroir de Montréal, 1^{ère} année, livr. de juin 1909, p. 174-180.

Il encourage les membres de l'Ecole littéraire surtout à rechercher l'originalité dans leurs oeuvres en chantant de préférence l'âme du peuple, tout en conservant une "note humaine".

BIBLIOGRAPHIE

358

Chartier, abbé Emile, Au Canada français, La vie de l'esprit, 1760-1925, Montréal, Valiquette, 1941, 355 p.

-----, Le Canada français, La littérature (suite et fin), dans La Revue canadienne, vol. 27, livr. de janvier 1922, p. 25-39.

-----, Les Cours de littérature à l'Université, dans Le Devoir de Montréal, vol. 32, n° 271, livr. du 22 novembre 1941, p. 13.

-----, L'Ecole régionaliste au Canada français, dans Mémoires de la Société Royale du Canada, série 3, vol. 22, 1928, sec. 1, p. 7-22.

Etude sérieuse qui vaut d'être consultée.

-----, La littérature canadienne-française, dans J. Calvet, Manuel illustré d'histoire de la littérature française (Supplément), La littérature française à l'étranger, Paris, de Gigord, 1923, p. 53-130.

-----, Pages de combat, Première série, Etudes littéraires, Montréal, [s.é.], 1911, 338 p.

Comte, Gustave, Un peu d'Art, dans Le Terroir de Montréal, 1^{ère} année, livr. spéciale de juin 1909, p. 246-249.

Article un peu violent à l'endroit des autorités civiles.

Crouzet, Jeanne-Paul, Poésie au Canada, Paris, Didier, 1946, 372 p.

Une anthologie commentée où l'auteur analyse quelques poèmes des membres de l'Ecole littéraire de Montréal.

Dandurand, abbé Albert, La Poésie canadienne-française, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933, 244 p., surtout p. 118.

Dantin, Louis, Les Débuts de l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Canada de Montréal, vol. XXVI, n° 165, livr. du 16 octobre 1928, p. 4, col. 3.

Il s'y glisse quelques inexactitudes.

-----, Poètes de l'Amérique française, Montréal, Albert Lévesque, 1934, 196 p., surtout la Préface, p. 7-22.

L'auteur a la vraie notion de la poésie et de la critique littéraire surtout quant à l'étude de la poésie canadienne.

De Marchi, A l'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, n° 781, livr. du 22 avril 1899, p. 803.

Revue des oeuvres présentées par les jeunes poètes lors de la réunion du 7 avril 1899.

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde Illustré de Montréal, 15^e année, n° 775, livr. du 11 mars 1899, p. 707.

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde Illustré de Montréal, 16^e année, n° 788, livr. du 10 juin 1899, p. 82-83.

de Roquebrune, Robert, La littérature canadienne-française, dans La Revue des Deux Mondes, 103^e année, vol. 18, livr. du 1^{er} décembre 1933, p. 631-652.

Désilets, Alphonse, La Poésie française au Canada, dans La Revue des Poètes, Paris, livr. de janvier 1925, p. 213.

Etude plutôt générale.

Dugas, Marcel, A Propos de René Chopin, dans Le Nigog de Montréal, 1918, p. 156.

Article en faveur de l'exotisme en poésie canadienne.

-----, Littérature canadienne, Aperçus, Paris, Firmin Didot et Cie, 202 p., surtout p. 109-144.

Etude de la revue Le Nigog. Polémique intéressante entre les partisans du régionalisme et de l'exotisme.

-----, Un romantique canadien, Louis Fréchette, Montréal, Beauchemin, 1946, 318 p.

Une oeuvre à consulter.

Ferland-Angers, Albertine, Essai sur la Poésie Religieuse canadienne, Montréal, l'auteur, éditeur, 1923, 71 p.

L'auteur commente quatre poèmes religieux de Ferland. A consulter.

Françoise, L'Ecole littéraire, Troisième séance au Château de Ramezay, dans La Patrie de Montréal, 21^e année, n° 37, livr. du 8 avril 1899, p. 3.

Sa critique est toute louange à l'adresse de Ferland.

Gill, Charles, Correspondance, 1890-1918, recueillie et annotée par Réginald Hamel, Mémoire dactylographié, Ottawa, Université d'Ottawa, 1960, 394 p.

Trois lettres à Doucet peignent la situation morale et littéraire de Ferland. Renseignements précieux sur l'atmosphère de l'époque.

Grignon, Claude-Henri, Ombres et Clameurs, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 204 p., surtout p. 150-154.

Etude brève mais à propos "du régionalisme sans vigueur" de certains poètes canadiens, dont Ferland. A consulter.

-----, "Les Trente Arpents" d'un Canayen ou le Triomphe du Régionalisme, dans Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, 3^e année, n° 3, livr. de février 1939, p. 93-145.

L'auteur analyse en profondeur le roman de la terre de Ringuet. Pertinentes critiques un peu violentes parfois. Il défend la cause de la littérature du terroir. A consulter avec profit.

Halden, Charles ab der, Nouvelles études de Littérature canadienne-française, Paris, de Rudeval, 1907, 377 p., surtout p. 286-320.

Hall, Louis, "Le Visage pâle n'a pas le droit de faire de loi pour le Peau Rouge", dans Le Droit d'Ottawa, 53^e année, n° 146, livr. du 23 juin 1965, p. 3.

Hamel, Réginald, Le Saint-Laurent de Charles Gill, Genèse, Etablissement du texte, Valeur littéraire, en vue d'une thèse de maîtrise ès arts à l'Université d'Ottawa, 1961.

Harvey, Jean-Charles, Pages de critique, Québec, Le Soleil, 1926, 187 p., surtout p. 93-97.

Il critique avec raison certain régionalisme étroit. A consulter avec profit.

Hudon, T., Critique et Régionalisme, dans Le Canada français de Montréal, vol. 24, n° 3, novembre 1936, p. 253-266.

Jobin, Antoine-Joseph, Visages littéraires du Canada français, Montréal, Edition du Zodiaque, 1941, 270 p., surtout p. 100-102.

Analyse succincte de la poésie de Ferland et le considère "poète de la forêt sauvage".

BIBLIOGRAPHIE

361

Jutras, Joseph, Notes sur l'Arche, dans une lettre adressée à Mme Albertine Ferland-Angers, [s.d.], copie au Centre de recherches à l'Université d'Ottawa.

Souvenirs qui rappellent l'origine de ce "grenier" où se réunissaient jadis les artistes de Montréal. Ferland avait son atelier au troisième étage.

Kieffer, Michel-I., c.v., L'Ecole littéraire de Montréal, thèse polycopiée de maîtrise ès arts, présentée à l'Université McGill, Montréal, 1939, 96 p.

Renseignements précieux sur l'Ecole littéraire de Montréal.

Léger, Jules, Le Canada français et son expression littéraire, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 211 p., surtout p. 197-204.

Lorrain, Léon, L'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Bulletin du Parler français au Canada, vol. 13, n° 10, livr. de juin-juillet-août 1915, p. 450-452.

Lozeau, Albert, Le Régionalisme littéraire, Opinions et Théories, dans Mémoires de la Société Royale du Canada, série 3, vol. 14, 1920, sec. 1, p. 85-93.

Article sérieux qui mérite d'être consulté.

Maurault, abbé Olivier, Le Régionalisme, dans Le Devoir de Montréal, vol. 11, n° 57, livr. du 9 mars 1920, p. 8.

Millette, C. Albert, L'Ecole littéraire, Les Soirées du Château de Ramezay, dans La Patrie de Montréal, 22^e année, n° 33, livr. du 3 avril 1900, p. 6.

Nadeau, Gabriel, Louis Dantin, sa Vie, son Oeuvre, Manchester, N.H., Ed. Lafayette, 1948, 252 p., surtout p. 97, 98, 101.

Grâce à la correspondance qui y est insérée, cette étude éclaire la critique des oeuvres canadiennes, l'atmosphère de l'Ecole littéraire et l'évolution poétique d'alors.

Pelletier, Albert, Carquois, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 217 p.

Rédaction, La, A l'Ecole littéraire, dans La Patrie de Montréal, 21^e année, n° 2, livr. du 25 février 1899, p. 8.

BIBLIOGRAPHIE

362

Rédaction, La, L'Académie littéraire de Montréal, dans Le Devoir de Montréal, 1^{ère} année, n° 153, livr. du 8 juillet 1910, p. 2, col. 4.

L'article commente le schisme à l'Ecole littéraire.

Rédaction, La, Nos Poètes en France, dans Le Devoir de Montréal, 2^e année; n° 138, livr. du 15 juin 1911.

Louis Arnould dans ses cours donnés à l'Université de Poitiers fait connaître les poètes canadiens dont Ferland.

Rédaction, La, Une Ecole de Littérature, dans La Presse de Montréal, 13^e année, n° 19, livr. du 23 novembre 1895, p. 12.

Rédaction, La, Une Pléiade de Littérateurs, dans La Patrie de Montréal, 20^e année, n° 260, livr. du 30 décembre 1898, p. 7.

Robert, Adolphe, Nos poètes du terroir, dans La Revue Canadienne, vol. 21, n° 3, livr. de mars 1918, p. 165-178.

Roquebrune, F., La Littérature nationale et régionale, dans Le Canada Français, vol. 4, n° 4, livr. de mai 1920, p. 235-240.

Roy, abbé Camille, Essais sur la littérature canadienne, Québec, Garneau, 1907, 377 p.

-----, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, Montréal, Beauchemin, 1955, 201 p.

-----, Nouveaux essais sur la littérature canadienne, Québec, L'Action Sociale, 1914, 391 p.

-----, Propos canadiens, Québec, L'Action Sociale, 1912, viii-326 p.

Soeurs de Sainte-Anne, Précis d'histoire littéraire, Littérature canadienne-française, Lachine, Procure des Missions, 1928, 336 p., surtout p. 146-149 consacrées à Ferland.

L'article au sujet de l'Ecole littéraire de Montréal a été écrit par Ferland.

Sylvestre, Guy, Anthologie de la poésie canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1958, xxiii-299 p.

Edition revue et complétée. Critique judicieuse des pièces. Dates et notes biographiques laissent à désirer.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 286 p., surtout p. 95-116.

Etude sommaire de la poésie de l'époque; quelques lignes sur Ferland à la page 101.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française, Québec, Presses Universitaires Laval, 1954, xi-545 p., surtout p. 133-172.

L'auteur analyse brièvement l'éveil littéraire de Montréal en 1900. Il cite Ferland.

Wyczynski, Paul, L'Ecole littéraire de Montréal: Origine - Evolution - Rayonnement, dans Les Archives des Lettres Canadiennes, tome II, Montréal-Paris, Fides, 1963, 381 p., surtout p. 11-36.

La meilleure étude qui ait été publiée jusqu'à ce jour sur le sujet.

-----, Emile Nelligan, Sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, 350 p.

Première publication du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française; documentation exacte, analyse profonde, excellente étude critique.

-----, La Littérature dans la Perspective de ses valeurs véritables, dans La Littérature par elle-même, cahiers n° 2, A.G.E.U.M., 1962, p. 7-20.

Excellente étude du régionalisme canadien.

-----, Les Origines de l'Ecole littéraire de Montréal, dans Thought, Toronto, W. J. Gage, 1960, p. 211-225.

Genèse du mouvement littéraire; fondation de l'Ecole avec preuves à l'appui. Document de première valeur.

BIBLIOGRAPHIE

364

D. Ouvrages généraux

Bachelard, Gaston, La Terre et les Rêveries du Repos, Paris, Corti, 1948, 337 p.

Barbier, Joseph, Claudel, Poète de la prière, Paris, Mame, 1962, 330 p.

Brun, Charles, Le Régionalisme, Paris, Bloud et Cie, Editeurs, 1911, 289 p.

Charlier, Gustave, Le sentiment de la nature chez les romantiques français, Paris, Fontemoing, 1912, 419 p.

Chossegros, Armand, s.j., Le Canada français poétique, Paysages, Histoire, Mœurs, dans La Revue Canadienne, vol. 5, livr. de mai 1910, p. 396-406.

Claudel, Paul, Seigneur apprenez-nous à prier, Paris, Gallimard, 1942, 125 p.

Croce, Benedetto, La Poésie, Introduction à la critique et à l'histoire de la poésie et de la littérature, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, 243 p.

Dauzat, Albert, Le sentiment de la nature et son expression artistique, Paris, Alcan, 1914, 287 p.

Decremps, Marcel, Mistral, Mage de l'Occident, Edition du Vieux Colombier, 1954, p. 231.

Dorchain, Auguste, L'Art des Vers, Paris, Garnier, 1933, 407 p.

Doumic, René, La poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle, Conférences faites à l'Université Laval, à Montréal, les 12, 13, 14, 15 et 16 avril 1898, Montréal, Beauchemin, 1898, vi-133 p.

Epuv, Michel, Le sentiment de la nature, Paris, Rudeval, 1907, 228 p.

Giono, Jean, Rien n'est plus intelligent qu'un dessin, dans Le Figaro Littéraire, Paris, 18^e année, n° 893, livr. du 1^{er} juin 1963, p. 20.

Groulx, Chanoine Lionel, Histoire du Canada français, depuis la Découverte, tome I, Montréal, L'Action Nationale, 1950, 221 p.

BIBLIOGRAPHIE

365

Guardini, Romano, De la Mélancolie, Paris, Ed. du Seuil, 1953, 92 p.

Halter, Raymond, La Vierge Marie dans la vie et l'oeuvre de Paul Claudel, Paris, Mame, 1958, 237 p.

Klein, abbé Félix, Au Pays de la vie intense, Paris, Plon, 1904, 380 p.

LeMoynes, Jean, Convergences, Essais, Montréal, Ed. H.M.H. Ltée, 1961, 324 p.

Liégé, A., o.p., Adultes dans le Christ, Paris, Office général du Livre, 1958, 87 p.

Lochet, Louis, Fils de l'Eglise, Paris, Edition du Cerf, 1957, 257 p.

Maritain, Jacques et Raïssa, Situation de la poésie, Paris, Brouwer, 1938, 160 p.

Mornet, Daniel, Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, Essai sur les rapports de la littérature et des moeurs, Paris, Hachette, 1907, 572 p.

Nadal, Octave, Le Sentiment de l'Amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille, Paris, Gallimard, 1948, 417 p.

Péguy, Charles, Oeuvres en Prose 1909-1914, Paris, Ed. de la Pléiade, 1957, 1598 p.

Pelletier, Gérard, L'Espérance, vertu de la Route, Montréal, L'Action Catholique canadienne, 1964, 137 p.

Picon, Gaétan, L'Ecrivain et son Ombre, Introduction à une Esthétique de la Littérature, Paris, Gallimard, 1953, 317 p.

Renéville, Rolland de, L'Expérience poétique, Paris, Gallimard, 1938, iv-172 p.

Richard, Noël, A l'Aube du Symbolisme, Paris, Nizet, 1961, 334 p.

Robidoux, Réjean, o.m.i., Roger Martin du Gard et la Religion, Paris, Aubier, 1964, 395 p.

Suberville, Jean, Histoire et Théorie de la versification française, Paris, Edition de l'Ecole, 1946, 258 p.

Tieghem, Paul Van, Petite histoire des grandes Doctrines littéraires en France. De la Pléiade au Surréalisme, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 303 p.

Tillette, Xavier, Existence et littérature, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, 205 p.

Waltz, J., La Création poétique. Essai d'analyse, Paris, Flammarion, 1953, 279 p.

Weber, Jean-Paul, Genèse de l'oeuvre poétique, Paris, NRF, Gallimard, 1960, 562 p.

Répertoire bio-bibliographique de la Société des écrivains canadiens, Montréal, Ed. de la Société des écrivains canadiens, 1954, 248 p.

E. Oeuvres consultées

Baudelaire, Charles, Les Fleurs du Mal, Montréal, Ed. Variétés, 1946, 215 p.

Brien, Roger, Ville-Marie, Poème, Montréal, Fides, [s.d.], 78 p.

Heredia, José-Maria, Oeuvres Complètes, Paris, Alphonse Lemerre, 1948, 256 p.

Hugo, Victor, Oeuvres Poétiques Complètes, Montréal, Ed. Bernard Valiquette, 1944, 1228 p.

Lapointe, Gatien, Ode au Saint-Laurent, précédée de J'appartiens à la terre, Montréal, Editions du Jour, 1963, 90 p.

Leconte de Lisle, Charles, Choix de Poésies, Paris, Alphonse Lemerre, 1930, 253 p.

Mallarmé, Stéphane, Poésies, Paris, Gallimard, 1951, 170 p.

Thériault, Yves, Ashini, Montréal-Paris, Fides, 1960, 173 p.

BIBLIOGRAPHIE

367

Thériault, Yves, Roi de la Côte Nord, Montréal, Ed. de l'Homme, 1960, 123 p.

-----, Le Ru d'Ikoué, Montréal-Paris, Fides, 1963, 96 p.

Valéry, Paul, Oeuvres, tome II, Paris, Ed. de la Pléiade, Gallimard, 1960, 1695 p.

Vigny, Alfred de, Chatterton, Paris, Larousse, 1949, 100 p.

-----, Oeuvres Choiesies, par H. Labaste et R. Nicolle, Paris, Hatier, 1930, 727 p.

Verlaine et les Poètes symbolistes, publié sous la direction de F. Guirand, Paris, Larousse, 1956, 112 p.

APPENDICE

SOMMAIRE DE

Albert Ferland: l'homme et l'oeuvre¹

Albert Ferland est né à Montréal le 23 août 1872 et sauf quatre années, il y vécut toute sa vie. Dès 1884, il dut accompagner sa famille engagée dans une tentative de colonisation en pleine forêt du Nord. De ce séjour à Hartwell, datent son amour de la grande nature et son intérêt pour les Indigènes du Canada. A son retour à Montréal, il abandonne ses études pour seconder son père dans l'industrie. Mais en dépit de l'insistance paternelle, des préjugés familiaux à l'endroit de la vocation d'écrivain, l'adolescent s'oriente vers les lettres. Il comble les lacunes de sa formation intellectuelle par la lecture et l'étude personnelle. Il fréquente avec une ardeur peu commune, les écrivains français, romantiques pour la plupart, prosateurs et poètes. Dès 1890, il insère, selon la mode du temps, sa première poésie dans Le Samedi de Montréal. En 1893, il publie un recueil Mélodies Poétiques qui lui attire des louanges appréciables à l'époque. Ce succès décuple les ambitions de l'apprenti-poète, et plein

¹ Soeur Jeanne-LeBer, s.g.c., thèse de doctorat présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, 1965, xi-373 p.

d'initiatives, il lance successivement dans le grand public, en 1895, une Revue de l'Art et une Galerie de Portraits Historiques mettant en vedette ses talents de dessinateur. Voilà deux coups d'essai qui lui valurent plus de popularité que de réels revenus. Son nom est désormais connu et les jeunes novateurs de 1895 auront soin d'intéresser Ferland à leur projet de libérer la littérature canadienne d'une influence romantique désuète.

Ferland figure parmi les membres-fondateurs de l'Ecole littéraire de Montréal dès novembre 1895. Avec les confrères, il s'entraîne à l'art parnassien et symboliste, mettant tout son coeur et tous ses efforts au service de ce nouveau cénacle. En 1899, il publie un nouveau recueil Femmes Rêvées où se manifeste l'influence de Heredia et de Leconte de Lisle.

Vers 1908, Ferland, Gill, Doucet, Léveillé et quelques autres, s'aventurent dans une voie nouvelle en vue de retrouver l'âme canadienne et d'en imprégner leurs oeuvres. Ils adhèrent donc au mouvement du nationalisme en littérature tel que le préconisait l'abbé Camille Roy, quatre ans plus tôt. Ferland, pour sa part, concentre sa vision sur la splendeur et l'immensité des horizons de son pays. Sous la rubrique pleine de promesse Canada Chanté, il publie trois fascicules: Les Horizons (1908), Le Terroir (1909) et L'Ame des Bois (1909), lesquels furent bien

accueillis par la critique. En 1910 suit une oeuvre de circonstance, La Fête du Christ à Ville-Marie, marquée d'un caractère religieux qui célèbre le Congrès eucharistique de Montréal. Ce recueil à tonalité mystique devait être la dernière oeuvre signée de Ferland.

Malade, désabusé par l'incompréhension de ses confrères écrivains qui lui font grief de son retour à l'Eglise, fonctionnaire des postes peu rétribué, le poète se réfugie dans le silence. Il ne renonce pas à la poésie; c'est un besoin pour son âme de chrétien et de patriote de chanter sa foi et les beautés de son pays. Mais discrètement, il sème dans les journaux et revues quelques pièces à résonance religieuse et patriotique. Depuis 1923 jusqu'à sa mort en 1943, il fournira sa contribution poétique annuelle aux Mémoires de la Société Royale canadienne.

L'époque où Ferland participa aux activités de l'Ecole littéraire fut certes la plus féconde et la plus douloureuse à la fois. Il fallait une ténacité dont il a seul le secret pour continuer son dévouement à un cénacle qui devait lui ménager un peu de succès mais tant de désillusions. Il n'est que de lire la polémique que publient certains quotidiens locaux pour deviner quelles épreuves connurent sa sensibilité d'artiste et sa sincérité d'homme. Fait étrange, il fut le dernier à signer, au nom

de l'Ecole, à vrai dire déjà disparue, un hommage officiel et public à la mémoire d'un confrère décédé.

L'œuvre de Ferland ne s'impose ni par l'ampleur des tableaux, ni par la variété des thèmes, ni par le réalisme de ses paysages. Dans l'ensemble, on y détecte trois grands courants qui s'entrecroisent et s'interfèrent constamment: "Attachement à la terre, Culte du passé et Sentiment religieux". La critique se plaît à classer Ferland parmi les poètes régionalistes; on ne peut souscrire sans réserve à ce jugement. Il ne s'attarde guère à la poésie rustique; à peine suggère-t-il le mystère de nos grands horizons canadiens. Nul cependant mieux que lui n'a observé, aimé et chanté les arbres de chez nous, au risque de négliger les hommes et la vie paysanne. Rêveur que le bruit moderne exaspère, il s'est évadé dans le passé: celui de nos ascendances françaises et religieuses d'abord, puis remontant le cours de l'histoire il s'est plu à sonder l'âme des primitifs, épousant fidèlement leurs angoisses et leurs revendications.

Grâce toutefois à la rencontre de Frère Marie-Victorin, botaniste de Longueuil, l'évolution poétique de Ferland a connu une nouvelle phase vers 1919. Délaissant le Mont-Royal, il scrute les secrets des sous-bois, des sentiers perdus, des collines fleuries, qui offrent au dessinateur tant de détails inédits. Sa rêverie continue

d'interroger l'âme des choses, mais le sentiment de la nature se double d'une précision scientifique qui transforme le poète en miniaturiste.

L'évolution religieuse de Ferland ne présente rien d'exceptionnel; la vie s'est chargée de lui enseigner la valeur de la souffrance qui trempe les âmes fortes. Sa solitude devient peu à peu, moins une condition indispensable à la création poétique, qu'un approfondissement, "une gravitation intime de l'âme vers le grand centre". Sa crise religieuse dont seuls quelques intimes ont deviné l'intensité, s'est avérée pour lui le point de départ d'une remontée courageuse. Avec la maturité, est venue la paix où s'évanouit toute vanité, où l'âme s'ouvre totalement aux besoins des autres.

Les dernières années de sa vie apportèrent un regain d'enthousiasme poétique qu'il consacra à sa petite patrie, évoquant tour à tour, la naissance de Ville-Marie et ses souvenirs d'enfance heureuse. Cette oeuvre posthume, Montréal, ma Ville Natale, n'ajoute rien à la renommée du poète, mais elle atteste une fois de plus son admiration de la patrie et sa fidélité au passé. Ce recueil a été un utile divertissement, un dépaysement dont Ferland avait besoin pour fuir le vacarme "de la cité moderne" et retrouver le calme, ce climat naturel de son âme méditative.

Sa piété mariale aurait ambitionné une gerbe odorante à la gloire de Notre-Dame, mais la mort ne lui permit pas de réaliser ce projet. Les pièces distribuées dans les anthologies et les journaux, témoignent cependant plus de confiance filiale que de réussite poétique.

Bien que de santé délicate, rien ne laissait prévoir la mort soudaine de Ferland au soir du 9 novembre 1943. Il s'éteignit dans la sérénité d'une vie constamment régie par la foi et l'espérance; il était dans sa soixante-douzième année, après une carrière littéraire de plus d'un demi-siècle au service de son pays.